



Le Monde

DERNIÈRE ÉDITION

7, rue des Italiens, 75427 Paris Cedex 09

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE N° 13966 - 4.50 F

VENDREDI 22 DÉCEMBRE 1989

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY - DIRECTEUR : ANDRÉ FONTAINE

En dépit de nombreuses victimes et d'un succès incomplet

L'opinion américaine et le Congrès appuient l'intervention au Panama

Morale et politique

A spectaculaire intervention militaire américaine au Panama relance un débat aussi vieux que l'existence des nations - et où se mêlent morale et politique - sur le droit des grands de ce monde à régenter les affaires des petits. Déjà, le Grec Thucydide, qui fut le premier des historiens de la guerre, constatait lucidement, il y a plus de deux mille ans, que les États n'obéissent, en la matière, qu'aux lois de leur propre puissance.

Où commence le droit d'ingérence ? Existe-t-il, en l'occurrence, un devoir de « non-indifférence » envers les affaires de ses voisins, en vertu de principes supra-étatiques ? La sauvegarde des intérêts supérieurs d'un État, définis de manière forcément subjective, l'autorise-t-il, un jour ou l'autre, à piéner la souveraineté des autres ? La réponse à ces vieilles questions varie, depuis toujours, au gré des circonstances. Et la morale invoquée « a posteriori » pour justifier l'usage des armes dans les relations internationales n'est le plus souvent que le cache-misère de la raison d'État. Les Vietnamiens en savent quelque chose, eux à qui on fait encore payer le prix de leur intervention au Cambodge, qui mit pourtant un terme à l'une des pires tragédies de ce siècle.

QUALIFIANT son opération d'« hygiène » au Panama d'« hygiène », Washington l'a symboliquement baptisée « Juste cause ». M. George Bush, il est vrai, ne manquait pas de bons prétextes pour ordonner à ses GIs de nettoyer l'un des recoins sales de son « arrière-cour » en Amérique centrale. La nécessité, brandie par le président, de protéger les vies américaines à l'étranger, après la mort d'un officier il y a quelques jours, ne peut que susciter l'approbation massive de ses compatriotes.

Le souci de restaurer la démocratie bafouée en dernier par le général Noriega, lorsque celui-ci annula purement et simplement l'élection présidentielle qui venait de porter au pouvoir son rival, M. Guillermo Endara, est à même d'attirer les critiques de ceux qu'affaiblit ou réveille cette nouvelle manifestation d'« impérialisme yankee ».

BIEN plus : la volonté, fort vertueuse, de chasser un trafiquant de drogue international et de le traîner devant la justice américaine à laquelle il a des comptes à rendre, de punir un petit tyran corrompu et fier de l'être, devrait calmer les États d'âme de la communauté internationale.

Loin de Panama, on se prend parfois à rêver de certaines ingérences libératrices, comme en Roumanie, où un peuple affamé meurt sous la botte d'un dément sanguinaire. L'Amérique et l'URSS, disait-on mercredi à Washington, soutiennent chacune à sa manière la démocratie, la première en intervenant dans sa zone d'influence, la seconde en n'intervenant plus. Il est au moins une victime de cette nouvelle règle internationale : le peuple roumain.

M 0147-12220-4.50 F



3790147004500 12220

L'opération « Juste cause » au Panama, destinée avant tout à capturer le général Noriega, fait l'unanimité - ou presque - dans l'opinion publique américaine et au Congrès. Pourtant, le général Noriega est toujours en fuite, et l'intervention américaine, qui a fait de nombreuses victimes, se heurte encore, jeudi 21 décembre, à des poches de résistance.

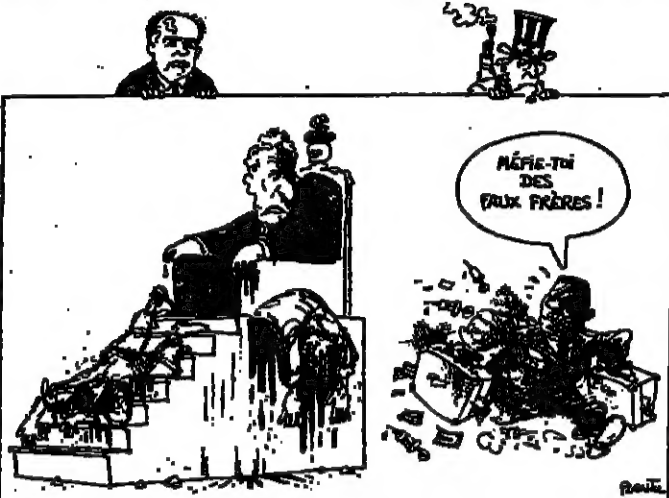
WASHINGTON

de notre correspondant

George Bush a des dents. Il a aussi une armée et il est déterminé à s'en servir pour le plus grand bien de la démocratie et le plus grand malheur des « méchants » de ce monde, comme Ronald Reagan l'avait fait avant lui en « libérant » la Grenade, en bombardant Tripoli ou en s'attaquant aux plates-formes iraniennes dans le Golfe. Le président, qui passait, tout récemment encore, pour un temporisateur, paralysé par sa « prudence », est passé à l'acte.

JAN KRAUZE

Lire la suite page 3



Variations sur l'unité allemande

Après le chancelier Kohl, M. Mitterrand a insisté, en RDA, sur l'autodétermination

M. François Mitterrand s'est entretenu, jeudi matin 21 décembre à Berlin-Est, avec le chef du gouvernement de la RDA, M. Hans Modrow. Il devait ensuite se rendre à Leipzig.

BERLIN-EST

de nos envoyés spéciaux

Jamais encore M. Mitterrand n'avait choisi une tonalité aussi positive pour parler de l'unité du peuple allemand que mercredi 20 décembre à Berlin-Est, lors du dîner offert en son honneur par le président du Conseil d'État, M. Manfred Gerlach. Si, à plusieurs reprises, jusque-là, il avait reconnu la légitimité de cette aspiration, jamais encore il n'avait donné le sentiment de la comprendre comme mercredi en évoquant « le bouleversement qui, de part et d'autre de l'Elbe, a saisi le peuple vibrant à l'union ».

Jamais il n'avait aussi clairement admis que la question de l'unité allemande est, dès à présent, posée. « Cette aspiration, a-t-il dit, plonge ses racines dans l'histoire et retrouve aujourd'hui son actualité ».

Jamais, enfin, le président de la République n'avait de la sorte exprimé sa confiance « dans la maturité des Allemands à l'Est et à l'Ouest », sans éprouver le besoin de faire de façon insistante l'énoncé des devoirs et des obligations qui s'imposent à eux.

On est loin du discours froid et prudent que tenait le président de la République il y a deux mois sur l'Allemagne et loin du discours de méfiance de Kiev, même si le principe de l'inviolabilité des frontières est encore une fois rappelé. M. Mitterrand n'aura pas précédé l'événement, mais il en a pris acte mercredi. Il a pris acte des manifestations de rue en RDA, des réunions de diverses formations politiques à l'Est et à l'Ouest ces derniers jours, du sentiment populaire qui s'est exprimé à l'occasion de la visite à l'Est de plusieurs dirigeants de la République fédérale et qui ne permet plus de douter du désir d'unité des Allemands.

Il a pris acte aussi des assurances qui lui ont été données par M. Helmut Kohl - l'explication du conseil européen de Strasbourg n'a sans doute pas été inutile à cet égard - et du changement de ton du chan-

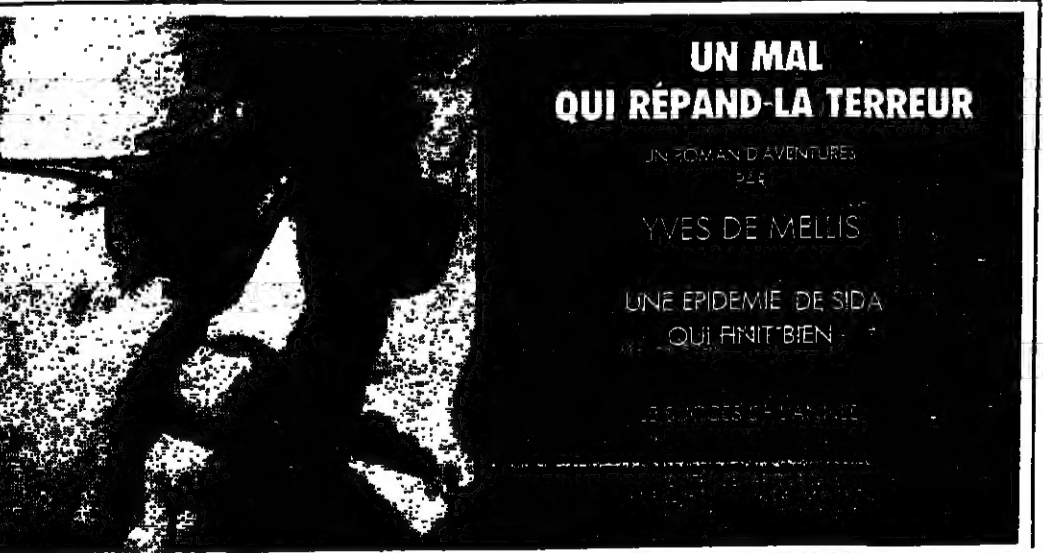
lier, qui continue d'exceller dans le registre sentimental germanique, mais qui prêche désormais plus consciencieusement la patience et la modération.

A aucun moment, évidemment, M. Mitterrand n'a prononcé le terme de réunification, ni souhaité la disparition de la RDA. La forme que prendra l'unité, « c'est d'abord l'affaire des Allemands, qui auront à se prononcer librement sur ce que doit être leur destin », dit-il. Et il a flatté la sensibilité de ceux qui, dans le débat ouvert sur l'avenir de la RDA, s'opposent à un rattachement pur et simple à la République fédérale et qui, au cours de cette visite de deux jours, seront ses principaux interlocuteurs. Il a rendu hommage aux intellectuels, aux Églises, qui ont su, à partir de l'exode de l'automne, faire naître « un mouvement de libération », de même qu'aux dirigeants qui « l'ont laissé s'exprimer et ont compris que la violence morale ou physique ne peut arrêter l'histoire ».

HENRI DE BRESSON

et CLAIRE TRÉAN

Lire la suite page 6



A L'ÉTRANGER : Algérie, 4,50 DA ; Maroc, 5 dr. ; Tunisie, 600 m. ; Allemagne, 2 DM ; Autriche, 20 sch. ; Belgique, 30 fr. ; Canada, 1,95 \$; Arabie Saoudite, 7,20 F ; Côte d'Ivoire, 425 F CFA ; Danemark, 11 kr. ; Espagne, 160 pes. ; Grèce, 150 dr. ; Israël, 1 800 L. ; Libye, 0,400 DL ; Luxembourg, 30 f. ; Norvège, 12 kr. ; Pays-Bas, 2,25 f. ; Portugal, 140 esc. ; Sénégal, 336 F CFA ; Suède, 12,50 sc. ; Suisse, 1,80 f. ; USA (NY), 1,50 \$; USA (Londres), 2 s.

Etat d'urgence dans la région de Timisoara

Les manifestations contre le régime se multiplient en Roumanie

Les manifestations contre le régime se multiplient en Roumanie, et se sont étendues à plusieurs villes. A Timisoara, où l'état d'urgence a été décrété, des milliers de personnes se dirigeaient, jeudi matin 21 décembre, vers le centre de la cité en

criant des slogans hostiles à M. Ceausescu. De retour mercredi à Bucarest, après un voyage en Iran, le dirigeant roumain a mis en cause des « groupes fascistes et antinationaux » et « des services d'espionnage étrangers ».

VIENNE

de notre correspondante

L'état d'urgence a été décrété, mercredi 20 décembre, par le président Nicolae Ceausescu dans le département de Timis, dont la capitale Timisoara a été le théâtre d'une violente émeute le week-end dernier. L'armée et la milice ont été mises en état d'alerte. Tout rassemblement public de plus de cinq personnes est interdit et le couvre-feu a été instauré la nuit dans toute la province.

Cette mesure exceptionnelle semble confirmer que la révolte a gagné d'autres villes roumaines, comme l'affirment certains témoignages recueillis à

l'Ouest dans la journée de mercredi.

Dans une allocution d'une demi-heure à la télévision, le « conducator », de retour d'Iran, a justifié la répression sanglante des émeutes de Timisoara par l'armée, qui « a défendu l'ordre, les institutions et les biens de la ville » contre des « hooligans » et des « groupes fascistes et antinationaux » qui ont attaqué les unités militaires. Selon le numéro un roumain, les manifestations de Timisoara étaient des « actes terroristes organisés en commun avec des cercles impérialistes, irrédentistes, chauvins, et même avec des services d'espionnage étrangers ».

WALTRAUD BARYLI

Lire la suite page 4

Le conflit aux NMPP

Une trop longue grève...

POUR la cinquième fois depuis le début de l'année, les ouvriers CGT des Nouvelles Messageries de la presse parisienne ont cessé le travail. La diffusion des journaux a déjà été empêchée, au total, pendant onze jours. La grève est évidemment un droit, même si l'exercice abusif de celui-ci aboutit à restreindre cet autre droit qu'est la liberté de la diffusion de la presse, telle que la définit la loi du 2 avril 1947. Même si leurs revendications aboutissent à remettre en question, contrairement à ce qu'ils prétendent, l'accord-cadre signé il y a un mois par leurs délégués. Même si leur rémunération (14 000 francs mensuels en moyenne) et leur statut (semaine de trente-cinq heures, huit semaines de vacances annuelles, retraite à cinquante-six ans et deux mois, garantie de l'emploi) se comparent plus qu'avantageusement, par exemple, à celui des infirmières.

Non contents de cesser d'assurer ce qui est tout de même à bien des égards, dans une société démocratique, un service public, certains ont installé des piquets de grève à l'intérieur même des entreprises, notamment dans notre imprimerie d'Ivry, s'opposant à l'enlèvement des journaux destinés non seulement à la vente, mais aux abonnements. Des centaines de milliers d'exemplaires de quotidiens ont été détruits. Des vitres ont été brisées et une porte forcée à Saint-Ouen. Des grévistes ont attaqué des non-grévistes, au dépôt Cardinet, à coups de barre de fer.

Ces pratiques sont évidemment inadmissibles. La direction des NMPP et le Monde ont

en tout cas engagé une action en référé pour assurer la libre sortie de notre quotidien. De toute façon, cela fait maintenant six jours que la distribution des journaux n'est assurée, dans la meilleure hypothèse, qu'au compte-gouttes, et que les entreprises de presse se voient privées de ce fait de l'essentiel de leurs ressources d'exploitation. Certains ne cachent pas qu'elles se trouvent dans une situation difficile. C'est ainsi que les journalistes et les employés de *Libération* n'hésitent pas pour leur part à lancer un cri d'alarme, estimant que « la nature et la durée mêmes du conflit menacent désormais l'existence même du journal ».

Quant à accepter les demandes des grévistes, cela déclencherait selon toute vraisemblance des revendications en chaîne, et aboutirait à accroître au-delà du raisonnable des coûts fixes qui progressent déjà malheureusement sensiblement plus vite que l'inflation. C'est bien pourquoi les seize éditeurs de quotidiens parisiens, à la seule exception d'une *Humanité* visiblement embarrassée, sont d'accord pour adopter une position de fermeté et demander aux pouvoirs publics d'assurer la liberté de la distribution.

La négociation, grâce à Dieu, n'est pas rompue, et l'on veut croire que le bon sens l'emportera rapidement.

A. F.

Lire nos informations page 24 - section B et l'article d'Yves-Marie Labé : « Un réseau complexe en voie de modernisation. Vingt-deux milliards de journaux par an ».

A la suite de la grève des Nouvelles Messageries de la presse parisienne, le Monde du 21 décembre, comme celui de la veille, n'a été distribué que très partiellement.

Le numéro d'aujourd'hui s'efforce de pallier cet inconvénient par une republication du guide « Art et spectacles » et la reprise des principales informations de ces derniers jours.

Nous ne doutons pas que nos abonnés et nos lecteurs qui ont pu se procurer le Monde voudront bien comprendre et excuser ces « doublons ».

ÉTRANGER

des Etats-Unis au Panama

L'appui du Congrès et de l'opinion américaine

Suite de la première page

Et George Bush est passé à l'acte au nom d'une « juste cause », le nom de code choisi par le Pentagone pour désigner la massive opération militaire engagée dans la nuit de mardi à mercredi.

Comme son prédécesseur en des circonstances analogues, l'actuel président bénéficie d'un très large soutien du public américain (1), et même du Congrès, aussi dominé qu'il puisse être par ses adversaires démocrates. Les Américains acceptent difficilement qu'on les mène trop longtemps, surtout quand celui qui les mène n'est qu'un petit dictateur, parfaite incarnation du « bandit », impliqué de surcroît dans ce que le public américain considère désormais comme la plus grave menace dirigée contre les Etats-Unis : le trafic de drogue. « C'en était assez », a déclaré le président américain dans son adresse à l'opinion, mercredi 20 décembre, aux premières heures de la matinée.

Que le général Noriega n'ait pu être capturé, que l'administration ait dû se résoudre, mercredi soir, à offrir 1 million de dollars à quiconque permettrait son arrestation, provoque un grand sentiment de frustration, gâche la fête patriotique et ramène le succès militaire des forces américaines à de plus modestes proportions. Mais, pour l'essentiel, et dans l'immédiat, ce qu'un commentateur a qualifié d'opération « d'hygiène » est ressenti comme parfaitement justifié. « Enfin, il l'a fait », s'est écrit un sénateur démocrate, tandis que les leaders du Congrès manifestaient leur approbation. Et, depuis sa retraite californienne, M. Ronald Reagan lui-même a manifesté son soutien « total ». « Il vient un temps où un président doit agir. Ce temps est venu. »

De coup, les réactions étrangères, largement négatives, ne suscitent ici que l'intérêt limité d'une nuisance secondaire et attendue. Même celle de l'URSS, pourtant récemment partenaire des Etats-Unis, ne semble pas prise très au sérieux, et le secrétaire d'Etat James Baker s'est lancé à ce propos dans un audacieux parallèle. L'URSS comme les Etats-Unis soutiennent la démocratie, a-t-il expliqué. « La différence est que l'URSS le fait en s'abstenant d'intervenir, et donc en permettant à la démocratie de suivre son cours, alors que nous, dans ce cas

très particulier, nous intervenons pour soutenir un mouvement démocratique contre un dictateur. »

De même, on ne s'appesantit pas trop sur certains aspects parmi les plus équivoques de l'opération : tel le fait que M. Guillermo Endara, le nouveau président panaméen, reconnu comme tel par les Américains parce que vainqueur des élections annulées au printemps dernier par le général Noriega, ait prêté serment à la sauvette, dans le secret d'une base militaire américaine, quarante minutes avant que les premiers coups de feu ne soient tirés.

Opération imminente

C'est dimanche 17 décembre, selon les indications données de source officielle, que le président Bush a pris la décision de lancer l'opération, dont les préparatifs ont été menés à bien en quarante-huit heures. En fait, du matériel lourd - des tanks et des hélicoptères de combat - avait été acheminé par avion il y a déjà plusieurs semaines vers les bases américaines de la zone du canal. Depuis la tentative de putsch lancée au mois d'octobre par des militaires panaméens - tentative soutenue platoniquement par les Américains et qui avait révélé certains escouades d'organisation, - le président Bush avait décidé d'améliorer le dispositif militaire sur place.

Un important trafic d'avions avait aussi été remarqué sur les bases américaines dans les jours qui ont suivi les incidents dont furent victimes à Panama, à la fin de la semaine dernière, des officiers et des civils américains. Mais ce n'était pas le signe infaillible d'une imminente opération : à plusieurs reprises dans le passé, l'administration Bush s'était livrée à d'ostensibles « gesticulations » militaires sans qu'aucune suite n'y soit donnée.

Cette fois pourtant, il devait en être autrement : les réticences qu'avaient longtemps manifestées le Pentagone à toute intervention à Panama avaient été levées, et plus de 22 000 hommes, stationnés dans les bases américaines sur place, ou aéroportées depuis plusieurs bases aux Etats-Unis, en particulier celle de Fort Bragg, en Caroline du Nord, s'approprièrent à attaquer un

pays dont les forces de défense ne comptent que six mille soldats.

Les opérations étaient déjà engagées lorsque la Maison Blanche annonça une conférence de presse inopinée, qui se tint peu avant deux heures du matin (le président avait prévenu un peu plus tôt les dirigeants du Congrès). Les heures qui suivirent furent celles des plus durs affrontements sur le terrain, les forces américaines rencontrant en certains points une résistance plus opiniâtre que prévu. Au matin, le président Bush apparaissait sur les écrans des téléviseurs pour expliquer les raisons d'une décision prise après qu'il fut « arrivé à la conclusion que toutes les autres voies étaient fermées et que les vies de citoyens américains étaient gravement mises en péril ».

« En tant que président, je n'ai pas de plus haute obligation que celle de protéger la vie des citoyens américains », l'argument pèse d'un poids particulièrement lourd dans le contexte politique américain, il avait déjà été invoqué par le président Reagan pour justifier son intervention à la Grenade. M. Bush rappelle qu'un militaire américain désarmé avait été tué la semaine dernière, un autre blessé, un troisième arrêté et « brutalement battu tandis que sa femme était menacée d'abus sexuels : C'en était assez ».

Le président américain indique qu'il a ordonné de lever les sanctions économiques en vigueur contre Panama, et qu'il est « pleinement déterminé à appliquer les traités sur le canal de Panama et à remettre le canal au Panama en l'an 2000 ». Plus tard dans la journée, le secrétaire d'Etat James Baker viendra expliquer les quatre objectifs de l'intervention américaine : sauvegarder la vie des Américains sur place, apporter une assistance aux autorités « démocratiquement élues », « s'emparer d'un trafic de drogue international », et enfin « protéger les droits des Etats-Unis tels qu'ils sont définis par les traités concernant le canal ».

M. Baker rappelle aussi que l'administration avait fait part de son intention d'agir « aux termes choisis par elle », et non en fonction d'une tentative de coup d'état aux auteurs « mal définis » : c'est une manière d'expliquer pourquoi les Etats-Unis n'ont pas saisi, en octobre dernier, l'occasion qui semblait se présenter lorsque des officiers supérieurs panaméens avaient tenté de renverser le général Noriega.

L'administration Bush a donc préféré se lancer dans une opération dont elle était seule maîtresse, et une opération « lourde », consistant en une attaque frontale contre

les forces de défense panaméennes. Une opération, qui à en croire les responsables du Pentagone, est une remarquable réussite technique, réalisée dans des conditions difficiles (de nuit, et en tenant compte de la nécessité de prendre le contrôle d'un grand nombre d'objets simultanément), au prix de pertes très peu élevées : 16 militaires américains tués (ce qui représente le double des pertes subies à la Grenade), un disparu et une soixantaine de blessés selon le dernier bilan publié mercredi.

Le bilan côté panaméen n'est pas définitif, mais des responsables sur place ont déjà lancé l'annonce qu'un nombre substantiel de victimes civiles serait à déplorer, environ soixante et plusieurs dizaines de blessés. Déjà dans son intervention M. Bush avait exprimé ses regrets pour la mort « de civils panaméens innocents ».

Même si l'on accepte l'idée que l'entreprise a été globalement une réussite, plusieurs éléments assombrissent le tableau : mercredi soir, les troupes américaines ont fait

sauter l'émetteur de la radio officielle panaméenne, mais ne contrôlaient toujours pas la ville de Panama, où de nombreux pillages étaient commis, et où des membres des « commandos de la dignité », constitués de « nervi » du général Noriega, continuaient à circuler en armes. Les troupes américaines ne sont pas au bout de leurs peines.

De plus, de nombreux observateurs comprennent difficilement que les soldats américains n'aient pas assuré plus tôt la protection des hôtels internationaux, en particulier l'hôtel Marriott. Des partisans du général Noriega s'y sont rendus à plusieurs reprises au cours de la journée pour prendre des otages, et si certains otages ont été libérés par la suite (notamment des journalistes), le sort des autres reste inconnu. Selon des informations non confirmées, plusieurs dizaines d'étrangers, pourraient se trouver aux mains des hommes de Noriega.

Narguer Fonce Sam

Si, de ce point de vue, l'affaire devait mal tourner, un retourne-

Le « mythe de la loi sur les pouvoirs de guerre »

La Constitution américaine prévoit que si le président est le chef des armées, c'est au Congrès que revient « le pouvoir de déclarer la guerre ». Un pouvoir pratiquement jamais utilisé, car représentants et sénateurs ont été le plus souvent mis devant le fait accompli : ainsi, depuis le deuxième conflit mondial, les Etats-Unis n'ont pas officiellement « déclaré » la guerre une seule fois, même dans de véritables conflits comme en Corée ou au Vietnam.

Pourtant, profitant de l'affaiblissement de la présidence Nixon au début des années 70 et surtout des premiers revers essuyés par ce président, jusque-là si puissant, avec le scandale du Watergate, le Congrès tenta de réaffirmer son autorité en faisant adopter en 1973 le War Powers Act (« la loi sur les pouvoirs de guerre »). Profitant du cessez-le-feu au Vietnam le 29 juin de la même année, les deux Chambres du Congrès réussirent à se mettre d'accord (une première dans l'histoire du conflit en Indochine) pour imposer à M. Nixon la date du 15 août pour mettre un terme aux bombardements sur le Cambodge. Enhardi par son succès, le 7 novembre suivant, le Congrès fit adopter la fameuse « loi sur les pouvoirs de guerre ». Ce texte précise

que le président est « autorisé à intervenir militairement » en cas d'« hostilités déclarées » et limite les interventions « non autorisées » à « soixante jours ».

Autant dire que l'on ne gage dans l'ambiguïté. Car qu'est-ce qu'une « hostilité déclarée » ? et surtout quelle importance peut avoir cette date butoir de soixante jours, lorsque l'on sait que la plupart des interventions « non autorisées », celle de la baie des Cochons, à Cuba en 1961, ou celle de la Grenade en 1983, ont pris entre quarante-huit heures et une semaine ! Autant de difficultés d'appréciation qui expliquent que depuis l'incident du Mayaguez au Cambodge en 1975, jusqu'à l'attaque du quartier général du colonel Kadafi en 1986, le Congrès s'est incliné devant le fait accompli présidentiel, à la seule exception du Liban, où, en octobre 1983, M. Reagan dut obtenir l'autorisation de faire stationner des troupes à Beyrouth. Dans ces conditions, ce n'est pas un hasard non plus, si sur 7 000 accords internationaux conclus et approuvés par les Américains entre 1946 et 1975 seuls 411 ont été ratifiés par le Sénat, dont le vote à la majorité des deux tiers est théoriquement nécessaire.

ment de l'opinion n'est pas à exclure, et ce qui apparaît jusqu'à présent comme un succès pourrait se transformer rapidement en un dramatique caquillage.

L'autre point noir est évidemment que le général Noriega reste en liberté, et ait, même pu lancer un appel à la résistance sur les ondes de la radio sandiniste. Certes, comme l'a indiqué le général Colin Powell, chef d'état major, il n'est plus qu'un « fugitif », et, toujours selon le général Powell, il est douteux qu'il se maintienne dans la jungle, car il est habitué à un autre style de vie. Reste que les responsables américains sont contraints de répéter à qui mieux mieux que l'homme est un « véritable diable » : manière de reconnaître que l'ex dictateur continue à narguer l'Oncle Sam.

JAN KRAUZE

(1) Selon un sondage réalisé par ABC, 80 % des Américains interrogés mercredi approuvaient l'intervention militaire à Panama.

ÉTATS-UNIS

Mort du général Wedemeyer

Le général américain Albert C. Wedemeyer est mort dimanche 17 décembre de la maladie d'Alzheimer ; il était âgé de quatre-vingt-deux ans. Né en 1897 dans l'Iowa, il servit en Chine et fut le premier militaire américain à étudier à l'Académie militaire allemande. Chargé en 1941 de préparer l'entrée en guerre des Etats-Unis, il fut à l'origine du « programme Victoire » prévoyant la construction massive de matériel militaire.

En octobre 1944, il fut envoyé en Chine pour remplacer le général Stilwell, dont Tchiang Kai-shek avait demandé le renvoi, à la tête de la mission militaire américaine à Tchongking (aujourd'hui Chongqing). Il joua ainsi, comme jeune général, un rôle déterminant dans la défaite des forces japonaises en Asie. Mais, une fois la guerre finie, il ne parvint pas à se faire entendre du généralissime Chiang auquel il proposait une prudente stratégie de consolidation de ses bases face aux communistes de Mao Zedong. L'histoire a prouvé qu'il avait vu juste.

Le Monde

PUBLICITÉ TOURISME-RESTAURANT

Renseignements :

45-55-91-82, poste 4344

MARIE SUSINI



La fascination pour la Méditerranée marque toute l'œuvre de Marie Susini. Ces récits doivent se lire dans la continuité. Ils sont comme les chapitres d'un même texte.

Josyane Savigneau/Le Monde

Son écriture sombre, violente et pure est le reflet, l'image de son pays.

Jean-François Josselin
Le Nouvel Observateur

Relié 120 F

Editions du Seuil



EUROPE

ROUMANIE : état d'urgence dans la région de Timisoara

« Ils ont été réduits en bouillie »

BELGRADE

de notre envoyé spécial

« J'ai tout vu, c'était horrible. Les soldats tiraient dans la foule des manifestants avec leurs mitraillettes. Des corps s'effondraient les uns sur les autres. A un moment, une femme d'environ cinquante ans, avec un gros bonnet de laine marron sur la tête, a ramassé une pierre et l'a jetée contre un char d'assaut. Alors, le char a fait un quart de tour et il a foncé sur elle et d'autres gens qui étaient là. Ils ont été réduits en bouillie. C'était horrible, horrible. » Le regard noir de Constantin s'est brusquement voilé, il ne veut plus raconter, il ne peut plus. Ce dimanche 17 décembre, à Timisoara, ce « Tienanmen en pleine Europe ». Constantin ne l'oubliera jamais.

De nationalité grecque, le jeune homme (vingt-deux ans) a pu composer, avant son départ mardi pour la Yougoslavie, « plusieurs centaines de cadavres » dans les hôpitaux de la ville. Etudiant en médecine (stomatologie), Constantin vivait à Timisoara depuis près de quatre ans. Avant le carnage, la ville, qui compte environ trois cent mille habitants, était surtout célèbre pour la qualité de son université médicale et plus de cinq cents étudiants — grecs mais aussi allemands, israéliens, syriens, indiens, libanais, etc. — recevaient son enseignement.

A l'envoyé spécial de l'AFP, les derniers étrangers arrivés en train à Vatin ont confirmé et détaillé les affirmations de Constantin au Monde. Scènes d'horreur, enfants écrasés sous les chenilles, massacres d'adolescents à la baïonnette, morgues débordantes et charniers cravés à la hâte par l'armée à la périphérie de la ville. A en croire aussi bien les touristes soviétiques, les camionneurs

italiens, les étudiants africains, les journalistes yougoslaves, les Allemands de Roumanie ou les Roumains d'ethnie hongroise, tous les témoignages concordent : c'est bien un cauchemar sanglant que la ville de Timisoara, avec ses vitrines brisées et toutes ses façades mitraillées, a vécu le week-end dernier.

Le consul général de Yougoslavie, M. Mirko Atanackovic, qui dirige la seule représentation diplomatique de Timisoara, a courageusement regagné son poste mercredi après être rentré la veille par la route en territoire yougoslave. Le diplomate a auparavant laissé entendre que l'extraterritorialité de sa mission a été violée dimanche par les soldats roumains venus chercher à l'intérieur du consulat des manifestants apeurés qui s'y étaient réfugiés.

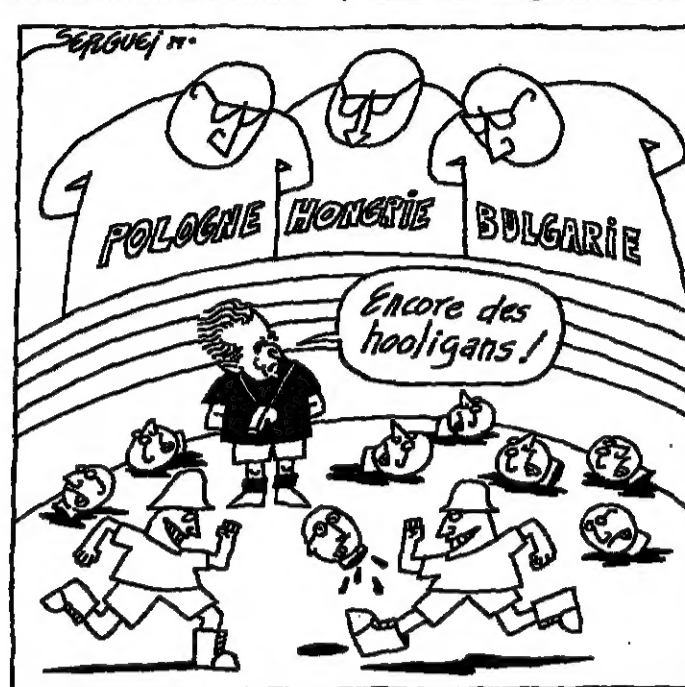
Suspension des relations entre partis

Les victimes sont nombreuses — « probablement plus de deux mille », dit-on de source diplomatique yougoslave — et la presse de Belgrade, comme soudainement libérée de l'autocensure de mauvais aloi qui régnait jusqu'ici, débordait mercredi, après la ferme condamnation du massacre par le Parti communiste local, de témoignages d'effroi. Dans la soirée, la Ligue des communistes yougoslaves a « suspendu sine die » ses relations avec le PC roumain, et a dénoncé « le sanglant règlement de comptes et les représailles contre la population ».

L'invitation qui avait été lancée à ce triste « génie des Carpathes » nommé Ceausescu pour assister au congrès du PC yougoslave, en janvier prochain, a été purement et simplement retirée. Si tout va bien, les autorités de Belgrade devraient éga-

lement cesser bientôt d'empêcher systématiquement pour vingt jours tous les réfugiés roumains qui traversent « illégalement » le Danube pour rejoindre ce qu'ils croient être la liberté.

Ceux — environ deux cents par mois — qui ne peuvent pas recevoir le statut de réfugiés des Nations unies ne devraient



plus non plus être renvoyés en Roumanie. « Le dimanche de Timisoara, dit-on à Belgrade, au commissariat de l'ONU pour les réfugiés (UNHCR), a changé toutes les données. » (Lire ci-dessous l'article d'Isabelle Vichniac.)

« Les transformations en cours en Europe de l'Est, affirme pour sa part le communiqué officiel publié mercredi par le PC yougoslave, constituent un processus historique qui ne peut être stoppé par la violence. »

PATRICE CLAUDE

Les manifestations contre le régime se multiplient

Suite de la première page

En indiquant que les manifestations avaient pour but de « provoquer le désordre » et de « déstabiliser le pays », M. Ceausescu faisait clairement allusion à la Hongrie. Il s'est adressé à ses compatriotes quelques heures après être rentré à Bucarest, a admis que les événements de Timisoara « sont très graves », mais s'est

victimisé : « emballés dans des sacs en plastique et emmenés par des membres de la police secrète Securitate pour être brûlés ou enterrés dans une fosse commune ».

Selon d'autres témoignages difficilement vérifiables, les ouvriers de plusieurs usines, dont les deux plus grandes, Autoturismo et Solvent, dans la zone industrielle de Timisoara, se sont mis en grève. Des colonnes de grévistes se sont dirigées vers le centre-ville en chantant « Nous sommes prêts à mourir » et en défilant des portraits du président Ceausescu. A Brasov, les ouvriers des usines Steagul Rosu (l'Etendard rouge), qui ont déclenché en novembre 1987 des émeutes ouvrières brutalement réprimées, se sont également mis en grève. Des grèves de solidarité ont eu lieu à Bucarest, notamment dans les ateliers ferroviaires Givita. Selon des sources diplomatiques et autres sur place, la situation est calme à Bucarest, mais il y a des patrouilles armées aux principaux carrefours.

Des Roumains travaillant en RDA, qui ont contacté leurs proches en Roumanie, rapportent, de leur côté, que des manifestations ont eu lieu dans plusieurs autres villes de Roumanie, notamment à Cluj, capitale de la Transylvanie, à Oradea, Brasov, Sibiu, Bistritza, Carciul, Buzau, Iasi, capitale de la Moldavie roumaine, et Constanta, au bord de la mer Noire, rapporte l'agence allemande ADN. A Arad, ville frontalière avec la Hongrie, où des manifestations ont également eu lieu le week-end dernier, un appel à la grève générale a été lancé, selon d'autres informations.

Drapeau noir à Budapest

A Budapest, un drapeau noir flote depuis mercredi au Parlement en signe de deuil pour les victimes de la répression à Timisoara, habitée par une forte minorité hongroise et allemande. M. Imre Pozsgay, ministre d'Etat hongrois, a qualifié les événements de Timisoara d'« insurrection populaire contre le régime de M. Nicolas Ceausescu, et non seulement d'un soulèvement de la minorité hongroise de Transylvanie ». Il a ajouté que dans un autre pays de l'Est ce soulèvement « serait annon-

ciateur de la chute du régime en l'espace de quelques jours ». « Mais en Roumanie, avec des forces de l'ordre équipées comme une armée et comptant de 70 000 à 80 000 personnes, c'est toute une couche de la population qui est intéressée à se maintenir à tout prix », a dit M. Pozsgay, qui a estimé que le nombre de plus de mille victimes ne pouvait pas être exagéré.

Selon plusieurs sources concordantes, le pasteur protestant Laszlo Tokei, dont la déportation par la police secrète roumaine a déclenché l'émeute samedi dernier, est vivant et se trouve dans le village de Miniu, en Transylvanie du Nord.

La répression sanglante de l'émeute de Timisoara a fait l'objet, mercredi, d'une condamnation quasi unanime aux négociations des trente-cinq membres de la CSCE sur les mesures de confiance et de sécurité en Europe réunis à Vienne. La délégation roumaine a empêché une minute de silence en l'honneur des victimes des émeutes de Timisoara en s'exprimant contre cette proposition faite par l'Autriche. Selon le chef de la délégation autrichienne, M. Martin Vokovich, la majorité des pays a condamné vigoureusement la Roumanie. La Bulgarie, la Pologne et la Hongrie ont vivement attaqué la Roumanie. Par contre, l'URSS s'est prononcée dans des termes plus prudents.

Au nom des Douze, le chef adjoint de la délégation française, M. Paul Poudade, a exprimé « l'indignation devant les événements dramatiques qui se sont produits en Roumanie ».

Le chef de la délégation américaine, M. John Maresca, a qualifié les événements en Roumanie « de pure violation des principes de l'Acte final d'Helsinki depuis 1975 ».

L'Autriche a annoncé, mercredi, le rappel en consultation de son ambassadeur à Bucarest. Les relations avec Bucarest font actuellement l'objet d'un examen au ministère des affaires étrangères à Vienne, et le chancelier Franz Vranitzky n'a pas exclu un gel des rapports diplomatiques entre les deux pays. L'Autriche a, en outre, entamé les démarches nécessaires, par l'intermédiaire de son ambassadeur auprès des Nations unies, pour demander une réunion du Conseil de sécurité de l'ONU sur la situation en Roumanie (lire ci-dessous). Elle a également pris l'initiative en vue de la réunion d'une conférence des pays membres de la CSCE, conformément au mécanisme prévu dans le document final de la dernière conférence-bilan d'Helsinki.

WALTRAUD BARYLI

Les réactions en France et à l'étranger

M. Rocard appelle de ses vœux la chute du régime

En réponse à une question du député socialiste, M. Jean-Paul Fuchs, à propos de la situation en Roumanie, le mercredi 20 décembre au cours de la séance des questions au gouvernement, M. Michel Rocard a affirmé : « Les derniers événements de ces derniers jours en Roumanie n'étaient que trop prévisibles étant donné la nature du régime qui en porte la responsabilité. (...) Au cours des derniers mois, un immense mouvement pour la liberté et la démocratie s'est développé dans la plupart des pays d'Europe centrale et orientale ; notre joie devant les progrès réalisés est ternie par les nouvelles de Roumanie.

« La dictature qui opprime la minorité hongroise et l'ensemble du peuple avait réussi, par des arrestations arbitraires et des séquestrations clandestines, à freiner l'élan populaire pour la liberté et la dignité. Cette même dictature, a poursuivi le premier ministre, a maintenant lancé contre des foules désarmées des chars, des hélicoptères et des mitrailleuses. On ne connaît pas le nombre exact des victimes, mais des témoignages concordants attestent que le bilan est dramatique. Je voudrais dire le sentiment d'horreur et de consternation que cette attitude m'inspire et nous inspire à tous. Le peuple roumain a droit, comme les autres peuples d'Europe, à la démocratie, à la liberté et au respect de ses droits. (...) La France entière comme la représentation nationale sont solidaires du peuple roumain opprimé. Le régime de Ceausescu ne pourra pas très longtemps continuer à bafouer l'Europe et les droits des gens les plus élémentaires. Le sort réservé à cette dictature est celui de tous les régimes funestes de ce type : il tombera et le plus tôt sera le mieux ! », a conclu le premier ministre sous les applaudissements de tout l'hémicycle.

« A la demande de M. Fuchs, l'Assemblée nationale et les membres du gouvernement se sont associés à une minute de silence pour le peuple roumain.

Le PCF « condamne »

Par ailleurs, le bureau politique du PCF a rendu publique une déclaration condamnant « la criminelle répression en Roumanie ». Cette déclaration précise : « Ceux qui ont osé recourir à la force, faire usage des armes et des blindés, tirer sur la population civile se désolent : de tels actes sont totalement étrangers à ce pourquoi luttent les communistes français (...). » « Une délégation du Parti communiste français, invitée à l'occasion du congrès du Parti communiste roumain, s'était rendue à Bucarest pour réaffirmer sur place et publiquement de graves divergences, portant non seulement sur la façon dont les droits de l'homme sont bafoués par le pouvoir personnel de Ceausescu, mais sur la conception même que les communistes français se font du socialisme. Nous avons ainsi le sentiment d'accomplir vis-à-vis du peuple roumain et de ses révolutionnaires, qui s'opposent à ce que soit perverti le communisme, un devoir de solidarité et de lucidité. »

Enfin, M. Valéry Giscard d'Estaing, président du groupe libéral démocratique et réformateur du Parlement européen, a invité les signataires de l'accord d'Helsinki à faire pression sur la Roumanie.

A Paris, pour le troisième soir consécutif, une manifestation rassemblant cent cinquante personnes a eu lieu, mercredi soir 20 décembre, devant l'ambassade de Roumanie, à l'appel de l'Union mondiale des Roumains libres.

L'Autriche envisage de saisir le Conseil de sécurité de l'ONU

Le gouvernement ouest-allemand a annoncé, le mercredi 20 décembre, qu'il soutiendra « naturellement » l'initiative de l'Autriche qui envisage de saisir le Conseil de sécurité des Nations unies à propos des atteintes aux droits de l'homme en Roumanie. On apprend, en outre, à Budapest que l'armée hongroise « a pris les mesures nécessaires » après la proclamation de l'état d'urgence dans la région roumaine frontalière de Timiso.

A Bruxelles, la Commission européenne, l'exécutif de la CEE, a annoncé qu'elle interrompait ses dernières relations avec Bucarest ainsi que le gel de l'accord de 1980 liant la Roumanie à la CEE, pour l'échange de produits industriels. Même sévérité à l'OTAN dont le secrétaire général, M. Manfred Woerner, dénonce l'usage massif de la force brutale qui montre que le régime en place à Bucarest se maintient au pouvoir contre la volonté populaire.

Plusieurs pays, dont la Belgique et l'Italie, ont rappelé pour consultations leurs ambassadeurs en Roumanie, tandis qu'à Rome Jean-

Paul II dénonçait la répression dans ce pays et réclamait « les libertés fondamentales » pour le peuple roumain. A Tokyo, enfin, le premier ministre, M. Kaifu, a exprimé sa « sérieuse préoccupation » face à la répression militaire en Roumanie.

A l'Est, les Partis communistes bulgare et est-allemand ont formellement condamné mercredi le recours à la violence contre des manifestations pacifiques, et environ deux mille Bulgares ont manifesté dans la soirée devant l'ambassade de Roumanie à Sofia.

Une attitude plus prudente est adoptée en URSS où les officiels comme la presse se montrent avertis de commentaires. Interrogés par l'AFP, divers responsables ne cachent pas cependant leur préoccupation : « L'après-Ceausescu, a dit l'un d'eux, pourrait être encore plus préoccupant que la situation actuelle. Le vide politique en Roumanie fait craindre l'émergence d'une dictature militaire, avec tous les dangers que cela comporte, notamment sur le plan des relations entre les différentes communautés. »

Malgré les interventions du HCR

Les autorités yougoslaves se montrent méfiantes envers les réfugiés

GENÈVE

de notre correspondant

On apprend à Genève que plus de 30 % des réfugiés roumains qui sont parvenus, non sans difficultés, à se réfugier en Yougoslavie ont été renvoyés de force dans leur pays, en tout cas jusqu'à ces tout derniers jours. Actuellement, le Haut-Commissariat de l'ONU pour les réfugiés (HCR), compte tenu de la situation qui sévit en Roumanie, tente d'influer sur Belgrade pour que cessent les expulsions.

Cet exode n'est pas un phénomène nouveau. En 1988, quatre mille Roumains ont passé la frontière yougoslave ; depuis le début de 1989, on en a compté plus de six mille. Ces derniers, d'après des témoins, arrivent « gris, crispés, apeurés et se méfiant les uns des autres ». Quelques-uns d'entre eux se dispersent dans la nature, mais, dans leur grande majorité, ils sont immédiatement internés, notamment dans le camp de Padinska-Stela, non loin de Belgrade.

Ce camp fermé est considéré comme un centre de transit où les Roumains ne devraient passer qu'une vingtaine de jours. Selon une lettre parvenue à Genève,

signée par cinq jeunes intellectuels roumains qui y ont séjourné, « les conditions de vie dans le camp sont au-dessous des limites tolérables, s'agissant de la liberté, des droits, de l'hygiène ».

C'est dans ce camp que les représentants du HCR trahissent, après examen de chaque cas — et selon la Convention de 1951 sur le statut du réfugié — entre ceux qui peuvent être considérés comme des réfugiés politiques et ceux qui ne seraient partis que pour des raisons d'ordre économique.

L'an passé, 60 % de ces Roumains ont été reconnus comme réfugiés politiques et libérés du camp. Tous ceux-là ont été assistés et protégés par le HCR jusqu'à l'obtention d'un visa, généralement pour les Etats-Unis, le Canada ou l'Australie. Les autres étaient automatiquement et sans appel, reconduits à la frontière roumaine.

Depuis le début de 1989, 65 % des arrivants ont été admis comme réfugiés. Il s'ensuit que les 35 % restants, n'étant plus sous la protection du HCR, ont été renvoyés dans un pays où ils risquent de subir de graves sanctions. Car le seul fait de quitter le « paradis roumain » ne peut y être considéré que comme un délit, voire un crime.

La distinction opérée entre vrais et faux réfugiés peut paraître d'autant plus arbitraire que la plupart des exilés, encore terrorisés et ayant souvent laissé des proches derrière eux, n'osent pas déclarer qu'ils ont été poussés à partir parce qu'ils ne supportaient plus le régime de Ceausescu.

La seule solution que l'on entrevoyait à Genève serait — étant donné, en outre, qu'il n'y a plus de nouveaux réfugiés hongrois ou polonais — que les pays d'Europe de l'Ouest, ouvrant d'urgence leurs frontières aux plus menacés de leurs voisins européens : les Roumains, exclus du droit d'asile en Yougoslavie.

ISABELLE VICHNIAC

AFRIQUE

Zimbabwe : création d'un parti unique

L'Union nationale africaine du Zimbabwe (ZANU) et l'Union populaire africaine du Zimbabwe (ZAPU) ont fusionné, mardi 19 décembre, sous le nom de ZANU. Le président zimbabwéen, M. Robert Mugabe, a ouvert devant 6 000 délégués et invités étrangers un congrès national de quatre jours, qui adoptera la constitution de ce nouveau parti unique et élira son comité central et son bureau politique. « Le socialisme auquel nous aspirons, a-t-il dit, sera construit sur la base des principes marxistes-léninistes. » Mais, a-t-il

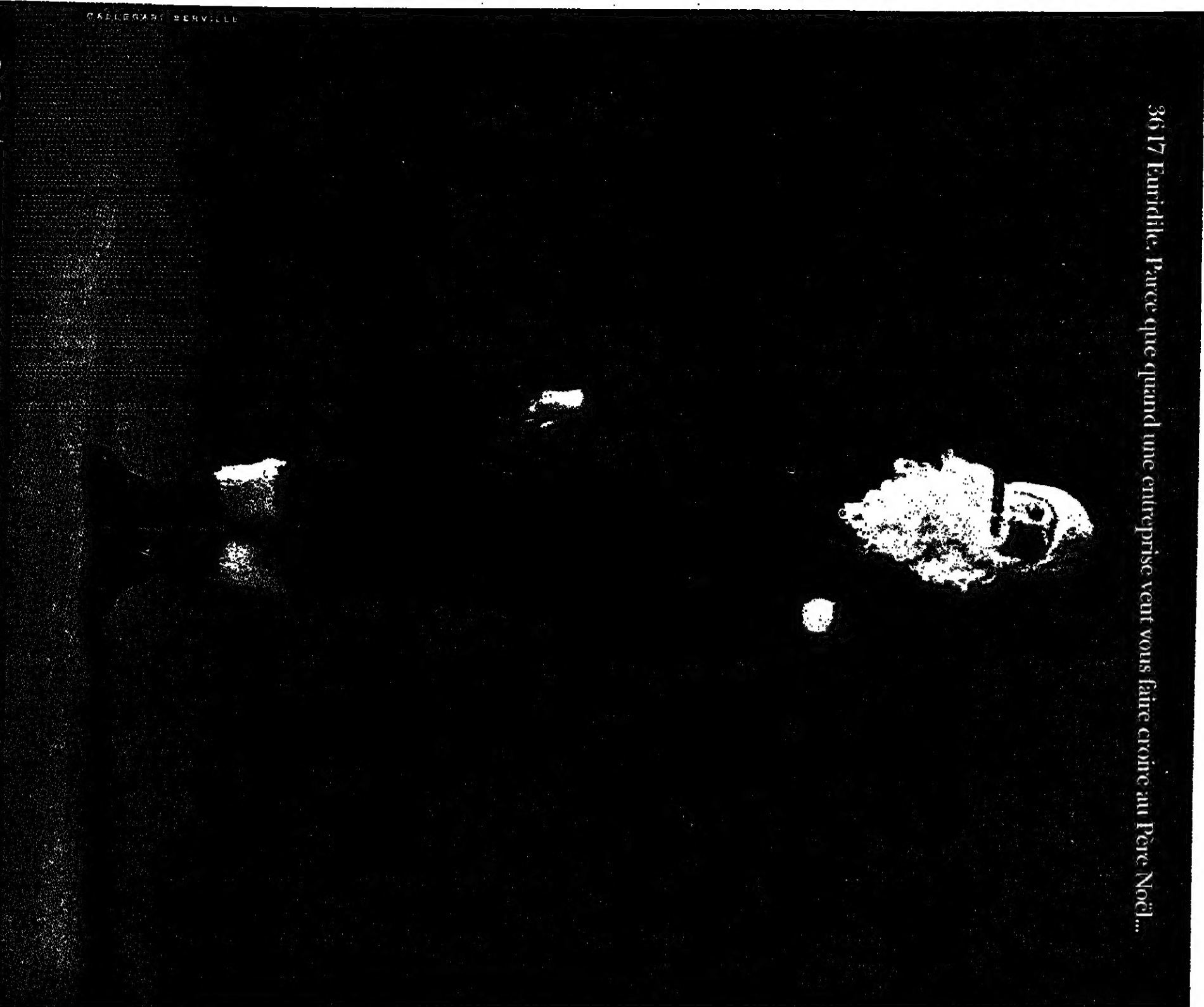
ajouté, « nous devons aussi prendre totalement en compte l'environnement et les réalités concrètes du contexte dans lequel nous nous proposons de réaliser notre transformation sociale ».

Le débat sur l'opportunité de mentionner le marxisme-léninisme — abandonné en juillet dernier par le Mozambique voisin, et sur fond de désintégration des monolithes marxistes en Europe de l'Est — s'est fait vif ces dernières semaines lors des réunions préparatoires au congrès.

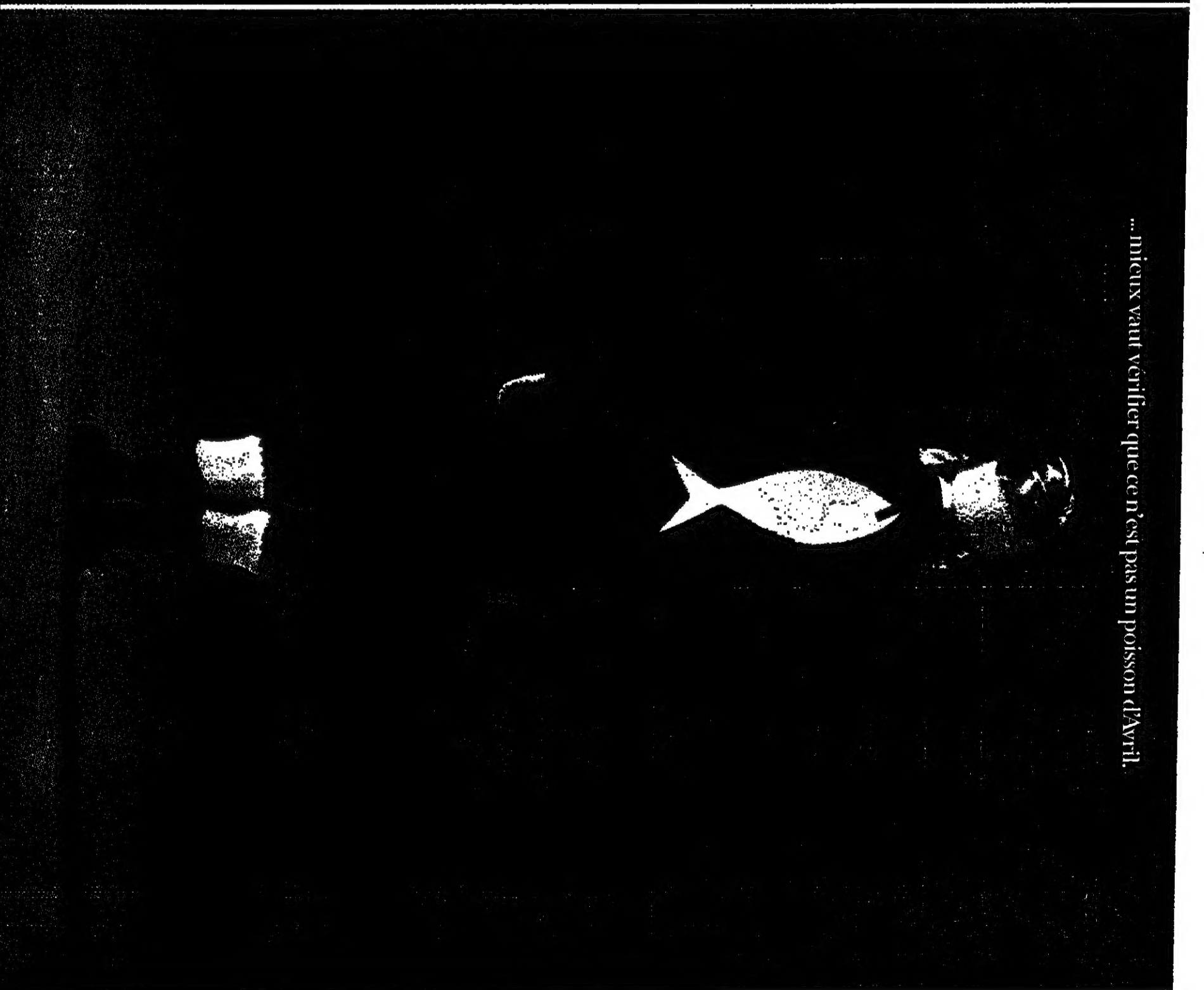
Une importante fraction des responsables des deux formations penchait pour un simple et vague référentiel au socialisme, mais M. Mugabe a mis son poids en faveur de la mention explicite du marxisme-léninisme. A l'instar du marxisme-léninisme, le parti unique est décrit comme déposé par les opposants de M. Mugabe, qui rappellent que plusieurs pays africains, Sao-Tomé-et-Principe le dernier en date, ont émis des doutes sur ce type de régime ou même annoncé leur intention de l'abandonner. — (AFP.)

3617 BURIDITE VOUS DI A QUI VOUS AVEZ A PARTIR DANS LES SAVANES.

3617 Euridile. Parce que quand une entreprise veut vous faire croire au Père Noël...



...mieux vaut vérifier que ce n'est pas un poisson d'Avril.



3617 EURIDILE VOUS DIT À QUI VOUS AVEZ À FAIRE DANS LES AFFAIRES.

3617

Non, adresse, forme juridique, capital, activité, P.D.G. ou gérant, établissements exploités, chiffres d'affaires pour les S.A. et les S.A.R.L., éventuelles procédures collectives : pour 2,19 F par minute sur votre minitel, 3617 EURIDILE vous ouvre instantanément les portes de 1700 000 entreprises. Et si vous voulez en savoir encore plus, le 3629 00 59 vous donne accès aux comptes et bilans des sociétés. C'est Noël toute l'année.

● 1

EUROPE

TCHÉCOSLOVAQUIE : le congrès du PCT

M. Ladislav Adamec élu président d'un parti moribond

Pour tenter de sauver leur parti, les communistes tchécoslovaques ont choisi, mercredi 20 décembre, les deux hommes qui furent les premiers à engager le dialogue avec l'opposition ces dernières semaines, l'ancien premier ministre Ladislav Adamec et l'ex-chef des Jeunesses communistes, Vasil Mohorita.

PRAGUE

de notre envoyé spécial

A la fin d'une première journée harassante du congrès extraordinaire du PCT, les 1 330 délégués présents ont élu M. Adamec, soixante-trois ans, président du parti, par 59,2 % des voix, et Vasil Mohorita, trente-sept ans, premier secrétaire par 57 %. Cette nouvelle dualité au sommet, qui met fin à la fonction de secrétaire général occupée dernièrement par M. Karel Urbánek, vise à « rompre avec le passé », explique-t-on au PCT, et à renouer avec l'époque plus ancienne où le Parti communiste tchécoslovaque jouissait encore d'un certain prestige. Le poste de président, lui d'être honorifique, se veut donc un poste de direction, le premier secrétaire étant, lui, plus spécialement chargé des tâches d'exécution et d'organisation.

Les deux hommes sont considérés comme des réformateurs. M. Adamec, qui fait ainsi son retour politique après quatre semaines en dents de scie, avait été le premier à oser rencontrer Václav Havel et ses amis du Forum civique après les événements du 17 novembre ; il avait

ensuite démissionné du bureau politique dont il trouvait le mandat insuffisant pour mener à bien le Forum civique comme l'homme qu'il fallait soutenir pour opérer la transition vers la démocratie, avait échoué dans ses tentatives de former un gouvernement de coalition acceptable par tous, jetant l'éponge il y a deux semaines.

Terrible vide

Homme modéré, M. Adamec jouit visiblement de l'affection de nombreux communistes de base, qui proposent même ces derniers temps sa candidature à la présidence de la République. Mais sera-t-il l'homme capable de sortir le PCT de l'âlisme où il est tombé ? Ses hésitations et son inconstance lors des négociations menées avec l'opposition avaient en tout cas conduit les dirigeants du Forum civique à le laisser tomber aussi vite qu'ils avaient favorisé son ascension.

M. Mohorita, qui représentait le PCT aux difficiles négociations de la table ronde, où a notamment été réglé le problème du président de la République, a de toute évidence davantage de poigne et d'ambition et visait d'ailleurs le poste de président plutôt que celui de premier secrétaire. Membre du parti depuis 1970, il a fait toute sa carrière dans l'appareil de l'Union de la jeunesse socialiste et a profité de la crise de ces dernières semaines pour émerger comme l'une des rares personnalités de poids dans un parti communiste en totale décomposition.

Quant à M. Urbánek, qui avait succédé le 24 novembre à M. Milos

Jakes — aujourd'hui humilié et exclu du parti —, il retourne aux obliques de l'histoire, ayant obtenu à peine 10 % des suffrages des délégués après un discours d'un affligeant classicisme communiste. Excellent dans une langue de bois d'un autre âge, M. Urbánek a consacré l'essentiel de son rapport à scabrier l'ancienne direction, qu'il servait par ailleurs sans faiblir, chargeant notamment MM. Husák, Jakes, Štěpánek et Štěpánek pour avoir permis « une déposition et une démission sans limites ».

Mais cette première journée de congrès aura surtout montré le terrible vide dont souffre un parti qui, finalement, s'est fait harceler en se séparant d'un coup, il y a vingt ans, d'un tiers de ses membres et surtout de ses meilleurs éléments au nom de l'épuration et de la normalisation. C'est cette erreur tragique que paie aujourd'hui le PCT, qui fut pourtant, avant-guerre, un parti fort et authentiquement tchécoslovaque, et qui, avant de se nommer aux élections de Moscou, avait réussi à obtenir 38 % des voix aux dernières élections libres de 1946.

Des délégués « nerveux et émus »

Depuis 1970, il s'est vidé de tous les réformateurs et de tous les gens de valeur qui ne pouvaient accepter de cautionner l'invasion de leur pays par une armée étrangère. Une aile réformatrice née il y a trois semaines, le Forum démocratique des communistes, fait pâle figure à côté des radicaux hongrois et se montre incapable de suivre une stratégie claire.

Qui soutiendra à la tête du PCT ? Il n'y a personne, il n'y a pas de

personnalités politiques dans ce parti », se lamentait mercredi dans les couloirs l'un de ces réformateurs. Et qui voudrait à présent rejoindre ce parti moribond ? Depuis le 17 novembre, a-t-on révéilé pendant le congrès, plus de 66 000 membres ont rendu leur carte (sur 1,7 million d'adhérents) et cette tendance va en s'aggravant.

Dans le même temps, un millier de gens ont adhéré au PCT, dont 143 anciens membres exclus après 1968. Ce chiffre en dit long sur l'impact de l'offre de réhabilitation des victimes de la normalisation : 143 sur un demi-million d'exclus !

Alors que le ton montait, mercredi soir dans la salle du congrès, où le président de séance en était réduit à couper le micro à des délégués « nerveux et émus » qui prenaient la tribune d'assaut — « Ce n'est pas un congrès, c'est une farce ! » s'est écrié l'un d'eux — il était clair en tout cas que, en dehors des communistes et de la presse, ce congrès n'intéressait pas grand monde en Tchécoslovaquie.

Le PCT a en beau adopter une déclaration d'exonération aux citoyens tchécoslovaques pour tout le mal qu'ont pu leur causer les « déformations » des directions successives du parti, il semble bien que les citoyens tchécoslovaques, comme leurs voisins hongrois ou polonais, n'en aient plus grand-chose à faire. Au Palais de la culture, où se tient le congrès, les services portent le badge du Forum civique et des photos de Havel sont placardées sur les vitres.

SYLVIE KAUFFMANN

RFA : le nouveau programme fondamental du SPD

Plus écologiste, plus féministe, plus européen

Le congrès du Parti social-démocrate ouest-allemand s'est achevé mercredi 20 décembre après l'adoption par les délégués du nouveau programme fondamental, remplaçant celui qui avait été établi il y a trente ans à Bad Godesberg. Désormais, le SPD fonde son action politique sur un corpus théorique qui prend en compte l'évolution de l'économie et de la société, la défense de l'environnement, ainsi que la modification de l'ordre international.

BERLIN-OUEST

de notre envoyé spécial

La social-démocratie du vingt et unième siècle sera, selon la perspective tracée par le SPD, plus écologiste, plus féministe, plus européenne. Alors qu'en 1959 il s'agissait, en pleine guerre froide, de rompre avec le marxisme pour se reconstruire dans l'« économie sociale de marché », l'objectif est maintenant de réconcilier l'homme avec une nature mise en danger par un développement incontrôlé des forces productives : « Nous, sociaux-démocrates, femmes et hommes, lutons pour un monde pacifique et une nature apte à survivre, pour une société humaine, sociale et juste. Nous voulons préserver ce qui mérite de l'être, écarter les menaces sur la vie et nous donner le courage de combattre pour le progrès », est-il affirmé en préambule de ce « programme de Berlin » qui doit beaucoup à la pensée des philosophes André Gorz et Hans Jonas.

Si le SPD assume l'héritage du mouvement ouvrier des dix-neuf et vingt siècles, il prend congé de la classe ouvrière comme sujet agent de l'histoire pour se tourner vers les couches nouvelles, issues de la troisième révolution industrielle, celle de l'électronique et de l'information mondiale.

Ce programme porte l'empreinte d'Oskar Lafontaine, vice-président du parti et ministre-président de la Sarre, qui animait la commission de vingt membres qui a travaillé pendant deux ans à sa rédaction. L'idée que la action de travail doit être profondément repensée, abolissant la distinction traditionnelle entre le travail salarié et les activités non reconnues dans ce cadre, comme le travail ménager, l'éducation des enfants, etc., avait déjà été exposée dans un livre qu'Oskar Lafontaine avait publié l'an passé, la Société de l'avenir.

Gagner les élections en RDA

Le SPD se prononce pour la dissolution des blocs et l'instauration d'un système de sécurité collective en Europe et dans le monde, le réajustement des rapports Nord-Sud, le dépassement de l'intégration dans le cadre de structures supra-nationales préservant les identités régionales. Le projet présenté par la commission Lafontaine a été modifié sur deux points à la suite d'âpres combats au congrès : la majorité des délégués se sont prononcés en faveur de l'instauration du référendum d'initiative

populaire et ce pour la décentralisation totale de l'avortement.

Les 450 délégués n'étaient pas simplement venus à Berlin pour faire de la philosophie et relancer le monde en théorie. En arrière-plan de tous les débats, on sentait la volonté de doter le parti d'un programme et d'un élan acceptable de ramener au pouvoir une formation qui envisage d'être écartée des responsabilités nationales dans une période décisive de l'histoire de l'Allemagne. « Le programme du parti ? C'est Lafontaine », résumait lapidiquement un député SPD appartenant à cette génération de quadragénaires, ces « petits-fils » d'un Willy Brandt qui reste le symbole d'une social-démocratie capable de vaincre.

Le ministre-président de la Sarre a été longuement ovationné lundi 18 décembre, après qu'il eut prononcé un discours très offensif, répliquant aux attaques des chrétiens-démocrates contre le socialisme. « Personne ne songe à mettre en cause la foi chrétienne parce qu'elle a provoqué dans l'histoire des guerres de conquête, l'Inquisition et la chasse aux sorcières », a-t-il lancé à l'adresse de la CDU. Il a été encore plus loin dans l'offensive en soulignant « plus d'un » à droite de l'accroissement du socialisme lorsqu'il est précédé de l'adjectif « national ».

A l'issue de ce congrès, il ne faisait guère de doute pour personne qu'Oskar Lafontaine avait progressé à pas de géant vers sa nomination comme candidat chancelier pour les élections au Bundestag du mois de décembre prochain.

Il en a tout contribué à mobiliser autour d'un programme et de sa personne des militants en peu désorientés par les hésitations de la direction du parti et de son président, Hans-Jochen Vogel, qui avait donné ces derniers temps l'impression d'être pris à contre-pied par un chancelier Kohl chevauchant sans complexe la vague nationaliste consécutive aux événements de RDA.

Une fois passé l'obstacle des élections régionales en Sarre, le 28 janvier prochain, Oskar Lafontaine va s'attacher à polir son image de leader moderne d'une social-démocratie contemporaine : « Un spectre hante l'Europe de la CDU : celui de la social-démocratie », a-t-il écrit en parodiant Karl Marx. Cette prophétie va connaître bientôt son épreuve de vérité : les élections générales en RDA, le 6 mai prochain.

Le SPD y attache tant d'importance pour son propre avenir politique qu'il a décidé de s'engager à fond dans le soutien au SPD, le nouveau parti social-démocrate en RDA. Les organisations de base du parti sont invitées à parrainer des sections du SPD en Allemagne de l'Est, et de vieux routiers comme M. Hans Jürgen Wischnewski, l'homme de confiance de Helmut Schmidt, ont décidé de repousser de quelques mois leur retraite pour mettre leurs compétences au service des frères de l'Est.

Un beau score du SPD aux prochaines élections libres en RDA serait en effet la meilleure réponse à la campagne des chrétiens-démocrates, qui veulent séduire les électeurs en les invitant à choisir entre la « liberté » ou le « socialisme ».

LUC ROSENZWEIG

POLOGNE : la visite de M. Pierre Mauroy

L'humour du général Jaruzelski

VARSOVIE

de notre envoyé spécial

Les socialistes français ont rencontré, mercredi 20 décembre, des dirigeants polonais angoissés par la gravité des décisions économiques qu'ils se préparent à annoncer le 1^{er} janvier. Mais l'angoisse n'interdit pas l'humour.

La Pologne, disent ses dirigeants, est économiquement comme un malade qui, plusieurs fois, au moment d'entrer dans le bon état opératoire, a pris la fuite en bonnant les médecins, mais qui aujourd'hui est prêt à subir l'opération parce qu'il fait confiance au chirurgien. Le dernier sondage en date crédite M. Mazowiecki, le premier ministre, de la confiance de 87 % des Polonais. Ceux-ci se déclarent pessimistes pour les années à venir — et il y a de quoi l'être — mais optimistes à plus long terme.

L'optimisme est en partie le résultat de l'incroyable équilibre politique dont M. Pierre Mauroy et les responsables du PS qui l'accompagnent ont eu le spectacle au cours du déjeuner que leur a offert le général Jaruzelski.

Cet équilibre est fait de tensions qui n'ont pas échappé aux visiteurs. Ils ont entendu avec amusement le général Jaruzelski leur expliquer qu'il existe deux méthodes pour traiter l'économie malade : celle de Mme Thatcher et celle de M. Mitterrand. Le chef de l'Etat n'a pas précisé sa pensée, mais il a été possible de deviner qu'il laisse Solidarité s'engager dans la première phase en espérant la formation par réaction d'un bloc de gauche dont il prendrait la tête pour bifurquer vers la seconde.

Les dirigeants de Solidarité écartent un tel scénario parce que les Polonais, disent-ils, ne pardonneront jamais au général ni au POUF le coup d'Etat de décembre 1981 et parce que les clivages politiques sont d'une autre nature.

La question allemande occupe aussi l'esprit des dirigeants polonais qui craignent que le mouvement vers la réunification ne soit rapide et irrésistible en Allemagne de l'Est. M. Mauroy a fait valoir l'esprit de responsabilité dont témoignent selon lui les sociaux-démocrates allemands sur cette question. Il a observé aussi que la rencontre de MM. Gorbatchev et Mitterrand à Kiev avait contribué à faire évoluer le chancelier Kohl lors du sommet de Strasbourg.

PATRICK JARREAU

DIPLOMATIE

Variations sur l'unité allemande

Suite de la première page

Chez tous ses interlocuteurs, M. Mitterrand a salué la volonté de défendre « leurs propres valeurs », il les a rejoints dans l'idée de faire du processus d'Helinski le cadre du rapprochement paneuropéen et a proposé d'accueillir, l'année prochaine à Paris, un sommet, souhaité par M. Gorbatchev, des trente-cinq pays qui y participent. Enfin, il les a assurés du soutien de la Communauté européenne « dont la vocation est de rassembler les peuples sous des formes à imaginer avec les pays de l'Est ».

Première étape en ce qui concerne la RDA : la négociation d'un accord de commerce et de coopération avec la CEE, qui devrait être conclu dans les six mois qui viennent. M. Mitterrand n'était pas en mesure d'annoncer de suite dans l'ordre de concert. Il a promis toutefois que la République fédérale, « partenaire naturel » de la RDA, ne serait pas son seul interlocuteur sur ce plan et que la France était prête « à prendre sa part » pour soutenir les mutations économiques et démocratiques en cours en Allemagne de l'Est.

Des « citoyens normaux »

Quant au chancelier ouest-allemand, M. Helmut Kohl, qui a regagné Bonn mercredi en début d'après-midi au terme de sa visite de trente-six heures en RDA, il a affirmé à Dresde, avant son départ, qu'il ne voyait aucune différence entre lui et les Etats-Unis ni la France à propos de la question allemande. « Le président Mitterrand, a-t-il souligné, a réaffirmé à chaque occasion le droit des Allemands à l'autodétermination. Il a rappelé que lui-même avait « répété des dizaines de fois que les intérêts de l'Allemagne, de la RFA comme de la RDA, trouvent une solution dans un tel rapprochement » et qu'il souhaitait la poursuite de l'intégration européenne.

Souvent accusé de ne pas vouloir se prononcer clairement sur l'intangibilité des frontières de l'après-guerre, et plus précisément sur celles de la Pologne, le chancelier a souligné que « chacun sait que dans les régions en question vit aujourd'hui une troisième génération de Polonais, pour lesquels ces

territoires sont devenus une partie », qu'une expulsion massive comme celle qui a eu lieu après la guerre était « insupportable ».

« Ceux qui cherchent à détourner la question allemande dans cette direction se trompent. La chose la plus naturelle du monde



est que les Allemands aient envie de vivre ensemble, mais aussi qu'il faut comprendre qu'il faille tenir compte des besoins de chacun des autres. Nous ne sommes pas des revanchards. Nous sommes des citoyens normaux, nous voulons l'unité allemande, même si elle n'est pas pour demain soir. Mais la volonté d'un peuple est une réalité historique. Ceux qui l'ignorent commettent une grave erreur en RDA par une série d'entretiens avec les responsables des Eglises et des groupes d'opposition. Il a également rencontré le maire de Dresde, M. Wolfgang Berghofer, vice-président du Parti socialiste

unifié (SED) et l'un des tout premiers responsables politiques de la RDA qui a joué un rôle essentiel dans l'annonce du processus de réforme.

Le chancelier a enfin pris rendez-vous, fin janvier, début février, avec le premier ministre ouest-allemand, M. Kohl, pour mettre au point le traité envisagé sur une « communauté contractuelle », qui doit servir de cadre à la reconstruction d'un réseau de relations tout autour entre les deux pays, et permettre dans l'immédiat



de canaliser l'aide que la RFA va apporter à la reconstruction de l'économie est-allemande.

Les deux chefs de gouvernement se retrouveront cependant avant cela, dès vendredi prochain à Berlin, pour inaugurer le nouveau passage qui doit être ouvert dans le mur à la porte de Brandebourg, symbole de l'unité allemande. La cérémonie devait coïncider avec la fin de la visite du président Mitterrand en RDA, et l'on se demandait s'il ne pourrait pas y être associé d'une manière ou d'une autre.

HENRI DE BRESSON et CLAUDE TRÉAN

Victor Karpov, et celle de la France par le directeur des affaires stratégiques au Quai d'Orsay, M. Philippe Godeau.

Cette réunion, la première du genre, fait suite à la décision de la France et de l'URSS, prise en novembre lors de la visite du ministre français des affaires étrangères, Roland Dumas, à Moscou, d'intensifier leurs contacts sur les questions de maîtrise des armements et de désarmement, a-t-on précisé au Quai d'Orsay.

URSS

Les communistes lituaniens affirment leur indépendance

Moscou. — Le Parti communiste de Lituane, réuni depuis mardi 19 décembre en congrès à Vilnius, a adopté mercredi à une large majorité une résolution proclamant son indépendance à l'égard du Parti communiste soviétique (le Monde du 21 décembre). Six cent-trente mille de votants, 850 se sont prononcés pour cette résolution.

Le PC lituanien est le premier mouvement communiste en URSS à affirmer son indépendance vis-à-vis de Moscou. M. Mikhaïl Gorbatchev avait essayé à plusieurs reprises ces dernières semaines de le convaincre de renoncer à franchir ce pas.

La résolution adoptée stipule que le Parti communiste lituanien est une « organisation autonome avec son propre programme et ses statuts : il est une part intégrante du système politique lituanien » et que le développement des relations entre le PC lituanien et le PC soviétique dépendra de « la restructura-

tion en son sein et des résultats du vingtième congrès » (du PC d'URSS). La solution de compromis préconisée par M. Algirdas Brazauskas, premier secrétaire du PC lituanien, a donc prévalu face à celle de membres du parti qui souhaitaient une sécession avec le PC soviétique. — (AFP.)

Mort de l'ancien vice-président du conseil Cyrille Mazourov. — M. Cyrille Mazourov, ancien vice-président du conseil des ministres d'Union soviétique et ancien membre du bureau politique du Parti communiste, est mort mardi 19 décembre, à l'âge de soixante-cinq ans. Nommé à ces postes en 1965, sous Leonide Brejnev, M. Mazourov, originaire de Biélorussie, a été démis de ses fonctions en 1978, également sous Brejnev. Pendant plus de dix ans il avait été nommé comme le successeur probable de M. Alexis Kossyguine. — (AFP.)

POLITIQUE

Le premier ministre définit sa conception de la lutte contre les inégalités devant le Conseil économique et social

**« Je ne laisserai pas la société fabriquer
des hommes et des femmes qui auraient perdu l'espoir »**

déclare M. Michel Rocard

M. Michel Rocard a prononcé, mardi 19 décembre devant le Conseil économique et social, un important discours où il dresse le bilan de son action sociale et où il présente son analyse des inégalités actuelles dans la société française. Le premier ministre, après avoir souligné qu'il était certes « tentant de voir dans la croissance retrouvée la promesse d'une prospérité sans effort », souligne que la pression de la « concurrence internationale » et « l'influence d'évolutions économiques et sociales profondes » ont « introduit de nouveaux facteurs d'inégalités ».

Aux yeux du premier ministre, « la répartition des fruits de la croissance n'a pas été, pendant la plus grande partie de la décennie 80, aussi équitable [qu'il l'aurait] souhaité » : cela tient à « l'inégalité des revenus du travail et du capital » et à « l'excessive concentration du patrimoine ». « Dans la France des années 80, a-t-il dit, 10 % des ménages possèdent la moitié du capital. »

**« Une France
cassinière »**

A la ajouté : « L'argent ne s'agit, les fortunes prospèrent, plus vite que la petite épargne. Le seuil de tolérance pour les inégalités du patrimoine est proche, car les citoyens n'ont jamais admis longtemps que la richesse accumulée soit sans limite et que des revenus trop importants... »

Le deuxième facteur d'inégalité tient, selon lui, à « l'archaïsme de notre système d'organisation du travail (...) ; reste hiérarchique, centré sur le travail, le système d'organisation est « de nature démographique ».

A la situation des personnes les plus âgées, auxquelles la dignité est enfin reconnue, il oppose celle des jeunes générations : « Aux plus jeunes, on a imposé des sacrifices, des revenus inférieurs aux SMIC, des difficultés d'accès au logement... »

Pour lui, « la pire des erreurs » serait de se contenter de l'éparpillement des ressources, l'absence de priorités... « Au risque d'être exposé à la critique de tous ceux qui arrangeront le saupoudrage, j'entends pour ma part choisir les objectifs et concentrer les moyens », dit-il. « Mais, dans ce cas, le danger est à affirmer que le sort du chômage est la toute première des priorités » et que « le premier devoir du gouvernement est de veiller à préserver l'équilibre macro-économique », rappelant que celui-ci est « fragile » : « Nous sommes sur le fil du rasoir, nous ne pouvons pas perdre de vue la suite, mais c'est certainement celle qui est la plus directement

ressentie », a expliqué aussi M. Rocard, avant de remarquer que, entre 1985 et 1988, le gain de pouvoir d'achat « n'a résulté que pour 20 % de l'activité et pour 80 % des transferts de revenus de transferts et des revenus de la propriété. Ces tendances sont fondamentalement malsaines, elles encouragent une France casernière là où les défis de l'avenir appellent initiative, audace, dynamisme ». Il a ajouté : « C'est pourquoi le progrès social doit s'organiser dès la distribution des revenus primaires : c'est là que se joue le destin de la nation, mais aussi l'essentiel des inégalités. Les impôts et les prestations sociales ne peuvent que corriger à la marge la situation de départ. »

Trois catégories de travailleurs

Après avoir souligné que tous les Français ont bénéficié d'un gain de pouvoir d'achat en 1988, il a rappelé la création du RMI, mais il a estimé qu'en vingt ans « *nos mécanismes de redistribution se sont essouffés* ». Ayant constaté que les prélèvements sur le patrimoine sont faibles, l'Espagne a une logique « *trop conservatrice* », a-t-il annoncé. Le « *réaménagement progressif, mais en profondeur* ». Le ministre des finances s'est donc engagé au nom du gouvernement à ce que le projet de loi de finances « *soit la première étape d'un processus de fiscalité du patrimoine* ». Il a confirmé la préparation pour la prochaine session parlementaire d'un projet de loi instituant « *une cotisation sociale généralisée à l'ensemble des revenus, qui n'aure* » vocative « *n'a pas mais a été* » à remplacer des cotisations existantes ».

M. Rocard a expliqué ensuite qu'il faut « *changer le travail* », ce qui veut dire « *changer les conditions de travail* » et « *changer le statut social* » durant la décennie 90. « Il voit en effet « un risque très grave d'une fracture du monde du travail en trois catégories : celle de ceux qui sont « bien préparés à la vie moderne » et qui disposent « des hauts revenus et des responsabilités », à l'extrémité, les chômeurs de longue durée (...), pris par le cercle vicieux de la pauvreté puis de l'exclusion » ; entre les deux un « *rayon médian* (...) » éprouvant trop souvent le sentiment de « *n'avoir qu'une prise limitée sur son avenir, assuré de revenus réguliers, mais souffrant de l'absence de responsabilités* ».

Comme il faut « toujours balayer devant sa porte », le premier ministre a indiqué qu'il tient d'abord ce langage pour le secteur public, où il a engagé « une formidable entreprise de rénovation (...) qui pourrait bien nous occuper durant la décennie à venir ». Sans vouloir « ériger le gouvernement en donneur de leçons », il a expliqué que ce mot d'ordre — « changer le travail » — s'applique aussi bien dans le secteur privé : « Beaucoup

d'entreprises l'ont compris qui veillent à associer étroitement les représentants du personnel à la conception même de leurs nouveaux projets industriels (...). Après le spectaculaire redressement de comptes observé depuis quelques années, favorable à la reprise de l'investissement productif, il serait tragique pour nos entreprises de perdre la palanque de l'effort humain en tirant parti du gain de productivité qu'il recèle... M. Rocard a ajouté aussi que « l'aménagement du temps de travail est une autre grande idée qui n'a pas encore connu tous les développements qu'elle mérite ».

Revenant à la situation des jeunes, le premier ministre a affirmé : « Diffuser les savoirs pour mieux préparer l'avenir : s'il y a un consensus dans ce pays, c'est probablement celui-là (...); pour les jeunes, nous le savons, l'éducation est la clé de l'emploi. » Il a souligné l'effort budgétaire accompli en 1989 et 1990, expliquant : « En dix-huit mois, ce sont des années et des années d'indifférence et surtout d'imprévoyance qu'il a fallu commencer redres-

ser. « Mais il a convenu que « l'ampleur des besoins est immense et la rentrée universitaire vient de nous en donner une nouvelle preuve. » Je réfléchis à ce propos aux dispositions exceptionnelles que le gouvernement pourrait adopter pour faire face à une situation elle-même exceptionnelle, a-t-il dit. Il faudra surtout veiller à l'égalité des chances au-delà de seize ans. »

M. Michel Rocard a conclu en parlant des défis que « nous devons relever pendant la décennie 90 : partager les efforts que nous impose un environnement international plus dur, renouveler les solidarités pour renforcer la cohésion sociale (...). Reste à ne pas se tromper de combat, en s'attaquant aux inégalités de l'an 2000 et non à celles de l'an 1900 ou 1950 : n'entrons pas dans l'avenir à reculons, comme disait Paul Valéry ».

Le premier ministre a constaté que la décennie s'ouvre sous le signe d'« un conflit de générations entre la société des adultes et les jeunes qui ont du mal à y entrer, et d'un conflit de rémunération

entre un capital bien rémunéré et un travail en progrès modéré ».

« A la croisée des deux, les jeunes chômeurs qui n'ont ni travail ni capital et qui sont donc la priorité absolue de mon projet social, n'ont réappris. Pensent à eux, c'est aussi penser à leurs parents : la gloire de la France aura été, depuis des siècles, de donner à chacun la chance de progresser, certes, mais aussi de permettre aux parents de se réaliser à travers leurs enfants, par une promotion sociale de génération en génération, où les fils d'agriculteurs ou d'ouvriers pouvaient devenir instituteurs, ingénieurs ou médecins. Cette ambition sociale, cette aspiration à la promotion sociale, restent en cette fin de siècle ouvertes à tous, voilà ce que je souhaite : qu'une partie de la population en soit exclue, voilà ce que je crains ; le risque existe de voir les plus défavorisés de nos concitoyens perdre l'espoir : aussi bien l'espoir de progresser comme eux, que celui de leur offrir la même chance. Je ne laisserai pas la société française fabriquer des hommes et des femmes qui auraient perdu l'espoir... »

Le projet social est de retour

par Thierry Bréhier

regroupent autour de ses prédécesseurs à Matignon, MM. Pierre Mauroy et Laurent Fabius, qu'ils sont fort mal placés pour l'accuser. M. Rocard constate, comme tout le monde, pour le regretter, que les inégalités de revenus se sont accrues en France, et observe que ce dangereux phénomène s'est développé tout au long des années 80. Qui gouvernait alors ?

Pas question, pour autant, de rester passif ! Mais, au passage, M. Rocard met à mal le dogme socialiste de l'intervention de l'Etat — « L'Etat ne peut que corriger la marche les inégalités », dit-il. Il accuse les mécanismes redistributeurs d'essoufflement et, surtout, assure que la lutte contre les inégalités doit se faire là où les revenus sont créés, c'est-à-dire dans l'entreprise.

La crainte

d'une situation explosive

A ses camarades qui se rangent, systématiquement, aux côtés de ceux qui réclament des augmentations de salaires, M. Rocard explique, avec passion, que les principales inégalités séparent ceux qui détiennent du patrimoine de ceux qui n'ont que leur travail pour se procurer un revenu, et, constatant particulièrement inégalitaire, les jeunes — qui ont bien du mal à intégrer une société fort peu accueillante, — de leurs aînés, qui bénéficient en général de conditions plus conformes à l'équité.

En clair, il demande de lutter contre les inégalités d'aujourd'hui et non contre celles d'hier. « Archaïque... le mot n'est pas prononcé, mais l'idée est là, qui devrait ranimer bien des souvenirs « douloureux » chez certains mitochondristes.

Ce souci des jeunes est particulièrement intéressant, même s'il n'est pas forcément étranger à toute arrière-pensée électorale. Depuis longtemps, le premier ministre est obsédé par le risque que court une société qui condamne une génération aux petits boulots, à la marginalité, n'intégrant que les plus forts de ses enfants. Aujourd'hui, ce sentiment est devenu une conviction aggravée jusqu'à devenir explosif — par l'incompréhension de la jeunesse devant la politique que le gouvernement veut mener pour résoudre le problème de l'immigration et tenter de limiter la montée de l'extrême droite. Au confluent de deux exclusions, la jeune génération poursuit ne pas accepter et le manifester. Le péril serait grand, alors, pour la société et l'actuelle majorité politique.

Redonner de l'espoir est donc le souci premier du chef du gouvernement. Il souhaite que, la crise économique étant surmontée, chacun puisse, à nouveau, avoir la possibilité, pour lui et ses enfants, d'une réelle promotion sociale. En un mot, il veut empêcher la société de se bloquer et permettre aux socialistes de retrouver un combat à la hauteur de leur idéal proclamé.

Sous la pression des « transpartis » du Sénat

M. Poher se réclame à son tour de la rénovation

Le président du Sénat, M. Alain Pöher, s'est exprimé, mercredi 20 décembre, au cours d'une conférence de presse, sur la question de la rénovation des méthodes de travail en vigueur au Palais du Luxembourg. Il a annoncé que trois membres du bureau (1) du Sénat présenteraient un rapport faisant la synthèse des propositions de modernisation faites par les groupes politiques le 31 janvier prochain.

La rénovation des méthodes de travail du Sénat a été l'objet, tout au long de la session, d'un intense travail de réflexion. A ceux qui parmi les sénateurs craignaient que l'examen pendant l'inter-session des rapports de la quasi-totalité des groupes politiques (seul le RDE n'a fait aucune proposition) conduisit à un *enterrement de première classe* - M. Alain Pöber a apporté des éléments rassurants et précis. « Il y a une volonté et un chemin, a-t-il indiqué; le bureau du Sénat a souhaité que ce soit de jeunes sénateurs [en son sein] qui prennent en charge la discussion que nous devons faire avancer ».

En l'occurrence, M. Henri de Raincourt (RI, Yonne), assisté de MM. Guy Allouche (PS, Nord) et Gérard Larcher (RPR, Yvelines), a été chargé de conduire les travaux, en concertation avec les présidents des groupes politiques. Les premières mesures pourraient être éventuellement mises en pratique à l'occasion de la session de printemps.

Dans son intervention, M. Pöher a tenu également à relativiser les enjeux de la rénovation, qui est l'affaire de « tout le monde, à l'occasion de chaque renouvellement ». Il a indiqué tout d'abord que beaucoup de choses avaient été faites depuis son arrivée à la présidence, comme la création d'une division des collectivités territoriales, celles de la commission des affaires européennes ou de la division de l'information. « Cela, en vingt ans, ce n'est pas si mal, a-t-il fait remarquer, le Sénat suppose la comparaison avec l'Assemblée nationale. »

Le président Pöher a enfin clairement délimité le cadre dans lequel la rénovation sera discutée. « Certains sénateurs se réunissent dans d'autres lieux (allusion non voilée au groupe Luxembourg, créé mardi et qui rassemble des sénateurs de différentes formations) (2), moi, j'ai une conception très claire du bureau, c'est l'organe de fonctionnement du Sénat, il représente la direction et l'autorité », a-t-il conclu.

(1) Le bureau du Sénat est composé du président, des quatre vice-présidents, des trois questeurs et de huit secrétaires.

(2) Le groupe Luxembourg comprend trois sénateurs socialistes, deux sénateurs RPR, deux sénateurs centristes et un sénateur républicain et indépendant. Ces sénateurs « transpartis » entendent mener une réflexion de fond sur les institutions politiques et sur leur fonctionnement devant les défis que posent les bouleversements en Europe centrale (nos éditions du 21 décembre).

L E
MONDE
B O U G E
LUI
A U S S I

POLITIQUE

Les travaux de l'Assemblée nationale

Le projet de budget pour 1990 est définitivement adopté

Le président de la République a convoqué le Parlement en session extraordinaire à partir du jeudi 21 décembre. Le premier ministre a inauguré cette session par le dépôt, tard dans la nuit, d'un 49-3 (engagement de responsabilité) sur le collectif budgétaire pour 1990 qui revenait en nouvelle lecture. Les députés devaient se prononcer, d'autre part, dans la nuit du jeudi 21 au vendredi 2 décembre, sur la dernière motion de censure déposée par l'opposition. Les députés UDF, UDC et RPR ont ainsi protesté contre le « mépris » dans lequel le gouvernement tiendrait la représentation nationale, « mépris » symbolisé par l'usage, selon eux excessif, du 49-3 (il a été utilisé sur

quatre textes au lieu d'un seul l'année dernière). Cette motion tend également à censurer une disposition introduite dans le projet de loi relatif à la santé qui vise à permettre aux caisses de Sécurité sociale et aux syndicats médicaux de conclure des conventions distinctes pour les médecins généralistes et les spécialistes. Bien qu'opposé à cet amendement du gouvernement, le groupe communiste ne semble pas, pour l'heure, disposé à mêler ses voix à celles de la droite sur un texte défendant avec vigueur « le système libéral de santé ».

Le président de la République est intervenu, pour sa part, en conseil des

ministres, mercredi 20 décembre, pour souhaiter que le législatif soit « rétabli dans son rôle ». Il s'est déclaré « préoccupé par l'absentéisme ministériel au Parlement ». M. François Mitterrand a souhaité que les ministres évitent de prendre des engagements internationaux le mercredi, jour des questions au gouvernement, afin d'être présents, dans l'hémicycle, sur les bancs du gouvernement.

Les députés ont adopté définitivement, mercredi 20 décembre, plusieurs textes. Aucune motion de censure n'ayant été déposée sur le projet de loi de finances pour 1990, l'Assemblée a pris acte de son adoption définitive.

Amnistie en Nouvelle-Calédonie

Les députés ont adopté définitivement le projet de loi amnistiant les assassinats politiques en Nouvelle-Calédonie. Le texte adopté en dernier ressort par l'Assemblée nationale reprend l'article supprimé par le Sénat étendant le bénéfice de l'amnistie aux « auteurs principaux du crime d'assassinat ». Une nouvelle fois, les groupes de droite et du centre s'y sont opposés, seuls les députés socialistes et communistes l'ont voté.

Exploitation agricole

L'Assemblée nationale a adopté définitivement (quatrième lecture) le projet de loi de M. Henri Nallet, ministre de l'Agriculture, concernant l'adaptation de l'exploitation agricole à son environnement économique et social. Ce texte, qui tend principalement à associer les associations sociales agricoles non

plus sur le revenu cadastral mais sur le revenu fiscal, a été salué par le groupe centriste comme « un texte de consensus ».

Conditions d'entrée et de séjour des étrangers en France

Les députés ont adopté définitivement, après échec de la CMR, le projet de loi Jona sur les conditions d'entrée et de séjour des étrangers. Le PS a voté une nouvelle fois pour ce texte, qui institue un recours auprès du président du tribunal administratif pour l'étranger faisant appel d'un arrêté de reconduite à la frontière. « Ce projet ne porte nulle atteinte au dispositif existant contre l'immigration irrégulière, pas plus que la réforme du statut des étrangers, adoptée par le Parlement au cours de la session de printemps. Au contraire, des dispositions nouvelles ont été introduites pour renforcer la lutte contre la principale source de

l'immigration clandestine, à savoir le travail clandestin », a expliqué M. Tony Dreyfus, secrétaire d'Etat auprès du premier ministre. Les députés communistes se sont abstenus, la droite et le centre votant « contre ».

Collectif budgétaire 1989

L'Assemblée devait prendre acte, dans la nuit du vendredi 22 au samedi 23 décembre, de l'adoption définitive du collectif budgétaire 1989. Le premier ministre, M. Michel Rocard, a engagé le 49-3 sur ce texte jeudi 21 décembre. « Le nombre de mes engagements de responsabilité ne doit pas dissimuler le fait que la session qui s'achève dans les quarante-huit heures a été malgré cela satisfaisante pour le travail accompli », a affirmé M. Rocard. Des mesures nouvelles ont été introduites dans ce collectif. Ainsi un amendement du député centriste M^{me} Christine Boutin (Yvelines), approuvé par le

gouvernement, concerne les « ministères roses ». Cette mesure institue une taxe sur les personnes qui fournissent au public des services d'information ou des services interactifs à caractère pornographique. Cette taxe, constante et recouvrée comme en matière d'impôt direct, est égale à 30 % des sommes perçues.

Entreprises commerciales et artisanales

Les députés ont adopté définitivement le projet relatif au développement des entreprises commerciales et artisanales. Tous les groupes l'ont voté, sauf le PCF qui s'est abstenu. Ce texte comprend des mesures concrètes destinées à améliorer la situation des entreprises commerciales et artisanales (amélioration des relations franchisé-franchisé, meilleure protection des conjoints de commerçants et artisans, etc.).

P.S.

Les débats au sein du RPR...

M. Pasqua reproche à M. Chirac d'avoir « trop sacrifié à l'union »

M. Charles Pasqua, dans une interview à l'Espresso du 20 décembre, regrette que « la majorité comme l'opposition aient laissé Jean-Marie Le Pen procéder à une véritable OPA sur des valeurs nationales comme la France, la patrie, la grandeur, l'honneur, qui auraient dû rester nos références communes ». Le président du groupe RPR du Sénat, qui ne regrette pas d'avoir dit avant l'élection présidentielle que l'opposition et le Front national « portaient les mêmes valeurs », considère comme une « histoire de cornues » le débat qui a agité l'opposition sur les notions « d'identité nationale » et « d'identité de la France » (le Monde du 16 décembre).

M. Pasqua estime enfin nécessaire qu'au sein de l'opposition « chacun affirme son identité » et il juge que « M. Chirac a trop sacrifié à l'union ». Ce thème avait été déjà développé par M. Pasqua dans une interview à Libération du 15 décembre dans laquelle il disait notamment « qu'une fois la ligne politique arrêtée au sein du RPR, tout le monde doit s'y tenir. Celui qui refuse doit aller ailleurs ».

Cette notion a été reprise au cours d'une réunion de travail qui a regroupé, le samedi 16 décembre, autour du maire de Paris, les principaux responsables du RPR.

Le débat a permis un échange d'arguments entre ceux qui souhaitent donner une priorité absolue à l'organisation d'une opposition anie, dans la perspective d'une fusion et de la constitution d'une grande formation commune, d'une part, et ceux qui estiment prioritaire de renforcer la personnalité du RPR, étape nécessaire, selon eux, dans la voie d'une alliance plus serrée avec les autres formations de l'opposition, d'autre part.

Au cours de la réunion du groupe parlementaire RPR à l'Assemblée nationale, mardi 19 décembre, les députés ont eu l'impression très nette que M. Chirac penchait plutôt pour la seconde option. Le président du RPR a en effet constaté que la « cacophonie » que faisaient entendre les socialistes n'était qu'une piètre consolation pour l'opposition. En son sein, a-t-il souligné, les prises de position des leaders des partis ne sont souvent motivées que par le souci de se distinguer des

autres et de manifester des ambitions personnelles. Il a alors fait allusion aux critiques dont il a été l'objet de la part de ses partenaires à propos de son projet de référendum sur le droit de vote des immigrés.

M. Noir critique

Mais M. Chirac a aussi évoqué la situation au sein même du RPR et la préparation des Assises de ce mouvement, le 11 février. Et c'est à ce sujet-là que ses auditeurs ont pu noter que sa détermination semblait s'être rapprochée de la démonstration de M. Pasqua. Tout comme le sénateur des Hauts-de-Seine, le président du RPR s'est félicité de l'ampleur de la discussion qui s'est déroulée dans les instances du mouvement, de la variété des contributions déposées au Conseil national du 2 décembre et de la qualité du travail qui se poursuit au sein de la commission de synthèse. C'est alors que M. Chirac a déclaré : « Si une synthèse est réalisée et si une motion est adoptée aux Assises nationales après un débat large et démocratique,

cela constituera la ligne politique du RPR, et ceux qui ne seront pas d'accord ne seront plus de la maison ». « Il ne leur restera plus qu'à partir », a alors lancé un député.

C'est au cours de cette réunion de groupe que M. Chirac a également demandé à ses élus de faire preuve de plus de conviction, de dynamisme et de discipline. Il a ainsi dit son étonnement et marqué son irritation du fait que certains députés prennent des initiatives sans même l'en informer et qu'il n'apprend que par la lecture de la presse. Il visait expressément M. Michel Noir qui a confirmé qu'il avait bien accepté l'invitation de M. Mitterrand de l'accompagner dans son voyage en RDA, mercredi 20 décembre. Plusieurs députés, notamment parmi les « rénovateurs », ont déploré le comportement du maire de Lyon. Le groupe RPR a enfin décidé de tenir ses prochaines journées d'études parlementaires en Arles du 21 au 23 mars, et, auparavant, de se réunir le 24 janvier en Seine-Saint-Denis pour traiter de l'immigration et, en mars, dans le Val-d'Oise sur le rôle de l'Etat.

ANDRÉ PASSERON

...et du Parti socialiste

Les dirigeants du PS préchent le retour au calme après les attaques contre M. Mauroy

Les attaques contre M. Pierre Mauroy lancées le week-end dernier par MM. Jacques Delors et Jean-Pierre Chevènement semblent avoir ouvert les yeux aux dirigeants du Parti socialiste ; ils ne peuvent laisser le climat se dégrader à ce point, alors qu'il reste encore trois mois avant le congrès de Rennes.

Ainsi, lors du bureau exécutif du PS, qui s'est tenu le mercredi 20, en l'absence du premier secrétaire en déplacement à Varsovie, M. Daniel Percheron, premier secrétaire de la fédération du Pas-de-Calais, dont les rapports avec son voisin lillois sont loin d'être au beau fixe et qui a signé la contribution de M. Laurent Fabius, a affirmé : « Les militants éprouvent un sentiment d'indignation devant cette agression ». M. Daniel Boudard, rocardien, a « lui » qualifié les propos dominicaux « d'arrogants », ajoutant : « Moins il y a de

désaccord sur le fond, plus il y a de vigueur dans la forme. On ne peut être d'accord le mercredi en conseil des ministres et élever ses divergences le samedi devant les militants ».

Un double langage

Dans une interview au Nouvel Observateur, du 21 décembre, M. Michel Delebarre défend la même idée : « Il serait dérisoire et choquant de faire payer le déficit éditorial du PS à M. Mauroy, déclare-t-il, ajoutant : « Les responsables du parti, parfois même les membres du gouvernement, tiennent un double langage ; ils votent au bureau exécutif, et le soir même disent l'inverse à la télé ». M. Jean Popereau, lui-même, a pris la défense du premier secrétaire, mardi 20 au micro de RTL, assurant que les déclarations de M. Delors relevaient « d'un coup de fatigue ». M. Laurent Fabius, en déplacement à Mende (Lozère)

a pris sa part à cette défense en déclarant : « Les débats de fond sont intéressants, les querelles de personnes beaucoup moins ».

M. Jean-Luc Mélançon, a « lui », dénoncé « la danse du scalp » autour de M. Mauroy. Il a fait cette déclaration lors d'une conférence de presse, le mardi 20, au cours de laquelle lui-même, M. Julien Dray et M. Roland Castro annonçaient leur intention de déposer leur propre motion pour le congrès de Rennes. Ils y proposaient une alliance « rouge-rose-vert » entre les ex-communistes, les socialistes et les écologistes, car ils s'inquiètent de « l'état de dérive du gouvernement et du PS » ; le rédemment donc « un changement de cap de la politique gouvernementale » (le Monde du 21 décembre).

Le maire de Lille, de toute façon, est homme à se défendre tout seul. Dès le lundi 18 décembre, il avait réagi, au cours d'une conférence de presse tenue symboliquement au siège de la fédération socialiste du Nord. Continuant à prêcher la synthèse des leçons

directeur du 13 janvier, il avait répondu à M. Delors en détaillant son calendrier de déplacement à l'étranger, et il avait conseillé au président de la Commission européenne de s'occuper de la charte sociale européenne, que les socialistes trouvent insuffisante. Il avait aussi maintenu son souhait d'ouvrir un débat sur les dépenses militaires (le Monde du 20 décembre).

Sur ce point-là aussi M. Mauroy a été soutenu par les autres dirigeants socialistes, sauf par les proches du ministre de la Défense. Ainsi M. Popereau a estimé qu'il y avait là « un débat de fond incontestable », et M. Delors, répondant par minimal « aux questions des militants socialistes », a déclaré : « Comment refuser d'ouvrir un débat de fond aussi important ? Il en a profité pour assurer qu'il n'avait pas « attaqué personnellement » M. Mauroy, qui est « un ami », et « un socialiste authentique et courageux ».

Th. B.

Le communiqué officiel du conseil des ministres

Le dernier conseil des ministres de 1989 (le prochain étant fixé au mercredi 3 janvier) s'est tenu mercredi matin 20 décembre à l'hôtel Marigny et non au palais de l'Élysée, où était organisé l'après-midi l'arbre de Noël. M. Louis Le Pensec, porte-parole du gouvernement, a indiqué que le président de la République s'est déclaré « touché par le drame vécu par les astrécuteurs de l'étang de Thau » dont tout le travail a été ainsi « anéanti ». Le président de la République a demandé à M. Michel Rocard de prendre des dispositions pour annoncer le jour même que « des secours compensatoires seraient décidés avant Noël ».

Après la communication de M. Jean Popereau, ministre chargé des relations avec le Parlement, qui venait de dresser le bilan de la session d'automne, M. Mitterrand s'est dit, selon le porte-parole du gouvernement, « préoccupé par l'absentéisme ministériel et l'absentéisme du gouvernement au Parlement ». « Il faut rétablir le législatif dans son rôle », a indiqué le chef de l'Etat qui, toujours selon le porte-parole du gouvernement, a observé que sur certains textes importants « le nombre de parlementaires présents était dérisoire » et se comptait sur « les doigts d'une main ». Il a souhaité que les ministres « ne prennent pas d'engagements internationaux auxquels ils ne seraient pas nécessairement tenus, le mercredi », jour consacré entre autres à l'Assemblée nationale aux questions au gouvernement.

Aux termes des délibérations du conseil, le service de presse a diffusé le communiqué suivant :

L'industrie française de l'électronique

La politique suivie depuis 1982 pour favoriser le développement des entreprises françaises de l'électronique a connu des succès importants, tels que la consolidation des groupes français d'envergure mondiale et la constitution d'un réseau de petites et moyennes entreprises performantes.

Toutefois, l'aggravation du déséquilibre du commerce extérieur dans ce secteur est préoccupante. Cette situation, que connaissent également nos partenaires de la Communauté européenne, appelle un renforcement des actions menées en France et au plan européen dans le domaine de l'électronique.

Sur le plan européen, il faut promouvoir une politique industrielle commune permettant la création d'un véritable espace industriel européen.

1) Poursuivre l'effort engagé dans le cadre d'Eureka. Des projets d'une envergure exceptionnelle ont été engagés dans le programme européen Eureka : la télévision à haute définition, les composants électroniques (JESSI), le génie logiciel, par exemple. En 1990, le ministère de l'Industrie affectera à des projets Eureka le tiers de ses crédits consacrés à l'électronique, soit environ 700 millions de francs. De nouveaux projets de coopération doivent être développés dans de nouveaux domaines, comme les terminaux de télécommunications, les écrans plats ou l'informatique.

2) Soutenir l'action communautaire en faveur d'une Europe des normes.

3) Agir en faveur d'une politique communautaire plus cohérente, tant dans ses aspects internes — ouverture des marchés publics — que dans les relations commerciales externes — négociations commerciales bilatérales et multilatérales respectant les intérêts européens.

4) Mener une politique de coopération plus active avec les pays de l'Europe de l'Est. Au-delà des projets déjà engagés dans la télévision ou l'informatique, la France accroîtra ses efforts de coopération

avec les pays de l'Est européen : projets de coopération technologique, investissements industriels, formation des hommes.

La qualité des produits alimentaires

Le ministre de l'Agriculture et de la forêt et le secrétaire d'Etat chargé de la consommation ont présenté au conseil des ministres une communication sur l'action du gouvernement en faveur de la qualité des produits alimentaires :

1) La modernisation des règles juridiques dans le domaine de la sécurité et du contrôle de la qualité des produits alimentaires, déjà largement engagée, sera poursuivie dans le cadre progressivement mis en place par la Communauté européenne.

Les nouvelles règles tendront notamment à améliorer l'hygiène des denrées végétales, à mieux garantir la sécurité microbiologique des fromages et à redéfinir les conditions d'emploi des additifs alimentaires.

Les professionnels devront renforcer leur discipline et utiliser davantage la normalisation :

— L'assurance-qualité des entreprises, c'est-à-dire la vérification, sous leur responsabilité, de leurs procédés de fabrication, sera encouragée financièrement par les pouvoirs publics ;

— L'Agence française de normalisation, grâce à l'aide financière des ministères chargés de l'agriculture et de la consommation, développera la normalisation dans le secteur agroalimentaire.

2) Le consommateur doit pouvoir connaître les caractéristiques et le niveau réel de qualité des produits, les labels ou les appellations d'origine seront développés, ainsi que, notamment pour les produits de l'agriculture biologique, les certificats de conformité à des cahiers des charges.

3) La recherche sur la sécurité des processus de production et sur la qualité nutritionnelle et sanitaire des produits sera développée. Un observatoire de la consommation alimentaire sera créé.

Mesures d'ordre individuel

Le conseil des ministres a adopté les mesures individuelles suivantes :

— sur proposition du ministre d'Etat, ministre de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports, M^{me} Michèle Sellier, inspecteur général de l'administration de l'éducation nationale, est nommée inspecteur général de l'éducation nationale ;

— sur proposition du ministre de l'Intérieur, sont admis, sur leur demande, au bénéfice du congé spécial MM. Georges Bastelica et Jean-Marie Diemer, préfets hors cadre, et M. Marcel Morin, préfet adjoint pour la sécurité auprès du préfet des Bouches-du-Rhône ;

— sur proposition du ministre de l'équipement, du logement, des transports et de la mer, M. Christian Leyrit, ingénieur des Ponts et Chaussées, est nommé directeur des routes ;

— sur proposition du ministre des postes, des télécommunications et de l'espace, M. Gérard Eymerie est renouvelé en qualité de président-directeur général de la Compagnie générale des communications.

LIVRES

POLONAIS
et livres français
sur la Pologne
et
l'Europe de l'Est
Catalogues sur demande
LIBELLA
12, rue Saint-Louis-en-l'Île, PARIS-4
Tél. : 43-26-51-09

Le Monde

PLANTU

DES FOURMIS DANS LES JAMBES

L'ALBUM 89
164 PAGES - 260 DESSINS
EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

De...
d'entreprise h...
Portugais en

pour de cassation c...
du maire de...
d'accusation

ESPACE
Une lune
découverte
avec du r...
américain

CIV

ET 22 Q

Dans l'Allier

Un chef d'entreprise inculpé pour avoir employé des Portugais en situation irrégulière

MOULINS

de notre correspondant

Ouvriers portugais en situation irrégulière, cotés dans des carnets, méthodes « dignes de véritables négriers », selon le procureur de la République : un chef d'entreprise d'Abrest, dans l'Allier, a été inculpé, le 13 octobre dernier, d'emploi de main-d'œuvre étrangère sans titre de travail, d'atteinte au monopole de l'Office national d'immigration et d'infractions aux

règlements d'hygiène. L'affaire, conclue après plusieurs mois d'enquête, n'a été révélée que mardi 19 décembre.

Manuel Filipe Fernandes, quarante et un ans, faisait venir des ouvriers du Portugal pour sa société de bétonnage de sols et s'efforçait de leur obtenir un statut d'artisan après un stage de quelques jours dans le cadre d'un organisme de formation. En fait, il s'agissait d'employés travaillant en

totale illégalité avec la législation sociale, et vivant parfois à plusieurs dans des caravanes. Après les premières interpellations à Strasbourg, puis à Vieux-Thann (Haut-Rhin), les gendarmes de la section de recherche de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) ont retrouvé plusieurs dizaines d'ouvriers en situation irrégulière sur les différents chantiers de la quinzième de succursales de l'entreprise. Le nombre de deux cents est avancé pour cette société, qui, avec un chiffre d'affaires annuel de l'ordre de 140 millions de francs, détenait plus de 15 % du marché des sols industriels.

La chambre syndicale des entreprises spécialisées dans ce secteur avait alerté les pouvoirs publics depuis quatre ans sur les agissements de cet entrepreneur. Le maître carré de sol bétonné était souvent facturé au client à un tarif de l'ordre de 40 à 50 francs, alors que les prix pratiqués par les autres entreprises varient entre 80 et 90 francs. Filipe Fernandes réglait généralement le maître carré à ses ouvriers entre 9 et 10 francs.

Le chef d'entreprise a affirmé pour sa défense que les immigrés étaient des sous-traitants et artisans respectant la réglementation de la CEE, qui permet à chaque ressortissant d'un pays membre de s'installer dans le pays de son choix. Il a été remis en liberté le 5 décembre après versement d'une caution de 700 000 francs.

JEAN-YVES VIF

Quinze-cinq clandestins interceptés à la frontière franco-italienne. Cinquante-cinq immigrants clandestins, dont plusieurs libanais, ont été interceptés au cours des dernières quarante-huit heures par la police de l'air et des frontières (PAF) des Alpes-Maritimes. Des ressortissants d'origine tunisienne, algérienne marocaine, mauritanienne, yugoslave et libanaise ont tenté de franchir la frontière en utilisant soit les trains Vintimille-Nice ou Vintimille-Menton, soit une voie routière par le poste frontalier de Saint-Louis. Depuis le 1^{er} janvier, six mille cent quatre-vingts immigrants clandestins ont été ainsi « interceptés » par la PAF des Alpes-Maritimes.

REPÈRES

ESPACE

Une fusée soviétique décolle avec du matériel américain

Pour la première fois, une fusée soviétique Progress a décollé de la base de Baïkonour, mercredi 20 décembre, avec à son bord du matériel américain destiné à une expérience dans l'espace sur la cristallisation des protéines.

La fusée, qui transporte également du matériel destiné à la station orbitale Mir, doit s'y arrêter vendredi 22 décembre. Le matériel américain, après l'expérience effectuée dans l'espace, sera rapporté sur terre à bord du vaisseau spatial Soyouz par l'équipage actuel de Mir, dont la relève est prévue pour le 16 février 1990. (Reuters).

NUCLÉAIRE

Barrage dans l'Ain contre un centre de stockage

Plusieurs peupliers et cinq camions ont été placés, mercredi 20 décembre au soir, en travers de la route départementale qui relie Jayat à Béréat (Ain) par des opposants au projet d'implantation d'un centre de stockage souterrain de déchets radioactifs. Le matin même, 30 000 litres de liège de porc avaient été répandus sur le terrain choisi par l'ANDRA (Agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs) pour effectuer ses premiers sondages et forages dans les couches profondes de sel. Pour leur part, les entreprises de l'Ain, regroupées en association, ont exprimé leur opposition à un projet « nuisible à l'image de marque de la Bresse ».

Recherchant deux alpinistes espagnols portés disparus

Deux gendarmes sont tués par une avalanche dans le massif des Ecrins

GRENOBLE

de notre correspondant

Deux gendarmes du secours en montagne de Grenoble, MM. François Albert, trente-deux ans, et André Lhéritier, trente-sept ans, qui recherchaient, dans le massif des Ecrins (Isère), deux alpinistes espagnols portés disparus depuis plusieurs jours, et victimes probablement d'une avalanche, ont été emportés par une coulée de neige, le mercredi 20 décembre, alors qu'ils se trouvaient à environ 2 900 mètres d'altitude, sous le col du Temple. D'autres gendarmes, qui effectuaient des reconnaissances sur un autre versant de la montagne, ne se sont aperçus de la disparition de leurs deux collègues que plusieurs heures après l'accident, en raison de l'absence de communications radio. Dès leur arrivée sur les lieux, les gendarmes ont localisé très rapidement leurs deux camarades qui portaient un dispositif radioélectrique permettant de les situer au cœur même de l'avalanche. L'un des deux gendarmes accidentés, M. André Lhéritier, vivait encore lorsqu'il fut dégagé. Transporté par hélicoptère au service de réanimation de l'hôpital de Grenoble, il devait y décéder quelques heures plus tard.

Cet accident d'avalanche intervient à un moment où l'enseignement est particulièrement faible en montagne. Depuis la création du Centre d'études de la neige de Saint-Martin-d'Hères, en 1970, qui analyse l'évolution du manteau neigeux, jamais, en cette période de l'année, la hauteur de la couche n'a été aussi faible. Celle-ci atteint de quinze à vingt centimètres entre 2 000 et 2 500 mètres d'altitude. Au-dessous, le manteau neigeux est généralement incertain. Toutefois, des précipitations relativement abondantes (de vingt à quarante centimètres de neige fraîche tombée dans la nuit du 18 au 19 décembre) ont recouvert les pentes situées au-dessus de 2 500 mètres d'altitude.

Ces chutes ont été toutefois interrompues en Grenoble. Quatre personnes d'une même famille ont été assassinées, mercredi 20 décembre, à Castelviel, près de Sauveterre-de-Guyenne, en Gironde. Un agriculteur, Marc Andouin, soixante et un ans, sa femme Nicole, cinquante ans, leur fille Maryse, vingt-six ans, et son fils Jérôme, deux ans et demi, auraient été tués avec un marteau. Il semblerait même que l'enfant ait été frappé à coups de talon. C'est l'ami de la fille qui a découvert les corps, mercredi à 16 heures, dans la ferme distante de plus d'un kilomètre du village.

ENVIRONNEMENT

Martée noire : 1,9 milliard de dollars pour l'Alaska. La compagnie pétrolière américaine Exxon a dépensé 1,9 milliard de dollars (près de 12 milliards de francs) pour réparer les dégâts de la marée noire provoquée en mars dernier par le naufrage de l'Exxon Valdez, près des côtes de l'Alaska. Le secrétaire américain aux transports, M. Samuel Skinner, s'est félicité de cet effort financier, qui témoigne selon lui de la « bonne volonté » de la compagnie pétrolière. Sur le total des dépenses, presque entièrement consacrées au nettoyage de la mer et du littoral, 160 millions de dollars ont été versés à titre d'indemnité aux pêcheurs et riverains. (AFP.)

accompagnées par un vent très fort, soufflant parfois à plus de 100 kilomètres/heure. Des accumulations de neige, parfois hautes de quatre-vingt centimètres à un mètre, se sont formées sur certains versants. Elles reposent le plus souvent, en face nord, sur une sous-couche très instable, constituée à la fin du mois de novembre et au début du mois de décembre, alors que le froid était très vif en haute altitude.

L'échafaudage constitué par la neige ancienne, qui se présente,

selon les ingénieurs du Centre d'études de Saint-Martin-d'Hères, sous la forme d'un « gobelet » et de « givre de profondeur », et par la neige poudreuse récente est extrêmement fragile. L'instabilité du manteau est telle, actuellement, en haute montagne, que de nombreuses coulées de neige se déclenchent naturellement. Les deux membres du peloton de gendarmerie de haute montagne ont été, très probablement, victimes de cette situation météorologique exceptionnelle.

CLAUDE FRANÇILLON

JUSTICE

Les fausses factures de l'Est

La Cour de cassation confie le dossier du maire de Toul à la chambre d'accusation de Nancy

La chambre criminelle de la cour de cassation a confié, mercredi 21 décembre, à la chambre d'accusation de la cour d'appel de Nancy le dossier de Jacques Gosso, maire (RPR) de Toul, inculpé de recel et complicité d'abus de biens sociaux, complicité et usage de faux en écriture de commerce, et de corruption active et passive. Le dessaisissement du juge Gilbert Thiel, qui était jusqu'à présent chargé de l'affaire, a pour origine des raisons de procédure : un maire, qui est officier de police judiciaire, ne peut être inculpé d'infractions commises dans l'exercice de ses fonctions que par une chambre d'accusation désignée par la Cour de cassation.

Le procureur de la République de Nancy avait saisi la Cour de cassation de deux requêtes, les 13 et 16 décembre dernier, l'une concernant les faits commis hors l'exercice des fonctions de maire de M. Gosso, l'autre concernant ceux commis dans l'exercice de ses fonctions. La Cour de cassation a joint les deux dossiers et confié l'instruction de l'ensemble à la chambre d'accusation. Celle-ci garde toutefois la possibilité de délivrer au juge d'instruction une commission

rogatoire afin qu'il poursuive l'information concernant les faits commis hors de l'exercice des fonctions de maire.

M. Gilbert Thiel avait pu cependant prononcer des inculpations à l'encontre de M. Jacques Gosso et le placer sous mandat de dépôt avant l'intervention de la Cour de cassation en se fondant sur l'urgence de ces actes.

Les fausses factures de l'Est : le dossier transmis au Parquet. Le dossier des fausses factures du Sud-Est, qui a abouti à trente-six inculpations, a été transmis mercredi 21 décembre au Parquet général de Paris, qui a désormais trois mois pour prendre ses réquisitions. Parmi les inculpés de ce dossier ouvert le 2 février dernier, figurent Michel Pezet, député (PS) des Bouches-du-Rhône, Charles Scaglia, maire UDF-PR de la Seyne-sur-Mer, Roland Nungesser, maire RPR de Nogent-sur-Marne, et Gérard Monate, responsable des bureaux d'études du PS ainsi que des entreprises de bâtiment et travaux publics, notamment la Société Auxiliaire d'Entreprise (SAE) et ses filiales, la SORMAE et BORIS-SE.

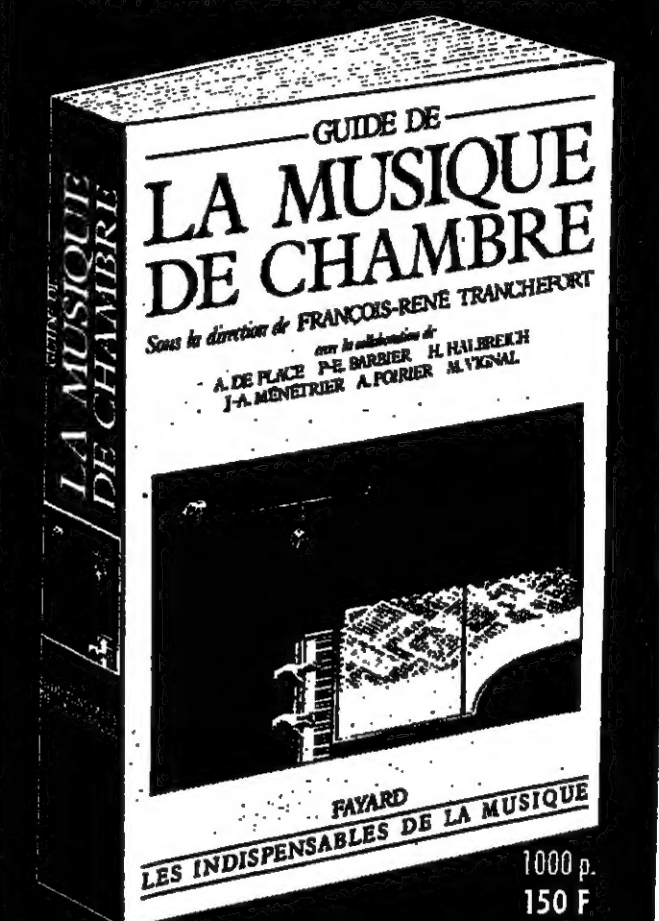
Un grand nombre des infractions de ce dossier devraient bénéficier de l'amnistie adoptée en première lecture pour les députés dans le cadre du projet de loi sur le financement des partis politiques.

Jean-Philippe Casabonne dépose un recours devant le tribunal constitutionnel espagnol

Jean-Philippe Casabonne, l'étudiant français condamné, en décembre 1988, à six ans de prison en Espagne pour collaboration avec l'ETA, a déposé un recours devant le tribunal constitutionnel espagnol, a indiqué, mercredi 20 décembre à Pau, l'un de ses avocats, M. Jean-François Blanco. Agé de vingt-quatre ans, Jean-Philippe Casabonne s'est toujours déclaré innocent. Il refuse l'idée d'une remise de peine, car ce serait, estime-t-il, reconnaître implicitement sa culpabilité. Le chef du gouvernement espagnol, M. Felipe Gonzalez, avait fait savoir récemment qu'il était disposé à gracier le jeune homme si celui-ci en faisait la demande.

Le recours déposé devant la Cour constitutionnelle à Madrid repose sur trois principes, a ajouté l'avocat : la présomption d'innocence, la liberté d'opinion et le respect des droits de la défense. « L'Etat espagnol doit savoir que son prisonnier, quoi qu'il lui en coûte, n'abdiquera pas », a affirmé l'avocat.

1500 ŒUVRES 175 COMPOSITEURS les analyses et les commentaires



De Bach à Boulez, l'indispensable compagnon de toute écoute musicale.

La Musique
chez
FAYARD

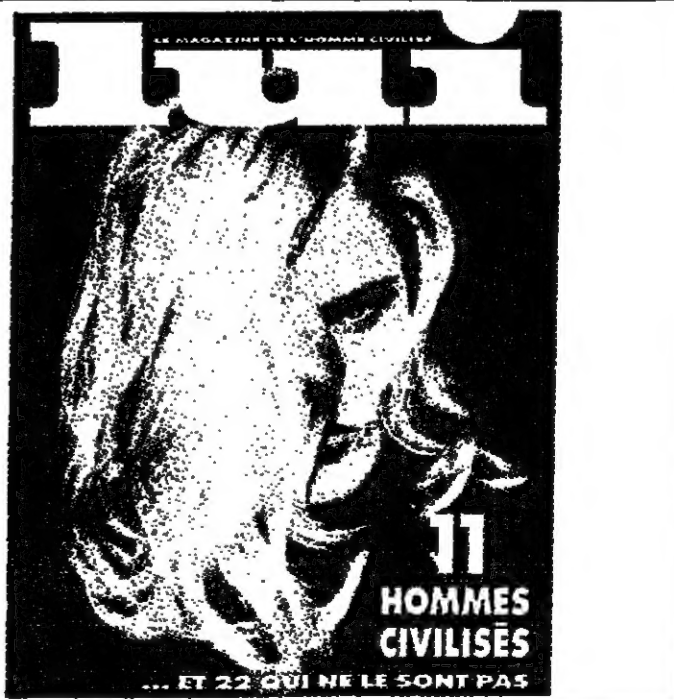
11 HOMMES CIVILISÉS

JUAN CARLOS • BERNARD PIVOT • STING • PIERRE LESCURE

J.M.C. LE CLEZIO • JEAN MARAIS • JIMMY CARTER • ROBERT BADINTER

JEAN-PAUL GOUDE • JULIEN GRACQ • MIKHAIL GORBATCHEV

ET 22 QUI NE LE SONT PAS



Le Monde

7, RUE DES ITALIENS, 75427 PARIS CEDEX 03

Édité par la SARL Le Monde

Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1944.

Capital social : 620 000 F

Principaux associés de la société :

Société civile

« Les rédacteurs du Monde »

Société anonyme

des lecteurs du Monde

M. André Fontaine, gérant

et Hubert Beau-Méry, fondateur.

Le Monde

PUBLICITE

5, rue de Montparnasse, 75007 PARIS

Tél : (1) 45-55-91-82 ou 45-55-91-71

Télé : MONDUPUB 286 136 F

Reproduction interdite de tout article, sauf accord avec l'administration

Commission paritaire des journaux et publications, n° 57 437

Reconnu d'utilité publique par décret du 22-12-1961

Bureaux : 11, rue de la Harpe, 75005 PARIS

Tél : (1) 42-47-99-81

Le Monde

TÉLÉMATIQUE

Composant 35-15 - TAPIS LEMONDE

ou 35-15 - TAPIS LM

ABONNEMENTS

Tél : 507 89

75423 PARIS CEDEX 03

Tél : (1) 42-47-98-72

AUTRES PAYS

voir tarifs

1 an 1 300 F 1 300 F 1 300 F 2 000 F

6 mois 720 F 720 F 720 F 1 000 F

3 mois 360 F 360 F 360 F 500 F

1 an 1 300 F 1 300 F 1 300 F 2 000 F

ÉTRANGER :

Par voie aérienne. Tarif sur demande.

Pour tous abonnés

RENVOYER CE BULLETIN

accompagné

de votre règlement

à l'adresse ci-dessous

ou par MINITEL

3615 LEMONDE

code d'accès ABO

PORTAGE :

Pour tous renseignements :

Tél : 05-04-03-21 (numéro vert)

Changements d'adresse détaillés en pré-

sentant à nos abonnés sont invités à formu-

ler leur demande deux semaines avant

leur départ. Joindre le dernier bande-

au verso de la dernière page.

PORT PAYÉ : PARIS RP

BULLETIN

D'ABONNEMENT

DURÉE CHOISIE

3 mois 6 mois 1 an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Localité :

Pays :

Veuillez avoir l'obligeance d'écrire

tous les noms propres en capitales

d'imprimerie. 821 MONDO

Le Monde

Édité par la SARL Le Monde

Gérant : André Fontaine,

directeur de la publication

Anciens directeurs :

Hubert Beau-Méry (1944-1969)

Jacques Faivre (1969-1982)

André Laurens (1982-1985)

Rédacteur en chef :

Daniel Vernet

Cofondateur en chef :

Claude Salas

Administrateur général :

Bernard Woutet

7 RUE DES ITALIENS,

75427 PARIS CEDEX 03

Tél : (1) 42-47-97-27

Tél : MONDOPAR 650572 F

Télécopieur : (1) 45-23-08-81

SOCIÉTÉ

SPORTS

FOOTBALL : la crise au RC Strasbourg

« Les Alsaciens veulent rester entre Alsaciens »

nous déclare Daniel Hechter

Le club de football de Strasbourg (deuxième division) est en crise. Un audit financier commandé par la municipalité de M^{me} Catherine Trautmann (PS) a révélé un déficit de 89,4 millions de francs. Mardi 19 décembre, la municipalité, principal partenaire financier du club, a exigé le départ du président, le couturier Daniel Hechter. Ce dernier, qui avait créé le Paris Saint-Germain en 1973 avant d'être impliqué en 1978 dans l'affaire de la double billetterie du club de la capitale, est actuellement en Gaudeloupe. Dans un entretien accordé au Monde, il s'en prend violemment à l'équipe municipale et se plaint de ne jamais avoir été accepté en Alsace.

« Êtes-vous prêt à quitter la présidence du RC Strasbourg, comme le demande la municipalité ? »

« Je ne veux pas encore répondre à cette question. Je souhaite d'abord rencontrer M^{me} Trautmann. Je propose également l'organisation d'un débat télévisé sur FR3 régionale à propos des sommes aberrantes qui ont été versées à l'issue de l'audit financier. Enfin, je désire rencontrer le ministre des sports, M. Barnabé, et lui expliquer combien la politique prend désormais le pas sur le sport dans l'entourage des clubs de football. La municipalité de Strasbourg s'est constituée de manière scandaleuse et indécente à mon égard. Pendant la période des fêtes, je vais donc préparer mon dossier et prouver que je suis de bonne foi. »

« Vous niez l'existence d'un déficit de 89,4 millions de francs ? »

« Tout à fait. On veut me faire porter un chapeau trop grand pour moi. Il faut savoir qu'à mon arrivée au club, en septembre 1986, le « trou » s'élevait à 32 millions. Pourquoi serais-je responsable des dettes qui remontaient parfois à sept ou huit ans ? De plus, dans cet audit, la municipalité comptabilise les investissements en achats de joueurs, soit, pour cette saison, 26 millions de francs. En aucun cas cela ne peut être considéré comme une dette au sens strict mais plutôt comme un investissement. Les joueurs nous appartenaient. »

« De même, pourquoi avoir inclus dans cette colonne « dettes » les investissements consentis — 10 millions de francs dont 70 % payés par le club — pour construire des loges ? Ces loges n'ont pas été construits. Elle veut rapporter de l'argent. Lors de mes deux premières saisons à la tête du club, nous n'avons pas connu de déficit de gestion. En première division, notre budget était de 50 millions de francs. C'est loin d'être démesuré. Sans cesse nous avons serré les cordons de la bourse. La mise en cause de ma gestion est tellement scandaleuse qu'elle n'est pas du tout crédible. »

« Strasbourg n'est donc pas en difficulté financière ? »

« Je peux vous assurer qu'à la fin de l'actuelle saison, si bien sûr nous continuons, il n'y aura pas de « trou » au RC Strasbourg. Le seul déficit qui pourrait apparaître, de 5 millions à 6 millions de francs, correspondrait à l'argent que la municipalité actuelle ne nous a pas versé, contrairement aux engagements de la précédente. En avril dernier, juste après les élections, j'avais rencontré M^{me} Trautmann et M. Ries, son adjoint chargé des sports. J'avais demandé à ce dernier ce que je pouvais faire en matière de recrutement. »

« En Alsace, certains évoquent l'arrivée d'André Eschig, l'ancien président de l'Entente, et surtout le retour de Gilbert Gress, ancien entraîneur du club. »

« Alors qu'elle hurle au scandale et m'accuse d'avoir dilapidé l'argent du contribuable, je vois mal comment la municipalité pourrait cautionner le retour de Gilbert Gress. C'est un excellent entraîneur mais ses tarifs représentent un tiers du budget du club ! La municipalité ne serait pas crédible. Je sais pourtant que des élus l'ont contacté sans m'en avertir. Cette ingérence dans la vie du RC Strasbourg est inacceptable. Remarque, Gress a l'avantage d'être alsacien. »

« Le fait de ne pas être de la région a-t-il été un handicap pour vous ? »

« J'aime cette ville. J'aime l'Alsace. Mais les Alsaciens veulent rester entre Alsaciens. Depuis deux ans, je suis attaqué de toutes parts, en particulier par la presse régionale qui me reproche sans cesse la venue du joueur brésilien Pato, qui n'a pas donné satisfaction. Ici, les « Français de l'intérieur » ne sont appréciés que lorsqu'ils sont touristes. Et encore ! à condition de se montrer très discrets. Tout cela ne fait pas beaucoup de bien à cette ville. Il existe dans cette région un microcosme qui prend plaisir à exciter les foules. La municipalité, elle aussi, mène une politique régionaliste. »

« Vous tenez un discours de président sur le départ. »

« Je ne suis pas encore fixé. Les joueurs ont signé un communiqué demandant que je reste. Cela me touche énormément. Je dirai tout ce que j'ai à dire à mon retour en métropole. Mais il est très difficile de travailler avec une municipalité qui vous attaque ainsi. De même, il est pas question que je reste dans une région qui me serait ouvertement hostile. »

Propos recueillis par PHILIPPE BROUSSARD

SPORTS MÉCANIQUES

Le circuit de Nevers-Magny-Cours s'ouvre aux grands prix

Le nouveau circuit de Nevers-Magny-Cours (Nièvre) accueillera le Grand Prix de France motocycliste le 22 juillet 1990, a confirmé, mercredi 20 décembre, M. Jean Glavany, président de la Société anonyme d'exploitation et de promotion de ce circuit. Un protocole d'accord a également été signé avec la Fédération française du sport automobile (FFSA). Ce protocole prévoit l'achèvement des travaux entrepris sur le circuit avant le 31 août 1990. Si le cahier des charges est respecté, la FFSA s'engage à transférer pour cinq ans, de 1991 à 1995, le Grand Prix de France de formule 1 organisé ces dernières années au Castellet (Var).

Le cahier des charges impose l'achèvement du gros œuvre de terrassement, la construction d'une nouvelle tribune, d'un paddock, d'un hôpital, d'un parking de 10 000 places, doublé en 1991, d'une héliport pour accueillir trois hélicoptères et d'un parc pour en garer trente en 1991, d'un hôtel haut de gamme de cent cinquante chambres et l'allongement de la piste de l'aéroport de Nevers à 1 500 mètres.

Selon M. Glavany, le montant des dépenses prévu par la société qu'il préside s'élève à 165 millions de francs, et l'ensemble de l'opération devrait atteindre les 500 millions de francs.

BOULE : championnat d'Europe.

Le Français Gilbert Delé est devenu champion d'Europe des poids super-moyens en battant l'Italien Giuseppe Leto par K.O. après 2 min 28 de combat, mercredi 20 décembre à Palerme. C'est la quatrième victoire obtenue avant la limite par ce boxeur de vingt-cinq ans, vaincu après dix-neuf combats professionnels.

CULTURE

A quoi servent les écoles de variétés ?

Les apprentis chanteurs se bousculent dans les écoles de la chanson Comme vers une porte d'entrée dans le show-biz

Bien que les aventures artistiques soient plus que jamais en dents de scie, les apprentis chanteurs, par milliers, frappent aux portes du show-biz. Deux mille trois cents candidatures ont été déposées l'année dernière par les promoteurs de l'Institut de la Chanson de Bourgogne. Aux appels de concours régulièrement lancés par la SACEM ou par un producteur, d'autres milliers de candidatures surgissent aussi. Enfin, chaque année, des centaines de candidatures parviennent aux différentes écoles de variétés qui ont vu le jour dans les années 80.

Ces apprentis chanteurs, pour qui la mémoire se mesure en « tubes », ont une moyenne d'âge de vingt-deux ans. Filiation la plus proclamée par les gérants : Michel Jonasz, Francis Cabrel et Jean-Jacques Goldman ; pour les filles : Véronique Sanson, Patricia Kass, Manuella. Tous ont une fringale d'apprendre, de se montrer sur scène, même si ce n'est d'abord que devant des copains. Et ils viennent aux cours dans l'espoir de nouer des relations avec les milieux professionnels.

Le Studio des Variétés se donne pour but de former des « bons professionnels ». Les élèves ont à leur disposition un espace scénique, une scène modulable, une salle de danse, une bibliothèque. Des professeurs chevronnés comme Pierre Delanoë, Claude Lemesle, Boris Bergman, Louis Chedid et Frank Thomas viennent travailler avec eux. Le cours d'Alice Dona, provisoirement installé Espace Jemmapes, s'efforce de mettre en valeur des individualités, c'est-à-dire des auteurs-compositeurs et interprètes. A eux-cela, il est proposé une assise technique et on leur fait prendre conscience de la nécessité, dans l'écriture d'une chanson, de planifier un décor, des personnages, de développer des couleurs, de respecter l'accent tonique.

Les élèves du Studio des Variétés ont présenté la saison dernière dans différents festivals et à l'Olympia une revue musicale illustrant les trente dernières années de la chanson française. Ceux du cours d'Alice Dona ont proposé début décembre un premier spectacle au Tintamarre et ont l'intention d'y réviser tous les deux mois. Ceux de l'École de la Chanson de Paris, dont l'enseignement est axé sur l'interprétation, participent à des festivals et animent parfois des premières parties. Neuf promus du Studio des Variétés ont enregistré un 45-tour.

L'un d'eux, Jérôme Pigeon, est entré il y a six mois dans le top 50 ; un autre, Jacques Haurougné, a réalisé un album tandis que la chanteuse Wanta a été engagée à l'été et un dans la troupe de Starmania. Deux élèves du cours d'Alice Dona ont été remarqués jusqu'ici : Laurent Viel, prix Georges-Brassens en esquisse à Sète cette année, et Tina Horent, jeune interprète de Caix. « Souvent », dit Bob Soquet, directeur du Studio des Variétés et qui supervise souvent les premiers pas d'Alice Dona, les élèves s'imaginent le contraire de ce qu'ils sont fondamentalement. Notre premier travail est donc de chercher en complicité avec eux une piste qui nous amène ensemble à trouver et à développer des chansons qui les mettent dans leur bonne peau. » Pour une part, les écoles de

variétés remplacent les cabarets et les premières parties d'auteurs. Certains élèves passent successivement d'une école à l'autre : ainsi, Jean-François Varlet, compositeur et interprète, vingt-cinq ans, qui a d'abord suivi l'enseignement de l'atelier de Michel Fugain à Nice avant de travailler avec Alice Dona ; ainsi encore Thierry Betteux, chanteur et prestidigitateur, vingt-quatre ans, et qui, avant d'arriver au cours d'Alice Dona, a appris le jonglage chez Alexis Gruss, l'acrobate chez Annie Fratellini et l'illusion au Centre national des arts du cirque de Châlons-sur-Marne.

Qu'il ait enregistré déjà un disque ou participé à un spectacle, l'apprenti-chanteur reste à entreprendre dans une industrie musicale où 10 % seulement des artistes sont en mesure de gagner un jour ou l'autre l'équivalent du SMIC. Dans ce contexte, la sélection naturelle

parmi les élèves ayant été faite, l'école de variétés — celle du studio de la rue Balu en tout cas — tend à suppléer à la fonction pratiquement disparue aujourd'hui de directeur artistique : mises en rapport avec des auteurs, des compositeurs et des arrangeurs, préparation de maquettes et, éventuellement, démarchage auprès des maisons d'édition et des firmes phonographiques. Jusqu'ici, aucune école de variétés au monde n'a fourni de tête d'affiche, sauf une fois, Los Angeles : il est vrai que c'était Liza Minnelli et qu'elle était la fille de Judy Garland. Le Petit Conservatoire de Mirailles, longtemps retransmis par la radio, puis par la télévision et qui a vu défiler plusieurs générations de chanteurs de Francis Hardy à Alain Souchon, n'était pas à vrai dire une école : simplement Mirailles mettait un spot sur le visage d'un débutant.

CLAUDE FLÉOUTER

Les établissements

Le studio des variétés

Créé en décembre 1984.

Direction : Bob Soquet,

ancien directeur artistique.

Conseil d'administration

constitué de membres nommés

par le ministère de la culture, la

SACEM et les institutions

concernées de l'industrie musi-

cale.

Cycle de formation de deux

ans.

Sélection en deux temps :

écoute des cassettes, audition

sur scène.

Age limite : entre seize et

vingt-cinq ans.

Quinze à vingt candidatures

sont retenues chaque année.

Une fois admis, les élèves doi-

vent abandonner toute activité

professionnelle extérieure qui

serait incompatible avec les

cours. Ceux-ci ont lieu cinq

jours par semaine, de 10 heures

à 18 h 30.

Droits de scolarité :

13 000 F.

Lieu des cours : 28, rue

Balu, 75009.

Cours Alice Dona

Créé en février 1988.

Direction : Alice Dona,

compositrice et interprète.

Formation par cycles de trois

mois renouvelables.

Cours tous les jours de

12 h 30 à 18 h 30.

Sélection sur auditions.

Nombre d'élèves : quatre-

vingts.

Age limite : entre quinze et

vingt-cinq ans.

Conditions financières :

1 200 F par mois.

Subventions de la Mairie de

Paris et d'institutions de l'indus-

trie musicale.

Lieu des cours : Espace Jem-

mapes, 116, quai de Jem-

mapes, 75010.

L'École de la chanson

de Paris

Créée en 1983 sous le nom

des Ateliers chanson de Paris.

Direction : Christian Dente,

auteur-compositeur et inter-

prète.

Cycle de formation de deux

ans. Seize heures de cours par

semaine.

Trois sélections : à l'audition

d'entrée, à la fin du premier

trimestre, à la fin de la première

année.

Age limite : entre dix-sept et

vingt-sept ans.

Deux classes de douze élèves

en première année (une d'après-

midi, une du soir), réduites à

deux classes de six en deuxième

année après sélection par le

corps enseignant.

Conditions financières :

1 000 F par mois.

Lieu des cours : Maison des

Amateurs, 110, rue des Annan-

diers, 75020.

Autres écoles

d'interprètes

L'École du Petit-Quevilly ; les

Ateliers chanson de Villur-

banne.

PHOTO

Directeur des Rencontres internationales d'Arles

M. Claude Hudelot

a démissionné

M. Claude Hudelot, qui avait été nommé en novembre 1987 à la direction des Rencontres internationales de la photographie d'Arles, a présenté la semaine dernière sa démission au conseil d'administration. Des raisons personnelles, et semble-t-il aussi financières, dues à des dépassements budgétaires cumulés, ont conduit à prendre cette décision, ce qui annule le thème de la programmation qui avait été engagé pour l'édition 1990 : la couleur. Cette démission, qui a été acceptée, ne remet pas en cause le déroulement des prochaines rencontres.

Le conseil d'administration fera connaître le plus tôt possible la nouvelle organisation de la manifestation, chargée de mettre en œuvre le programme de la vingt et unième édition, qui devrait se dérouler à partir du 5 juillet. La nomination d'un nouveau directeur devrait intervenir aux alentours du 15 janvier 1990.

Ce nouvel épisode, pour le moins malencontreux, tend à prouver, après bien d'autres, que la formule des RIP et leur orientation générale ont sans doute fait leur temps. Et qu'il est urgent d'innover si l'on ne veut pas dilapider le crédit artistique et le capital sympathie de ce festival photographique, le plus ancien de France.

Francis Lemonnier rachète deux théâtres parisiens. — Francis Lemonnier assurera la double succession de Jean-Michel Roussière, récemment décédé, dont il vient de racheter les deux théâtres parisiens, le Palais-Royal et les Variétés. Agé de cinquante ans, cet homme de théâtre a débuté comme acteur en 1959. Il a notamment participé au spectacle des Zeppelins, avec Jean Reno, dans la mise en scène de Didier Flamand. Francis Lemonnier a également dirigé le Coupe-Chou Beaumont pendant dix ans.

Grèce au Théâtre national de Strasbourg. — Les salariés du Théâtre national de Strasbourg ont entamé un mouvement de grève, mercredi 20 décembre, afin de réclamer des augmentations de salaire, « inacceptables », selon la direction. La représentation de *Léonce et Lena*, de Georg Büchner, a été annulée.

La ceinture obligée

SOCIÉTÉ

Réunion du Comité interministériel de la sécurité routière

La ceinture obligatoire aux places arrière

Parce que le reflux de l'hécatombe routière ne prend pas un tour spectaculaire et que 1989 comptera encore aux alentours de 10 000 tués de la route, le gouvernement poursuit la mise en place d'un dispositif destiné à modifier en profondeur les comportements des automobilistes français.

A l'initiative de M. Michel Delbarre, ministre de l'équipement, et de M. Georges Sarre, secrétaire d'Etat aux transports routiers, le Comité interministériel de la sécurité routière, réuni le 21 décembre, a notamment étudié l'obligation du port de la ceinture aux places arrière et le principe d'une réduction de 60 à 50 km/h de la vitesse maximale en agglomération, mais il s'est arrêté sans que les mesures prévues soient définitivement adoptées.

Le comité a examiné dans quelles conditions la gendarmerie mobile, d'ordinaire affectée aux tâches de maintien de l'ordre, participerait aux contrôles routiers les jours de grands départs. Dès 1990, il est envisagé des unités spécialisées dans la surveillance routière, elles recevront un renfort permanent de 150 hommes; en 1991, il est prévu 400 gendarmes et policiers supplémentaires.

Si cette expérience se révélait positive, le gouvernement pourrait accroître, à terme, de 3 000 hommes les pelotons motorisés de la gendarmerie et de 2 000 hommes les formations routières spécialisées des polices

urbaines et des CRS (coût annuel: 1,2 milliard de francs).

D'ici six mois, un texte réglementaire rendra obligatoire le port de la ceinture de sécurité aux places arrière des voitures particulières déjà équipées depuis 1978. Quatre cents vies pourraient être ainsi épargnées. A compter du 1^{er} janvier 1992, un système de retenue - modèle (prix 300 francs environ) ou siège (400 francs environ) sera obligatoire pour les enfants de moins de dix ans.

A ce jour, seul le procureur de la République peut contrôler l'absence de port de ceinture ou de tout accident. Un texte autorisera également les officiers de police judiciaire de se livrer à ces dépistages préventifs.

Afin de poursuivre la mise en œuvre des propositions de la commission Giraudet, le comité a arrêté le principe d'une limitation de vitesse en agglomération ramené de 60 à 50 km/h. Celle-ci pourrait être appliquée en 1991.

D'autre part, l'ensemble des apprentis conducteurs pourront profiter d'un apprentissage progressif de la conduite conçu sur le modèle de celui proposé au moins de dix-huit ans. Ceux-ci acquerront une expérience en prenant le volant accompagné par des conducteurs confirmés après un cycle de formation en auto-école. Ils réussissent à 85 % aux épreuves finales du permis de conduire contre 50 % pour ceux qui suivent les cours traditionnels. Ils ont sept fois moins d'accidents.

M. Georges Sarre, persévère dans la voie de la fermeté inaug-

urée par le comité interministériel du 27 octobre 1988. Bien sûr, les préfets ont fait preuve d'une vigilance renforcée aux bords des routes.

Un léger mieux

L'expérience de perception immédiate des amendes pour absence de port de ceinture ou de la ceinture à témoin, dans cinq départements et pendant six mois, que le gouvernement était décidé à mettre fin aux passe-droits qui annulaient les procès-verbaux.

« Nous avons poursuivi notre politique globale en adoptant les textes qui permettent la création du permis de conduire à points, le 1^{er} janvier 1992, et celle du contrôle technique obligatoire des véhicules à la fin de l'année 1990. Ces efforts n'ont pas suffi.

Le bilan des dix premiers mois de l'année fait apparaître un trop léger recul du nombre des accidents de la route (-4,8 %) et un recul modeste de celui des tués (8 534 tués, soit -3 %). M. Sarre ne se satisfait pas que ce résultat ait été acquis malgré une hausse du trafic de 6 % et qu'il soit le meilleur depuis 1961, hormis l'année 1987.

« Nous ne faisons preuve d'aucune autosatisfaction et nous recommandons la mobilisation que nous avions lancée l'année dernière, parce que aucun conflit armé dans le monde n'a tué et blessé autant de monde que la route en France et que c'est insupportable ! »

ALAIN FAUJAS

Trois jours d'actualité

DÉFENSE

La marine ne peut renouveler sa flotte de combat

En France, désarmement « silencieux » dans la marine nationale qui, faute de pouvoir financièrement renouveler sa flotte de combat et de soutien, va perdre, de 1987 à l'an 2000, entre le quart et le cinquième de ses bâtiments de guerre: de 128 unités (totalisant 266 300 tonnes) en 1987, la marine française passera à 89 navires (soit globalement 282 000 tonnes) en l'an 2000.

EDUCATION

Les lacunes des élèves de CE 2 et de sixième

Les résultats nationaux de l'évaluation qui avait été pratiquée de manière systématique en septembre dernier auprès de 1,6 million d'élèves de CE 2 et de sixième ont confirmé que les germes de l'échec scolaire apparaissent très tôt. Au CE 2, un tiers des élèves ont du mal à écrire des phrases correctes. A l'entrée en sixième, moins d'un enfant sur deux est capable de comprendre de manière approfondie un texte écrit. Le diagnostic des lacunes étant désormais posé de manière irréfutable, M. Lionel Jospin compte annoncer au mois de janvier des mesures pour la lecture, ainsi que la réorganisation de la scolarité par cycles prévue dans la loi d'orientation du 10 juillet.

IMMIGRATION

Renforcement de la lutte contre le travail clandestin

Un comité interministériel s'est réuni, mardi 19 décembre, sous la présidence de M. Rocard, pour faire le point sur la politique d'intégration des immigrés. Il a notamment arrêté des mesures pour mieux maîtriser les flux migratoires; consignes strictes données aux consuls français à l'étranger pour l'attribution de visas touristiques; action auprès des autorités des pays d'origine pour décourager le départ de leurs ressortissants, etc.

Par ailleurs, les demandes d'asile devront être plus rapidement traitées; les moyens de l'Office des réfugiés (OFPRA) seront renforcés, ainsi que ceux de la commission judiciaire de recours, pour l'examen des cas en appel. Enfin, la lutte contre le travail clandestin bénéficiera aussi de moyens accrus.

DÉFENSE

Nominations militaires

Le général Philippe Voungny reçoit sa cinquième étoile

Sur la proposition du ministre de la défense, M. Jean-Pierre Chevènement, le conseil des ministres du mercredi 20 décembre a approuvé les promotions et nominations suivantes:

● Air. — Est élevé au rang et à l'appellation de général d'armée aérienne, le général de corps aérien Philippe Voungny.

● Terre. — Sont élevés au rang et à l'appellation de général de corps d'armée, les généraux de division Marc Anglard, Michel Servin et Marc Monchal.

Sont nommés: chargés de mission auprès du chef d'état-major des armées, le général de brigade Jacques Rinaudo; commandant la brigade logistique du 2^e corps d'armée, le général de brigade René Mascaro.

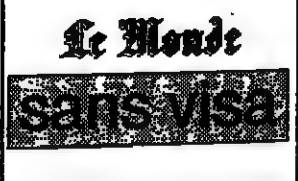
● Armement. — Sont promus: ingénieur général de première classe, l'ingénieur général de deuxième classe Guy Charlet; ingénieur général de deuxième classe, les ingénieurs en chef Emmanuel Daniel Piansso, Jean-Jacques Gautier, Pierre Salles et François Salau.

Sont nommés: chef du bureau des affaires internationales à la direction des engins, l'ingénieur général de deuxième classe Bernard Laurent; adjoint au délégué aux relations internationales, l'ingénieur général de deuxième classe Bernard Liantaud.

● Contrôle général des armées. — Sont promus: contrôleur général des armées, les contrôleurs des armées Louis Mattheos, Bernard Charron et Michel Ramsay.

□ Douze hélicoptères Super-Puma pour l'armée suisse. — L'armée helvétique a passé commande à la société française Aérospatiale de douze hélicoptères de moyen tonnage AS 332 Super-Puma M1, qui lui seront livrés entre janvier 1991 et avril 1992 pour un montant de l'ordre de 1 milliard de francs français. Déjà, en 1986, l'armée suisse avait acquis trois hélicoptères du même modèle pour le transport de troupes.

DEMAIN NOTRE SUPPLÉMENT



MÉDECINE

Le premier bébé greffé « in utero » passera Noël en famille

LYON

de notre bureau régional

David, âgé de seize mois, va pouvoir passer Noël avec ses parents quelque part dans une commune de la région des Alpes. Premier bébé au monde à avoir subi une greffe in utero à Lyon le 30 juin 1988 (le Monde du 16 mars), il avait été placé dès sa naissance, le 27 août de la même année, dans une incubatrice stérile, dans le service des professeurs Noël Philippe et Gérard Souilliez (hôpital Debrousse à Lyon).

Atteint d'un déficit immunitaire grave, le syndrome des lymphocytes défectueux, David n'aurait eu, sans cette intervention, que peu de chances de survie: sa mère, cinq ans auparavant, avait perdu un enfant atteint du même déficit sévère de l'immunité.

La greffe in utero constituait bel et bien, selon les professeurs Noël Philippe et Gérard Souilliez, la seule alternative pour tenter de sauver l'enfant.

Les parents, pleinement informés par les médecins, avaient fourni leur accord pour que soit pratiquée l'intervention: une injection de quelque 16 millions de cellules de foie et de thymus prélevées sur des embryons de sept à huit semaines, issus d'IVG, à travers la veine du cordon ombilical alors que David n'était encore qu'un fœtus de sept mois.

La greffe peut-elle être aujourd'hui considérée comme réussie?

Le professeur Touraine, coauteur de cette première mondiale, est plutôt optimiste: « Il y a bel et bien un début de reconstitution immunitaire chez l'enfant qui devra être certes renforcée dans les prochains mois par des injections d'anticorps. »

Plus réservé, le professeur Noël Philippe indique qu'il « reste tout de même à savoir si la greffe in utero a prix, c'est-à-dire si le lien entre la greffe et la reconstitution peut être mis en évidence de façon certaine. Pour l'instant, nous ne disposons pas d'assez d'arguments pour l'affirmer, précise-t-il. Nous sommes en cours d'évaluation et il est trop tôt pour se prononcer définitivement. »

GERARD CLAVAIROLY

CHAUMET PARIS

10700 F.

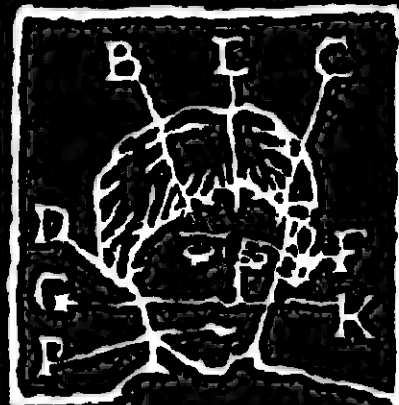
9100 F.

14300 F.

NEW YORK - TOKYO - HONG KONG

75001 PARIS

75008 PARIS



CORPUS DES ŒUVRES DE PHILOSOPHIE EN LANGUE FRANÇAISE

L'héritage que nous ont laissé les philosophes de langue française, depuis plus de quatre siècles, est une œuvre d'abondance, de splendeur, et de diversité: moralistes, métaphysiciens, théoriciens de la politique et du droit, de l'histoire ou de la beauté, savants, voyageurs, essayistes, leur nombre est immense, leur style exact et lumineux; ils ont, en leur temps, ébloui le monde. Tentons de les publier, de les faire lire et connaître, et peut-être aimer. Voilà ce que nous écrivons, il y a moins de cinq ans, au début de notre entreprise. Nous persistons et signons. Les cinquante titres du Corpus, que nous sommes heureux de compter aujourd'hui, nous ont appris, au moins, que les philosophes de langue française n'ont pas laissé que peu de choses dans l'ombre. Ce commencement de collection, laisse entrevoir leur horizon d'universalité. Apparaissent déjà toutes les matières et tous les points de vue d'où les traiter. Cette somme les caractérise et donne son style à notre publication.

Michel Serres

Ouvrages parus:

XVI^e SIECLE

LA ROY, L'Éducation au siècle des Lumières, 1575. BODIN, Les six livres de la république, 1576 (6 vol.). LA POPELINIERE, L'histoire des historiens et l'idée de l'histoire, 1599.

XVII^e SIECLE

DE PITHA, L'Éducation, 1603. CHARRON, De la sagesse, 1604. LA MOTHE LE VAYER, Les neuf dialogues faits à l'imitation des anciens, 1605-1612. M. RENNÉ, Questions morales, 1604. VAU LEZARD, La nouvelle algèbre de M. Viète, 1607. DESCARTES, Discours de la méthode avec les essais de cette méthode, 1637. SENECA, De l'usage des passions, 1641. CUREU DE LA CHAMBERE, Traité de la connaissance des animaux, 1648. BOUILLAIN DE LA BARRE, De la science des deux sexes, 1678. ARNALD, Des vraies et des fausses idées, 1683. FONTENELLE, Œuvres, 1688-1752.

XVIII^e SIECLE

abbé de SAINT-PIERRE, Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe, 1713. CROSAZ, Traité du beau, 1715. BOULLIER, Essai philosophique sur l'âme des bêtes, 1728. DU MARSAIS, Les véritables principes de la grammaire, 1729-1730. LA METTRIE, Œuvres philosophiques, 12 vol., 1751-1752. FREDERIC II, Œuvres philosophiques, 17 vol., 1780. CONDILLIAC, Traité des sensations, traité des animaux, 1754. MAILLET, L'Éducation, 1755. HEBERT, De l'esprit, 1758. D'ALEMBERT, Essai sur les éléments de philosophie, 1759. DE BROUSSE, Du culte des deux sexes, 1760. BONNET, Considérations sur les corps organisés, 1762. LINNET, Théorie des lois civiles, 1772. GALLANI, Dialogues sur le commerce des bêtes, 1770. HEIVETIUS, De l'homme, 1773. MABLY, De l'étude de l'histoire, 1773-1783. abbé de PÉRIE, La véritable manière d'instruire les sourds et muets, 1782. CONDORCET, sur les élections et autres textes, 1791. LAPLACE, Exposition du système du monde, 1796. VOLNEY, Œuvres, 1788-1820 (2 vol., parution janvier 1990).

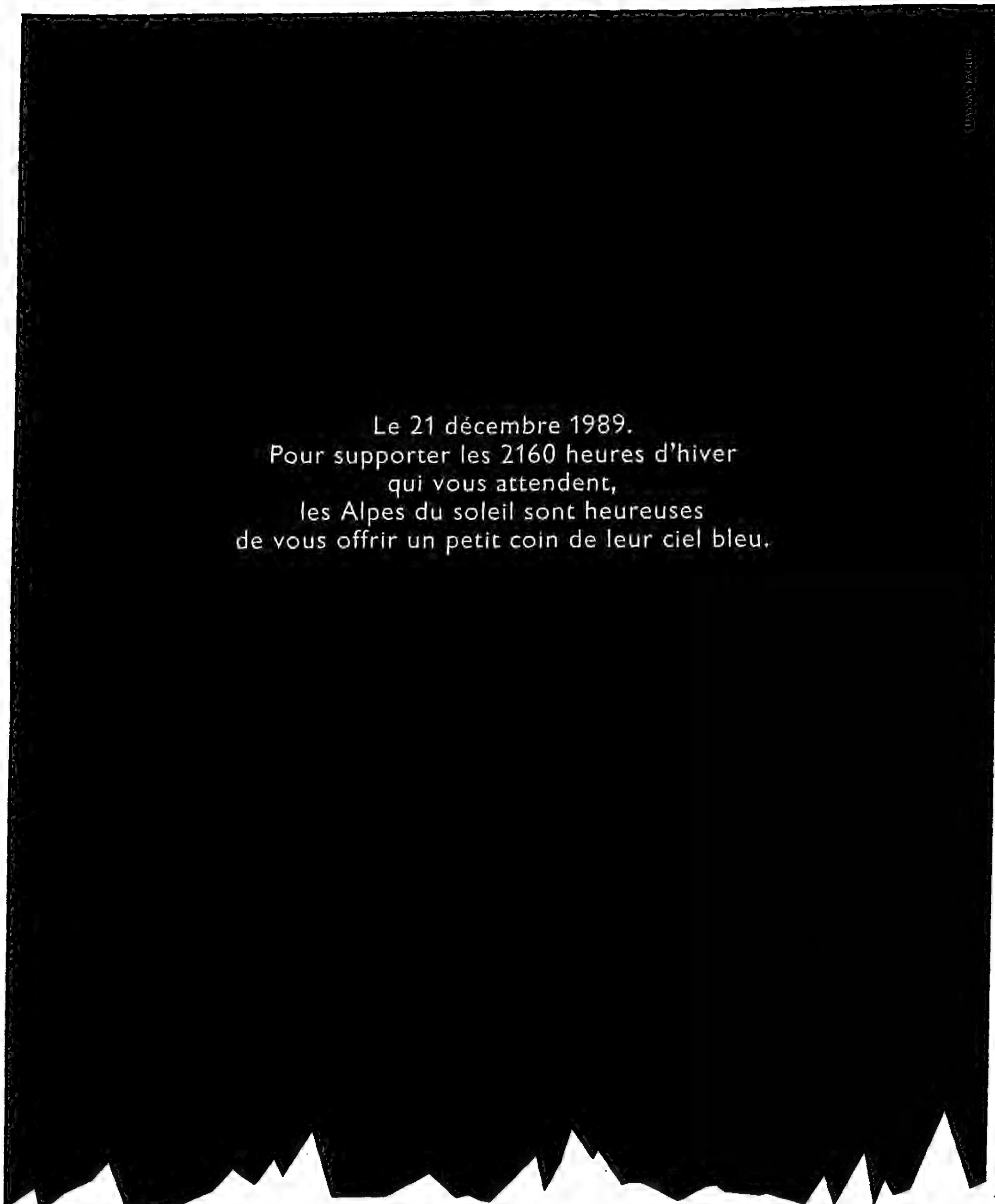
XIX^e SIECLE

LAMARCK, Recherches sur l'organisation des corps vivants, 1802. QUATREMERRE DE QUINCY, Considérations morales sur la destination des ouvrages de l'art, 1818. GUZOT, Des conspirations et de la justice politique et de la peine de mort en matière politique, 1822. BROUSSAIS, De l'irritation et de la fièvre, 1828. RAWLINSON, De l'influence de la philosophie en France au XIX^e siècle, 1838. LEROUX, De l'humanité, 1840. CANTAGRELL, Le frou du Palais-Royal, 1841. COMTE, Traité philosophique d'astronomie populaire, 1841. QUINET, Le christianisme et la révolution française, 1845. PROUDHON, De la justice dans la révolution et dans l'église, 1848. LAINE, Philosophie de l'art, 1865. CANDOLLE, Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles, 1867. RENOUVIER, L'Éducation, 1870. GUYAU, Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, 1885.

XX^e SIECLE

DI HEM, Le mixte et la combinaison chimique, 1902. METZGER, La méthode philosophique en histoire des sciences, 1914-1951.

Fayard



Le 21 décembre 1989.
Pour supporter les 2160 heures d'hiver
qui vous attendent,
les Alpes du soleil sont heureuses
de vous offrir un petit coin de leur ciel bleu.

Si ce petit coin de ciel bleu ne vous suffit pas, prenez des sports d'hiver au sud dans les Alpes du soleil. Quelques jours de ski sous un ciel toujours bleu vous feront le plus grand bien. Jusqu'à

3550 m d'altitude, vous avez 60 stations dont 14 internationales, 4500 km de pistes de bonne neige, 1350 moniteurs de ski, des mini-clubs pour les enfants, 700 remontées mécaniques, des

hôtels, des locations, du ciel bleu, du soleil et de la neige... Tout pour retrouver la forme. Rendez-vous à la Maison des Alpes, 4, avenue de l'Opéra, 75001 Paris. Tél.: 45.31.70.70.



MINISTÈRE DU TOURISME; CONSEIL RÉGIONAL PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR; CONSEILS GÉNÉRAUX DES ALPES DE HAUTE-PROVENCE, DES HAUTES-ALPES, DES ALPES-MARITIMES; GROUPEMENT DES STATIONS DES ALPES DU SUD.

I V

La religion

CHRONIQUE DE SCHENKEL

Le 21 décembre 1989. Pour supporter les 2160 heures d'hiver qui vous attendent, les Alpes du soleil sont heureuses de vous offrir un petit coin de leur ciel bleu.

Le 21 décembre 1989. Pour supporter les 2160 heures d'hiver qui vous attendent, les Alpes du soleil sont heureuses de vous offrir un petit coin de leur ciel bleu.

Le

Histoire du goût et

INTRODUCTION

REMARQUES

CONCLUSIONS

ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE

INDEX

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS

NOTES

REMARQUES

CONCLUSIONS

ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE

INDEX

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS

NOTES

REMARQUES

CONCLUSIONS

ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE

INDEX

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS

NOTES

REMARQUES

CONCLUSIONS

Le Monde

LIVRES • IDÉES

La religion triviale et barbare de Huysmans

SAINTE LYDWINE DE SCHIEDAM
de Joris-Karl Huysmans.
préface d'Alain Vircondelet.
Ed. Maren Sell.
330 p., 96 F.

Pour répondre au rationalisme et à l'anticléricalisme militants de la fin du dix-neuvième siècle, les écrivains catholiques prônent le retour aux valeurs anciennes. La nostalgie d'un temps où l'Eglise était triomphante et le monde ordonné à la seule foi chrétienne, devient une issue à l'oubli de Dieu. Aux leçons de Taine et de Renan, au scepticisme plus ou moins ricanant d'Anatole France ou de Mirbeau, aux mutations industrielles de la société, la réaction catholique oppose l'intemporalité du dogme chrétien et l'obéissance à la loi divine.

Tandis que l'on fête le centenaire de la Révolution et de sa conversion bourgeoise, tandis que les anarchistes tentent de dynamiter une République déjà solide sur ses bases et que le scandale de Panama ou l'affaire Dreyfus tendent à la France le miroir de ses angoisses financières et de ses divisions, s'élève, sur les ruines de la Commune, la basilique du Sacré-Cœur. L'Eglise encourage la dévotion, exhorte à la pénitence. Le culte marial, que le siècle n'a pas inventé, se développe. Les apparitions de la Vierge se multiplient, à Lourdes, à La Salette... On redécouvre enfin, grâce à l'abbé Migne, les trésors de la patrologie et de la mystique.

On a coutume, même du point de vue catholique, de dénigrer l'art et la littérature spirituels de cette époque, de pointer ses excès, son esthétisme saint-sulpicien et sa propension à une trop visible piété. Dénigrement qui s'appuie sur l'amalgame et le refus des distinctions ; qui veut ignorer les contradictions et la diversité d'un catholicisme en effervescence.

Dans la fiction de Joseph de Maistre, de Villiers de l'Isle-Adam (1), de Barbey d'Aurevilly, ou encore d'Ernest Hello, reprenant, en le détournant de diverses manières, l'héritage naturaliste, des écrivains comme Léon Bloy ou Joris-Karl Huysmans redécouvrent ces valeurs anciennes. Souvent en marge de l'institution ecclésiastique, ou bien s'avançant hardiment où elle n'ose aller, vomissant la frivole pensée bourgeoise, ils proclament une foi intangible, irréductible au siècle.

Réactionnaires, antimodernistes, propagateurs souvent des pires préjugés de leur temps, ces écrivains le sont assurément, mais selon des modalités différentes. L'extraordinaire intuition théologique de Bloy, par exemple, et sa réflexion sur le judaïsme — même si elle revêt quelquefois des formes plus que contestables — ne peuvent être confondues avec l'antisémitisme pesant, vul-



En écrivant la biographie de sainte Lydwine, Huysmans a mélangé l'horrible et le merveilleux

gaire, bien ancré, lui, dans le siècle, de Huysmans. D'un Huysmans dont Bloy attaque avec une superbe violence (2) le zèle catholique tout pénétré de tentations esthétisantes. Dans cette littérature explicitement édifiante, parmi les héros mystiques dévorés par le désir de Dieu et projetant vers l'éternel. Bien leur existence présente engoncée dans le mal originel, la Sainte Lydwine de Huysmans occupe une place de choix.

C'est en 1901, six ans avant sa mort, que l'auteur d'*A rebours* publie sa biographie de la stigmatisée de Schiedam. Avec ce livre, écrit à l'ombre de l'abbaye de Ligugé, après *En route* et la *Cathédrale* et deux ans avant l'*Obélisque*, Huysmans, en même temps qu'il retrouve ses origines hollandaises, cherche à renouveler le genre hagiographique, illustré par des « *genaches de sacristie qui n'appréhendaient pas de tenir une plume* » et dont « l'encre se mêlait aussi-

lôt en une pâte, en un galipot, en une poix qui engluait tout ». De fait, *Sainte Lydwine de Schiedam* échappe largement, et même excessivement, à la fadeur propre à cette littérature « de sacristie ».

« Quand [Huysmans] se mit à la mystique, il joignit avec délices à ses misérables et complaisantes connaissances des ordures visibles et des saletés pondérables une curiosité attentive, inventive et inquiète de l'ordure surnaturelle et des immondices suprasensibles », écrit Paul Valéry. La rupture de l'écrivain avec le naturalisme de la dévotion sociale et névrotique de ses débuts concerne beaucoup moins la forme et la matière littéraire que la thématique. Le naturalisme spiritualiste, on mieux, à propos de ce livre, le surnaturalisme reste, à part entière, une modalité du naturalisme.

L'histoire de la sainte hollandaise de la fin du quatorzième siècle, telle que l'a

envisagée Huysmans, est le développement d'une idée unique, empruntée à saint Paul : le chrétien est invité à accomplir et parfaire dans sa propre chair « ce qui manque aux souffrances du Christ ». La vie de Lydwine de Schiedam, effarant chapelet de maux égrenés avec complaisance par son hagiographe, est l'exacte, trop exacte, presque mécanique, illustration de cette doctrine.

Au sein de cet équilibre surnaturel et de cette solidarité mystique, soumise à la mystérieuse loi de la substitution expiatoire, Lydwine « vécut cet état étrange où la douleur est un tremplin des joies ». Dans l'immense communion des saints, chaque membre a sa vocation particulière. Celle de Lydwine fut, exclusivement, de souffrir, clouée sur un grabat de paille, pour les péchés individuels, certes, mais aussi pour les péchés collectifs. D'une manière saisissante, l'écrivain décrit au début de son livre une Europe exsangue, déchirée, sanglante, une Europe tenue, pour ainsi dire, à bout de bras par la prière de quelques individus d'exception.

« Ils virent [...] Lydwine en proie à d'extravagantes tortures, ruisselant de larmes, mais souriant, perdus dans l'extase, noyés dans la béatitude sur-sensuelle, roulés, comme hors du monde, dans des ondes de joie ». Des blessures de la sainte, de son « corps muet en un amas répugnant de bribes et amputé d'une partie de ses entrailles, alors que l'autre fourmillait de parasites », s'échappe cependant une odeur délicieuse, de « célestes effluences qui envahissent l'âme ». Mais toutes les « effluences » ne sont pas « célestes » dans ce livre... Celles qui émanent en particulier de l'antisémitisme et de l'antimodernisme sentent particulièrement mauvais.

Malgré ces dérapages inadmissibles, c'est bien un conte de fées édifiant qu'a écrit Huysmans, d'une plume nerveuse, emportée, sans cesse trempée dans la matière de ses rêveries délétères. Il n'a pas reculé devant le trivial, le barbare, sûr que son sujet y gagnerait en puissance, métamorphosant ces éléments en beauté. C'est bien une image pieuse qu'il tend à son lecteur ; une image peinte avec des couleurs qui mélangent l'horrible et le merveilleux, rehaussée d'une dentelle de sang et de toutes les humeurs de la sainte martyrisée.

Patrick Kéchichian

(1) Une exposition sur l'écriture se tiendra du 28 décembre au 3 janvier, à l'occasion de la centenaire de sa mort, à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (Hôtel Lamignon, 24, rue Pavée, 75004 Paris).
(2) Voir la réédition de quelques textes de Léon Bloy, *Sur Huysmans*, dans la collection « Le regard littéraire », chez Complexe (1986).

LE FEUILLETON

de Michel Brémont

Rétif et l'invention du moi

Une des plus belles surprises de la fin de l'année : Monsieur Nicolas, l'autobiographie de Rétif de la Bretonne entre dans la Pléiade.
Page 14

DÉBAT

Faut-il être républicain ?

La République est-elle toujours d'actualité ? L'historien Claude Nicolet explique son combat permanent pour ses valeurs. Jean-Marie Colombani lit *La Troisième République*, de Pierre Miquel, à la lumière d'événements récents.
Pages 16 et 17

RELIGIONS

Chouraqui le saute-frontières



Rencontre à Jérusalem avec le traducteur de la Bible André Chouraqui (notre photo).
Page 18

Le goût contre l'art

Histoire du goût et pensée esthétique seraient-elles incompatibles ?

DE L'ART ET DU GOUT
JADIS ET NAGUÈRE.
de Francis Haskell. Trad. de la *Coste-Messelière* et L. Evard. Gallimard, 320 p., 390 F.

LES ÉCRIVAINS DEVANT L'IMPRESSIONNISME
textes réunis et présentés par Denis Riou, Macula, 448 p., 150 F.

LETTRE À THÉOPHILE GAUTIER
de Théodore Rousseau.
L'Échoppe, 26 p., 25 F.

Commençons par un lieu commun : l'histoire du goût est à la mode. Gallimard publie *De l'art et du goût* de Francis Haskell alors que Le promeneur édite le *Goût néoclassique* de Mario Praz, ouvrage admirable de science et de subtilité (1). Et continuons par une évidence : l'histoire du goût a d'autres bords que l'histoire de l'art. Elle se passionne pour les collectionneurs et leurs cabinets, pour les critiques et leurs feuilletons, pour les conservateurs et leurs musées. Plus que des œuvres, elle traite de leurs succès et de leurs infortunes. De consommation culturelle, autrement dit, ce qui s'accorde à merveille à l'époque contemporaine.

Dans cette spécialité, Francis Haskell est un athlète et *De l'art*

et du goût doit accroître sa réputation d'infatigable enquêteur, tant ce recueil d'articles accumulés découvertes et documents. Quand il décrit quelques amateurs du dix-neuvième siècle, l'Italien Sommariva, mécène du néoclassicisme, l'Ottoman Khalil-Bey, joueur et collectionneur à la fois, l'Américain Benjamin Altman, obsédé par les « grands noms », — Haskell atteint à la perfection dans l'érudition rare.

Il sait mille choses indiscrètes, il choisit des personnages excentriques et tire parti de leur bizarrerie. Ingénieusement, il suggère des parallèles inattendus. Un exemple suffit : ayant observé que Khalil-Bey possédait à la fois les *Dormeuses* saphiques de Courbet et le *Bain turc* d'Ingres, il voit dans ce voisinage un argument en faveur de l'opinion selon laquelle Ingres et Courbet étaient moins opposés qu'on ne pourrait le croire. Or qui eût jadis la même idée ? Bandelaire le premier, puis les Goncourt, qui virent les deux tableaux côte à côte en 1867 et réunirent les deux peintres en une phrase : « *Et voilà comment ces deux extrêmes de l'art, ces deux idiots populaires ont traduit le nu de la femme.* »

Des rapprochements provocants, des courts-circuits de ce

genre, Haskell aime à en miner ses articles. Plutôt que de théoriser, il collectionne les faits gênants, les contre-preuves, tout ce qui empêche de croire aux thèses générales et aux visions universelles. Croit-on établi que l'amour du « léché » fut un critère bourgeois, il objecte l'engouement pour Delacroix des artistes les mieux nés et les mieux titrés de France et du Royaume-Uni, dans les années 1840.

Un scepticisme meurtrier

Avance-t-on que la peinture d'histoire a décliné tout au long du siècle, il a en mémoire vingt noms, cent œuvres qui démontrent qu'elle a gardé ses partisans et ses ouvriers. Derrière les bonnes manières d'archiviste et ses coquetteries de « maître » qui joue à l'humble écolier, Haskell dissimule un scepticisme meurtrier. Empirique avec délices, il est de ceux pour lesquels toute affirmation est sujette à caution et tout système à la merci d'une objection de bon sens.

Sa méthode est donc imparable, appliquée à l'étude des opinions et des jugements. Mieux, même : elle est la seule convenable en une matière si mouvante et confuse. Toute préférence de

goût rencontrant en son temps une préférence inverse, l'historien de ces variations se doit de se laisser porter par ces va-et-vient. Cette absence de sentiment personnel, cette généreuse équanimité qui embrasse les contraires n'a qu'un défaut : elle relativise à ce point les jugements en cause qu'ils semblent, désormais se valoir, également justes ou également futiles, on ne sait plus. Et les œuvres se valent aussi, emportées dans le même balancement rythmé, toutes prises comme documents historiques sans considération de qualité. Quand il n'est plus question que de goût, toute inquiétude esthétique s'évanouit et donc tout propos d'ordre moral ou philosophique avec elle.

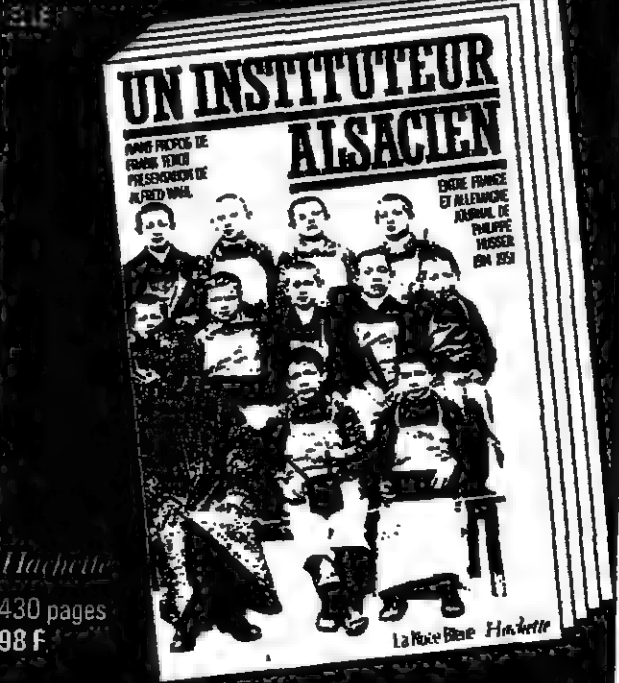
Or cette disparition se révèle funeste. Quand Francis Haskell s'intéresse aux « *ennemis de l'art moderne* » et veut comprendre pourquoi Manet a pu déplaire, il en vient à soutenir que les artistes modernes ont en somme délibérément cherché la rupture, gage de victoire posthume, et négligé toute considération plus élaborée.

Philippe Dagen
Lire la suite page 19

(1) Voir l'article d'Hector Bianchi dans le supplément « Livres d'écrans » (Le Monde du 9 décembre).

"Cet Européen avant l'heure nous invite à réfléchir et à écrire autrement l'histoire"

Pierrette Rosset



Philippe Husser né français en 1862, meurt français en 1951, après avoir changé quatre fois de nationalité.

UNE CHARTRE POUR L'EUROPE L'UTOPIE

DE THOMAS MORE, LE "MONTESQUIEU ANGLAIS".
TEXTE INTÉGRAL, édité, commenté, traduit par André Prévost
Docteur en lettres, lauréat de l'Académie.

L'Europe de More : anarchie, corruption, inflation, guerres.
Le Remède : L'Instrument utopique : les finalités, urbanisme,
économie, vie de l'esprit, pluralisme religieux, relations
internationales : Fédérations.

UN LIVRE QUI ÉCLAIRE L'AUJOURD'HUI

UNE ÉDITION D'ART qui reproduit l'esthétique de l'original :
titres or, illustrations par Holbein, signets, Custode relevée
de portraits, Notes, Tables, Lexique, Index, 780 pages.

LE LIVRE A OFFRIR : 250 F francs.
Béguin Paris et chez l'auteur. Par poste, commandes
par C.C.P. A. Prévost 1462.61 Z LILLE ou par chèque ou
eurochèque libellé en Francs Français à l'ordre de
A. Prévost, 16 avenue des Fleurs F. 59110 LA MADELEINE.
Livré par retour, emballage à toute épreuve. Pour envoi
recommandé, ajouter 20 F. Tél. 20.55.29.18. Délivré sur demande.

Ce livre est une première : il représente la
découverte d'un véritable trésor... une synthèse
exceptionnelle de tous les domaines
de l'art d'avant-garde.



PRIX CHATEAUBRIAND HENRI COULONGES

Henri Coulonges ne nous offre pas seulement un très
beau roman. Il vient d'écrire un roman que nous ne
connaissons pas : celui de l'amour et de l'esprit pieux.

André Brimont, *Le Figaro*

Il a su dans ce roman ardent et sombre, empreint d'une
violence désenchantée, nous rendre proche le destin d'un
homme victime de sa fidélité à des idées qui naissent
douces et vieillissent féroces.

Jean-Noël Pancrazi, *Le Monde*

On ferme le livre avec une impression de manque. Quelle
réussite pour un auteur !

Michel Caillier, *L'Est Républicain*

Henri Coulonges nous donne sans doute son meilleur
livre.

Jacques Almira, *La Revue des deux Mondes*

Il mène son affaire avec une habileté, une vivacité, un art
de l'évocation à la fois diabolique et ingénu.

Jean-Philippe Mestre, *Le Progrès de Lyon*

Voilà un excellent roman... qui fait trembler et comprendre
les tragédies d'aujourd'hui.

Dominique Mobailly, *La Vie*

Un hymne parfois déchirant aux espoirs, aux fidélités
déçues par la soif du pouvoir qui ne choisit pas ses
victimes.

Françoise Ducout, *Elle*

Brio, suspense, maîtrise romanesque... « La Lettre à
Kirilenko » est un grand, beau roman sur l'oppression qui
n'est pas dénué d'actualité.

Marie-Caroline Aubert,
Femme Pratique

Superbement mené...
C'est un excellent roman.

Danièle Brisson,
Les Dernières Nouvelles d'Alsace

Passionnant et digne de
ses grands prédécesseurs...
A lire absolument.

Denise Alberti, *France Culture*

L'écriture est sensible, intel-
ligente, claire, parfaite. Exac-
tement un très beau livre.

Didier Maman, *Lu*



PRIX
CHATEAUBRIAND
1989

Stock

324 p.
98 F.

MONSIEUR NICOLAS
par Rétif de La Bretonne.
Édition établie par Pierre Testud.
« Bibliothèque de la Pléiade ».
Gallimard, vol. I, 1 594 p., 430 F.
vol. II, 1 853 p., 440 F.
(390 F. et 400 F. jusqu'au 31-01-
1990.)

CONTRAIREMENT à
une idée reçue, Rétif
de La Bretonne n'est
pas un auteur qu'on ne
lit que d'une main. Il y
faut bien les deux, sinon
davantage. Le mieux est assu-
rément de trouver une lec-
trice amie et secourable pour
tourner les pages, tant il y en
a : soixante et un mille huit
cent quatre-vingt-dix-sept,
annoncent les Éditions Slat-
kine pour leur réimpression
exhaustive des éditions de
Paris-Genève, 1767-1889, soit
deux cent sept titres répartis
en cent treize volumes. Une
autre raison pour laquelle on
est empêché de manipuler
Rétif d'une main légère est
qu'avec l'âge, l'évolution plus
ou moins heureuse de la lan-
gue et des mœurs, la distance
qu'a mis le temps entre notre
monde et le sien, à commen-
cer par la forme des villes, la
vie à la campagne, il faut
pour une lecture pas trop dis-
traite quantité de notes
alertes (toujours en fin de
volume), de préfaces et de
notices (placées, celles-ci, en
postface), de glossaires et
d'index.

Toutes choses que l'on
trouve à foison dans la
« Bibliothèque de la
Pléiade », au papier si souple
et précieux qu'il interdit
qu'on s'enrève à ses dépens ni
qu'on l'annote, et contraint
donc à l'usage de signets et
petits garde-pages divers
transformant peu à peu le
volume en chignon de geisha.
Les deux tomes de *Monsieur
Nicolas* ainsi parés dans l'édi-
tion qu'en a très sagement
et soigneusement préparée Pierre
Testud — dont toutes les
interventions sont remarqua-
bles de justesse sans jamais
être cutes — sont une des
plus belles surprises de la fin
de l'année. Ainsi, le Bicen-
naire envoie Condorcet, Gré-
goire, Monge au Panthéon, et
Rétif à la Pléiade. C'est très
réconfortant.

On ne connaît souvent de
Rétif que l'*Anti-Justine* (qui
n'est d'ailleurs pas son meil-
leur ouvrage), les *Nuits de
Paris*, le *Paysan pervers*, et
on sait que le seul recueil de
nouvelles des *Contempo-
rains* comporte quarante-
deux volumes, ce qui est de
nos jours quelque peu décou-
rageant mais vaut à l'auteur
un vrai succès populaire à
l'époque, et pour la postérité
la réputation d'un grapho-
mane incontinent. Il y a un
tri à faire dans la profusion
des écrits de Rétif, qui ne
s'est jamais beaucoup bridé,
mais, s'il y avait une œuvre à
sauver de l'ensemble, c'était
en effet *Monsieur Nicolas*,
l'autobiographie commencée
en 1783 (l'auteur a quarante-
neuf ans) après six ans de
tergiversations préparatoires
— et le succès des *Confes-
sions* de Rousseau, qui décide
Rétif, — rédigée en deux ans
pour la plus grande part,
publiée vingt ans après avoir
été imaginée.

MONSIEUR Nicolas, c'est
bien évidemment
Nicolas-Anne-Edme Rétif, né
à Sacy, près d'Auxerre, en
1734, fils d'un laboureur qui
avait eu sept enfants d'un
premier lit et sept autres d'un
second ; il a une enfance pay-
sanne et dénuée, une jeunesse
débauchée, deux mariages
contrariés par le goût incon-
trôlable qu'il a de toutes les
filles qui passent sur son che-
min (et il se promène beau-
coup) ; monté à Paris, il est
devenu écrivain, typographe,

LIVRES • IDÉES

LE FEUILLETON

de Michel Braudeau



« Le hibou spectateur marchant dans les rues de la capitale »,
portrait de Rétif de La Bretonne

Rétif et l'invention du moi

imprimeur, même s'il
n'imprime pas l'intégralité de
ce que sa plume invraisem-
blable engendre. C'est un
auteur connu, licencieux sou-
vent, imprévisible, original
dans le meilleur et le pire, qui
passe à côté de tous les hon-
neurs avec une constance qui
lui vaut notre respect tardif,
mais qui ne le satisfait pas,
lui. Il lui manque je ne sais
quoi pour se sentir tout à fait
soi dans son costume d'écri-
vain, et ce petit quelque
chose sera cette énorme auto-
biographie qui est, moins en
littérature que dans sa vie
personnelle, un coup de force.

D'EMBLÉE, il se choisit des
pairs de grande envergure :
« J'entreprends de vous don-
ner en entier la vie d'un de
vos semblables, sans rien
déguiser, ni de ses pensées, ni
de ses actions (...). Je vous
donne ici un livre d'histoire
naturelle qui me met à
dessus de Buffon ; un livre de
philosophie qui me met à
côté de Rousseau et de Vol-
taire, et de Montesquieu. »
Et, après ce coup de trom-
pette, il donne sa généalogie,
passablement fantaisiste, qui
le fait descendre d'un empe-
reur romain. On est à mi-
chemin de la plaisanterie et
du sérieux : Rétif n'est pas
loin de croire à ses fanfaron-
nades et il espère qu'il en res-
tera au moins une trace dans
le doute, comme de sa
noblesse d'emprunt (il est
absolument roturier, la Bre-
tonne est le nom de la ferme
familiale). Parce qu'il se
trouve embarrassé de céder à
l'audace, d'oser se raconter,
lui qui n'est ni un personnage
illustre par la naissance ni un
héros mêlé aux grandes
affaires du monde dont les
Mémoires s'imposeraient
naturellement.

Il y a un Montaigne et sur-
tout Rousseau, son contempo-
rain direct. Mais la gloire de
Jean-Jacques était immense,
il n'avait nul besoin de justi-
fier la peinture de son âme.
Rétif va donc s'employer à
donner à sa vie un caractère
extraordinaire et moral. Le

sous-titre de *Monsieur
Nicolas* est « le Cœur
humain dévoilé », voilà pour
l'aspect utile et pédagogique
de ces centaines de pages
consacrées à son moi exubé-
rant : mes ancêtres, mon
enfance, mes amoureuses,
mes époques (huit jusqu'en
1797), mes ouvrages, mon
calendrier, mon testament,
prenez tout et que cela vous
serve de leçon.

Sa première « époque » (il
reprend la terminologie de
Buffon : n'est-il pas un phéno-
mène de la nature ?) est pas-
sionnante. Avec beaucoup de
vivacité et de fraîcheur, il
raconte son enfance, à com-
mencer par ses premiers sou-
venirs. À l'âge de deux ans, il
s'impatiente d'être laissé nu,
et, comme sa sœur lui montre
dans un miroir les grimaces
qu'il fait, il le brise : « Les
femelles m'enlaidissent en-
core et, les facettes multipliant
les objets, je crus voir un monde
derrière le miroir. » Deux ans
plus tard, une petite pay-
sanne, Marie Piot, s'amuse un
peu plus qu'il ne faut avec lui
et le couvre de baisers indis-
crets (« Je me crois obligé de
spécifier ici ces caresses, qui
ont été préjudiciables non
seulement à mes mœurs,
mais à ma santé, en donnant,
par la mémoire, avant le
développement des forces,
trop d'élan à mon imagina-
tion brûlante » — ce ton
réprobateur et peiné est
caractéristique du pornogra-
phe).

UN miroir brisé, une séduc-
tion irrésistible, en voilà
assez pour décider d'une car-
rière de don Juan et de litté-
rateur. Et, si cela ne suffisait
pas, Rétif se souvient aussi
d'avoir observé à l'âge de
quatre ans un couple dans le
feu de l'action et compris que
l'image de la Vierge ne pleu-
rait pas vraiment quand il
mentait ; de sa crainte des
chiens et de sa confiance
dans les femmes ; de sa
découverte à dix ans de son
goût pour les souliers fémi-
nins (une obsession de toute
sa vie) et, à onze ans, de son
premier coït — au cours

duquel il s'évanouit — avec
une certaine Nanette, « tem-
péramenteuse à l'excès ».

L'amour est avec l'écriture
sa grande occupation.
L'amour sentimental mais
aussi libertin ou un peu plus.
Sans le prétexte d'éduquer le
lecteur sur les turpitudes de
son siècle, il plonge plus sou-
vent qu'à son tour dans les
bas-fonds et les maisons bor-
nées, multiplie les descrip-
tions très complaisantes — et
c'est aussi pour cela qu'il sera
fidèlement lu jusqu'à nos
jours, — sans jamais atteindre
la sombre et grande folie de
Sade. Il reste au contraire
dans les limites d'un obsédé
« normal », à peu près. Mais
un obsédé qui prend des
notes, des milliers de notes,
comme un forcené, et, ce qui
est moins courant, les publie.

Dans son *Calendrier*, inté-
gré à *Monsieur Nicolas*, il
fait la liste des femmes qui
ont le plus compté pour lui,
en retient une pour chaque
jour de l'année, un peu
comme un almanach, avoue
quelque cent quinze pater-
nités. Quelle est la part de
vérité et celle du fantasme
dans une liste de ce genre ? Il
n'y a aucun moyen de le
savoir exactement et, du
reste, que nous importe ? On
a loué l'œuvre de Rétif pour
la description des mœurs de
l'époque. Sans doute, il y a
maints détails savoureux ou
réalistes dans ses innombrables
aventures et on peut, au
hasard, trouver le prix d'une
chambre meublée dans le
Paris de la Révolution. Mais
il ne faudrait pas se leurrer
sur le réalisme du document,
largement influencé par
l'imaginaire très orienté du
« grand narrateur », tel que
se nomme Nicolas.

ON sait que, de 1779 à
1785, Rétif prit l'habi-
tude de graver dans la pierre
des quais de l'île Saint-Louis
ou sur les murs des rues de
Marais (la rue de Saintonge,
notamment, en souvenir d'une
belle Victoire), avec une clé
ou un poinçon, les dates
importantes de sa vie, de
manière à pouvoir commémo-
rer les joies du passé au fil de
ses promenades. C'est peut-
être dans ce rôle de graffiteur
extravagant qu'il nous est le
plus proche, dans cette ambi-
tion de s'écrire sur la peau
même de la ville, de tatouer
Paris avec les anniversaires
de ses bonnes fortunes, de
célébrer les érections de tant
de monuments fantômes, de
se fondre dans le tissu du
décor, scène et coulisses
confondues.

A partir de 1785, il
recueille sur le papier ses
fameuses « inscriptions », au
moment où le plus important
de *Monsieur Nicolas* est
rédigé. Il y a comme un pas-
sage à la maturité littéraire
dans ce report écrit de l'ins-
cription sauvage. Aussi une
confiance qui annonce Proust
dans ce désir de durer : « Cet
ouvrage terminera ma car-
rière et, lorsque tu le tien-
dras, lecteur, je ne serai plus.
Mais je vivrai cependant avec
toi, par le mélange de mes
pensées avec les tiennes ; je
remuerai encore ton âme, et
nous existerons ensemble. »
En cela, Nicolas n'a pas fini
d'être moderne.

■ Pierre Testud, responsable de
cette édition de *Monsieur Nicolas*,
a préfacé la première réédition
depuis 1790 du *Curé patriote*, au
Castor Astral (63 p., 49 F.). Pour
lutter contre la dépopulation et la
tristesse de son temps, un curé
décide d'engendrer le plus de
femmes possible, de « rechercher
toutes les déconfortées des envi-
rons, et même au loin ». Pour les
fêter, un petit cadeau pas cher
pour agacer les dévots, une jolie
curiosité pour les démographes
athées.

LE SYSTÈME
D'ASTROLOGIE

POURQUOI
L'AMOUR ?

MOUSQUETIER
EN VERT

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LE NOUVEAU
SÉRIEUX

LIVRES • IDÉES

**LE PARADOXE ET LE SYSTÈME
ESSAI SUR LE FANTASTIQUE
SOCIAL**

d'Yves Barel
Presses universitaires
de Grenoble, 332 p., 120 F.
**LE HÉROS ET LE POLITIQUE
LE SENS D'AVANT LE SENS**
d'Yves Barel
Presses universitaires
de Grenoble, 175 p., 98 F.
**LA DÉMOCRATIE
COMME VIOLENCE**
de Luciano Confora
traduit de l'italien
par Denise Fourgon
Éditions Desjonquères, 80 p.,
60 F.

Il est des entreprises de recherche conduites de façon solitaire, ou presque, hors des frontières qui partagent les territoires scientifiques. Une passion, parfois une obsession, les fait naître et les entretient. Elles manifestent une liberté peu préoccupée des stratégies qui contribuent à la promotion des savoirs et à l'éclat des positions dans la hiérarchie des chercheurs. Elles sont à risques et se prêtent mal aux identifications, elles sont exploratrices. Le parcours d'Yves Barel est l'un de ceux qui entraînent loin et ailleurs.

Il traverse les espaces de l'économie, de la pensée politique, de l'histoire, de la sociologie, de l'esthétique, des sciences du vivant et des disciplines portant sur la connaissance de la connaissance. Il multiplie les fréquentations, celle des hellénistes, celle des médiévistes, celle des théoriciens et des observateurs de la modernité. Il bouscule au passage les idées établies, le structuralisme « mécaniste », le systémisme et sa clôture, la logique du tiers-exclu, et surtout ce qui apparaît comme une pensée simplificatrice. Barel pousse la sienne toujours plus avant, obstinément, jusqu'au point où il considère que tous ses écrits sont un même texte qu'il reprend sans cesse.

Son ouvrage intitulé *Le Paradoxe et le Système*, paru en 1979 et mis en perspective à l'occasion de cette nouvelle édition, dans une longue postface, révèle les raisons de cette obstination. Par les termes mêmes associés dans le titre, selon un ordre significatif. L'idée de système est retenue, mais non le systémisme. Celui-ci impose progressivement un usage peu spécifié, tout peut lui être rapporté en annulant par cette généralisation ce qui fait sa valeur. Mais la critique porte davantage sur une conception qui impose au système une cohérence, une rationalité, une logique dominante, qui excluent le hasard, la contingence et ce qui n'est pas fonctionnel.

A l'inverse, le système est vu comme indissociable de ce qui lui résiste ou cherche à lui échapper. Dans une des formules-chocs dont il a le goût, Barel affirme : le système « est et n'est pas systématique ». C'est là un paradoxe dont il recherche toutes les manifestations et toutes les implications. Dans la réalité comme dans la pensée, depuis les systèmes vivants jusqu'aux systèmes sociaux, aux langages et aux logiques inhérentes aux différents



La vision paradoxale d'Yves Barel

savoirs. Le paradoxe est traqué, il est trouvé partout à l'œuvre et objet de manipulations.

Il n'est évidemment pas réduit à l'aspect d'absurdité logique que lui attribue le sens commun. Le statut de paradoxe, selon lequel toute une recherche s'orientait en longue durée, lui est conféré. Il permet de transformer radicalement la conception des systèmes. La relation de la partie au tout n'est plus saisie dans la différenciation et la hiérarchisation, mais dans une sorte de « redondance de l'un à l'autre ». L'autoreproduction du système manifeste un paradoxe fondamental en ce qu'elle fait voir ce qui vit comme « capable d'agir sur soi », de confondre les niveaux « logiques », d'être « un processus paradoxal qui se structure ».

La vision paradoxale conduit à prendre en compte, sans réduction ou élimination, les contradictions, les ambivalences, les potentialités pouvant s'actualiser contre le système et, donc, les stratégies alternatives dont celui-ci est le lieu. Appliquée aux systèmes sociaux, elle se démarque des interprétations dominantes durant un temps : celle du fon-

ctionnalisme régie par l'idée de cohérence, celle du marxisme orientée par l'idée des contradictions internes du système. Dans les deux cas, il y a valorisation de la logique des systèmes avec la différence d'un statut opposé donné au « contradictoire ».

Plusieurs moments de sa recherche, Yves Barel illustre sa sociologie paradoxale par des études concrètes. Au départ, la ville médiévale, « système social, système urbain ». Un aspect est privilégié : l'existence du patriciat, recruté dans la fraction la plus riche de la bourgeoisie, assumant des fonctions multiples : économiques, politiques, militaires, juridiques, honorifiques et culturelles. Un paradoxe y apparaît : le patriciat, en tant que super-groupe social, « contient en germe d'autres groupes que lui-même » ; il se maintient en créant la possibilité d'autres systèmes sociaux ; il prépare sa destruction en reproduisant « les composantes de systèmes alternatifs ». Dans une illustration contemporaine, le paradoxe est appréhendé sous la figure de la marginalité, qui pose le problème d'une rupture estimée nécessaire, et pourtant impossible, avec la société environnante. Impossibilité pour les marginaux, et aussi pour le système qui « doit faire avec, s'il veut rester système ».

En quête constante du paradoxe, l'exploration d'Yves Barel rencontre des propriétés du social qui commencent à être moins méconnues. Elle découvre les limites de la toute-puissance sociale ainsi que la partie invisible de la vie sociale, travail souterrain qui permet à l'individu d'échapper pour une part aux contraintes des systèmes — et dont l'actualité apporte les preuves éclatantes. Elle saisit les sociétés comme définies autant pour ce qui leur est extérieur que pour ce qui leur est propre ; et que cette ère de la communication généralisée ne permet plus d'ignorer.

Enfin, cette exploration met en évidence ce qui est potentiel en tout système social, ce qui ouvre le chemin des possibles et fait obstacle à l'enfermement. Ceci entre autres manifestations des profits d'une quête sans répit. Barel se défend de céder au « fétichisme du paradoxe ». On ne peut le croire entièrement tant le paradoxe impose son omniprésence, qu'il s'agisse du réel ou des démarches par les-

quelles les hommes lui attribuent une signification. On est perplexé, pour ne pas dire plus, lorsque le paradoxe devient « la double obligation de choisir et de ne pas choisir entre deux ou plusieurs solutions d'un problème donné ».

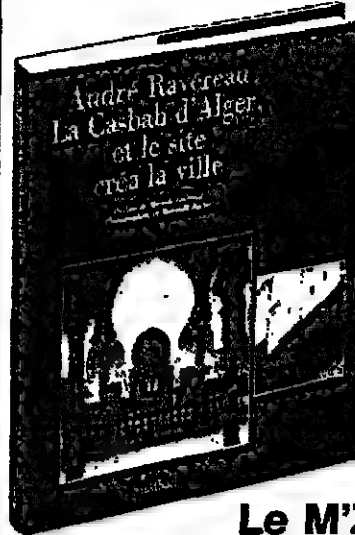
DANS ses études les plus récentes, Barel s'attaque à « un paradoxe transhistorique fascinant » : la production sociale du sens, non dissociable de la question du rapport entre immanence et transcendance, entre autoréférence et hétéroréférence. Son terrain devient alors la Grèce antique, d'abord celle qui est dite classique, celle du cinquième siècle avant Jésus-Christ où la démocratie est établie, puis, dans un dernier ouvrage, celle qui est dite archaïque, où l'invention démocratique ne s'est pas encore accomplie. Entrer en ce livre, c'est s'engager dans une exploration vertigineuse en compagnie des hellénistes ; une progression qui conduit de l'effondrement de la culture mycénienne à des états de culture définis successivement par l'épopée et l'exaltation du héros, la poésie lyrique et la reconnaissance de l'individu et de la subjectivité, la première philosophie et la nouvelle appréhension du monde et du politique. Un parcours qui a pour arrière-plan les survivances des « siècles obscurs », les rapports sociaux définis selon la tribu, le clan, le *génos*, et surtout la « révolution du huitième siècle », qui bouleverse tout le paysage, valorise la terre et le territoire, provoque la naissance de la polis et fait accéder à l'idée de citoyenneté.

L'épopée — à commencer par Homère — vise à « tout dire du monde ». Par elle, tout ce qui arrive acquiert une ampleur cosmique jusqu'à amplifier les événements les plus ordinaires ; l'histoire du monde et celle des hommes ne se dissocient pas. Des dieux aux héros, à l'aristocratie, un même modèle s'impose ; celui d'une supériorité allant de soi, d'une hiérarchie par essence qui n'a pas à être légitimée, d'une liberté entière à l'égard des contraintes subies par l'homme commun. Selon Barel, le retour à Hésiode, qui porte sur le monde et la société le regard « d'en bas », qui valorise le travail, introduit la considération du mal et du juste, met de la distance entre les hommes et les dieux. Avec la poésie lyrique, un nouveau saut est accompli, l'individu devient le centre et le mythe a moins d'emprise, le jeu des circonstances et le sens de la déraison apparaissent, les problèmes de la cité et les valeurs implicites trouvent leur place. C'est avec la naissance de la philosophie que la rupture s'effectue : le philosophe « parle contre le mystère », il ne respecte plus le secret des dieux et propose une nouvelle forme d'appréhension du monde.

YVES BAREL retrace les étapes de ce déplacement du lieu de production du sens, constate les hésitations à trancher « le débat contre l'autoréférence et la transcendance », à abandonner une part de l'héritage mystique ou ésotérique. Il recherche dans la pensée du politique, et dans la pratique politique, le moment où la Cité-Etat peut aussi se définir en l'absence de la transcendance.

L'invention du politique en Grèce est indissociable de l'invention de la démocratie, c'est donc sur celle-ci que l'attention se portera. Un pamphlet de la fin du cinquième siècle, attribué à Xénophon puis au sophiste Critias, soumet déjà la démocratie directe à l'épreuve corrosive de la critique. Son titre : *La Constitution d'Athènes* ; l'historien italien Luciano Confora vient d'en donner une nouvelle publication et un commentaire. Ici, tout est vu dans une optique politique, tout est rapporté au peuple et à sa loi. Et le paradoxe se retrouve : la démocratie est récusée, mais il est constaté qu'elle est bien organisée et défendue par les Athéniens ; la logique du système introduit l'égalité, et ses jouissances, mais au détriment de la liberté. Vieux débat, argumentation souvent reprise, mais aujourd'hui, plus que jamais, l'idée démocratique nourrit une passion neuve.

La Casbah d'Alger, et le site créa la ville



par André Ravéreau
préface de
Mostefa Lacheraf,
photographies
de Manuelle Roche.
Voici enfin un livre
d'architecte sur
ce lieu inouï suspendu
entre ciel et mer.
Relié toile sous
jaquette, 33 dessins
et 155 photographies
noir et couleurs.
240 pages. 340 F.

Le M'Zab, une leçon d'architecture

par André Ravéreau, préface de Hassan Fathy,
photographies de Manuelle Roche.
Au Sahara, mille ans d'une architecture exemplaire.
128 illustrations noir et couleurs. Broché, 288 pages. 298 F.

L'art de l'Islam

Langage et signification. Par Titus Burckhardt.
Une synthèse magistrale et une initiation.
100 photographies en couleur de Roland Michaud.
Broché, 312 pages. 298 F.

Sindbad

En librairie, dans les grands magasins, chez l'Éditeur
1 et 3, rue Feutrier, 75018 Paris. Tél. (1) 42.55.35.23

Le Grand Prix de l'ACADÉMIE EUROPÉENNE DU LIVRE
récompense chaque année l'auteur de préférence encore inconnu,
d'une œuvre littéraire inédite. Toutes les œuvres sélectionnées :
Romans - Nouvelles - Essais - Poésie - Théâtre
sont publiées et diffusées après établissement d'un contrat régi par le loi du
11 Mars 1957 sur la propriété littéraire et bénéficient d'une « prime de
promotion » sur le prix de vente de tous les médias :
Radio - Télévision - Presse - Jury Littéraire
Les manuscrits sont à adresser à
L'ACADÉMIE EUROPÉENNE DU LIVRE-ÉDITEUR
17, rue de Galilée - 75116 PARIS - Tél. : (1) 47 80 11 08

FESTIVAL 89 AVIGNON

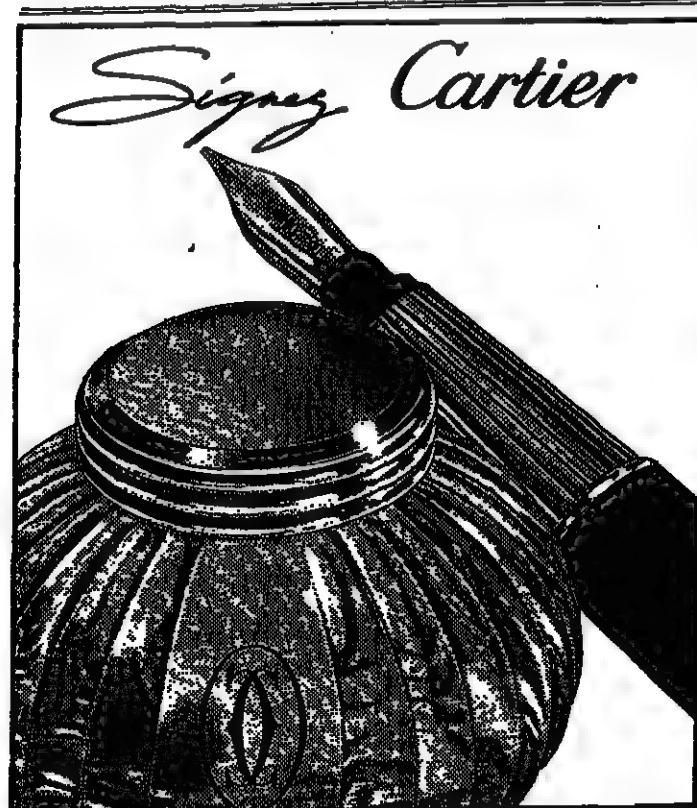


Un ouvrage unique pour
vivre ou revivre les passions
et les émotions du Festival
d'Avignon 89, à travers une
succession d'articles publiés
« à chaud » et de textes de
réflexion écrits a posteriori.
Avec de nombreuses photos
originales et exclusives de
Brigitte et Marc Enguerand.

**L'album
du Festival
164 pages - 95 F**

Une coédition

Actes Sud-Papiers - le Monde



Est-il nécessaire aujourd'hui de glorifier la République ? Pour répondre à cette question, Jean-Marie Colombani tente de définir, à partir d'un livre de Pierre Miquel, les idées républicaines, dont l'historien Claude Nicolet souligne l'actualité au moment où renaissent les débats sur la laïcité. Jean-Pierre Rioux rappelle pour sa part que les instituteurs, qui en assurèrent la diffusion, ne furent pas toujours ces glorieux « hussards noirs » célébrés par Péguy.

Un combat permanent

Membre de l'Institut, professeur d'histoire ancienne à l'université Panthéon-Sorbonne, auteur de *L'idée républicaine en France* (Gallimard, 1982), Claude Nicolet fut, dans les années 50, l'un des collaborateurs de Pierre Mendès France, puis l'un des fondateurs des *Cahiers de la République*, où s'exprimait l'ancien président du conseil. Il est aujourd'hui membre du club République moderne, qu'anime Jean-Pierre Chevènement. Il explique ici ce que représente pour lui la tradition républicaine.

« Vous faites remonter aux années du mitterrandisme votre engagement républicain. Que signifie alors la référence à la République et pourquoi l'avoir explicitement retenu dans le titre même des *Cahiers de la République* ?

— Il faut se rendre compte de ce qu'était à l'époque la pression du communisme. Pour un homme de gauche, c'était le communisme ou rien. Seuls les chrétiens offraient peut-être une certaine résistance. Mais la IV^e République était un régime médiocre, qui n'avait rien pour exalter le jeune homme que j'étais. Avec Pierre Mendès France, j'ai soudain rencontré un homme qui parlait vrai, qui permettait d'échapper à la fascination du communisme, qui représentait à la fois la modernité et la liberté.

« J'ai donc participé, à ses côtés, à la tentative de rénovation du Parti radical, dont j'ai découvert la longue et riche histoire. Je me suis aperçu qu'il avait été autre chose que cette succession de vieilles barbes opposées à toute réforme sociale qui résumait alors l'image que je m'en faisais, et j'ai constaté que nos débats des années 50 étaient souvent les mêmes que ceux de nos prédécesseurs des années 1880 ou 1900, c'est-à-dire des débats de la République.

« Ce n'est pas par hasard que nous avons choisi de placer nos *Cahiers* sous l'invocation de la République. Au fond, cela voulait dire, intuitivement, que nous n'adhérions pas au « tout-

économie ». Nous ne pensions pas que les déterminismes économiques étaient capables de rendre compte de tout — ce que les marxistes eux-mêmes ne croient pas, puisqu'ils disent : « Tout est politique ! » Pierre Mendès France, tout en accordant à l'économie une grande importance, estimait que ce que les marxistes appellent la superstructure juridique et idéologique est en réalité fondamentale.

« Ce qui ressort de la doctrine républicaine française, bien qu'elle n'ait jamais été formulée dogmatiquement, c'est qu'il faut compter et diriger dans le bon sens les mécanismes économiques. Autour de Pierre Mendès France, il y avait beaucoup de socialistes, et le Parti radical comportait depuis l'origine une tendance dite radicale-socialiste, qui traduisait sa volonté d'intégrer une grande partie du socialisme. Toutefois, Pierre Mendès France lui-même n'était pas et n'a jamais été socialiste. Bien entendu, il jugeait essentiel d'agir dans le domaine économique et social, mais il n'oubliait pas de mettre l'accent sur les instruments politiques, et je dirais même moraux, de cette action.

« L'Etat doit être puissant non comme un but en soi, mais pour faire respecter les règles édictées par la volonté générale et corriger les abus de la société civile »

— Pensez-vous que les idées républicaines, que tout le monde admet aujourd'hui, puissent être le fondement d'une politique ?

— C'est le grand débat qu'a ouvert François Furet à propos de la Révolution, et que l'on peut reprendre à propos de la République : est-elle au mieux, finie parce qu'acceptée, finalisée, ou est-elle toujours actuelle ? Je pense qu'elle est toujours actuelle mais je n'oblige personne à le croire, ou plutôt c'est à nous, républicains, de démontrer cette actualité. Il est vrai que le mot a été dévalorisé, d'abord parce que des partis de droite aussi bien que de gauche ont fini par s'en réclamer, ensuite parce que personne ou presque ne remet en cause la « forme républicaine » de l'Etat français. Pour autant, il serait faux d'en conclure qu'il n'y a plus aucune valeur opérationnelle et discriminatoire.

« Aujourd'hui, tout le monde admet le mot de République. Très bien. Mais tout le monde admet-il les conséquences de ce mot ? La République comporte à la fois des principes et des conséquences qui ne sont pas toutes réalisables et qui vont très loin, aussi loin qu'on peut aller dans l'organisation de la vie collective applicable à une nation, mais extensible à une République universelle. Je dis donc à ceux qui se disent républicains : messieurs, êtes-vous d'accord sur ces extrêmes conséquences ?

— A considérer le récent débat sur la laïcité, on n'a pas le sentiment que l'idée républicaine aide beaucoup à clarifier les problèmes.

— Je ne suis pas de votre avis. Je pense au contraire qu'elle est la seule réponse possible. En me plongeant dans l'histoire du radical-

isme, j'y ai découvert une admirable philosophie de la laïcité, que j'ai appelée la « laïcité intérieure » et qui peut se définir comme une exigence intime, une sorte d'ascèse intellectuelle et morale consistant à vouloir penser librement, à se surveiller constamment, à ne jamais, utiliser l'argument d'autorité, une philosophie qui a des racines dans le positivisme d'Auguste Comte, mais aussi dans un certain christianisme libéral protestant.

« Il ne faut ni brimer ni exclure les jeunes musulmans qui s'obstinent, sous la pression de leur milieu, à porter le foulard, parce que l'école publique est leur seule chance d'intégration, mais il faut être très ferme en expliquant pourquoi il est impossible de tolérer à l'école non pas les foulards, qui en eux-mêmes n'ont aucune importance, mais les lieux de prière, l'insurrection religieuse en tant que telle, le refus des cours d'histoire naturelle, etc. Derrière les musulmans, je ne veux pas qu'on oublie ceux qui guettent pour s'engouffrer dans la brèche : certains catholiques, intégristes ou non, des juifs, des protestants peut-être. Il faut agir avec le minimum de violence — je ne parle pas de violence physique, bien sûr, mais de violence légale, — par l'explication, la négociation, éventuellement le compromis, comme Ferry a su le faire en son temps.

— Pourquoi parler de République plutôt que de démocratie ?

— Je n'ai certes rien contre la démocratie, qui veut dire le pouvoir donné au peuple et qui se confond parfaitement avec la doctrine républicaine. Mais ce qu'on oublie souvent de rappeler, c'est que les gens qui ont instauré en France le suffrage universel et la souveraineté nationale ont toujours eu et dit — même s'ils ne l'ont pas inscrit dans les textes — que la démocratie ne consiste pas à donner toujours et partout raison à une majorité, serait-elle presque unanime, et qu'au-dessus il y a les droits de l'homme — la liberté, l'égalité, la sûreté, etc. La société est par définition mauvaise, elle est un lieu de tensions, d'inégalités, d'affrontements, et la République est précisément une tentative pour l'organiser vers le progrès, au nom de la volonté générale par le consentement et par les lumières.

« Il faut que l'Etat républicain soit fort et puisse intervenir pour assurer la justice et protéger la liberté. C'est seulement dans la tradition anglo-saxonne que la « société civile » est supposée résoudre elle-même ses contradictions, spontanément et facilement. Cela n'a jamais été la doctrine des républicains français, aussi libéraux fussent-ils. Aujourd'hui, on nous réclame plus de société civile dans un pays où selon moi il n'y a jamais eu assez d'Etat. L'Etat doit être puissant, non comme un but en soi, mais pour faire respecter les règles édictées par la volonté générale et corriger les abus de la société civile.

— Quels sont aujourd'hui en France ceux qui, selon vous, se situent en dehors de la tradition républicaine ?

— Les monarchistes ne sont pas des républicains. Les cléricaux non plus — je ne dis pas les catholiques ou les croyants. Voyez un peu si à l'heure actuelle il n'y a pas toujours et partout des monarchistes et des cléricaux. On peut être monarchiste dans un parti républicain. Et n'y a-t-il pas en chacun de nous un « petit monarche » qui sommeille ? Ne voyons-nous pas autour de nous des « petits monarches », recteurs, professeurs, préfets, chefs de cabinet ? Relisez Alain. La monarchie est partout. Le cléricisme aussi : il y a des cléricaux laïques, des cléricaux juifs, des cléricaux marxistes : partout où on ne pense pas tout seul... C'est dans ce sens que le combat républicain est à mes yeux un combat constant.

Propos recueillis par
Thomas Ferenzy

Faut-il être La noblesse

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE
de Pierre Miquel.
Fayard, 730 p., 150 F.

Le livre que Pierre Miquel consacre à la III^e République tombe à point nommé. En cette fin de célébration du Bicentenaire de la Révolution, le mode est plutôt à l'enterrement du mythe républicain, réputé ringard, et, fort logiquement, au retour de l'idée monarchiste. Que François Bluche ait pu, avec le succès que l'on sait, réhabiliter l'Etat théocratique de Louis XIV, ou que Michel Antoine puisse frôler l'idolâtrie en faisant de Louis XV un homme de progrès, voilà qui témoigne de l'air du temps.

Il faudrait donc vivre avec l'idée que, hier, la Révolution aurait pu être évitée et donc qu'aujourd'hui, à la limite, la monarchie pourrait être restaurée sans dommage, pourvu que la forme démocratique de l'organisation de la société soit respectée. Au fait, pourquoi pas ? La République ayant vieilli avec sa mère la Révolution, il resterait à préserver et faire vivre la démocratie, ce que Juan Carlos fait largement aussi bien que François Mitterrand ou George Bush.

Ce serait oublier ne serait-ce que la violence de la culture politique française et la permanence des valeurs républicaines, observe aussi Régis Debray, qui, au nom du mythe républicain (dont il faut rappeler qu'il s'incarne parfaitement, à ses yeux, dans la personne du président de la République), part en guerre contre l'idéologie « démocratique (1) ». Ce faisant, notre philosophe officiel reprend à son compte, en l'adaptant, le « bricolage idéologique » (comme disait François Bourricaud) qui

sert de base aux discussions entre socialistes. Alors que Michel Rocard peut légitimement, et la doctrine gauche avec lui, considérer que les « deux cultures » socialistes — la décentralisatrice contre la jacobine, celle qui croit à l'autonomie de la société civile contre celle qui croit à la volonté de l'Etat — non seulement gouvernent ensemble mais, depuis le tournant de mars 1983, ne se distinguent plus, Régis Debray réinvente, lui, cette césure pour l'amplifier. Le congrès de Rennes approche, et il faut bien donner aux adversaires du premier ministre du grain idéologique à moudre, fût-ce avec des jeux de mots.

L'école,
la laïcité

La remise au goût du jour d'une vision de la Révolution qui tourne le dos à celle des républicains ; un débat interne à la gauche non dénué de considérations tactiques ; l'irruption sur la scène politique, enfin, de questions brûlantes dites de « société » : ces trois circonstances justifient que l'on cherche dans le passé des pistes pour l'avenir et que l'on se tourne, précisément, vers les sept cents pages que Pierre Miquel consacre à cette Troisième République, « démocratie vivante et bien trépassée », celle qui a établi « le plan de masse de la construction républicaine : armée nationale, université laïque, école et enseignement populaires, définition d'une politique étrangère et coloniale, équipement du pays ».

L'école, la laïcité : si l'une ni l'autre n'appartenaient au projet de la République, mais c'est elle qui

Dormann

Geneviève Dormann

Le bal
du dodo



roman
Albin Michel

Grand prix
du roman
de l'Académie
française

Albin Michel

Vous écrivez ? Écrivez-nous !

Important éditeur penseur recherche, pour ses différentes collections, manuscrits inédits de romans, essais, récits, mémoires, nouvelles, poésie, théâtre...

Les ouvrages retenus feront l'objet d'un lancement par presse, radio et télévision. Contrat défini par l'article 49 de la loi du 11/03/57 sur la propriété littéraire. Adresser manuscrits et CV à : La Pensée Universelle Service L.M. 4, rue Charlemagne 75004 Paris Tel 48 87 08 21

LA PENSÉE UNIVERSELLE ÉDITEURS

PRIX NOVEMBRE

GUY
DUPRÉ
LES
MANOEUVRES
D'AUTOMNE

OLIVIER ORBAN

100.000 LIVRES
EN STOCK

5 CATALOGUES PAR AN

LIBRAIRIE LE TOUR DU MONDE

42 88 58 26

9 RUE DE LA POMPE 75116 PARIS

publicain
la politique

La ré-
société pa-
et la pres-
et le pa-
l'univers-
d'une ré-
fondent les
d'un ré-
publicain

La ré-
société pa-
et la pres-
et le pa-
l'univers-
d'une ré-
fondent les
d'un ré-
publicain

La ré-
société pa-
et la pres-
et le pa-
l'univers-
d'une ré-
fondent les
d'un ré-
publicain

La ré-
société pa-
et la pres-
et le pa-
l'univers-
d'une ré-
fondent les
d'un ré-
publicain

La ré-
société pa-
et la pres-
et le pa-
l'univers-
d'une ré-
fondent les
d'un ré-
publicain

La ré-
société pa-
et la pres-
et le pa-
l'univers-
d'une ré-
fondent les
d'un ré-
publicain

La ré-
société pa-
et la pres-
et le pa-
l'univers-
d'une ré-
fondent les
d'un ré-
publicain

La ré-
société pa-
et la pres-
et le pa-
l'univers-
d'une ré-
fondent les
d'un ré-
publicain

La ré-
société pa-
et la pres-
et le pa-
l'univers-
d'une ré-
fondent les
d'un ré-
publicain

républicain ? de la politique

les a transformées en politique, avec des bâtiments et des principes au service d'une France faite, alors, d'une juxtaposition de particularismes, de différences. Il est utile, en effet, de lire sous cette plume qui aime brasser les idées et montrer les gens en situation que le principal problème des instituteurs de la Troisième République était d'abord un problème de langue, qu'il fallait apprendre le français aux Corses et aux Bretons aussi sûrement qu'il faut l'enseigner aujourd'hui aux Portugais et aux Maghrébins. De même, il est bon de se souvenir que la laïcité n'exclut pas la tolérance. Si l'expulsion, souvent brutale, des signes religieux non seulement de l'école, mais aussi des préfabriques, définit l'esprit des républicains, celui-ci ne conduit pas à priver les religieux d'enseignement, pas plus qu'il ne leur impose des habits civils.

La République (Pierre Miquel rejoint ici Régis Debray) est d'abord volontariste. Elle veut, par la politique, changer la société. Elle est volontariste par la laïcité, elle l'est aussi par la fiscalité : les radicaux discutent d'une politique de redistribution dès leur premier congrès, à la suite d'un Léon Bourgeois, grand patron des loges maçonniques (lesquelles sont alors le lieu privilégié de l'élaboration des lois).

Les artisans de ce que Stanley Hoffman nommera plus tard « la synthèse républicaine » étaient, en tout cas, des hommes de ductilité politique et sociale. Leur schéma d'accession au pouvoir et de promotion sociale passait par les « couches nouvelles », dont il était admis qu'elles s'organisent, se manifestent et soient représentées au sommet. De ce point de vue, le

Mitterrand du 10 mai 1981 est la dernière illustration d'un processus « républicain » reposant sur l'expression politique d'une majorité sociologique. Le Mitterrand du 8 mai 1988 est au contraire confronté au double blocage de cet immense ascenseur social que voulait être la République.

« La réforme d'une société par l'évolution et la promotion sociale et le principe de l'universalité des lois, donc la recherche d'une plus grande égalité, fondent les deux piliers d'un consensus républicain toujours actuel »

Blocage par le haut, du fait du monopole des technocrates, auxquelles la V^e République a permis de coloniser l'Etat. Blocage par le bas : les « couches nouvelles » qui demandent à s'intégrer à la République sont rejetées parce qu'elles sont d'origine étrangère. Leurs représentants, comme le manifeste SOS-Racisme ou France Plus, sont pourtant en âge d'accéder à la politique et aux responsabilités. Mais ils sont contraints de le faire en organisant leur communauté et en se constituant en groupes de pression, selon un schéma qui emprunte au modèle américain, fauteur de nouvelle synthèse républicaine. De ce point de vue, il n'est pas inutile de rappeler que la conformité audit

modèle républicain commanderait d'accorder le droit de vote (local) aux immigrés, celui-ci étant conçu comme le moyen, et non comme le terme hypothétique, de l'intégration.

Une autre contradiction moderne mérite d'être relevée à travers les enseignements que Pierre Miquel tire de la Troisième République. Faut-il, comme le demande un ancien président de la République, instaurer une armée de métier ? Que resterait-il, pour le coup, d'une tradition qui demeure l'un des ciments de la nation ?

Le dogme d'un pays assumant lui-même sa défense à travers la mobilisation de ses citoyens nous vient de la gauche républicaine, qui l'a imposé non seulement contre Thiers — qui voulait une armée non démocratique de « vieux soldats », constituée par un service militaire de longue durée auquel seule l'élite n'était pas appelée, — mais aussi contre Jaurès, qui voulait une armée totalement démocratique, organisée autour de milices populaires, de façon purement défensive.

Enfin, à l'heure où l'on se lamente de l'effacement du Parlement, il est bon de rappeler que, depuis l'affaire Dreyfus, les batailles menées dans l'opinion sont plus importantes que celles qui se déroulent à la « Chambre ». Le pouvoir des intellectuels et celui de la presse se constituent sous la Troisième République. Les grands affrontements politiques sont mis en scène par une presse très politisée qui ne compte pas moins de soixante quotidiens à Paris, dont quatre tirent à plus d'un million d'exemplaires. Ainsi Briand est l'homme du *Main*, Clemenceau est indissociable de *L'Aurore*, Jaurès de *L'Humanité*, Blum du *Populaire*. Le pouvoir de l'opinion est déjà considérable. Mais il est partagé.

On l'a compris : Pierre Miquel est de parti pris. Il est du parti de la République, avec, au passage, quelques indulgences coupables. « Il ne faudrait tout de même pas oublier, écrit Jacques Julliard dans le *Nouvel Observateur* (2), qu'armée des immortels principes de 1789, cette glorieuse République a traité les colonies comme l'URSS de Brejnev n'a jamais osé traiter la Bulgarie ; qu'elle en a usé avec ses ouvriers plus mal que nous n'en usons avec les immigrés ; qu'elle a moins respecté la religion catholique que nous ne respectons aujourd'hui l'islam, et qu'enfin les maîtres de l'enseignement supérieur du début du siècle, qu'on oppose aux jet-professeurs d'aujourd'hui, dociles adorateurs des médias et des puissances d'argent, ont formé plus souvent qu'à leur tour une assez belle équipe de magistrats, de chroniqueurs et de money-makers, comme on ne disait pas encore en 1900. »

Mais au-delà de ce débat tonique, on peut aisément suivre Pierre Miquel lorsqu'il suggère que la réforme permanente d'une société par l'évolution et la promotion sociale et le principe de l'universalité des lois, donc la recherche d'une plus grande égalité, fondent les deux piliers d'un consensus républicain toujours actuel. On le suivra aussi lorsqu'il souhaite voir revenir le temps où les inquiétudes de la société devenaient immédiatement débat d'idées et donc problèmes politiques.

Cette société, réputée bloquée, bonge en profondeur et aspire à une représentation politique qui soit à la mesure de ses attentes. Ce pays, qui était sorti de l'Histoire en 1962, y rentre aujourd'hui avec le bouleversement du paysage européen. Par la société et par l'Histoire, il sera, n'en doutons pas, bientôt possible de redonner toute sa noblesse à la politique et toute sa vitalité à la République.

Jean-Marie Colombani

(1) *Que vive la République !* (Ed. Odile Jacob) et « Etes-vous démocrate ou républicain ? » in le *Nouvel Observateur* daté 30 novembre-6 décembre 1989.
(2) « Qu'est-elle, votre République ? » in le *Nouvel Observateur* daté 7-13 décembre 1989.



Des « instits » sans légende

LA VIE QUOTIDIENNE DES PREMIERS INSTITUTEURS (1833-1882)
de Fabienne Reboul-Scherrer.
Hachette, collection « La vie quotidienne », 312 p., 108 F.
UN INSTITUTEUR ALSACIEN ENTRE FRANCE ET ALLEMAGNE, 1914-1951
de Philippe Husser.
Hachette, 428 p., 99 F.

On croit tout savoir sur ces pourvoyeurs inlassables de démocratie que furent, et demeurent, ces instituteurs, ces « instits » formés dans les écoles normales par ces professeurs — qui vont disparaître en 1980 — que Péguy, dans une formule restée fameuse, vit « beaux comme des hussards noirs ». Voici pourtant deux livres bien drus, qui dérangent les visions stéréotypées de ces cohortes enseignantes et que publie, comme il se doit, la maison d'édition dont la prospérité dut tant à la fourniture de bons livres scolaires.

Fabienne Reboul-Scherrer a relu les grandes enquêtes statistiques et les témoignages les plus significatifs (celui, notamment, de Jean-Baptiste Sandre, fondateur d'une dynastie d'enseignants que Mona Ozouf nous a présentée il y a dix ans dans la *Classe institutrice*, toujours chez Hachette) pour nous dire la préhistoire, assez peu rutilante, de la légende très « III^e République » que nous avons en mémoire.

Car il y eut un très long envers de la saga. Les braves « instits » en blouse grise, nous dit-elle, eurent des ancêtres moins flatteurs, ces pauvres bougres sortis mal dégrossis du peuple, peu payés, humiliés, ces maîtres et sous-maîtres encore malhabiles, concurrencés par

les congréganistes, coincés entre le curé et le conseil municipal, que Guizot avait eu l'audace d'accueillir en 1833 au sein de l'Université et qu'il voulut installer dans chaque commune dans une maison bien à eux, bien avant que les lois de Jules Ferry n'organisent, en 1880-1882, une instruction publique laïque, gratuite et obligatoire.

La religion du progrès

Qu'ils sont bêtards, les pauvres ! L'exemplarité sociale de l'école n'est pas encore assez lisible, la méritocratie qu'elle installe n'est pas encore assez admise pour que monsieur l'instituteur puisse devenir au village ou dans la quartier le petit notable que sanctifiera le III^e République. Sous la monarchie de Juillet et même le Second Empire, il fait bien des métiers de complément, apiculteur ou arpenteur, écrivain public ou botaniste, chanteur ou, déjà, secrétaire de mairie.

Un curé jaloux, un maire mal dégrossi peuvent lui rendre la vie impossible, même si son statut de fonctionnaire public le protège un peu mieux des arbitraires et du mépris. Il enseigne assez mal, sans matériel ou presque, dans des maisons boiteuses, à la recherche d'une pédagogie qui rompra difficilement avec l'enseignement mutuel (les grands faisaient répéter les petits) et la prise en charge de chaque élève tour à tour, pendant que les autres baillent.

Et pourtant, ils ont cheminé, jetés en politique par le suffrage universel de 1848, mieux aidés par l'Etat qui gonfle ses budgets et instaure le certificat d'études

sous Duruy, mieux formés aussi dans les écoles normales, desservant peu à peu le carcan de la misère et prêchant la nouvelle religion du progrès. Cette geste terre à terre est dite avec originalité et verveur par Fabienne Reboul-Scherrer, qui sût pu néanmoins faire mieux ressortir les fortes inégalités régionales qui nuancent les couleurs du tableau, le Nord et l'Est sachant lire et écrire bien avant le reste du pays.

A qui rêverait encore trop sommairement à la gloire en pied des pédagoges, le récit d'un vieux de la vieille, le solide Philippe Husser, qui enseigne à Mulhouse de 1885 à 1928, donne aussi à réfléchir. Car cet Alsacien protestant, ce libéral déchu entre la France et l'Allemagne, jeté dans une Histoire qui le fit changer quatre fois de nationalité et dialogua une partie de sa famille (une de ses filles « épouse allemande » et les deux autres « charentaises »), ne séduit pas spontanément. Il parle alsacien à la maison, enseigne imperturbablement en allemand puis en français au gré du vent qui balise son corridor rhénan : il semble avoir l'échine bien souple.

Et pourtant, les extraits de ses cahiers fidèlement tenus de 1914 à 1951 sonnent juste parce qu'on y retrouve l'inséparable curiosité et la bonhomie de l'éveilleur, une sensibilité si ouverte aux bruits du monde que celle des jeunes, à son contact, ne pouvait pas ne pas s'ouvrir à son tour. Frank Ténot, son petit-fils, Alfred Wahl, qui a taillé aux ciseaux dans l'immense matière de ses souvenirs et situe le personnage dans son temps convulsé, signent avec lui un déroulant et remarquable document.

Jean-Pierre Rioux

Lapouge

Gilles Lapouge
Les Folies Koenigsmark

Goncourt du récit historique
Grand prix du roman historique de la ville de Paris

Albin Michel

ut-il être
La noblesse

mann

d prix
oman
adémie
çaise

Michel

RELIGIONS

Chouraqui, le saute-frontières

Rencontre à Jérusalem avec le traducteur de la Bible.
Celle-ci sort en un seul volume et en poche

LA BIBLE
Traduction d'André Chouraqui
Desclée de Brouwer.
2430 p., 195 F.

De la bibliothèque d'André Chouraqui, où les étagères ploient sous les 35 kilos de son *Univers de la Bible*, on voit le soleil licher les murs crénelés de la vieille ville de Jérusalem. Le dôme de la mosquée d'Omar brille de tous ses ors. C'est en 1950 que l'ancien maire adjoint de la Ville sainte, né près d'Oran d'une famille juive originaire d'Espagne, condisciple de Camus, résistant en France, premier traducteur israélien de la Bible, a eu le coup de foudre pour Jérusalem. Sa villa ombragée n'est pourtant qu'à un jet de pierre de l'Intifada. Sa rue garde la trace de voitures brûlées et de maisons incendiées. « Mon pays a quarante-deux ans. Il n'a pas connu un seul jour de paix », dit Chouraqui, dans un soupir las et amer.

Son père était un gros propriétaire terrien de la région d'Alger. Temoucheb en Algérie. Président de la communauté juive locale, il connaissait les pesanteurs par cœur, qu'il lisait chaque jour en famille. « J'appartiens à cette lignée de gens qui, depuis deux mille ans, n'ont jamais cessé de réciter la Bible », affirme André Chouraqui.

Mais ses dons de traducteur, il les tient d'un grand-père, qu'il dépeint dans sa volumineuse *Histoire des juifs en Afrique du Nord* comme un patriarche égaré au début du vingtième siècle. Celui-ci écrivait à ses fils, sur le front en 1914, dans une sorte de dialecte judéo-arabe qui déjouait toute censure. Il parlait

l'hébreu, l'araméen, l'arabe, le français et l'espagnol.

C'est au lycée d'Oran que Chouraqui a rencontré, connu et aimé Albert Camus, qu'il allait retrouver dans la Résistance. Inscrit au barreau de la ville, il démissionna bien avant la publication des lois antijuives de Vichy et gagna le maquis en Haute-Loire. Il échappa de peu à la mort. Sur trente-trois amis avec lesquels il anima une œuvre de secours aux enfants juifs, vingt-neuf furent « cravatés » par la milice lyonnaise.

Après la guerre, sa rencontre avec René Cassin, futur président de l'Alliance israélite universelle, donna un autre cours à sa vie. Il devint son bras droit, parcourut le monde et travailla à des traductions et des commentaires de la Bible.

De Vancouver à Tokyo

La Bible Chouraqui, André Malraux l'avait à sa table de chevet au moment de mourir. De Vancouver à Tokyo, elle a fait le tour du monde. Elle est pourtant d'un accès difficile. « Mais la Bible est difficile ! Ce n'est pas du Stendhal ni du Victor Hugo », tempête Chouraqui, qui, comme à la prunelle de ses yeux, tient à l'authenticité du texte, à la fidélité au rythme de la phrase hébraïque. Sa langue, crue, ardue, rugueuse, mais savoureuse, est proche de l'original.

C'est un retour aux sources. La Bible, depuis l'origine, a été traduite en près de deux mille langues ou dialectes, mais elle n'est développée surtout dans les

aires grecque et latine, grâce aux deux traductions maîtresses de la Vulgate et de la Septante. « L'empreinte grecque et latine est telle qu'au Japon on croit encore que l'origine de la Bible est à Rome et à Athènes », dit André Chouraqui. Son projet est ambitieux : il n'est pas, dit-il, d'arracher la Bible à l'univers occidental qui est le sien depuis deux mille ans, mais de restituer, à destination de l'Occident, l'univers hébraïque et sémitique.

L'exemple favori d'André Chouraqui est celui d'Eloah (Dieu, Elohim au pluriel), cité plus de six mille six cents fois dans les Écritures. Dérivé d'une racine qui désigne la puissance, Eloah est le mot-clé de la Révélation, le premier des dix commandements révélés par Dieu à Moïse : « Je suis votre Eloah... ».

Or ce mot a disparu, traduit dans toutes les langues pour désigner des divinités locales : Dominus, Deus en latin ; Kyrios, Theos en grec, etc. Le futur saint François-Xavier lui-même, au Japon en 1550, traduisit Elohim par Dainichi, nom donné à Bouddha voulant dire Grand Soleil.

« Les héros sont fatigués »

Les juifs de la diaspora eux-mêmes vont s'assimiler aux cultures locales et accepter la disparition d'Elohim. « Pourquoi avoir remplacé ce nom sacré par celui des idoles que les prophètes juifs ou les apôtres chrétiens n'ont cessé de condamner ? » Cette question hante aujourd'hui encore André Chouraqui. « Il s'en est suivi de for-

mables déplacements de sens, dit-il. Le nom, dans les langues sémitiques, a une importance capitale : changer de nom, n'est-ce pas changer d'être ? »

L'œuvre considérable d'André Chouraqui est l'une de celles exprimant le mieux la résurrection d'une langue, l'hébreu, qui était morte. Elle est la transposition de l'expérience intellectuelle et théologique qui a conduit ce juif pied-noir à s'installer à Jérusalem. « L'hébreu est un cas unique, dans l'histoire, d'une langue qui ressuscite. Nous sommes un peuple de ressuscités », dit-il.

Il s'est retiré de la politique, mais André Chouraqui sait, autant que quiconque aujourd'hui en Israël, la précarité de l'existence du pays : « On ne peut pas se tromper sur les intentions réelles des pays arabes. La France peut se permettre de perdre vingt-cinq guerres. Israël n'a pas le droit d'en perdre une. »

La survie, il la voit dans des gestes de paix, puissamment symboliques. Comme celui de Sadate se rendant à la Knesset en 1977 : « Sadate est venu avec un sourire. Il est reparti avec le Sinaï ! » Il fait du dialogue interreligieux des confessions qui paient à la même source biblique la condition d'un retour à la paix.

Il travaille à la cohabitation des communautés, mais, dit-il, « le diable doit le savoir et fait tout pour le contraindre ». « Une seule chose me rend optimiste, conclut notre hôte. Les héros sont fatigués et nous en avons tous marre... ». Dehors, le soleil a fini de se coucher sur Jérusalem.

Henri Tincq

L'ennemi du cardinal de Lubac

MÉMOIRES
SUR L'OCCASION
DE SES ÉCRITS

Ed. Culture et vérité, diffusion Brépols, 400 p., 250 F.

Inépuisable, le cardinal de Lubac continue de publier livre sur livre, à l'extrême soir de sa vie. Il ouvre ses archives et, après une évocation de la résistance lyonnaise au temps du *Témoignage chrétien* (1), il raconte à présent les circonstances qui ont accompagné l'élaboration de ses écrits. Lorsqu'on songe à l'œuvre immense du savant jésuite et aux obstacles qu'elle a rencontrés, on mesure l'importance d'une telle rétrospective. C'est aussi l'occasion de mettre en lumière le paradoxe qu'incarne ce grand spirituel.

Un goût constant le porte vers les génies prospectifs, aux avant-gardes de la pensée chrétienne. Origène, Joachim de Fiore, Pic de La Mirandole, Fénelon, Newman, Blondel, Teilhard, Monchanin : autant de non-conformistes qui, directement ou par disciples interposés, ont eu maille à partir avec le magistère. Comme eux, Henri de Lubac se situe aux frontières. Ce n'est pas qu'il éprouve un attrait pour le pèril ou une fascination pour l'hérésie. Simplement, un besoin le pousse à rendre justice aux témoins de la nouveauté du Christ.

Mais s'il aime les fondateurs, il déteste les rebelles. Aucun des chrétiens qu'il a étudiés n'a rompu avec l'autorité. A son tour incompris, le Père de Lubac a été un modèle de docilité. Le livre qu'il publie aujourd'hui donne tous les détails sur les procédés scandaleux dont il a été victime. Il les a soufferts en silence. Illustration de la discipline jésuite ?

Surtout amour de l'Eglise.

vent de la tradition, conçue dans son vrai sens de puissance génésique. On lui est infidèle aussi bien en la répétant qu'en la bradant. Péguay, dont le Père de Lubac n'a cessé de se nourrir, a merveilleusement dit cela : « Une révolution est un appel à une tradition moins profonde qu'une tradition plus profonde. Loin d'être une superannuation, elle est une excavation, un ressourcement. »

Ce paradoxe d'une révolution plus pleinement traditionnelle que les révolutions et traditions antagonistes explique l'attitude d'Henri de Lubac depuis le concile. Elle a surpris certains de ses amis, qui voyaient une crainte entraînant un repli devant la nécessité de nouvelles contestations. En réalité, la lutte contre l'ouverture incoordonnée, à leur lui, le même fondement que la lutte contre la fermeture aveugle. Il s'agit de combattre un égal oubli de la mémoire historique.

Non pas un juste milieu ou un prudent alignement sur les directives romaines, mais le sentiment que l'aventurisme théologique n'est pas moins calamiteux que son jumeau, le fixisme. Ils sont de sens inverse, mais se coupent tous deux des racines. On ne triomphe pas d'une modernité pétrifiée par une modernité sans bousole.

L'ennemi que le cardinal de Lubac a toujours rencontré dans sa vie, c'est « l'effrayant manque d'intelligence et de culture de nombreux clercs, qui les livre sans défense à toutes les spéculations ». La remède n'est ni en arrière ni en avant, mais, selon l'exemple offert par le grand jésuite, dans une filiation créatrice.

Jean Bastaire

(1) *Résistance chrétienne à l'antichristisme* (Fayard, 1988).

Autres parutions

● Une théologie pour le troisième millénaire, de Hans Küng. Hans Küng est sans doute le premier théologien à avoir contesté les orientations du pontificat de Jean-Paul II, implicitement depuis, en particulier dans les pays germanophones. Ce nouvel ouvrage du professeur de Tübingen fait l'inventaire des confits « classiques » en suspens depuis la Réforme (interprétation de la Tradition, rôle de la Bible, place du dogme dans l'économie de la foi), etc. Tant que les Eglises chrétiennes n'auront pas atteint un degré de consensus suffisant sur ces questions, elles seront incapables d'aborder les défis autrement plus difficiles que représentent l'essor de la raison critique, des sciences et de la technique et surtout la rencontre des autres religions, qui pour Küng est la véritable raison d'espérer dans la théologie du troisième millénaire (Le Seuil, 375 p., 130 F.).

● Vies de nouveaux occuménismes, ouvrage collectif sous la direction de Jean-Paul Williams. Face à certaines tentatives de restauration catholique et protestante, le mouvement occuménique s'essouffie. Réunis par le centre de sociologie du protestantisme de Strasbourg, des spécialistes et des théologiens comme Jean Brubaker, André Birmeil, Paul Lacroix, Marc Lienhard, Roger Mehl, etc. expriment leur espoir en un nouvel occuménisme conciliant la réaffirmation des identités chrétiennes et le nécessaire rapprochement des Eglises. (Le Cerf, 250 p., 134 F.).

● Les juifs de France et leurs relations avec Israël, de Doris Bensimon. Cette enquête sur les 535 000 juifs de France des années 80 est plus large que ne l'indique le titre. Par l'une des meilleures spécialistes du judaïsme moderne, elle décrit en fait toute l'histoire des quarante dernières années de la communauté juive, sa réorganisation à travers le réseau des institutions, l'arrivée massive des juifs d'Afrique du Nord, etc. Doris Bensimon explique comment l'existence d'Israël est devenue un nouveau pôle d'affirmation de l'identité juive. (L'Harmattan, 285 p.).

● Communione e liberazione, de Salvatore Abbuzzese. Le sous-

titre — Identité catholique et désqualification du monde — est à lui seul tout un programme : celui d'un mouvement catholique italien, Communione e liberazione, qui, avec ses 150 000 militants, sa presse, ses livres politiques, le *Movimento popolare* (démocratie chrétienne), son réseau de librairies, d'écoles, d'associations culturelles, et surtout le soutien du Vatican, est devenu l'un des principaux groupes de pression de la société italienne. On lira notamment la préface de Jean Séguy, directeur de recherche au CNRS, opposant « le christianisme du dialogue et de la cohabitation avec le monde » à celui du dernier concile avec « le christianisme de substitution et d'intervention » que Communione e liberazione présente comme la « racine » à la crise culturelle et politique du monde moderne. (Le Cerf, 348 p.).

● Vérité du christianisme, de Henri Bouillard. Décédé en 1981, le Père Bouillard, membre de la Compagnie de Jésus, fut, avec notamment Henri de Lubac, victime des critiques de Pie XII à l'égard des options théologiques de certains intellectuels catholiques français, et, de ce fait, privé de son enseignement à Fribourg. Ce volume rassemble des essais écrits entre 1946 et 1981. Préface de Karl H. Neuhaus, avec un témoignage du Père de Lubac. (Desclée de Brouwer, 416 p., 148 F.).

● Plusieurs rééditions importantes chez DDB : la biographie d'Edmond Campion, jésuite anglais, « humaniste et martyr » (1540-1581), par l'écrivain anglais Evelyn Waugh, traduit par André Prêtre et préfacé par André Maurois. (Collection « Christus », 188 p., 92 F.).

● René Mougel présente un livre de Jacques Maritain sur les *Doctes de l'homme*, paru à New-York en 1942. Des textes plus tardifs sont joints au volume. Dans ce livre de circonstance et de combat, l'auteur de *L'Humanisme intégral* développe sa vision chrétienne des droits de la personne humaine. (DDB 140 p., 78 F.).

● Dans la prestigieuse « Bibliothèque européenne », où ont été publiés quelques-uns des grands auteurs de la spiritualité chrétienne

(mais aussi, par exemple, une anthologie des romantiques allemands), reparaissent les *Œuvres complètes* de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse d'Avila (DDB respectivement 1 284 p. et 1 184 p., 255 F. chaque volume). Sont également annoncés les sept volumes d'une édition des œuvres de Pascal, dues à Jean Mesnard.

● Enfin, toujours chez DDB, Jacques Durandoux a rassemblé des textes tirés de plusieurs volumes des *Etudes carminales*, revue publiée à partir de 1935 par le Père Bruno, sur le thème Du corps à l'esprit. On y trouvera des essais de Claudel, Massignon, Chenu, François Dolto... (162 p., 78 F.).

● Du côté des mystiques, signons l'heureuse initiative du Cerf qui publie, sous le titre la *Praxis* essentielle de l'amour, cinq traductions de Jean de Saint-Simon, auteur spirituel français du début du dix-septième siècle, réformateur des Carmes en France et grand maître d'oraison. Edition établie par Hein Blommestein et Max Huot de Longchamp (Cerf, 206 p., 140 F.).

● Armand-Jean Le Bouthillier de Rançon, grand réformateur de la Trappe, qui naquit en 1626, dix ans avant la mort de Jean de Saint-Simon, fut immortalisé par Chateaubriand. Les Editions Arfuyen publient deux courts textes de Rançon, *le Soleil et les Ténérailles* et *le Solitude du désert* (48 p., 55 F.).

● Hildegarde de Bingen, mystique rhénane du douzième siècle, a parcouru en imagination le monde créé et en a donné sa vision dans le *Livre des subtilités des créatures divines*. En voici le deuxième volume, traduit du latin par Pierre Monet et préfacé par Claude Mettra ; il porte sur la *Physique* (les arbres, poissons, oiseaux, animaux et reptiles...) (Léonard Milon, 270 p., 120 F.).

La Bible en arabe

L'ECCLESIASTE ET SON COMMENTAIRE
La version arabe de la Bible de Sa'adya Gaon et André Caquot, Malsonneuve et Larose, 133 p., 150 F.

On ignore généralement ou l'on veut ignorer que les communautés juives, vivantes depuis des millénaires sur toute l'étendue du monde arabe, ont été et sont encore, dans une certaine mesure, parties intégrantes de la culture arabo-islamique et arabo-berbère, tout en y inscrivant leur singularité, à commencer par ce judaïsme séfarade d'une si riche et intense spiritualité. On n'en voudrait pour preuve, si besoin était, que l'usage de la langue arabe, le judéo-arabe, par exemple, avec ses particularités. Les juifs arabes ou berbères, quand il s'agit du Maroc, ont ainsi toujours parlé, non pas l'hébreu ni bien

entendu le yiddish, mais l'arabe ou le berbère.

Cet usage, qui n'a marqué un net recul, parmi les élites d'Afrique du Nord, que sous la poussée et l'extension de la langue du colonisateur, a donné naissance à un vaste courant de littérature profane. Mais ce qui retient davantage l'attention et se signale par son originalité, édifia à tous égards, c'est que, au cœur même de l'ultime sanctuaire de la pratique religieuse, le recours à la langue arabe est un fait constant, largement répandu. L'arabe est langue d'explication, de commentaire des textes sacrés fondateurs de la religion juive. Originalité n'est pas un vain mot puisque l'écrit intervient aussi, et que l'on voit la Bible traduite en arabe et reproduite en caractères hébraïques.

Parmi toutes les traductions, celle de Sa'adya Ben Yussuf Al-Fayyumi (né en 882, mort Gaon, scolaire à Bagdad en 942) a joui d'un

immense crédit dans le monde des biblistes européens, aux XVI^e et XVII^e siècles. C'est cette version qui est au centre d'une recherche collective. L'Ecclesiaste, un des cinq rouleaux de cette Bible, est l'objet de la présente publication. Les deux auteurs en sont Haim Zafrani et André Caquot, l'un professeur titulaire de la chaire d'hébreu, à l'université de Paris-VII, l'autre professeur au Collège de France dans la chaire d'hébreu et d'araméen, membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres.

Le souci des deux auteurs, dans le cadre de cette recherche collective, à laquelle participe également le professeur Chahine Ahmed, de l'université de Rabat, est d'« arracher » ces textes scripturaires de façon à les rendre accessibles à des arabophones non hébraïsants et biblistes en général. Une traduction en français figure dans l'ouvrage, en regard de celle en arabe.

Edmond Amran El Maleh

Bernard HÄRING
QUELLE MORALE
POUR L'EGLISE?

Un des plus grands moralistes catholiques décide de parler.

Des entretiens directs et vrais sur des sujets d'une actualité brûlante.

Avec des pièces inédites de son procès.

128 pages, 125 F.

Le Cerf



UNE HISTOIRE ENVOÛTANTE
Claude Lévi-Strauss
Le cavalier, la rivière et la berge
éditions philippe olivier 304 p., 125 F.

Le cavalier, la rivière et la berge

Dist. Desclée

Le goût

Le goût

François Varille

de Dieu

de croire, j'ai

le monde et soul

PC

LIVRES • MÊMES
RELIGIONS

Un sage entre vie et mort

Dans sa prison de Pavie, Boèce s'achemine pas à pas vers la découverte du souverain bien : la liberté de l'esprit

CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE
de Boèce, traduit du latin par Colette Lazam, préface de Marc Fumaroli. « Petite Bibliothèque », Rivages, 221 p., 55 F.

La scène se passe au début du sixième siècle, dans une prison de Pavie. Entre deux séances de torture, un prisonnier écrit, et fait passer au dehors son manuscrit, grâce à des complicités. L'homme mourra bientôt : il porte, inscrite dans sa chair, la marque des condamnés à la peine capitale. En attendant, quand ses bourreaux lui en laissent le temps et les forces, il rédige l'un des plus grands livres de la philosophie : la *Consolation de la philosophie*. Cet homme s'appelle Boèce.

Il est romain, il est, ou plutôt il était, noble et riche, une sorte de ministre de l'intérieur de l'empereur Théodoric le Goth, à Ravenne. Fin lettré, héritier de la tradition gréco-latine, mathématicien, musicien et philosophe, et aussi un homme engagé : catholique romain, dans un État où les Goths, souverains en titre, relèvent de l'Eglise arienne.

Jusqu'à là, nul problème : la tolérance de Théodoric s'accommodait des deux confessions. Mais Boèce a peut-être vu plus loin : refaire l'unité de l'empire, reprendre, Byzance aidant, le grand rêve de Rome, et donc éliminer l'importun, le Goth. Tous les jours en 524, c'est la disgrâce, la captivité à Pavie, bientôt la mort.

La scène, désormais, se déroule dans le cachot. Le prisonnier est visité d'une femme, la Philosophie, qui va mener le jeu, écartant d'abord les formes, les états, les joies de la vie passagère, les Muses, le regret des bonheurs et du bonheur, pour prendre sous sa parole consolatrice un homme et l'amener à accepter la mort avec sérénité. Mais Boèce, patiente, dans la tradition, trans-

posée en latin, d'une philosophie grecque chère entre toutes. Mais Boèce qui s'achève, pas à pas, par la découverte du souverain bien : la liberté de l'esprit. Entre les stoïciens et Platon, une pensée peu à peu se balade, se cherche, ose et s'épanouit enfin, déjà, dans le ciel.

Mais quel ciel ? L'Eglise n'a pas reconnu pour un saint Boèce, qui en valait sans doute bien d'autres, et seul le diocèse de Pavie, le diocèse de son supplice, l'a proclamé bienheureux. On s'explique, à vrai dire, les réticences de Rome, que Boèce pourtant avait si bien servie : son œuvre est pleine d'antiquité, elle y baigne, et Boèce, installé à une transition majeure de l'Histoire, Boèce, qui est l'un des transmetteurs de la pensée grecque à ce Moyen Âge qui, comme lui, écrivait en latin, Boèce, donc, parle comme les anciens.

La quête de la vérité

La *Consolation*, outre ses beautés intrinsèques, revêt ainsi un irremplaçable habit de témoignage : celui d'une Grèce et d'une Rome encore vivantes dans leur pensée et leur dire, et d'une chrétienté qui ne parle pas toujours encore comme saint Augustin.

Elle parle, pour le coup, en prose, dans cette ample éloquence, mesurée et cadencée, qui se prévalait de plusieurs siècles d'exercice. Le rythme de la phrase colle ici, parfaitement, à la hauteur du débat, sauf en ces quelques passages où elle se fait plus incisive, haletante de doute ou qui suit ? de l'angoisse qui tient l'homme, là, entre ces quatre murs qui ne s'ouvrent que sur les bourreaux... en attendant le dernier d'entre eux, le libérateur dont l'image, entrevue et souhaitée sans doute, n'est peut-être pas étrangère au retour de la sérénité, de la passion - presque

de la hâte - à reprendre la quête de la vérité, avant qu'il soit trop tard. Le dialogue entre la Philosophie et son disciple se lit comme une pièce à deux : la dame est d'abord sévère, ferme, sinon froide, mais elle s'adoucit, s'humanise elle-même à proportion des efforts faits par Boèce pour parvenir à la définition la plus haute, la plus vraie, de cet homme qu'elle entend former.

Seule concession, peut-être, au passé, quoi qu'en ait Boèce : la poésie. Chassées, les Muses, « ces petites putes de scène », réapparaissent par la grande porte, mais lavées des vieilles compromissions : la poésie n'est là désormais que pour chanter le grand combat de la lucidité contre l'erreur. Toute une tradition, ici encore, reprend vie, comme, jadis, à la voix de Lucrèce et des grands poètes moralistes latins.

Et de tout ce temps-là, en prose ou en vers, pas une seule lamentation, pas une jérémiade : comme si tout le reste, à commencer par le sort présent ou futur du supplicié, n'était qu'indécence, comme si la mort ne méritait pas que l'on parût, sinon de sa manifestation, du moins de ses apprêts.

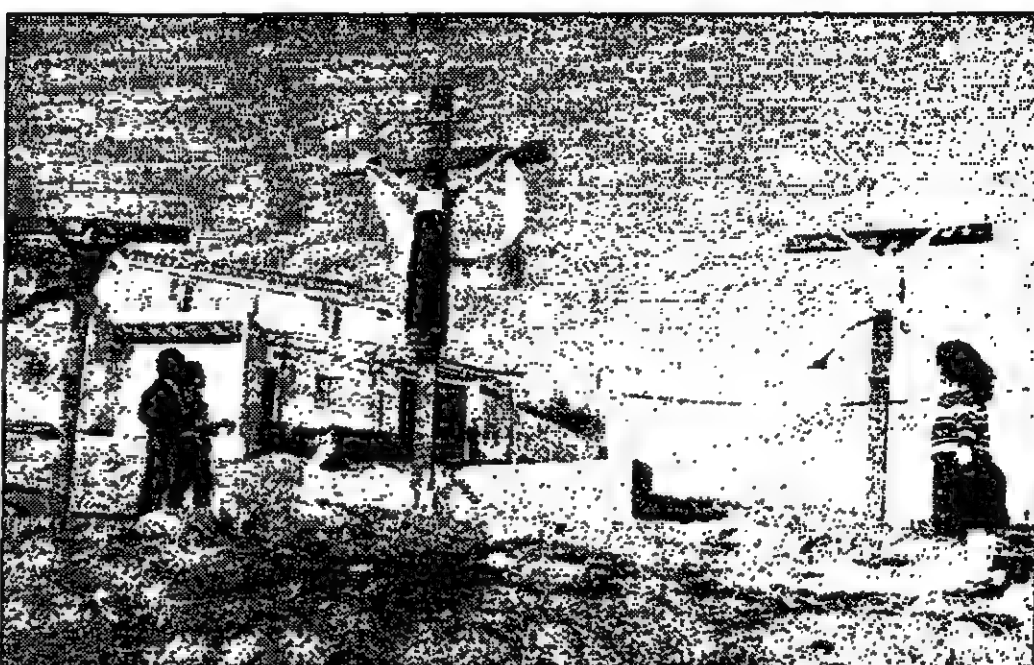
Ce texte, il faut y insister, est un des plus grands, des plus nobles que l'humanité ait produits. Et servi, en la circonstance, par une traduction remarquable, qui en respecte parfaitement et la lettre et le souffle. Si grand même que sa filiation est ténue, épidiotique : ou alors, il faut penser à son témoignage même, à une pensée, immense, dont les échos, eux, comme Marc Fumaroli le signale dans une préface essentielle, sont multiples, depuis Dante et Pétrarque jusqu'à Soljenitsyne, en passant par Corneille, Pascal, Shakespeare, Chateaubriand et quelques autres.

André Miguel

► André Miguel est professeur au Collège de France.

Folies mystiques

Jean-Noël Vuarnet communique avec ces saintes qui, au XVII^e siècle, revendiquaient leur croix



LE DIEU DES FEMMES
de Jean-Noël Vuarnet. Editions de L'Horne, 200 p., 120 F.

C'est une étrange passion que Jean-Noël Vuarnet, romancier et essayiste, éprouve pour les saintes : nues, demi-nues ou vêtues de chaussettes et de draps, les extatiques et les martyres l'ont toujours fait rêver. Comme Clorance, pour le baiser d'une sainte, il accepterait la peste avec ferveur. Et il n'est pas loin de penser avec Cendrars qu'il n'y a que les oiseaux, les fous et les saints qui soient intéressants.

Il y a dix ans déjà, Jean-Noël Vuarnet évoquait dans un livre détonnant les « extases féminines » (1) et les expériences mystiques des « fiancées du Christ ». Dans le *Dieu des femmes*, il enrichit sa collection de quelques portraits de femmes fascinantes par la volonté d'humiliation, d'abjection, de dégoût qui les habite.

Voici, par exemple, Marie des Vallées, la sainte de Coutances (1590-1656), paysanne autodidacte, empruntant la « voie d'enfer » pour répondre à Jésus, chaque jour, lui disait : « J'ai fait pour vous un enfer nouveau ». Marie assiste à sa propre possession comme à une scène ridicule. Pendant trente ans, elle ne pourra communiquer : chaque fois qu'elle veut aller à l'église, une force l'empêche de sortir de sa maison ou bien la jette à terre, l'agitant d'adoucissements convulsifs et de hurlements.

Voici encore Sœur Louise du Néant (1639-1694), qui prétend être une « chienne » et qui chaque jour demande à être

humiliée et battue par ses « maîtresses ». Pour elle, Dieu n'est pas un Père, mais un Rien qui nous juge. « Dans la porte et la peur », écrit Jean-Noël Vuarnet, elle éprouve le nihilisme comme condition de l'être et de son propre être.

Elle approfondira son nihilisme en soignant les gueux et les malades, en léchant leurs ulcères, en buvant dans une tige de mort et en ramassant les miettes tombées à terre. Théâtre de la cruauté, théâtre de la folie, certes. Et qui évoque Artaud à Rodez ou Nietzsche à Turin. Démentie, Louise du Néant ? Elle-même ne le sait pas très bien, d'autant qu'une part d'utopie et d'orgueilleuse simulation la soutient dans cette quête d'avilissement impossible à poursuivre.

Ce que veulent ces « fiancées du Christ », c'est participer aux différents états de l'Époux divin dans une sorte de mimétisme ou, si l'on préfère, de masochisme fondamental. Mais il ne faut jamais oublier, comme le note finement Vuarnet, que leur dieu, s'il meurt le vendredi, ne ressuscite pas à Pâques.

Il hait dans la nuit du plus lointain, deux abscondits qui ne saurait autoriser ni interdire aucune loi. Et si les figures féminines qu'évoque Vuarnet nous touchent encore, c'est qu'elles veillent sur le vide du tombeau vide. « Comme si, pour elles, il était la première et peut-être la seule réalité, écho de l'absence infinie. »

A partir du dix-huitième siècle, viendra le temps de ce que l'abbé Brémond a joliment nommé la « déroute des mystiques » : la théopatie rejoindra

le pathologique, et la déraison sera perçue comme la honte de la raison.

Pour les chrétiens eux-mêmes, et c'est contre ce christianisme que se dresseront Kierkegaard, Nietzsche et Dostoevski, Dieu ne sera plus qu'un Père trop sage cherchant, tout comme les aliénistes et les psychanalystes qui lui emboîteront le pas, à faire triompher le bon sens, les morales provisoires et la paix de l'esprit - fût-ce au prix de la mort de l'âme.

Roland Jaccard

(1) *Extases féminines*, Arthaud, 1980.

ESSAIS

Le goût contre l'art

Suite de la page 13

Du naturalisme pictural et littéraire, de la volonté de « vérité » affichée jusqu'au scandale par Zola et Huysmans, Manet et Degas, de l'accusation d'obscurité qui leur fut lancée, des pruderies des bien-pensants de toutes chapelles, pas un mot. Des sous-entendus politiques et religieux - pourquoi le « moderne » Degas était-il aussi

réactionnaire ? Pourquoi le « moderne » Huysmans alla-t-il jusqu'à la conversion ? - pas un mot. C'est trop de discrétion.

L'histoire du goût, parce qu'elle substitue aux œuvres ce que l'on en dit - on, n'importe qui éventuellement, - finit ainsi en anesthésie de l'esthétique. De même que les musées d'aujourd'hui, dont Francis Haskell célèbre la grandeur, produi-

sent un effet d'éclectisme et étouffent les œuvres sous le nombre et la masse, la sociologie des préférences nie toute hiérarchie et toute norme. Instructive, elle n'en reste pas moins réductrice.

Aussi faut-il en revenir aux écrits du temps. Plusieurs repasseraient, et c'est tant mieux. Le recueil de Denis Riout les *Écrits avant l'impressionnisme* est ainsi une excellente et fort commode anthologie d'articles où Mallarmé retrouve Mirbeau, Maupassant et Laforgue. Plus question de « goût » cette fois, mais de principes et de devoirs. Chacun sait ce qu'il défend dans cette querelle et au nom de quelle communauté d'ambition romanesque, poétique, huilée et pastels vont de pair. Chacun sait aussi ce que lui coûte la « bêtise du public » (Mirbeau) et l'ignorance des tout-puissants marchands. Car le « goût » général est aussi, de l'abord, affaire de marché et de spéculations et devrait être étudié de la sorte, sous cet aspect peu ragoutant.

« Ce système [du marché], écrivait Théodore Rousseau vers 1864 dans une lettre ouverte, rééditée à Caen par L'Échope fonctionnant d'une manière incessante : il a épuisé toutes les galeries faisant autorité. Les membres épars de ces galeries sont maintenant livrés à l'ignorance du public sans autre patronage que celui d'un marchand. C'est le tohu-bohu et l'anarchie des plus complets. » Et que réclamait Rousseau ? La fidélité aux principes de l'art contre la « factance » et la « badauderie ». Contre le « goût » public, en somme. Déjà ?

Philippe Dagen

François Varillon

« Le témoignage d'un humanisme chrétien devenu rare. »
Jean-Louis Schlegel, *Le Monde*

L'humilité de Dieu

La souffrance de Dieu

Joie de croire, joie de vivre
Conférences sur les points majeurs de la foi chrétienne recueillies par Bernard Housset

Beauté du monde et souffrance des hommes
Entretiens avec Charles Ehlinger

Chez votre libraire **Centurion**



Le don des larmes

LE LIVRE DE MARGERIE KEMPA.
Trad. de l'anglais par Louise Magdalen, préface d'André Vauchez. Editions du Cerf, 373 p., 119 F.

Exactement contemporain du procès de condamnation de Jeanne d'Arc et venu de ceux qu'elle cherchait à « bouter hors du royaume de France », voici le *Livre* de Margerie Kempa, première autobiographie de langue anglaise. Après une vie réputée frivole où elle met tout de même au monde quatorze enfants, Margerie fait vœu de chasteté, se consacre à la prière et à la pénitence, et entend faire d'ici-bas l'expérience de Dieu.

Au grand scandale des hommes, elle pèlerine à travers les lieux sacrés, de Rome en Terre sainte et à Compostelle. Elle s'entretient familièrement avec Dieu, ressent au plus profond de son corps les souffrances du Christ, et reçoit

le don des larmes (très abondantes).

Contre elle se développe l'exaspération de ses proches, puis une profonde hostilité des autorités ecclésiastiques en particulier. Soupçonnée d'hérésie, elle est menacée du bûcher. Mais à la face de l'archevêque d'York qui veut lui arracher la promesse de se taire, elle répond : « L'Évangile me donne le droit de parler de Dieu. » Femme et laïque, elle se présente, telle sainte Brigitte en Suède ou sainte Catherine de Sienne en Italie, comme messagère du Christ auprès de l'Eglise et de la société anglaise de son temps qu'elle bouscule au nom du Dieu dont elles se réclament.

Elle est un obscur et parfois témoin de ce que les historiens de la spiritualité appellent « la folie du Christ », inséré dans le grand courant de prophétisme féminin de la fin du Moyen Âge.

Michel Sot

COMUNIONE E LIBERAZIONE

IDENTITE CATHOLIQUE ET DISQUALIFICATION DU MONDE

S. ABBRUZZESE

Préface de Jean Seguy

La première exploration objective du mouvement « Comunione e Liberazione ». Ce livre montre les liens du mouvement avec le contexte politique et social de la société italienne actuelle. Enfin, il éclaircit les enjeux à l'intérieur desquels le mouvement se situe et analyse les effets dans la société italienne et l'Eglise catholique.

coll. *Écritures humaines et religieuses*
254 pages 110 F

cerf

Le Grand Siècle et la Bible

SOUS LA DIRECTION DE JEAN-ROBERT ARMOGATHE
Achève la publication de

B
BIBLE
DE
TOUT
LES
TEMPS

huit tomes 5 280 pages
Prix spécial 2 470 FF

BEAUCHESNE
72, rue des Saints-Pères
75007 PARIS

ACTUALITÉS

Un Polonais à Paris

Un entretien avec Georges Lisowski, soixante ans, traducteur de Gombrowicz et directeur de la principale revue de littérature polonaise, «Tworczosc» («Création»), qui se trouvait à Paris à l'occasion des Rencontres de la francophonie.

«On a beaucoup parlé de la Pologne, ces derniers temps, mais surtout d'un point de vue politique... Comment la littérature polonaise a-t-elle vécu les récents événements ?

— Dans la joie et dans l'espoir.

— Les intellectuels étaient-ils tous proches de Solidarnosc ?

— Disons qu'une moitié militait dans les rangs de Solidarnosc et qu'une autre moitié aspirait à la liberté. Mais les clivages subsistent. Certains craignent la toute-puissance de l'Eglise et le remplacement d'un monopartisme par un autre.

— Est-ce à dire que, pour eux, tout est résolu maintenant ?

— Hélas, non ! la littérature, pour exister, ayant besoin de quelque chose qui n'est ni politique ni moral, mais purement

matériel, et qui s'appelle le papier. Le papier, sous toutes ses formes, manque dramatiquement à la Pologne, et cela pose aux écrivains les problèmes que vous supposez.

— La politique de « vérité des prix » instaurée par l'ancien gouvernement ne permettrait-elle pas de porter remède à cette pénurie ?

— Dans un premier temps, je crains que non. Le livre était traditionnellement un produit très bon marché dans notre pays. On risque de voir son prix multiplié par quatre ou par cinq ! J'ajoute que le gouvernement ne propose de beaucoup diminuer les subventions qui allaient à la culture. Mais en Pologne, de même que dans toute l'Europe de l'Ouest, le système des « fondations »,

qui assure la vitalité de la culture américaine, n'existe pas. L'Etat doit donc, à mon avis, assurer la survie de la culture.

— Comment va la langue française en Pologne ?

— Assez bien, mais elle pourrait aller beaucoup mieux ! On fait la queue des mois entières pour s'inscrire aux cours de l'Institut français, qui doit refuser la moitié des demandes. Chacun regrette que les services culturels français n'aient pas les moyens et l'agressivité de leurs homologues anglo-saxons.

— Et comment va Tworczosc ?

— Nous devions publier en juillet un numéro double en l'honneur du Bicentenaire de votre Révolution, numéro contenant, entre autres, des hommages au marquis de Sade, et la première traduction polonaise de

Lacan... La pénurie de papier a retardé la publication de ce numéro, mais je puis vous dire qu'il paraîtra avant la fin de l'année.

— Vous êtes entièrement bilingue, puisque votre mère était française. Travaillez-vous à quelque traduction ?

— Je suis en train de traduire pour Belfond *Honneur et Gloire*, l'œuvre majeure de Jaroslav Iwaszkiewicz, grand écrivain mort il y a dix ans, et dont les Français connaissent, entre autres, par le roman et par le film, *Mère Jeanne des Anges* et *Le Bois de bouleaux*. Le premier tome devrait paraître fin 1990.

Propos recueillis par Pierre Bourgeade

Elie Kagan : un baroudeur de l'instantané



François Mitterrand et Elie Kagan.

Photographier comme on va au baroud, c'est la conception que se fait de son métier ce grand barbu roux d'Elie Kagan, ce colosse-reporter photographe qui, depuis trente ans, a mitraillé sur tous les fronts de notre histoire. Pas n'importe où, car il a toujours choisi ses sujets et su se trouver justement là où les autres ne pouvaient ou n'osaient pas aller.

Reporter engagé, pour trouver des sujets, il ne va pas à la guerre, même si on peut le voir en uniforme et casqué... place Beauvau, la nuit du putsch des généraux d'Alger. C'est la guerre qui le rejoint : comme cette nuit du 17 octobre 1961 où il fut le seul à avoir le courage de braver la police française faisant la chasse aux Algériens matraqués, roués de coups, jetés à la Seine... Sans lui, sans ses photos d'hommes ensanglantés à la station Concorde, on pourrait nier que ces « ratonnades » aient vraiment eu lieu en plein Paris.

Dans l'album qui lui est consacré, un peu pompeusement encastré dans son contexte historique par Patrick Rotman, on retrouve cet Elie Kagan prêt à entrer dans la mêlée pour un instantané. On feuillette pâle-mêle des moments d'histoire, anodins et importants : Nasser, Ben Bella

et Bourguiba traversant la foule d'Alger, un an après l'indépendance, debout sur la plate-forme d'une voiture de pompiers ; le couple Thorez félicitant Elsa Triolet ou Gagarine, le couple Aragon portraituré pour l'éternité, le long-marche de François Mitterrand, le congrès d'Epiney, Malraux et Debré bras dessus, bras dessous, sur les Champs-Élysées le 30 mai 1968, Pierre Goldman vendant l'*Avant-Garde*, Daniel Cohn-Bendit dans la cour de la Sorbonne, Aragon conspué sur le Boul'Mich en mai 1968, Sartre à la régie Renault, Le Pen, Bigard, Ben Gourion... Elie Kagan n'en finit pas de pister l'histoire qui se fait, habitant toujours l'appartement où il est né, dans ce qui fut le Théâtre de l'Ambigu, arborant sous sa veste l'étoile jaune comme celle qu'il portait quand il était enfant, militant depuis longtemps désenchanté mais toujours prêt à s'engager, à photographier. A tendre le bras à temps pour s'autoprotéger à côté de François Mitterrand.

N.Z.

► Le reporter engagé. Trente ans d'instantané, de Elie Kagan et Patrick Rotman, Ed. Métailié, 148 p., 180 F.

La « Lettre internationale » en cyrillique

« Paris... » « Vivre sans ennemi... » « Le sourire des Belges... » Ce sont les thèmes (librement) développés dans la dernière livraison de la *Lettre internationale*, laquelle, en près de six années d'existence, s'est imposée comme une véritable revue européenne. En effet, éditée en italien à Rome, en allemand à Berlin, en espagnol à Madrid, elle paraît depuis ce mois-ci en serbe à Belgrade. « Comprendre Camus », par Jean Daniel, « 89 », par Cornelius Castoriadis et François Furet, le discours de François de La Mure, de Cees Noteboom, de Tsvetan Todorov, Milana Simacka, Michael Ignatieff complètent ce numéro pour lecteurs curieux, voraces et exigeants.

► *Lettre internationale*, n° 23, hiver 89-90. Dans les kiosques, 60 F.

□ Notes africaines, asiatiques et caribéennes. — Le Centre des hautes études sur l'Afrique et l'Asie modernes (CHEAM) vient de lancer une nouvelle collection, « Notes africaines, asiatiques et caribéennes », distribuée par La Documentation française. Il s'agit de mettre, sous un faible volume, un instrument de travail de caractère pratique. Quatre volumes ont déjà été publiés : *L'Afrique centrale* par Philippe Decraene, la *Zone franc* par Maro Vizi, le *Droit musulman* par Henri de Wael et les *Quatre Dragons* par Michel Deverge, au prix de 75 F. Prochaines parutions : *L'Afrique et les Grandes Puissances*, les *Relations interafricaines*, *Deux leçons sur le Pacifique*, les *Caribbes dans leur environnement international*, la *Mer Rouge*, les *Littératures africaines et l'Afrique occidentale*.

► CHEAM, 13, rue du Four, 75006 Paris. Tél. 43-26-96-90. La Documentation française, 29-31, quai Voltaire, 75340 Paris, Cedex 07. Tél. 40-15-70-00.

Passage en revues

Littérature, poésie

■ Existe-t-il une école de poésie, un groupe de poètes regroupés sous la bannière Gallimard ? Et la NRF, dirigée par le poète Jacques Réda, est-elle le lieu d'expression et d'illustration de cette « école » ?

Le numéro de décembre de cette revue, qui rassemble huit « Poètes des années 80 », « Michel Calonne, Jean-Pierre Chambon, Jean-Noël Christinet, Philippe Delaveau, Guy Goffette, Hédi Kaddour, Jean-Pierre Lemaire et Paul de Roux », pourrait le donner à penser. Mais à l'intérieur d'une sensibilité et d'un certain regard porté sur le réel, d'un respect de la langue et d'un usage non directement critique de celle-ci qui, de fait, les rapproche, c'est davantage leur diversité qui apparaît à la lecture. Plus que le souci d'école, que le projet supposé commun, c'est cette diversité qui s'offre au désir et à l'attention du lecteur. Le rejet global ne rend pas justice au travail singulier de chaque poète, empêche le désir du lecteur de s'exprimer. (NRF, décembre 1989, n° 443, 50 F.)

■ Il y a toujours quelque chose de vain et d'absurde, d'un peu cuisant aussi, à brandir agressivement un genre, une manière poétique contre une autre. Il est bon que plusieurs types et façons existent ou coexistent. Il est bien, parmi eux, en tous sens, de pouvoir librement choisir et aimer. Une nouvelle revue propose, dans une direction très éloignée de celle de la NRF, un ensemble cohérent de textes poétiques et de proses.

Sous un titre lapidaire, la revue *Fig*, dirigée par Jean Daive, publie dans une présentation particulièrement heureuse et sobre, des œuvres notamment de Claude Royet-Journoud, Alain Velasco, Roger Laporte, de l'Américain Robert Creeley (à paraître chez Gallimard...), enfin, des pages retror-

vées de Danielle Collobert, qui s'est donnée la mort en 1978 après avoir publié plusieurs recueils de poèmes et dont la parole exigeante et risquée doit encore être entendue. Si l'on en croit sa déclaration d'intention, *Fig* veut « ouvrir les registres de la création », « mettre à nu le dévergondement des catégories, sinon des genres » ; programme qui ouvre précisément au libre choix dont nous parlions... (Fig, 1, Ed. Fata Morgana, BP 925, 75335 Paris Cedex 11, distribution Distique, 60 F.)

■ Dirigés par Patrick Fréchet, les cahiers d'art et de littérature *Limousin*, publiés à Montpellier, sont à leur quatrième livraison. Les tendances oulipiennes, visibles dans les sommaires de cette revue, sont équilibrées par des choix plus larges. Notons ainsi, outre des poèmes de Jacques Jouet et un entretien avec le poète américain John Ashbery par Harry Mathews, une traduction de *L'Œde à la mélancolie* de John Keats par Philippe Denis, et des ensembles de poèmes de Nicolas Pasquas et de Jean-Luc Sarre. (*Limousin*, 17, rue Dussan-Poussé, 34000 Montpellier, 120 F.)

■ Aux Éditions du même nom paraît le troisième *Cahier Georges Perec*. Marcel Benabou y présente, sous le titre *Presbytère et Prolétaires*, le « dossier PALF », sigle qui avait regroupé les exercices littéraires menés par Perec de 1966 à 1973 (95 F.)

■ *J'avais dédaigné la chanson, banni le roman comme on s'écarte de la ligne, mais j'aurais voulu atteindre la chaleur, le feu ardent, ou tout au moins l'éclair éblouissant de la glace dans la lumière — enfin je ne sais quoi — mais quelque chose qui répondait au prix du sang. Je m'étais résigné à la cendre.* — Ces lignes de Pierre

Verdy sont extraites d'un bref inédit publié dans le troisième numéro d'une belle revue fort bien illustrée, *Grande Nature*, dans lequel on trouvera également des fragments de Joë Bousquet, des textes d'Alain Nadaud, Louis Calaferte, Jean-Baptiste Pons, Kateb Yacine... (*Grande Nature*, publiée par la Collectivité pédagogique de Vercheny, 26340 Saillans, 160 F.)

■ Deux revues, dans des présentations plus modestes, s'ouvrent largement à la poésie étrangère. *La Sape*, « revue d'expression poétique », dirigée par Maurice Bourg, publie dans son dernier numéro des poèmes de Thomas Bernhard et de Paul Celan, présentés et traduits par Jean-Marie Winkler (*La Sape*, n° 22, Résidence de la Forêt, 10, allée de la Quintinie, apt. 1 1012, 91230 Montgeron, 40 F.). *Polyphonies* propose à chacune de ses livraisons de larges et excellents choix de poésie moderne ou ancienne, française ou étrangère regroupés autour d'un thème unique. Pour le n° 10, c'est le *Commencement* qui forme le signe du regroupement des textes choisis : Albert, Vicomte Alexandre, Jean Marmbrin, Claude Michel Cluny, Gérard Pflister, Bernard Simonet, Christian Gabrielle Guez Ricard... (*Polyphonies*, BP 189, 75665 Paris Cedex 14, distribution Distique, 65 F.)

■ Le numéro que la revue *Obliques* avait consacré à Jean Genet en 1972 est réédité à mille exemplaires. (*Obliques*, 1, rue du Pontas, 26110 Nyons, distribution Distique, 150 F.)

(1) Signalons la parution, dans la collection « Librerie du XX^e siècle », de *Les Vaux* adressés par Georges Perec entre 1970 et 1982, suite de sa mort. (182 p., 69 F.)

P. Ka.

CORRESPONDANCE

Qui a inventé le point d'ironie ?

M. François Cros, de Paris 18^e et M. Thierry Miguet, de Riedelsheim (68400), ainsi que des écoliers alsaciens, se sont inquiétés, à la suite de l'article de Jean-Pierre Féroncel-Hugoz, sur Jean Sénac (« Le Monde des livres » du 1^{er} décembre) de savoir quel était le véritable inventeur du point d'ironie, attribué par nous à l'écrivain franco-alsacien disparu en 1973. Selon nos lecteurs, le Mulhousien Alcanter de Brahm (1868-1942) a, le premier, utilisé ce signe (un

point d'interrogation ouvert vers la droite) dans son ouvrage *L'ostensoir des ironies* (1899). Ce livre comprend même une note « à l'effet de lucidité (sic) en l'esprit du lecteur le point d'ironie ».

[Né en Alsace en 1926, connu pour sa probité intellectuelle, Jean Sénac n'a donc pu que réinventer le point d'ironie dont nous pensions l'honneur qu'il se croyait le véritable découvreur, sans d'ailleurs y attacher beaucoup d'importance. — J.-P. F.-H.]

MES PREMIÈRES DÉCOUVERTES
GALLIMARD

La coccinelle La couleuvre L'arabe Leuif

AGENDA

JEUDI 21 DÉCEMBRE

EXPOSITIONS

CENTRE GEORGES POMPIDOU

Place Georges-Pompidou (42-77-12-33). T.J. et mar. de 12 h à 22 h, sam. dim. et jours fériés de 10 h à 22 h.

ACCROCHAGE. Galerie du forum. Du 23 décembre au 19 février 1990.

EMILIE ALLARD. Galerie des dessins d'architecture. Côté. Jusqu'au 15 janvier 1990.

L'ATELIER ALESSI. Alberto Alessi et Alessandro Mendini : dix ans de design 1980 - 1990. Galeries des beaux-arts. Jusqu'au 22 janvier 1990.

COLLECTION DU CABINET DE LA PHOTOGRAPHIE. MINAM. Grande galerie. Jusqu'au 14 janvier 1990.

DE MATIÈRE A L'AMOUR. HUL. 3^e et 4^e étages. Entrée : 22 F. Jusqu'au 31 décembre.

DES MONDES A PART. Peuples autochtones et drogues de l'Amérique. Salle d'activités. Jusqu'au 25 janvier 1990.

DESIGN-ART UN POCAL. Atelier des enfants. Entrée : 16 F. Jusqu'au 31 janvier 1990.

DONATIONS DANIEL CORNÉ. Le regard d'un amateur. Salle d'activités. Jusqu'au 21 janvier 1990.

L'ETRIER UNIVERS DE CARLO MOLINO. Galerie du Col. Jusqu'au 29 janvier 1990.

HABITER EN EUROPE. Eupen 88. Forum. Jusqu'au 12 février 1990.

L'INVENTION D'UN ART. 180^e anniversaire de la photographie. Musée national d'art moderne. Grande galerie. Jusqu'au 1^{er} janvier 1990.

ED PASCHKE. Galeries contemporaines. Jusqu'au 11 février 1990.

GUSTAVE ROUD. Galerie de la B.P.I. Jusqu'au 5 février 1990.

EDWARD RUSCHA. Galeries contemporaines. Jusqu'au 11 février 1990.

BRAM VAN VELDE. Musée d'art moderne. Grande galerie. Jusqu'au 1^{er} janvier 1990.

VILLES NOUVELLES, NOUVEAUX PROJETS D'ARCHITECTURE. Centre d'information Col. Jusqu'au 14 janvier 1990.

Musée d'Orsay

1, rue de la Sorbonne (40-49-48-14). Mar. et dim. de 10 h à 18 h, jeu. de 10 h à 21 h 45, dim. de 8 h à 18 h. Fermé le lundi.

LOUIS-FRANÇOIS PHILIPPE BOITTE (1830-1906). UN FONDS D'ARCHITECTURE. Entrée : 23 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 4 février 1990.

L'INVENTION D'UN REGARD (1839-1918). CENT CINQUANTE-NAIÈRE DE L'ART. Photographie. 20^e étage. Entrée : 20 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 4 février 1990.

LIVRES D'ENFANTS, LIVRES D'ADULTES. Exposition. Entrée : 23 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 21 janvier 1990.

UN CRÉATEUR D'AVANT-GARDE A VIENNE : KOLOMAN MOSER (1868-1918). Exposition. Entrée : 23 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 11 février 1990.

Palais du Louvre

Entrée par la pyramide (40-20-53-17). T.J. et mar. de 12 h à 22 h (fermeture des caisses à 21 h).

ACQUISITIONS RÉCENTES DU MUSÉE

LE BEAU IDÉAL. Pavillon de la Flora. Entrée : 25 F (ticket d'entrée au musée). Jusqu'au 15 janvier 1990.

ARABESQUES ET JARDINS DE PARADIS

Collection de tapisseries d'art islamique. Hall Napoléon. Entrée : 25 F (possibilité de billets coupés avec l'entrée du musée). Jusqu'au 15 janvier 1990.

LE BEAU IDÉAL. Pavillon de la Flora

DAVID (1748 - 1825). Galerie et salle Maitre. Entrée : 35 F (prix d'entrée du musée). Jusqu'au 12 février 1990.

LÉONARD DE VINCI - LES ÉTUDES DE DRAPERIE.

25 F (possibilité de billets coupés avec l'entrée du musée). Jusqu'au 28 février 1991.

Musée d'art moderne de la Ville de Paris

12, av. de New York (47-23-61-27). T.J. et mar. de 10 h 30 à 17 h 40, mar. jusqu'à 20 h 30. Ventes commentées des jeus. à 15 h et les dim. 14 janv. à 11 h.

L'ART CONCEPTUEL, UNE PERSPECTIVE

Entrée : 15 F. Jusqu'au 18 février 1990.

KURKA, L'INVENTION D'UNE ABSTRACTION

Entrée : 15 F. Jusqu'au 18 février 1990.

SOPHIE TAEUBER, RÉTROSPECTIVE

Entrée : 15 F. Jusqu'au 18 février 1990.

Grand Palais

Av. W.-Churchill, pl. Clemenceau, ex. Gai-Eisenhower.

ARCHÉOLOGIE DE LA FRANCE. TRENTES ANS DE DÉCOUVERTES

Galeries nationales (42-89-54-10). T.J. et mar. de 10 h à 22 h, mar. jusqu'à 22 h. Entrée : 32 F, sam. : 21 F. Jusqu'au 31 décembre.

LES ENVOIS DE JACQUES LARTIGUE

Cent photographies en noir et blanc de 1904 à 1944. Galeries nationales (42-89-54-10). T.J. et mar. de 12 h à 19 h. Entrée : 12 F. Jusqu'au 30 avril 1990.

EROS GREC, AMOUR DES DIEUX ET DES HOMMES

Galeries nationales (42-89-54-10). T.J. et mar. de 10 h à 20 h. Nocturne mar. jusqu'à 22 h. Entrée : 28 F. Jusqu'au 5 février 1990.

CENTRES CULTURELS

ACQUISITIONS 1989 DU FONDS NATIONAL D'ART CONTEMPORAIN

Centre national des Arts plastiques, 11, rue Berryer (45-63-90-85). T.J. et mar. de 11 h à 18 h. Entrée : 10 F. Jusqu'au 7 janvier 1990.

AIR D'OPÉRA. Le Louvre des Antiquaires

2, place du Palais-Royal (42-67-27-00). T.J. et mar. de 11 h à 19 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 28 janvier 1990.

LES ARCHITECTES DE LA LIBERTÉ

École nationale supérieure des Beaux-Arts, 11, quai Malaquais (42-60-34-57). De 10 h à 19 h. Jusqu'au 7 janvier 1990.

LE CORBUSIER, LE POÈME DE L'ANGLE DROIT

Fondation Le Corbusier, 8, rue du Doucet-Salmon (42-60-41-53). T.J. et mar. de 10 h à 12 h 30 et de 13 h 30 à 18 h. Jusqu'au 28 février 1990.

CÉLÉBRITÉ A L'AFFICHE

Centre de célébrité dans la publicité. Bibliothèque Forney, hôtel de Sers, 1, rue du Figeac (42-78-14-60). T.J. et mar. de 10 h à 13 h 30 à 20 h. Entrée : 15 F. Jusqu'au 24 mars 1990.

COULEURS DE NERF

300 dessins de presse et d'humour. Espace AGF Richelieu, 87, rue de Richelieu (42-44-16-43). T.J. et mar. de 8 h 30 à 18 h. Jusqu'au 5 janvier 1990.

EGYPTE - EGYPT

Insatiable du monde arabe, salle d'activités, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard (40-61-38-38). T.J. et mar. de 10 h à 22 h. Entrée : 35 F. Jusqu'au 30 mars 1990.

EGYPTE - EGYPT

Forum des Halles, niveau -3, porte Lescot (40-28-27-45). T.J. et mar. de 10 h à 19 h 30. Jusqu'au 27 janvier 1990.

EGYPTE - EGYPT

Où aller ? Centre culturel suisse, 32-38, rue des Francs-Bourgeois (42-71-44-50). T.J. et mar. de 14 h à 19 h. Jusqu'au 28 janvier 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

EGYPTE - EGYPT

Centre, 36, rue Fagouard (43-22-33-47). T.J. et mar. de 10 h à 19 h. Jusqu'au 3 février 1990.

ETRATI DUMITRESCU, Galerie Art

3, rue de Metz (42-88-16-16). Jusqu'au 13 janvier 1990.

JURGEN EHRE, Galerie Planeta

Morde, 88, rue Saint-Martin (42-71-85-75). Jusqu'au 1^{er} janvier 1990.

SARAHIA ESS, FANIMA MAJMA

12, rue des Beaux-Arts (46-33-06-87). Jusqu'au 6 janvier 1990.

MATTIA CLARK, THOMAS RUFF, Galerie Lange-Sakomori

57, rue du Temple (42-78-11-71). Jusqu'au 6 janvier 1990.

WALKER EVANS, Franc Montpans

135, rue de Rennes (46-44-39-72). Jusqu'au 6 janvier 1990.

JÉRÔME FOUCHARD, Galerie Claudine Papillon

59, rue de Turenne (40-28-88-80). Jusqu'au 27 janvier 1990.

LUCIO FONTANA, Galerie Karsten Gröve

5, rue Debelleyme (42-77-19-35). Jusqu'au 6 février 1990.

OLIVIER GAGNIÈRE, KECICH TAHARA

Galerie Adrien Maignet, 42, rue du Bac (45-48-45-15). Jusqu'au 13 janvier 1990.

GENEVIÈVE GALLI, Galerie Astar

140, bd Haussmann (45-42-13-10). Jusqu'au 19 janvier 1990.

ALEXANDRE GIBERNAU, Galerie de Paris

8, rue du Port-de-Lodi (43-25-42-53). Jusqu'au 6 janvier 1990.

GILLET GALLI, Galerie de Paris

21, rue Guénégaud (43-54-67-01). Jusqu'au 14 janvier 1990.

GOUJOU, Galerie Claude Bernard

7, rue de la Chapelle (42-25-97-07). Jusqu'au 20 janvier 1990.

JEFF GRAY, PATRICK CHAUVEAU

TONY SOULE, Espace Poissy, 14, rue de Poissy (48-34-77-99). Jusqu'au 30 janvier 1990.

VINCENT GUINO, Galerie la Maitre

3, quai Montebello (43-54-38-79). Jusqu'au 5 janvier 1990.

ALBERT HADJIBANEV, Galerie Pierre Riches

28, rue de Bourgogne (45-51-00-85). Jusqu'au 6 janvier 1990.

JEAN-PAUL HUFTEL, Galerie Darnet

et Dominique Zuercher, 19, rue de l'Abbe-Grégoire (45-48-10-22). Jusqu'au 20 janvier 1990.

DANIEL HUMAIN, KECICH TAHARA

FANOFF, Galerie Enval, 18, rue de Seine (43-54-73-49). Jusqu'au 13 janvier 1990.

CRISTINA KLEISS, Galerie Ghislaine Hussenot

5 bis, rue des Glaciers (48-57-80-81). Jusqu'au 10 janvier 1990.

POUSTET, Galerie D-M, Savar

99, rue Quincampoix (48-04-50-61). Jusqu'au 27 janvier 1990.

MARCEL JEAN, Galerie 1900-2000

8, rue Bonaparte (43-54-80-20). Jusqu'au 30 janvier 1990.

YOUNG JELTOV, Galerie Denise Renard

196, bd Saint-Germain (42-22-77-57). Jusqu'au 27 janvier 1990.

MERLIN JOUVET, Galerie Jacqueline Folman

Beaillé, 8, rue Popincourt (42-00-87-71). Jusqu'au 10 janvier 1990.

KHOA PHAM, Travaux sur papier

Galerie Jacob, 28, rue Jacob (46-39-96). Jusqu'au 30 décembre.

PAUL KLES, Dessins de 1913 à 1938

Galerie Genna Seta, 29, rue de l'Université (42-22-41-53). Jusqu'au 31 décembre.

WILLIAM KLEN, Closes up

Galerie Zabludov, 37, rue de Valenciennes (43-54-37-47). Jusqu'au 4 janvier 1990.

SERGE KJAVING, Galerie Daniel Tompion

1, Impasse Beaubourg (42-72-14-10). Jusqu'au 30 décembre.

MAURICE LEMAITRE, Galerie de Paris

6, rue du Port-de-Lodi (43-25-42-53). Jusqu'au 7 janvier 1990.

SOL LEWITT, Galerie Gilbert Brownstone

et Cie, 9, rue Saint-Gilles (42-78-43-21). Jusqu'au 3 janvier 1990.

ALFRED MANESSIER, Galerie de France

50-52, rue de la Verrerie (42-74-38-00). Jusqu'au 6 janvier 1990.

HENRI PROSL, Galerie Convergences

39, rue des Archives (42-78-57-45). Jusqu'au 13 janvier 1990.

PANCHO QUIRIZ, Galerie du Dragon

19, rue du Dragon (45-48-24-18). Jusqu'au 13 janvier 1990.

RIVADONEL, Galerie Albert Loeb

12, rue des Beaux-Arts (46-33-06-87). Jusqu'au 6 janvier 1990.

SURVAGE, Galerie la Pocharde

11, rue Solvay (43-54-89-03). Jusqu'au 10 janvier 1990.

LES TABLEAUX RÉCENTS DE BROTO

Galerie Adrien Maignet, 46, rue du Bac (45-48-45-15). Jusqu'au 13 janvier 1990.

KECICH TAHARA, Galerie Aline Vidal

70, rue Bonaparte (43-54-89-03). Jusqu'au 6 janvier 1990.

TEN, Galerie Médica

26, place des Vosges (48-87-11-82). Jusqu'au 10 janvier 1990.

TENDANCES HYPER RÉALISTES CONTEMPORAINES

Matignon, 23-33, av. Matignon (42-65-04-33). Jusqu'au 31 janvier 1990.

ALAIN THOMAS, Galerie Wally Fendley

et, av. Matignon (42-25-70-74). Jusqu'au 20 janvier 1990.

TRAIT D'UNIFORME SUR TONNES DE MATIÈRES

Galerie Daniel Delamar, 36, avenue Matignon (42-88-14-18). Jusqu'au 15 janvier 1990.

TROIS MATIÈRES ESPAGNOLES DU XX^e SIÈCLE

Pablo Picasso, Juan Miró, Antoni Tàpies, Galerie Urban, 22, av. Matignon (42-65-21-34). Jusqu'au 21 janvier 1990.

JACQUES TURBELL, Galerie Promart

et, av. Matignon (42-65-21-34). Jusqu'au 21 janvier 1990.

TWOBELY, Galerie Di Moe

5, rue des Beaux-Arts (43-54-10-98). Jusqu'au 23 décembre.

AGENDA

CARNET DU MONDE

Naissances

— Adeline GROSJEAN
et
Jean-Yves HUCHET

ont la joie d'annoncer la naissance de

Adrienne,

le 8 décembre 1989.

7, passage Etienne-Delaunay,
75011 Paris.

— Anne-Karoline et Charles-Henry
font part de la naissance de

Charles-Xavier BEKUS-SORET,

le 22 octobre 1989.

Route du Golf,
50290 Bréville-sur-Mer.

Décès

— M^{me} Claude Avril.

Les enfants, petits-enfants,
et la famille,

ont le chagrin de faire part du décès de

M. Claude AVRIL,

conseiller commercial

des relations économiques extérieures,

survenu le 16 décembre 1989, à l'âge

de cinquante-neuf ans.

213, avenue de Choisy,
75013 Paris.

— Los Angeles, Berkeley, Paris.

La famille Barzman

fait part du décès de

Ben BARZMAN,

officier des Arts et des Lettres,

survenu à Los Angeles, le 15 décembre

1989.

1738 N. Ogden,
Ca 90046 Hollywood.

— M^{me} Henry Baron.

M. et M^{me} Gilles Descombes,

M^{me} Christiane Zarzycka,

M. et M^{me} Louis Campion,

leurs enfants et petits-enfants,

Et toute la famille,

ont la douleur de faire part du décès de

M. Henry BARON,

officier de la Légion d'honneur,

commandeur des Palmes académiques,

professeur agrégé de l'université,

maire-adjoint honoraire

de Neuilly-sur-Seine.

La cérémonie religieuse sera célé-

brée le mardi 26 décembre, à 13 h 30,

à la chapelle de la Vierge, Saint-Pierre de Neuilly,

90, avenue Achille-Peretti.

11 bis, rue Berteaux-Dumas,

92200 Neuilly-sur-Seine.

13 bis, rue de Chartres,

92200 Neuilly-sur-Seine.

— M^{me} Anne-Marie Berakha,

née Sudria.

Les familles Bracha, Sudria, Docoul

et Raffat,

ont le regret d'annoncer le décès de

docteur Nissim BERAKHA,

né en 1910 à Kustendil (Bulgarie).

L'inhumation aura lieu le jeudi

21 décembre, à 16 h 45, au cimetière de

l'Ouest à Perpignan (Pyrénées-

Orientales).

— M^{me} Germaine Digout,

sa sœur,

M. et M^{me} Jacques Digout,

ses neveux et nièces,

M^{me} Eugène Arnaud,

M^{me} Harold Neel,

M^{me} Michel Baudry,

ses belles-sœurs,

ses neveux et nièces,

La famille Kischbacher,

ont la douleur de faire part de la mort de

M^{me} André KISCHBACHER,

née Madeline Gattelier,

décédée à Sèvres, le 17 décembre 1989,

dans sa quatre-vingt-dixième année.

L'inhumation, selon sa volonté, aura

lieu au cimetière de Valenton (Val-

de-Marne), le mardi 26 décembre, à

14 h 15.

25 bis, rue de Brancas,

92310 Sèvres.

— M^{me} Jean Kauffmann,

Lise et Jean-Pierre Minot,

leurs enfants et petits-enfants,

Gilberte et Pierre Durand

et leurs enfants,

Claude et Gilbert Gros-Radenet

et leurs enfants,

Danielle et Dominique Planchon

et leurs enfants,

Brigitte et Dominique Lusigny

et leur fils,

son épouse, ses enfants, petits-enfants

et arrière-petits-enfants,

ont la tristesse de faire part du décès de

M. Jean KAUFFMANN,

ancien élève de l'Ecole polytechnique,

ingénieur ESE,

survenu à Neuilly, le 16 décembre

1989.

Cet avis tient lieu de faire-part.

— Suzanne Page.

L'ensemble du personnel du Musée

d'art moderne de la ville de Paris.

Et la société des amis du Musée,

ont la grande tristesse d'annoncer le

décès de leur collègue et ami, l'artiste

Pierre LE CLERC,

collaborateur à l'ARC depuis 1976,

survenu le 18 décembre 1989, à Paris,

et s'unissent par la pensée à sa famille.

Nos pensées, témoignages d'une

réunion sur les inscriptions de « Carat

du Monde », sont prêtes de rejoindre à

leur envol de texte une des dernières

pages pour justifier de cette qualité.

— Le président de l'université de

Provence (Aix-Marseille-1),

a la tristesse de faire part du décès de

M. Jean-Pierre GAYDA,

professeur à l'université,

directeur de l'unité associée

Electronique des milieux condensés.

— Hélène et Georges Himelfarb,

Catherine Hirsch

et leurs enfants,

Rosette et Henri Michel,

sa sœur et son beau-frère,

Elia et Nicole Parroy,

ses belles-sœurs,

Marthe et Gilles Brion,

Alexandre et Marie Himelfarb,

Constance et Pierre Matet,

ont la douleur de faire part du décès de

M. Michel-Léon HIRSCH,

ancien élève de l'Ecole polytechnique,

ingénieur ESE,

survenu à Paris, le 15 décembre

1989.

Selon sa volonté, son corps a été

donné à la médecine.

Palmas, 12310 Lissac.

699, rue Baro de Campion,

Sao-Paulo (Brésil).

76, rue de Picpus,

75012 Paris.

15, rue Georges-Pitard,

75015 Paris.

15, rue de la Comédie,

Saladell (Barcelone, Espagne).

13, rue Pierre-Danovs,

1, rue Froide,

14000 Casan.

Le 1989, Michel-Léon Hirsch fut

d'abord instituteur puis professeur de lettres.

Boursier à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie, il fut directeur de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

trie à l'école de l'enseignement de l'indus-

— Anne-Marie et Francis Desoubert,

Oliver, Isabelle

et Christine Desoubert,

Ghislain et Marie-Catherine Philippe,

Joël et Nicolas Philippe,

Catherine et Michel Thibault,

Christophe, Pierre

et Laurent Thibault,

Et toute la famille,

ont la douleur de faire part du décès de

docteur Germain PHILIPPE,

chevalier de la Légion d'honneur.

endormi dans la paix du Seigneur, le

19 décembre 1989, dans sa quatre-vingt-

quatrième année.

La cérémonie religieuse sera célébrée

le vendredi 22 décembre 1989, à

15 h 30, en la chapelle du centre hospi-

talier de Saint-Germain-en-Laye.

Ni fleurs ni couronnes.

17, rue de Noailles,

78100 Saint-Germain-en-Laye.

— M. Francis TAVARES,

son père,

M. et M^{me} Frank TAVARES,

M. et M^{me} Ernest TAVARES,

ses frères et belles-sœurs,

ses neveux et nièces,

ont la profonde douleur de faire part du

décès de

M. Edward TAVARES,

survenu à Meaux, le 15 décembre 1989,

dans sa cinquante-quatrième année.

Les obsèques auront lieu à 15 heures,

le 22 décembre, en l'église St-Thérèse, à

Gibraltar, suivies de l'inhumation au

cimetière de Meaux.

Priez pour lui.

Leon Housé,

1, Secretary's Lane,

Gibraltar.

— Nous apprenons le décès de

Sonia de WILDE,

ancienne journaliste politique,

survenue à Paris, le 21 décembre.

[Sonia de Wilde, née le 5 janvier 1907, avait

été secrétaire parlementaire de M. Gabriel Jullien,

ministre de l'Intérieur sous la IV^e République,

puis chef du service de presse de Fernand

Mendès France lorsque celui-ci est devenu

président du conseil en 1954. Très proche du chef

du gouvernement en très dévouée à sa cause,

Sonia de Wilde était aussi une porte-parole

analytique. Devenue journaliste

parlementaire, elle a collaboré à l'Agence

centrale de presse et donné des éditions

journalières à la Montagne et au République

matin. Passionnée par la politique, elle a écrit

et publié des « confessions » du Parlement. Sonia

de Wilde était une journaliste reconnue.]

— Nous apprenons le décès de

Sonia de WILDE,

ancienne journaliste politique,

survenue à Paris, le 21 décembre.

[Sonia de Wilde, née le 5 janvier 1907, avait

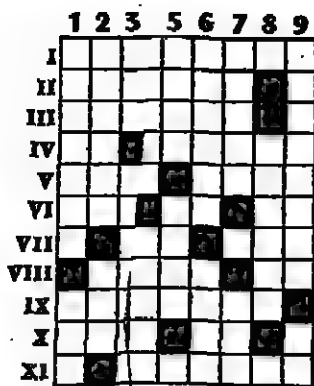
été secrétaire parlementaire de M. Gabriel Jullien,

ministre de l'Intérieur sous la IV^e République,

AGENDA

MOTS CRISÉS

PROBLÈME N° 5158



X. Marche en se dénigrant. Nota.

XI. Durs et difficiles à entendre.

VERTICALEMENT

1. Homme d'action. Beau coup.
2. Certains sortent du café.
3. A ses champions.
4. Joignaient le geste à la parole. Avait du verbe.
5. Qui ont peut-être perdu la « mise ». Fut vu d'un très mauvais œil.
6. Est bien couvert. A soulevé du monde près de lui.
7. Est à la porte. Cité.
8. Où certains ne se gênent pas pour faire des observations.
9. Pousse à repousser. Hic.

HORISONTALEMENT

I. Est appelé à mettre souvent la main sur le pied. — II. D'un goût tel que l'on peut en avoir l'appétit coupé. — III. Servait plus ou moins. — IV. Qui n'est donc pas à revir. Son succès est limité. — V. Cris des lions. Font rêver. — VI. Où Vatel n'évoque pas un mauvais souvenir pour les Français. Passe entre les autres. Note. — VII. Pour le faire tirer par les oreilles. A pu ou moins de mètres selon sa force. — VIII. Étaient sur le pavé visible sur certaines chaînes. — IX. Fait baver. —

Solution du problème n° 5157

Horizontalement

- I. Lambiner. — II. Abordage. — III. Virée. — IV. Aménager. — V. Né. — VI. Idée. — VII. Né. — VIII. Né. — IX. Né. — X. Né. — XI. Né.

Verticalement

1. Lavandières. — 2. Abîmées. — 3. Mora. — 4. Bré. — 5. Idée. — 6. Né. — 7. Égée. — 8. Reprises. — 9. St. — 10. St. — 11. St.

GUY BROUTY

TALOTAC LISTE OFFICIELLE DES SOMMES À PAYER AUX BILLETTS EXTRA

Le numéro **8 0 1 6 4 3** gagne **4 000 000,00 F**

Les numéros approchant aux	gagnent
0 0 1 6 4 3	5 0 1 6 4 3
1 0 1 6 4 3	6 0 1 6 4 3
2 0 1 6 4 3	7 0 1 6 4 3
3 0 1 6 4 3	8 0 1 6 4 3
4 0 1 6 4 3	9 0 1 6 4 3

Les numéros approchant aux	gagnent
8 1 1 3	8 0 8 6 4 3
8 2 1 3	8 0 8 6 4 3
8 3 1 3	8 0 8 6 4 3
8 4 1 3	8 0 8 6 4 3
8 5 1 3	8 0 8 6 4 3
8 6 1 3	8 0 8 6 4 3
8 7 1 3	8 0 8 6 4 3
8 8 1 3	8 0 8 6 4 3
8 9 1 3	8 0 8 6 4 3
9 0 1 3	8 0 8 6 4 3
9 1 1 3	8 0 8 6 4 3
9 2 1 3	8 0 8 6 4 3
9 3 1 3	8 0 8 6 4 3
9 4 1 3	8 0 8 6 4 3
9 5 1 3	8 0 8 6 4 3
9 6 1 3	8 0 8 6 4 3
9 7 1 3	8 0 8 6 4 3
9 8 1 3	8 0 8 6 4 3
9 9 1 3	8 0 8 6 4 3

Les numéros approchant aux	gagnent
1 6 4 3	4 000,00 F
6 4 3	400,00 F
4 3	200,00 F
3	100,00 F

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

Les numéros approchant aux	gagnent
2 7 19 36 38 43	30

RADIO-TÉLÉVISION

Les programmes complets de radio et de télévision sont publiés chaque semaine dans notre supplément du samedi daté dimanche-lundi. Signification des symboles : ▶ Signalé dans « Le Monde radio-télévision » □ Film à éviter ■ On peut voir ■■ Ne pas manquer ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.

Jeudi 21 décembre

TF 1

- 20.35 L'adoption... Sauvez l'amour. Soirée spéciale animée par Patrick Sabatier et Martine Altier-Régault.
- 23.10 Documentaire : Les débris de l'océan.
- 0.05 Journal, Météo et Bourse.
- 0.25 Série : Mémoires.
- 0.45 Série : Mémoires.
- 1.10 TF 1 nuit.
- 1.50 Feuilleton : c'est déjà demain.
- 2.10 Info revue.

A 2

- 20.35 Le grand échiquier. Émission présentée par Jacques Chancel. Thème : « Les fêtes de Noël ». 22.20 Journal et Météo.
- 22.25 Flash d'informations.
- 22.30 Magazine : L'œil en coulisses. De Fabienne Pascaud, Martine Chausson et Georges Fauriol.
- 22.35 Quand je serai grand. Alain Corneau.
- 23.30 Informations : 24 heures sur la 2.
- 23.50 Météo.
- 23.52 Solzrante secondes.
- 23.55 Documentaire : L'esprit des lois.
- 0.50 Du côté de chez Fred (rediff.).

FR 3

- 20.35 Cinéma 16 : Le front dans les nuages. Téléfilm de Paul Vecchiali, d'après le roman d'Hervé Tanguy, avec André Girard, Danielle Darrieux.
- 22.20 Journal et Météo.
- 22.45 Cinéma : Brésili ■■ Film britannique de Terry Gilliam (1984). Avec Jonathan Pryce, Robert De Niro, Michael Palin.
- 1.00 Série : Mémoires.
- 1.15 Musique : Cocktail de nuit.

CANAL PLUS

- 20.30 Cinéma : Les Enfants de Salem ■■ Film américain de Larry Cohen (1987). Avec Michael Moriarty, Samuel Fuller, Ricky Addison.
- 22.05 Flash d'informations.
- 22.15 Cinéma : Sans unique ■■ Film américain de Roger Donaldson (1987). Avec Kevin Costner, Gene Hackman, Sean Young (v.o.).
- 0.05 Cinéma : Double violence ■■ Film américain de Uli Lommel (1981). Avec Suzanne Lory, Robert Walker, Bibi Stenier.
- 1.25 Cinéma : Le Vent des Auries ■■ Film algérien de Mohamed Ladjad-Hamini (1987). Avec Kattoun, Mohamed Chouh, Hassan Hamani.

LA 5

- 20.40 Téléfilm : Des filles craquantes.
- 22.20 Série : Deux filles à Miami.
- 23.20 Magazine : Désir.
- 0.00 Journal de minuit.
- 0.05 La nuit de la francophonie. Spectacle enregistré au Palais des Congrès, le 24 novembre. Avec Léo Ferré, Maxime Le Forestier, Kassav, Patricia Kase, Bernard Hella, Michel Riv.
- 1.00 Le calvaire d'un jeune homme impeccable (rediff.).
- 2.35 Thierry la Fronde.
- 2.55 Le journal de la nuit.

M 6

- 20.30 Cinéma : Duel dans le Pacifique.

- 22.10 Série : Brigade de nuit.
- 23.05 Série : Médecins de nuit.
- 23.55 Six minutes d'informations.
- 0.00 Midnight chaud.
- 1.00 Rediffusions.

LA SEPT

- 20.35 Téléfilm : L'argent (2^e partie). De Jacques Rouffio.
- 22.00 Magazine : Mégamix.
- 22.30 Spectacle : Bleu, blanc, Gouda.
- 23.25 Je me souviens des années 80.
- 23.30 Cinéma : M. le Meurtre ■■ Film allemand de Fritz Lang (1931). Avec Hans Loni.
- 1.10 Documentaire : Image par image. M. le Meurtre. De Jean-Louis Bally, Marikito Suzuki et Jean Douchet.

FRANCE-CULTURE

- 20.30 Le théâtre de l'Europe des Douze. L'Irlande. Dany, les citoyens d'honneur, de Brian Friel.
- 21.30 Profils perdus. Jacques Doniol-Valerón.
- 22.40 Nuits magnétiques. Locarno, désert ?
- 0.05 Du jour au lendemain.
- 0.50 Musique : Coda, Africa.

FRANCE-MUSIQUE

- 20.30 Concert (en direct de la basilique Sainte-Cécile). Via crucis (extra). Sur la tombe de Richard Wagner, de Liszt ; Pari intervallo, de Pärt ; Jeu, erbe de dieu pour chœur à capella. Les choristes, de Vivier ; Antiphonie sur le nom de Jésus pour chœur à capella de Scelsi ; Sept moines pour chœur à capella. Livre pour orgue op. 131 et op. 284 de Casella ; De profonde pour chœur et orgue de Pärt, par Pierre Boulez, orgue, et Les jeunes solistes, dir. Rachid Sefi.
- 23.07 L'invité du soir. Semyon Bychkov, chef d'orchestre.

Vendredi 22 décembre

TF 1

- 13.35 Feuilleton : Les feux de l'amour.
- 14.20 Téléfilm : Cigalon. De Georges Folgoas, d'après Marcel Pagnol, avec Michel Galabru, Roger Carat.
- 15.55 Club Dorothea Noël.
- 18.00 Série : Hawaii, police d'Etat.
- 18.55 Avis de recherche.
- 19.00 Feuilleton : Santa-Barbara.
- 19.25 Jeu : La roue de la fortune.
- 20.00 Journal, Météo et Tapie vert.
- 20.35 Variétés : Avis de recherche. De Patrick Sabatier. Invité : Enrico Macias.
- 22.30 Variétés : Et si on se disait tout !
- 23.30 Variétés : Et puis quoi encore !
- 0.35 Journal, Météo et Bourse.
- 0.55 Série : Intrigues.
- 1.25 Série : Des agents très spéciaux.
- 2.10 Info revue.

A 2

- 13.45 Série : Falcon Crest.
- 14.15 Cinéma : La Reine Margot ■■ Film français de Jean Marbais (1954). Avec Jeanne Moreau, François Rosay.
- 16.05 La planète magique.
- 17.25 Série : Les voisins.
- 17.50 Série : Mec Gyver.
- 18.40 Jeu : Des chiffres et des lettres.
- 19.00 Série : Top models.
- 19.20 Jeu : C'était quand ? (et à 19.55).
- 19.25 Jeu : Dessinez, c'est gagné !
- 20.00 Journal et Météo.
- 20.35 Variétés : Eclats de rires. Avec Sylvie Joly, Guy Béart, Jean-Marie Rigot, Didier Guen, Pierre Palmade, Seymour Brussel, Anne Roussel, Laurent Spivak, Annie Grégorio, Guy Lachyrie, l'école internationale de rock, l'école de comédie musicale de la Sorbonne. Des sketches de grands comiques.
- 21.25 Jeu : C'était quand ?
- 21.30 Apostrophes. Grand standing. Avec Bernard Larcy (la Grande Histoire du cinéma), Serge Sudo (Chaplin), André Brasseur (Stalin), Léo Moulin (Les Lézards de la table - Une histoire culturelle du manger et du boire), Eustache Kossakowski (Lumière de Chateaufort), Pierre Heber (Branco).
- 22.47 Quand je serai grand. Jean-Edern Hallier.
- 22.50 Journal et Météo.
- 23.07 Solzrante secondes. Ser, artiste.
- 23.10 Cinéma : Diva ■■ Film français de Jean-Jacques Beineix (1980). Avec Wilhemina Wiggins Fernandez, Frédéric André, Richard Bohringer.

Audience TV du 20 décembre 1989 (BAROMÈTRE LE MONDE/SORES-NIELSEN)

HORAIRE	FOYERS AVANT-REGARDE (A TV en %)	TF 1	A 2	FR 3	CANAL +	LA 5	M 6
19 h 22	60,3	26,5	3,4	21,0	3,4	4,9	3,3
19 h 45	63,1	27,2	11,6	12,0	4,9	2,2	5,0
20 h 16	73,9	29,7	17,2	12,8	2,7	6,3	4,7
20 h 55	71,4	30,7	18,9	3,1	5,8	10,7	4,6
22 h 08	58,3	32,7	6,1	2,3	3,8	8,8	4,9
22 h 44	29,5	6,6	8,4	2,7	0,9	4,3	6,6

FR 3

- 13.30 Magazine : Regards de femme.
- 14.00 Flash d'informations.
- 14.03 Documentaire : Splendeurs sauvages.
- 14.30 Magazine : La vie à cœur.
- 15.00 Feuilleton : A cœur ouvert.
- 15.25 Flash d'informations.
- 16.03 Magazine : Télé-Caroline.
- 16.40 Téléfilm : Souppes. Huchot, avec Anthony Andrieu.
- 18.15 Série : Max folles. A Max est charitable.
- 18.30 Jeu : Questions pour un champion.
- 19.00 Le 19-20 de l'information.
- 19.55 Les contes de Noël.
- 20.05 Jeu : La classe.
- 20.30 RMC.
- 20.35 Magazine : Thalassa. Beau temps sur l'archipel des Açores, de Jean Lohmes et Dominique Duchateau.
- 21.30 Série : La renouée d'Armand Lupin.
- 22.30 Journal et Météo.
- 22.55 Documentaire : Moscou-Vladivostok. 2. La force des livres, de F.-M. Rabreau.
- 23.40 Série : Max folles.
- 23.55 Musique : Cocktail de nuit.

CANAL PLUS

- 13.30 Cinéma : Jardins de pierre ■■ Film américain de Francis F. Coppola (1987). Avec James Caan, Anjelica Huston, James Earl Jones.
- 15.25 Cinéma : Bugsy Malone ■■ Film britannique d'Alan Parker (1976). Avec Scott Bejo, Jodie Foster, Florie Dugger.
- 16.55 Documentaire : Sur la piste de l'animal le plus secret. La Caméra.
- 17.25 Cebou cadin.
- 18.15 Dessins animés : Ça cartoon.
- 18.30 Top album.
- 19.20 Magazine : Nulle part ailleurs.
- 20.30 Téléfilm : Au plus loin de l'oubli. De George Hillier, avec Michael York, Sigrid Thornton.
- 22.30 Magazine : Exploits.
- 22.50 Flash d'informations.
- 23.00 Cinéma : le Bamba ■■ Film américain de Luis Valdez (1986). Avec Lou Diamond Phillips, Essi Morales, Rosana De Soto.
- 0.45 Cinéma : Merveilleux ■■ Film français de Mohamed El Khatib (1988). Avec Pierre Richard, Bernard Blier, Jacques Villeret.

LA 5

- 13.30 Série : 200 dollars plus les frais.
- 14.30 Série : L'inspecteur Derrick.

- 15.30 Série : Le renard.
- 16.45 Dessins animés.
- 18.50 Journal images.
- 19.00 Série : Happy Days.
- 19.30 Le bar des ministères.
- 20.00 Journal.
- 20.30 Drôles d'histoires.
- 20.40 Série : Super polar. Guéule d'amaque, de Joli Série, avec Hugues Quester, Philippe Rouleau.
- 22.20 Magazine : Reporters.
- 22.25 Téléfilm : Conflit fraternel. De Hans Schatz, avec Karl-Heinz von Hassel.
- 0.00 Journal de minuit.
- 0.05 Conflit fraternel (suite).
- 1.00 Téléfilm : Quel de l'étranger. De Bormy Tioulong, avec Vania Vilers, Daniel Gelin.
- 2.45 Série : Thierry la Fronde.
- 3.10 Le journal de la nuit.

M 6

- 13.20 Série : Madame est servie (rediff.).
- 13.45 Feuilleton : La clinique de la Forêt-Noire.
- 17.05 Série : L'homme de fer.
- 18.05 Variétés : Multitop.
- 18.30 Série : Campus show.
- 19.00 Série : Magnum.
- 19.54 Six minutes d'informations.
- 20.00 Série : Madame est servie.
- 20.30 Téléfilm : Scandale au pénitencier. De Mel Daniels, avec Paul Michael Glaser, Linda Kasey.
- 22.05 Série : Brigade de nuit.
- 23.00 Série : Médecins de nuit.
- 23.50 Capital.
- 23.55 Six minutes d'informations.
- 0.00 Sexy clip.
- 0.30 Musique : Mano Negra, puta's fever.
- 1.30 Rediffusions. Multitop : La bataille des Ardennes (S. Nute) ; Médecins de nuit : Quand la science mine l'enquête ; Culture pub : Parcours santé.

LA SEPT

- 18.00 Méthode Victor : Anglais.
- 18.30 Documentaire : Effetto Omi.
- 18.45 Série : Brava.
- 19.30 Je me souviens des années 80.
- 19.35 Téléfilm : L'argent (1^{re} partie). De Jacques Rouffio.
- 19.00 Magazine : Imaginaire.
- 19.30 Documentaire : Cent enfants attendant en train. D'Agner Ignacio.
- 20.30 Je me souviens des années 80.
- 20.35 Documentaire : Héloïse s'en va-t-en rêve.
- 21.30 Documentaire : Katia et Volodia. De Dominique Delouches.
- 22.30 Documentaire : Loxin Shaman. De Christoph Gierke.
- 23.30 Je me souviens des années 80.
- 23.35 Cinéma : Playtime ■■ Film français de Jacques Tati (1976).

FRANCE-CULTURE

- 20.30 Radio-archives. Quel des bruns.
- 21.30 Musique : Black and blue.
- 22.40 Nuits magnétiques. Locarno, désert.
- 0.05 Du jour au lendemain.
- 0.50 Musique : Coda, Africa.

FRANCE-MUSIQUE

- 20.30 Concert (donné le 24 novembre au Grand Auditorium) : Oboon, ouverture, de Weber ; Concerto pour cor et orchestre, n° 3 en mi bémol majeur K 447 de Mozart ; Symphonie n° 4 en ut mineur op. 43 de Chostakovitch par l'Orchestre philharmonique de Radio-France, dir. Marek Jankowski ; sol : Paul Minck, cor.
- 22.20 Musique légère.
- 23.07 Le livre des meslanges.
- 0.30 Poissons d'or.

Galerie TENDANCES
103, rue Quincampoix, 75003 Paris - Tel. (1) 42 79 61 79 - Fax 42 76 12 75

ESTEVE
Estampes
16 novembre - 23 décembre
Ouvert du lundi au samedi de 14 h à 19 h

COMMUNICATION

La grève des ouvriers CGT paralyse la distribution de la presse

Un espoir de règlement aux NMPP ?

Le conflit le plus dur qu'ait connu la presse parisienne depuis les grèves de décembre 1978 au Parisien libéré est entré dans son sixième jour. Jeudi 21 décembre, la distribution des quotidiens nationaux et des périodiques était toujours entravée par la grève de la section CGT des Nouvelles Messageries de la presse parisienne (NMPP).

Mardi 20, les éditeurs de la presse parisienne ont décidé à l'unanimité, en dehors de l'humanité, de mettre en place avec les NMPP « un service de distribution de secours » et, compte tenu des « actes inqualifiables de vandalisme » qui s'étaient produits la nuit précédente — destruction d'exemplaires du Parisien, dispersion de ceux du Quotidien de Paris — de demander la protection des pouvoirs publics.

La Monde, dont la distribution du numéro de mercredi (dont jeudi) était empêchée par des militants de la CGT, a engagé une action en référé auprès du tribunal de Crésail

(Val-de-Marne) pour obtenir l'intervention des forces de l'ordre à son imprimerie d'Ivry-sur-Seine.

Dans la nuit de mercredi à jeudi, des incidents ont éclaté entre grévistes de la CGT et non-grévistes dans un centre de distribution du dix-septième arrondissement de la capitale, mis en place par la direction des NMPP. Selon M. Bernard Molano, directeur aux NMPP, « un commando de la CGT, casqué et armé de barres de fer, a agressé les non-grévistes, en blessant quatre légèrement, dont un qui a été transporté à l'hôpital Bichat ». La direction des NMPP a décidé de porter plainte.

Dans l'après-midi du mercredi 20, le Comité intersyndical du Livre parisien (CILP) et sa section CGT Messageries ont rejeté la responsabilité du conflit sur les éditeurs de presse et la direction des NMPP en les accusant de « ne pas respecter le protocole d'accord signé le 15 novembre ». Les responsables du Livre CGT et de sa section NMPP ont appelé à une manifestation devant le

siège des Messageries, rue Réaumur à Paris, en fin de matinée jeudi.

Malgré cette situation tendue, quelques espoirs de règlement du conflit sont apparus. Le syndicat juge maintenant que le problème de la prime de 8 000 francs annuels n'est plus l'enjeu principal des négociations. Il s'agit en revanche de la fermeture de l'atelier régional des messageries de Caen, de celles, en cours, de Roubaix et de Poitiers, et des problèmes d'emploi qu'elles posent. Il indique aussi que le problème des heures supplémentaires — 450 000 heures par an selon lui — devrait être réglé par une embauche de trois cents personnes. Il s'agit enfin des velléités de sortie du système des NMPP que manifestent certains grands éditeurs parisiens, ce qui mettrait « en danger les plus petits titres ».

A la demande des deux parties, syndicat et éditeurs, M. Bernard Wouts, administrateur général du Monde et président de la Coopérative des quotidiens parisiens, qui

a assuré le suivi de ces accords, devra être désigné comme médiateur, pour retrouver le fil de la négociation.

Les réactions au conflit sont de plus en plus nombreuses. Pour M. André Lajoinie, président du groupe communiste à l'Assemblée nationale, « le patronat doit négocier avec les grévistes ». M. Alain Juppé, secrétaire général du RPR, a jugé « paradoxale » la « sévie » du privilège du monopole dont jouit la CGT dans la presse. M. Michel François, député socialiste et résident du groupe d'études d'aides à la presse à l'Assemblée nationale, a insisté sur « la nécessité d'associer les personnels aux mutations technologiques » mais a noté qu'il ne serait pas inique de voir le monopole syndical de la CGT sur l'édition remis en question. M. Marc Blouin, secrétaire général de Force ouvrière, et M. Paul Marchetti, secrétaire général de la CGC, ont appelé à un premier ministre, M. Michel Rocard, afin que ce monopole soit revu.

Y.-M.L. et J.-F.L.

2,7 milliards de journaux par an

Peu connues du public, les Nouvelles Messageries de la presse parisienne (NMPP) constituent un des rouages essentiels de la presse écrite. La distribution des journaux peut être assurée par quatre modes de diffusion : la poste, chargée des abonnements ; le portage à domicile des exemplaires, réalisé principalement par des titres régionaux comme les Dernières Nouvelles d'Alsace, Ouest-France, ou la Voix du Nord, mais aussi, dans des proportions moindres, en développement, par des titres nationaux comme le Monde ou le Figaro ; le transport par route grâce à des sociétés dépendant des journaux — c'est le cas de Ouest-France — et enfin les maisons de la presse et les kiosques. Seule cette dernière forme de vente au numéro est du ressort des sociétés coopératives de messageries. Leur création date de 1947. Parmi les nombreuses messageries créées à cette époque, subsistent encore, en province, la SAEM Transport-Presse, les Messageries lyonnaises de presse et Rhône-Alpes Diffusion.

Les Nouvelles Messageries de la presse parisienne sont, de loin, la plus importante de ces sociétés coopératives. Issues des réflexions nées au sein de la Résistance, elles ont vu le jour sous l'impulsion de la Fédération nationale de la presse française et de la commission de la presse de l'Assemblée nationale. Cette dernière élaborera le texte de la loi du 2 avril 1947 « relative au statut des entreprises de groupage et de distribution des journaux et publications périodiques » grâce au rapport remis par le député Robert Bichet, qui laissa son nom à cette loi.

La loi Bichet représente un progrès considérable par rapport aux pratiques antérieures. Au dix-neuvième siècle, en vertu de la loi du 29 juillet 1831 sur la liberté d'édition et de diffusion, les éditeurs de presse pouvaient distribuer leurs journaux par leurs propres moyens ou par des sociétés appelées déjà « messageries ». Ces sociétés étaient régies par le droit commercial classique : elles pouvaient accepter ou refuser de distri-

« Libération » estime que son existence est menacée

« La grève qui a éclaté vendredi nous dépasse. Quotidien indépendant, contrôlé par ses salariés, Libération est sévèrement atteint par le conflit qui oppose la direction et les syndicats des NMPP », ont indiqué, dans un communiqué paru le 21 décembre dans leurs colonnes, les journalistes et les employés de Libération. « La nature et la durée du conflit menacent désormais l'existence même du journal, qui n'a pas d'autre soutien que ses ventes pour continuer à vivre. Libération ne peut en supporter longtemps les conséquences. Son indépendance est en jeu [...], notamment encore. Mercredi 20, plusieurs salariés du titre ont vendu à la criée, place de la République, quelques centaines d'exemplaires qui n'avaient pas été retenus par les grévistes des NMPP.

Le système subsiste jusqu'en 1940. Entre-temps, en 1897, avaient été créées les Messageries Hachette. Durant la seconde guerre mondiale, la diffusion de la presse écrite en zone occupée est effectuée sous contrôle allemand. Les Messageries Hachette sont réquisitionnées et prennent le nom de Messageries coopératives des journaux français. En zone libre, Hachette poursuit son activité sous le contrôle de Vichy. C'est pendant l'Occupation que les Allemands instaurent un taux unique de remise par catégorie de journaux et non par titre. A-

la Libération, la distribution des journaux aux Messageries françaises de presse (MFP) qui réquisitionnent, elles aussi, les Messageries Hachette. Les MFP, dirigées par des personnalités d'obédience communiste, sont en cessation de paiement en 1947. Au bout d'une année d'existence, elles avaient déjà dû avouer un passif de 500 millions de francs de l'époque.

L'égalité entre les titres

La loi Bichet rompt avec le passé. Elle prévoit un statut particulier pour la distribution de la presse. Tout en affirmant « que la diffusion de la presse imprimée est libre », elle garantit l'égalité de traitement entre les différents journaux en fondant les différents journaux sur des sociétés coopératives de messageries, d'où naissent les NMPP. Grâce au système d'association entre éditeurs, les plus faibles peuvent eux aussi bénéficier des moyens modernes de distribution des plus puissants. Cinq coopératives d'éditeurs de journaux — Quotidiens de Paris, Presse hebdomadaire et périodique, Publications hebdomadaires et périodiques, Presse périodique et Publications parisiennes — qui rassemblent 752 titres, détiennent 51 % du capital des NMPP tandis que le groupe Hachette qui, après guerre, avait remis en état le système technique de distribution, en possède 49 %.

Son statut d'opérateur, le fait qu'un des responsables d'Hachette assure traditionnellement la direction générale des NMPP et, bien sûr, sa puissance éditoriale ont souvent mis le groupe en situation d'accusé, capable de favoriser ses propres publications au sein du réseau de distribution.

Pourtant, le système coopératif mis en place en 1947, unique au monde, a ses garde-fous. Il est régi par la formule « une société, une voix », qui permet l'accès au réseau, en toute égalité de traitement, à tous les journaux, quelle que soit leur puissance. Il permet aussi, lors des assemblées, de déterminer les tarifs de distribution et

de maintenir, là aussi, le principe de l'égalité entre les titres. Ainsi, alors que les quotidiens nationaux ne représentent qu'une faible part du chiffre d'affaires des NMPP, le principe du pluralisme et de la répartition entre les journaux, voulu par la loi Bichet, leur permet d'être acheminés dans les meilleures conditions.

Les NMPP gèrent actuellement la distribution de 2 500 journaux français et étrangers, ce qui représente pour 1989 un chiffre d'affaires de 2,9 milliards de francs. Les bénéfices sont redistribués sous forme de « bonus de gestion » aux éditeurs. L'entreprise emploie 4 600 salariés, dont 2 400 ouvriers. Ceux-ci sont employés dans les Centres de distribution de la capitale — Rungis, La Villette, Centre-Nord, etc. — et les annexes. Les ouvriers des NMPP se composent de deux grandes catégories : les compteurs qui, à partir d'un tableau informatisé, répartissent les journaux dans des cases représentant chacune un dépositaire ou une annexe, après les avoir réceptionnés à la sortie des imprimeries, et les porteurs qui chargent les camions. Ces véhicules, qui n'appartiennent pas aux NMPP, emportent ensuite les journaux vers une des dix-neuf annexes de la capitale, qui fournira ensuite les kiosques de Paris et de la banlieue.

Lourde machine

C'est par camion ou par train que les 2 500 dépositaires de province, dont les vingt sociétés d'agences et de diffusion (SAD) dévolues aux grandes villes comme Lyon, Bordeaux, Nantes, etc., seront approvisionnés en journaux. Mais ces dépositaires — maisons de la presse, dépôts, etc. — peuvent aussi être servis en exemplaires par l'un des sept ateliers régionaux de messageries (ARM), sorte de mini-NMPP. Le système est celui de « la cascade » : les 2 500 dépositaires, jouant le rôle de grossistes, sont chargés d'approvisionner les

36 000 points de vente NMPP (tabacs, librairies, kiosques, etc.) de l'Hexagone.

Chaque année, les NMPP achètent 2,7 milliards d'exemplaires de quotidiens et de périodiques, en France ou vers l'étranger, où sont installés 136 distributeurs approvisionnés par air ou par mer. La chaîne de distribution dans son ensemble — NMPP, dépositaires et marchands de journaux — perçoit 41 % du prix de vente d'un exemplaire, le reste revenant aux éditeurs. Les grossistes perçoivent entre 6 % et 7 %. Les détaillants 18 % (hors portage à domicile) et les NMPP le solde. Car, outre leur activité de groupage et de tri, les Messageries parisiennes s'occupent aussi de la gestion financière de la distribution — qui doit quoi à qui ? —, du système de facturation mis en place dans les ARM, de la gestion informatique, du réassortiment, qui permet de compléter rapidement la mise en vente d'un exemplaire de journal particulièrement demandé ou de fournir des numéros anciens, et des inventaires.

Ces derniers sont en effet répartis par les NMPP à Paris. Ils sont ensuite distribués au prix du papier, le fruit de cette vente revenant aux éditeurs.

Cette machine bien huilée, mais un peu lourde, doit évoluer pour répondre à la demande grandissante et du public. La direction des NMPP envisage l'extension du réseau des kiosques, la France restant sous-équipée par rapport à certains voisins (96 000 points de vente en Allemagne de l'Ouest). Elle prépare aussi la mise en place de distributeurs automatiques dans les lieux publics et le développement de portage à domicile. Mais c'est surtout la modernisation des imprimeries qui pose des problèmes aux structures traditionnelles des NMPP. Les salles de dépot informatisées des nouvelles imprimeries entraînent une réduction des tâches des ouvriers des NMPP si l'on veut garantir l'emploi. C'est l'enjeu de fond du conflit actuel.

YVES-MARIE ABÉ

Au cinquième jour de la grève

La grande misère des kiosques parisiens

« Il y en a ?
— Il y en a pas.
— Il y en aura ?
— Je n'en sais rien. »

Ce dialogue se répète des centaines de fois par jour, depuis samedi, entre marchands de journaux parisiens excités et lecteurs sèvrés d'informations. Au point qu'on a l'impression que les gens ont besoin de journaux uniquement parce que nous n'en avons pas, constatait, mercredi 20 novembre, cette vendeuse d'un des kiosques du boulevard des Haïtiens.

Pour les collègues du boulevard, ont d'ailleurs déjà mis la clé sous la porte, tout comme à la Bourse où les deux « barons » qui ne diffusent que des quotidiens sont restés des jours la journée. Une marchande de la rue de Rivoli a, elle, rouvert son kiosque mercredi matin, après avoir fermé la veille à midi « sur un coup de colère ». « J'ai perdu 90 % de ma recette avec la grève depuis le début de la semaine », explique-t-elle, alors, j'ai préféré partir... Heureusement, mon mari peut m'entretenir. »

D'autres n'ont pas cette chance, comme cet autre dépositaire des grands boulevards qui évalue son manque à gagner depuis le début du conflit à 20 000 F alors qu'il était « déjà au bord du gouffre ». Ce marchand de la Bastille n'avait, quant à lui, encaissé, à midi, que 750 F, alors que d'habitude, il réalise entre 3 500 F et 4 000 F de chiffre d'affaires par jour. Conformément au système en vigueur, il doit prélever sur cette somme une commission de 16,4 % à 18 % sur la vente des quotidiens, et de 18,2 % à 20 % sur celle des publications hebdomadaires, avant de reverser, une fois par semaine, la différence aux Nouvelles Messageries. Cette fois-ci, les porteurs des NMPP ne sont

pas passés prendre leur chè- que ni même récupérer les invendus qui s'entassent dans son kiosque.

Sa voisine du boulevard Henri-IV n'est pas mieux lotie : 1 000 F de recette sur lesquels il va lui rester « 100 balles, charges déduites ». A son arrivée, à 7 heures du matin, elle a trouvé « dix-sept Figaro, douze Huma et cent Quotidiens de Paris qui nagent dans l'eau sur le trottoir ». En téléphonant directement à Libération, elle a récupéré cent autres exemplaires sur le coup de 10 h 30.

Les distributions sauvages organisées par les éditeurs ne sont qu'un pis-aller. Les livreurs occasionnels balancent des paquets entiers de journaux sans même se préoccuper de savoir si les kiosques sont ouverts. Ainsi la marchande de la rue de Rivoli a-t-elle retrouvé « vingt Figaro par terre » et elle affirme : « Entre le vent et les voleurs, je ne sais même pas combien on m'en a réellement livré ». La petite libraire de la rue du Faubourg-du-Temple a dû prendre « les cent Libé qu'on [lui] proposait, sinon [elle] n'avait rien ». A République, la marchande ne se plaint pas : avec des Libération et des Quotidiens de Paris, elle en propose « un de droite et un de gauche, donc les clients peuvent encore choisir ». Allée de la distribution sur les Champs-Élysées, les kiosques côté pair proposent les Echos et la Tribune, tandis que ceux d'en face n'avaient eu que des Libération.

La plupart des clients sont résignés. Certains insistent, bien sûr : « Vous êtes sûrs que dans Libération, ils n'ont rien sur les courses ? », tandis que d'autres enragent : « Mettez un bol, on mettra des pièces là », tout en poursuivant leur course folle pour trouver leur journal fêché.

V. DEVILLECHABROLLE

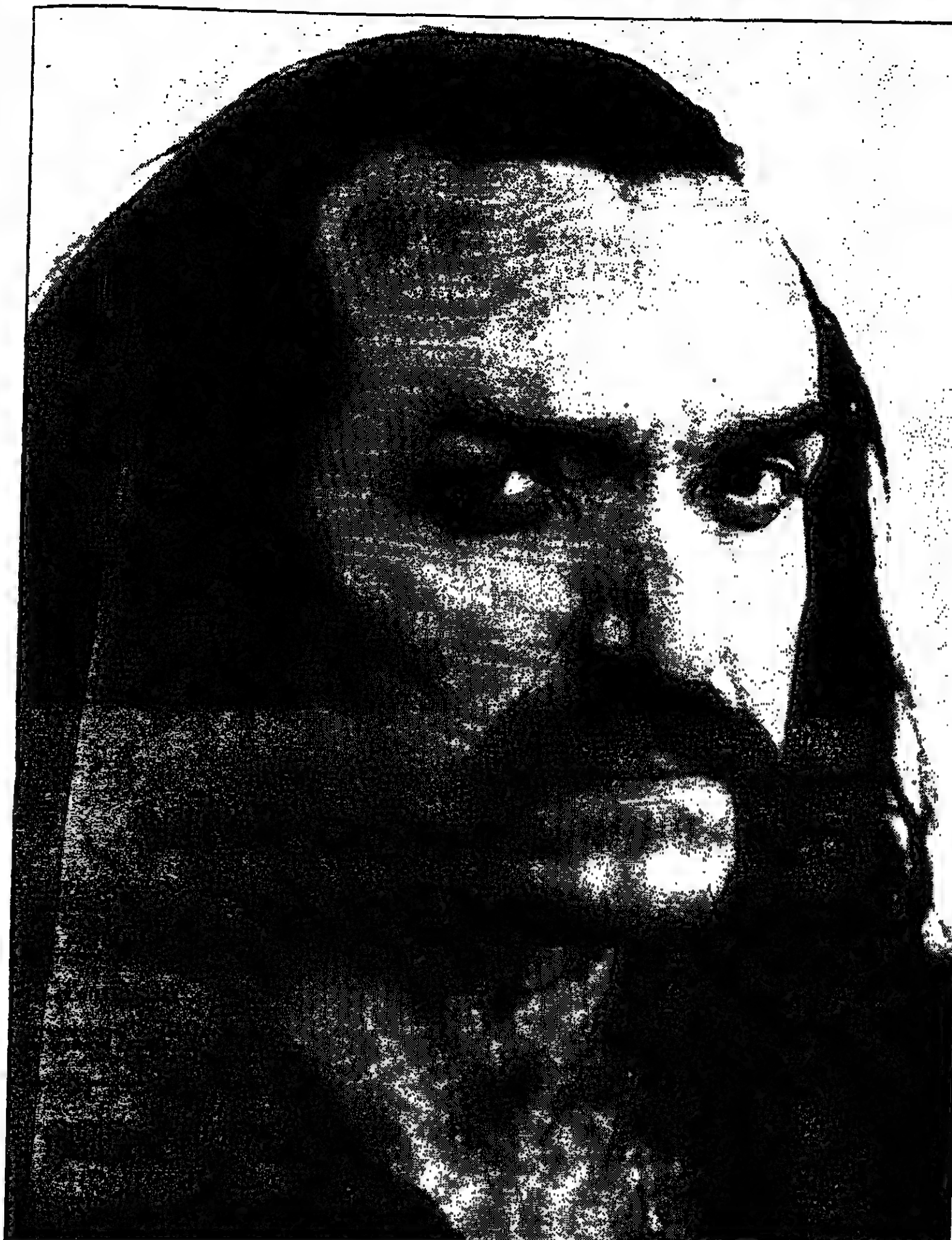
Boutique de bijoux et d'horlogerie, en exclusivité pour les Bouquins EBL. André Voyer.

LONDON PARIS MILANO VIENNA NEW YORK CHAMPS-ÉLYSÉES BARCELONA MUNICH

1989

1989

ARTS • SPECTACLES



Ruggero Raimondi, dans le rôle-titre

GEORGES PIERRE/ERATO

« BORIS GODOUNOV », LE FILM-OPÉRA

Lyrisme pour lyrisme

Il y a dix ans commençait, avec la sortie de *Don Giovanni* de Mozart, filmé par Joseph Losey, l'ère de ce qu'on a appelé le « film-opéra ». Aujourd'hui, Daniel Toscan du Plantier, producteur de *Boris Godounov* filmé par Andrzej Zulawski, comme il l'avait été de *Don Giovanni*, déclare : « N'en déplaise aux entomologistes, le « film-opéra » est un genre qui n'existe pas. » On ne peut pas mettre cette déclaration sur le compte du paradoxe ou de la versatilité. En confiant à Andrzej Zulawski la réalisation d'un film inspiré par *Boris Godounov*, opéra de Moussorgski, Daniel Toscan du Plantier savait très bien ce qui allait arriver : une pure création cinématographique à partir d'un opéra remodelé par le cinéaste comme s'il s'agissait de l'adaptation d'un roman — et, de toute façon, le livret de *Boris Godounov* est l'adaptation de la tragédie historique de Pouchkine.

Ce *Boris Godounov*, beau-frère de *Fedor* I^{er}, se fit proclamer tsar à la mort de celui-ci, en 1598, après l'assassinat de l'héritier légitime, Dimitri, autre fils

d'Ivan IV le Terrible. Vers la fin de son règne (1604-1605), un usurpateur qui prétendait être Dimitri et qui était soutenu par la Pologne s'empara du trône de Russie à la faveur d'une insurrection populaire.

Boris était mort, trahi par les boyards, et son jeune fils avait été assassiné. Il suffit de connaître cet argument pour comprendre à quel point le sujet convenait à Zulawski. Chacun de ses films traduit, dans un style frénétique, l'emprise des forces du mal sur la nature humaine, la vision de gouffres infernaux gisant des personnages comme suspendus entre ciel et terre. Or *Boris Godounov* est bel et bien une tragédie du pouvoir conquis par le péché, le mensonge, le meurtre et la manipulation des foules. Une tragédie de tous les temps si l'on en croit *Sur le globe d'argent*, cette splendide épopée où Zulawski recommençait l'histoire du monde et qui, interrompue par les autorités polonaises en 1977, fut terminée dix ans plus tard lorsque se mit à souffler sur la Pologne un vent de liberté. Or,

dans *Boris Godounov*, la liberté n'existe pas, sinon celle de filmer l'autopsie d'un opéra russe qui plonge aux abîmes les plus noirs du despotisme.

Le film commence le 27 janvier 1874, au Théâtre Marie, à Saint-Petersbourg, le soir de la première de cet opéra. Moussorgski est dans la salle, inquiet, agité. Zulawski montre ainsi la Russie tsariste de la fin du dix-neuvième siècle devant la représentation d'une page de son histoire passée. Les limites de la scène disparaissent, on pourrait même dire qu'elles éclatent. Et voilà, reconstituée dans un espace « ouvert », la Russie tsariste des années 1598-1605. Mais Zulawski brise cette reconstitution cinématographique, qui pourrait devenir conventionnelle, en montrant, de temps à autre et sans ralentir pour cela l'action de l'opéra ni son rythme, le plateau du théâtre et les techniciens au travail.

JACQUES SICLIER.
(Suite page 26)

CINÉMA

28

Tornatore au paradis avec Mastroianni



Stanno tutti bene, c'est le titre du film que réalise en Sicile, avec Marcello Mastroianni, et Michèle Morgan en vedette américaine, le plus veinard et le plus malheureux des cinéastes italiens nés dans les années 30. Malheureux parce que *Cinema Paradiso* a fait un tour dans la péninsule. Veinard parce que le même film fait un malheur chez nous.

THÉÂTRE

31

Chair et bois : Les simulacres de Genty

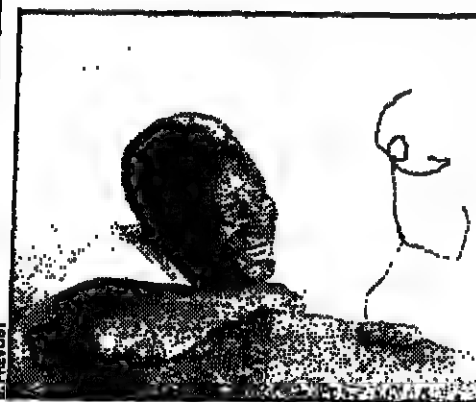


Marionnettiste ? Chorégraphe ? Graphiste ? Metteur en scène ? Psychanalyste sauvage donnant à décrypter ses propres fantasmes ? Philippe Genty s'avoue « bricoleur » avant tout. Autant dire : rêveur impénitent. Il accoste avec ses nouvelles *Dérives* et la *Parade de ses désirs*, cette semaine au Théâtre de la ville.

MUSIQUES

33

Noël noir à Saint-Denis.

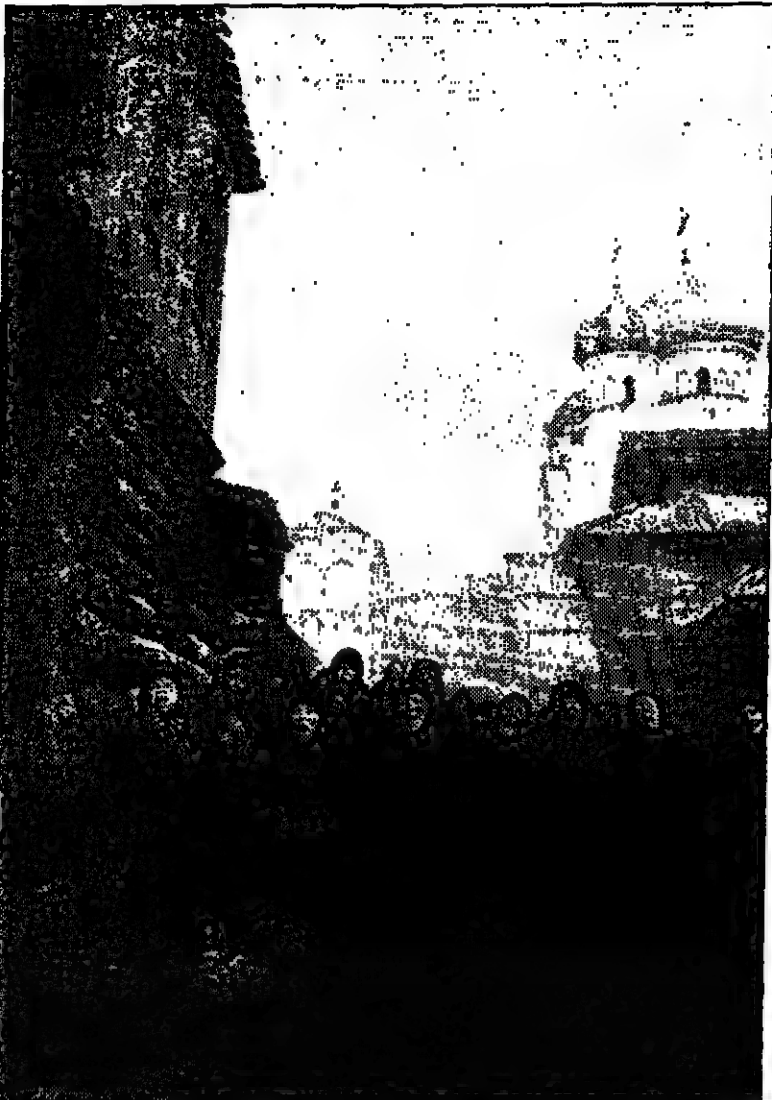


La musique africaine citadine et mélangée se retrouve à Saint-Denis pour quatre soirs. De la rumba zairoise à l'*afro-beat* nigérian, des stars de la musique noire réchauffent la banlieue parisienne à la veille des fêtes de Noël, Papa Wemba, Ray Lema, Nahawa Doumbia, Femi Anikulapo Kuti, Kanti Manita et (ci-dessus) le Malien Sorry Bamba seront à Africolor.

FILM-OPÉRA

« Boris Godounov » sur

Un décor « vieille Russie » reconstitué à Belgrade. Au centre, l'innocent : un personnage prophétique cher aux Russes, revu et corrigé par Zulawski. Page de droite : le réalisateur



Boris Godounov se prêtait sans doute davantage qu'un autre opéra à une mise en images par Andrzej Zulawski. Le cinéaste de *L'important, c'est d'aimer* et de *Possession* a préféré placer l'œuvre dans un contexte onirique qui casse les poncifs historiques, prendre un parti cinématographique qui se joue de la lettre d'une œuvre, de toute façon malmenée depuis sa création. Comme Otto Preminger l'avait fait avec *Carmen*. Le chef d'orchestre Mstislav Rostropovitch, qui a dirigé l'enregistrement dont est extraite la bande son, n'a pas apprécié certaines de ces libertés. Zulawski se défend. Le film sort ce 20 décembre.

MSTISLAV ROSTROPOVITCH DÉFEND L'ORTHODOXIE MOUSSORGSKIENNE

Des images crues dans une odeur divine

Le film de Zulawski sur *Boris Godounov* est d'abord un étonnant condensé de l'opéra de Moussorgski. Avec Rostropovitch, le cinéaste polonais a réussi, tout en coupant près de la moitié de l'œuvre, à conserver l'essentiel et à maintenir la continuité sonore de la musique (la partie musicale dure exactement une heure cinquante-cinq minutes sur trois heures quarante de l'enregistrement intégral, soit une heure quarante-cinq minutes de suppressions...). Un travail de maquette fort délicat qui, malgré quelques ruptures assez brutales, a été remarquablement mené à bien par les techniciens d'Erato.

Il s'ensuit un montage rapide et haletant, d'une force peu commune, qui entraîne de nombreuses libertés vis-à-vis du livret, amplifiées par les possibilités quasi illimitées de changements de lieu et de temps qu'offre le cinéma.

Mais les libertés prises avec le livret sont ici au service de Moussorgski, dans le droit fil de ce qu'il a voulu exprimer par cette musique à laquelle Rostropovitch donne une magnificence et une intensité poignantes.

Après l'admirable travelling dans la forêt et la vision du lac dans la lumière du soir qui s'accordent si bien avec le prélude, peu importe que les moines travaillent au-dehors et que Grigori dorme à même le sol tant est émouvante cette atmosphère de monastère russe.

Et l'expressionnisme du récit de Pimène est décapé par la vision d'Ivan le Terrible devenu moine, l'incroyable vieillard aux yeux d'où le sang s'écoule, et la lumière qui accompagne « l'odeur divine » du miracle après l'affreux massacre du tsarévitch — ces images si fortes dans la musique, qui passent quasiment imperçues à nos oreilles dans une représentation d'opéra.

D'autant que la voix métaphysique, doctorale et terrible de Paul Plishka compose un Pimène extraordinaire avec le visage ascétique et les expressions à la limite de la démenace de Bernard Lefort (l'ancien administrateur de l'Opéra de Paris...).

Malheureusement, Zulawski a voulu pimenter son film avec quelques cavalcades de chand lapin, dont les spectateurs auxquels s'adresse cet ouvrage n'ont que faire. Rien ne justifie les attaques à la hussarde de Grigori sur une matrone aux chairs débordantes, lorsqu'il demande à l'aubergiste de lui indiquer la route de la Lituanie, sinon cette remarque, plus tard, de l'officier de police : « Il est nu comme un ver, ce garçon, maigre butin » ; on pourrait dire maigre prétexte.

Quant à l'acte polonais, il n'en reste que des lambeaux (neuf minutes trente !), qui ne rendent pas compte des intentions de Moussorgski : un air de Marina dans son bain (avec un canard en celluloïd), gardée par deux jésuites... la danse polonaise tournant dans une ronde folle à travers les appartements et les cours, puis brusquement une scène d'amour qui ne nous laisse rien ignorer ; elle est tout à fait déplacée, la dernière réplique de Grigori étant : « Viendra-t-elle bientôt, l'heure de la volupé ? », tandis que pour faire bonne mesure le jésuite Rangoni (dont le spectateur ne sait à peu près rien) vient se mettre au lit avec les deux amantes.

Ajoutons pour les amateurs qu'on verra encore quelques femmes nues s'ébattant dans les appartements de Boris et au milieu d'un souper de boyards.

Plus grave est le contresens commis par Zulawski à propos d'une réplique de l'innocent sur un seuil qui n'existe pas dans le texte de Moussorgski, mais hélas ! dans lequel le cinéaste fait uriner l'innocent face à la cathédrale Saint-Basile, comme un défi ; c'est se méprendre sur le caractère de ce personnage mystérieux et prophétique, cher aux Russes, que Zulawski traite simplement comme un fou avec son entourage sur la tête.

Curieuse idée, par ailleurs, que de confier les rôles de Grigori (l'usurpateur) et de l'innocent au même acteur, fût-il aussi prodigieux que Pavel Slaby, avec les voix non moins captivantes de Vyacheslav Polosov et Nicolai Gedda (lire, à ce sujet notamment, l'interview du réalisateur).

On comprend que Rostropovitch et son épouse, Galina Vichnevskaia (directement impliquée dans les coucheries avec ces deux femmes auxquelles elle a prêté sa voix), aient vigoureusement protesté sur tous ces points, en particulier, qui font tache sur ce film superbe (lire le Monde du 8 décembre sur l'action intentée par Rostropovitch).

Pour le reste, les critiques de détail qu'on peut faire sont mineures : les éruptions un peu trop sonores des deux moines ivres à l'auberge (« Ils font autant de bruit que quatre trombones », selon le chef d'orchestre), un certain déséquilibre entre l'orchestre et les voix, qui correspond à une esthétique de cinéma, et puis, comme toujours, la tentation de mouvementer les airs à travers les pièces et couloirs du Kremlin, alors qu'un air est un moment d'expression ou de réflexion statique qu'il faut respecter.

Au milieu de ce kaléidoscope d'images russes, il y a surtout le duel de deux prodigieux personnages, qui

ne sont pas doublés par des acteurs, le Boris de Ruggero Raimondi et le Chouiski de Kenneth Riegel, des bêtes de proie, le tigre et la hyène, l'un suant de fourberie méprisante, l'autre attisant la haine de son ennemi par d'inutiles humiliations et cruautés, et finalement frappant dans le vide.

Un Raimondi sublime, hanté, remâchant ses visions d'horreur, la vanité de la puissance, l'impossibilité d'être pardonné ; et sa voix si humaine, si « russe » (comme l'Orchestre et les chœurs... de Washington, dirigés par Rostropovitch) nous transperce jusqu'à l'âme.

Avec ses défauts et ses qualités, le film de Zulawski permet d'entrer plus avant dans le génie de Moussorgski, surtout si l'on y joint l'écoute de l'enregistrement que publie en même temps Erato, dans la version originale et intégrale, établie par David Lloyd-Jones.

JACQUES LONCHAMPT

★ *Boris Godounov*, intégrale, Erato 2292-45418, trois disques compacts ou cassettes. Extraits en compact, cassette et microsillon, 2292-45467.

Lyrisme pour lyrisme

Suite de la page 25

Boris Godounov devient, ainsi, un film à trois dimensions temporelles (et culturelles), dans lequel la mise en scène de cinéma, bien visible, exprime évidemment le point de vue moderne du cinéaste sur cette tragédie historique mise en musique.

Et c'est vrai qu'on ne peut plus parler, ici, de « film-opéra » au sens illustratif du terme. Il faut se laisser porter par un admirable travail cinématographique confirmant, s'il en était besoin, le tempérament shakespearien de l'auteur de *Sur le globe d'argent*, *Possession* et autres œuvres notables du cinéma français de ces dernières années. Ici, Zulawski atteint un sommet. On sait qu'il n'a gardé que une heure cinquante-cinq, en un montage spécial, de l'enregistrement de l'opéra dirigé par Mstislav Rostropovitch. Cet enregistrement existe de façon autonome (lire ci-contre l'article de Jacques Lonchamps). Aux mélomanes de juger de sa qualité.

Dans les extraordinaires décors « vieille Russie » des studios de Belgrade, dans les bleus, les rouges, les ors, les enluminures d'icônes, les éclairages contrastés, les brouillards où s'agit un peuple gris et bonheur, mené au knout, le film, lui, est une tempête de visions sauvages, de cris, de coups, de forfaits politiques, d'intrigues forcées, au sein desquels se trouve ballotté Boris, le tsar rongé par la peur de Dieu et des hommes, par le remords d'un meurtre et la folie du pouvoir. Un Boris auquel Ruggero Raimondi (qui a souvent interprété le rôle sur les scènes lyriques) donne magnifiquement la stature et les hantises qu'a voulues Zulawski. Sauf lorsque apparaissent les coulisses du tournage, ou les gros plans sur les visages, la

caméra file des travellings et des panoramiques vertigineux, zèbre l'espace de mouvements fulgurants, saisit les personnages avides, crus et dépravés pour épinglez leurs monstruosités.

Le plus étonnant, le plus audacieux est le travail sur le son, voix et musique. On dirait que les personnages parlent et chantent et ce discours musical est un élément de la mise en scène, tandis que la partition de Moussorgski devient une musique de film qui semble avoir été composée (et mixée) tout exprès pour accompagner des images délirantes. Le play-back est presque toujours impeccable ou, plutôt, on oublie de se poser le problème de la synchronisation, sans doute parce que la musique suit la construction et les phrases du langage cinématographique. Un langage d'une couleée lyrique inspirée pour dire les multiples méfaits de l'ambition (le faux Dimitri et la Polonoise Marina Mnichok, force érotique en action, aussi bien que Boris et les boyards moscovites), et les mensonges politiques auquel le peuple se laisse toujours prendre. Ici l'incendie du Kremlin devient le bûcher de l'immolation du peuple russe à l'intervention étrangère. Seul l'innocent aux yeux morts — n'oublions pas que Zulawski est aussi un mystique — voit la réalité du crime, de l'usurpation et du malheur national. Mais en 1874, à la fin du film, le prince Chouiski (Kenneth Riegel, le seul avec Raimondi à être à la fois acteur et chanteur) peut, lorsque le rideau tombe au Théâtre Marie, venir ricaner à la face des spectateurs de l'époque. Car la plainte de l'innocent retentit en vain dans les forêts et les plaines. Le Shakespeare toujours présent en Zulawski est un Shakespeare à l'âme slave.

J. S.

ANDR

« On s

Le film de Zulawski sur *Boris Godounov* est d'abord un étonnant condensé de l'opéra de Moussorgski. Avec Rostropovitch, le cinéaste polonais a réussi, tout en coupant près de la moitié de l'œuvre, à conserver l'essentiel et à maintenir la continuité sonore de la musique (la partie musicale dure exactement une heure cinquante-cinq minutes sur trois heures quarante de l'enregistrement intégral, soit une heure quarante-cinq minutes de suppressions...). Un travail de maquette fort délicat qui, malgré quelques ruptures assez brutales, a été remarquablement mené à bien par les techniciens d'Erato.

Il s'ensuit un montage rapide et haletant, d'une force peu commune, qui entraîne de nombreuses libertés vis-à-vis du livret, amplifiées par les possibilités quasi illimitées de changements de lieu et de temps qu'offre le cinéma.

Mais les libertés prises avec le livret sont ici au service de Moussorgski, dans le droit fil de ce qu'il a voulu exprimer par cette musique à laquelle Rostropovitch donne une magnificence et une intensité poignantes.

Après l'admirable travelling dans la forêt et la vision du lac dans la lumière du soir qui s'accordent si bien avec le prélude, peu importe que les moines travaillent au-dehors et que Grigori dorme à même le sol tant est émouvante cette atmosphère de monastère russe.

Et l'expressionnisme du récit de Pimène est décapé par la vision d'Ivan le Terrible devenu moine, l'incroyable vieillard aux yeux d'où le sang s'écoule, et la lumière qui accompagne « l'odeur divine » du miracle après l'affreux massacre du tsarévitch — ces images si fortes dans la musique, qui passent quasiment imperçues à nos oreilles dans une représentation d'opéra.

D'autant que la voix métaphysique, doctorale et terrible de Paul Plishka compose un Pimène extraordinaire avec le visage ascétique et les expressions à la limite de la démenace de Bernard Lefort (l'ancien administrateur de l'Opéra de Paris...).

Malheureusement, Zulawski a voulu pimenter son film avec quelques cavalcades de chand lapin, dont les spectateurs auxquels s'adresse cet ouvrage n'ont que faire. Rien ne justifie les attaques à la hussarde de Grigori sur une matrone aux chairs débordantes, lorsqu'il demande à l'aubergiste de lui indiquer la route de la Lituanie, sinon cette remarque, plus tard, de l'officier de police : « Il est nu comme un ver, ce garçon, maigre butin » ; on pourrait dire maigre prétexte.

Quant à l'acte polonais, il n'en reste que des lambeaux (neuf minutes trente !), qui ne rendent pas compte des intentions de Moussorgski : un air de Marina dans son bain (avec un canard en celluloïd), gardée par deux jésuites... la danse polonaise tournant dans une ronde folle à travers les appartements et les cours, puis brusquement une scène d'amour qui ne nous laisse rien ignorer ; elle est tout à fait déplacée, la dernière réplique de Grigori étant : « Viendra-t-elle bientôt, l'heure de la volupé ? », tandis que pour faire bonne mesure le jésuite Rangoni (dont le spectateur ne sait à peu près rien) vient se mettre au lit avec les deux amantes.

Ajoutons pour les amateurs qu'on verra encore quelques femmes nues s'ébattant dans les appartements de Boris et au milieu d'un souper de boyards.

Plus grave est le contresens commis par Zulawski à propos d'une réplique de l'innocent sur un seuil qui n'existe pas dans le texte de Moussorgski, mais hélas ! dans lequel le cinéaste fait uriner l'innocent face à la cathédrale Saint-Basile, comme un défi ; c'est se méprendre sur le caractère de ce personnage mystérieux et prophétique, cher aux Russes, que Zulawski traite simplement comme un fou avec son entourage sur la tête.

Curieuse idée, par ailleurs, que de confier les rôles de Grigori (l'usurpateur) et de l'innocent au même acteur, fût-il aussi prodigieux que Pavel Slaby, avec les voix non moins captivantes de Vyacheslav Polosov et Nicolai Gedda (lire, à ce sujet notamment, l'interview du réalisateur).

On comprend que Rostropovitch et son épouse, Galina Vichnevskaia (directement impliquée dans les coucheries avec ces deux femmes auxquelles elle a prêté sa voix), aient vigoureusement protesté sur tous ces points, en particulier, qui font tache sur ce film superbe (lire le Monde du 8 décembre sur l'action intentée par Rostropovitch).

Pour le reste, les critiques de détail qu'on peut faire sont mineures : les éruptions un peu trop sonores des deux moines ivres à l'auberge (« Ils font autant de bruit que quatre trombones », selon le chef d'orchestre), un certain déséquilibre entre l'orchestre et les voix, qui correspond à une esthétique de cinéma, et puis, comme toujours, la tentation de mouvementer les airs à travers les pièces et couloirs du Kremlin, alors qu'un air est un moment d'expression ou de réflexion statique qu'il faut respecter.

grand écran



ANDRZEJ ZULAWSKI FILME DANS L'ACTUALITÉ

« On s'en va, les enfants... »

« Quand il arrive, par chance, que quelque chose qu'on a fait ne soit pas trop raté, on pourrait prendre le temps de s'en réjouir cinq minutes sans arrière-pensées. Or, c'est impossible, il y a toujours un jaloux qui traîne, quelques grains de poussière qui viennent s'y coller... »

Dans la polémique qui l'oppose à Mstislav Rostropovitch, Andrzej Zulawski ne souhaite pas s'engager plus avant (les arguments du chef d'orchestre sont résumés ci-contre par Jacques Lynchamp). De même, quand on s'étonne de l'absence du nom de Moussorgski sur l'affiche de Boris Godounov — affiche sur laquelle s'étaient en revanche, à valeur égale, les noms de Raimondi et de Daniel Barenboim du Plantier, par exemple — le même Zulawski fait remarquer qu'il eût fallu y ajouter celui de Pouchkine et prône la méthode du « laissez faire, laissez passer ». Le cinéaste de l'important c'est d'aimer n'ignore pas qu'il sera finalement dans l'affaire Boris la seule cible importante : le succès, comme l'échec du film, lui sera imputé. Et pas à Moussorgski, pas à Raimondi, pas à Rostropovitch (qui s'est, d'ailleurs, appliqué comme on sait à se désolidariser du « produit »), même pas — bien que... — à Toscan du Plantier.

Pour la réalisation de ce Boris, on avait parlé du Russe Tarkovski, du Polonais Wajda. L'un comme l'autre ont reculé devant le plus russe, et le plus anti-polonais, des opéras. Elève de Wajda, l'ontrique et paroxystique Zulawski, lui, a accepté après que Rostropovitch eut acquiescé aux coupes que le chef d'orchestre avait refusées aux deux premiers. Zulawski, néanmoins, ne s'est laissé séduire qu'après avoir longuement hésité.

« Le cinéma, explique-t-il, a déjà commis tant d'impostures ! Pourquoi pas celle-ci ? Mais, avant de m'y engager, je devais savoir au nom de quoi, définir les couleurs spirituelles de l'entreprise. »

« Je me suis donc enfermé quinze jours dans ma campagne. J'ai réécrit l'opéra vingt, trente fois. Plus le temps passait, plus je prenais conscience que le théâtre lyrique s'inscrit dans un genre défini, un temps précis, une structure particulière. En vertu de quels principes pouvait-on s'arroger le droit de l'adapter ? »

« Quelques réponses simples ont fini par s'imposer à moi. Face à l'énorme camp de ceux qui profitent de l'inculture de masse, il est important de décider

de quel côté vous vous situez : je préfère appartenir à cette arrière-garde qui s'oppose à ce que la culture quitte le domaine du visible. D'autre part, il m'a paru important de montrer que Boris ne met pas en scène une galerie de personnages empaillés, statufiés ; que le drame de Pouchkine dont Moussorgski s'est inspiré s'apparente aux pièces de Shakespeare les plus barbares, qu'il traite d'une manière presque didactique des problèmes idéologiques qui nous préoccupent toujours aujourd'hui, et cela avec une véhémence proprement moderne.

— Votre mise en scène alterne gros plans et mouvements de caméra convulsifs.

— La musique, quoi qu'on en ait, est un viol de silence. Je conçois mal qu'on puisse la filmer sans l'accompagner d'un mouvement parallèle, sans se laisser porter par elle. Les seuls moments où l'image s'immobilise dans Boris sont, en effet, ceux où la caméra saisit l'effort vocal des chanteurs, effort pour lequel j'ai autant de respect que, par exemple, pour le dur travail d'un savetier. On ne va pas, en vertu de je ne sais quelle pudeur, filmer un savetier de loin sous prétexte qu'il a les mains tavelées et les ongles sales. De même, il faut filmer les chanteurs de près, comme des coureurs de cent mètres, même si ceux-ci tirent et bavent dans l'effort. C'est ainsi qu'ils forcent le respect.

— La musique, cette musique-là, polyphonique, touffue, pesante, est comme une condensation du temps et de l'espace. J'ai donc abandonné, pour la filmer, les objectifs larges que j'affectionne à l'accoutumée parce qu'ils suggèrent la solitude de l'homme dans le vaste univers qui l'environne. J'ai utilisé au contraire des objectifs longs : ils écrasent les perspectives comme dans les tableaux moyenâgeux ; ils donnent l'illusion, bien que nous n'ayons pas disposé d'un nombre considérable de figurants, que l'on traverse des masses humaines grouillantes, agglutinées.

— L'action du film a beau se passer au Moyen Âge, on y voit des barrières en béton, des barbelés et des soldats revêtus de l'uniforme du KGB.

— Parce qu'il fallait signifier clairement que l'histoire ne s'est pas arrêtée ! Elle continue de la même façon, même si l'on voit indéniablement, avec la perestroïka, s'amorcer un printemps et passer des hirondelles. Historiquement, Godounov fut le succes-

seur d'Ivan le Terrible ; et Ivan le Terrible fut l'idole de Staline. On nous a fait croire, quand nous étions étudiants en cinéma, que Staline avait arrêté la seconde partie d'Ivan le Terrible d'Eisenstein parce que la personnalité du tyran y était décrite de manière trop sévère. On a appris récemment que c'était le contraire : Staline reprochait à Eisenstein d'avoir attribué à Ivan trop de faiblesses et d'états d'âme !

— Il y a, dans Boris, un plan que je rêvais de faire depuis longtemps. Celui où l'on voit le petit peuple russe, des jeunes essentiellement, se mettre en marche et s'écraser sur des barbelés surveillés par des chiens et des soldats du KGB. « On s'en va, les enfants », chantent-ils, alors qu'ils ne peuvent précisément pas s'en aller. Aujourd'hui, les Allemands ont trouvé un tron dans les barbelés, une brèche pour s'en aller. Mais, les malheureux, où vont-ils aller ?

— Vous mettez Boris dans le même sac qu'Ivan. Vous ne croyez pas à son désir désespéré de légitimité, à la sincérité de son sentiment de culpabilité.

— Quand on dénombre les massacres perpétrés par l'un et par l'autre, on arrive à des chiffres à peu près équivalents. Mais Ivan, c'était Caligula, il régnait ouvertement par la peur. Alors que Boris, soucieux de sa publicité, a utilisé avant l'heure la méthode stalinienne de l'élimination dans le secret. C'est vrai que le remords est un thème important dans Pouchkine et Moussorgski : comme Lady Macbeth, le tsar cherche désespérément à laver le sang qu'il a sur les mains. Mais le remords de l'opresseur est, politiquement, une merveilleuse invention : elle voudrait rendre l'oppression supportable à ceux qui la subissent, sous prétexte que le coupable souffre de ses fautes, le pauvre ! Rien de plus redoutable, à la limite, que cette dialectique du crime et du repentir : on en vient à se conduire en criminel pour avoir droit au remords. Moussorgski ainsi nous montre Boris torturé par le souvenir de sa faute pendant quatre actes et un prologue ; puis il le fait mourir sans explication, d'un rhume ou d'un arrêt du cœur. Je l'ai un peu poussé à mourir. Je l'ai fait poignarder.

— Et vous avez attribué au même acteur le rôle de l'Innocent et celui du prêtre Dimitri, prince usurpateur grâce à l'appui des Polonais.

— A en croire certains, l'Innocent représenterait une image typiquement russe de la sainteté. Mais

Trois disques, une revue

En 1962, Boris Christoff retrouvait un rôle qu'il avait enregistré dix années plus tôt sous la direction d'Issaï Dobrowen. Dirigée par André Chyrenas, cette nouvelle production (version Rimski sans le tableau de Saint-Basile) fait l'unanimité même si la basse bulgare s'y taille la part du lion en chantant trois rôles à lui seul (le tsar, Varlaam et Pimène) : EMI (CD).

En 1971, Herbert von Karajan enregistrait le Boris le plus complet (dans la version de Rimski-Korsakov). Contresens absolu pour les uns, prodigieuse version pour les autres, cette interprétation (Nikolaï Ghiaurov y chante le rôle-titre) n'a pas fini d'alimenter la chronique : Decca (CD).

En 1977, malgré la direction sans grand caractère de Jerzy Semkow, un enregistrement s'impose pour l'excellence de sa distribution vocale (Matti Telsela en Boris, Leonard Mroz en Pimène, Nicolai Gedda en Grigori) et parce qu'il utilise la version originale de Moussorgski : EMI non réédité sur disques compacts.

L'Avant-scène Opéra profite de la sortie du film d'Andrzej Zulawski pour rééditer le numéro que la revue avait consacré à l'opéra de Modest Moussorgski.

Au sommaire de ce volume de 236 pages, une histoire du Groupe des cinq, une étude sur la réalité des personnages, le livret intégral en russe (dans une transcription phonétique française), sa traduction en français, une étude sur les avatars de la partition, une discographie comparée, une bibliographie et différents textes qui éclairent l'approche de cet opéra : 120 F dans toutes les librairies, ou directement au siège de la revue, 15, rue Tiquetonne 75002 Paris (130 F port compris). Tél. : 42-33-61-61.

qu'est-ce qu'un saint sorti des traditions d'une Eglise donnée ? Jeanne d'Arc a été sanctifiée alors qu'elle a massacré des milliers de gens.

— J'ai voulu évacuer cette image saint-sulpicienne de la sainteté et montrer l'Innocent comme l'enfant, le simple d'esprit, seul capable de dire ses vérités à Boris parce qu'il a la sagesse des naïfs, et non parce qu'il a soi-disant été touché par le doigt de Dieu. L'Innocent est un personnage qui vient de nulle part, qui peut être cela et son contraire : idiot s'il reste passif ; ou petit moine sorti du fin fond de sa campagne pour passer à l'action et devenir imposteur.

— La Pologne était, à l'époque, un pays sans bûcher, un pays de tolérance, de renaissance. Les Polonais ont néanmoins profité du faux Dimitri pour mener contre la Russie une guerre de nature strictement impérialiste, et non la guerre de religion à laquelle ont voulu nous faire croire Pouchkine et Moussorgski. Ce fut une faute grave, qui a pesé sur l'histoire.

— Vous êtes polonais. Vous montrez les Russes, dans Boris, comme des êtres primitifs, sales, ivrognes, bestiaux, avachis.

— C'est dans l'opéra... Mais Moussorgski n'a rien inventé. Les Russes qui ont envahi mon pays en 1939 étaient pieds nus et portaient leur fusil au bout d'une ficelle. La Pologne, à l'époque, avait tourné autrement, grâce, notamment, aux contacts qu'elle avait toujours entretenus avec les grandes universités européennes. En Russie, les serfs n'ont été libérés qu'en 1861. Boris se passe trois siècles avant.

— Vous préparez, toujours avec Erato pour la partie musicale, un film sur Chopin, autre Polonais.

— Un film, plus précisément, sur le bonheur finissant, et sur l'improbabilité du couple formé par Chopin (« Une huitre saupoudrée de sucre », disait-on de lui à l'époque) et ce vampire brillant, vil, vivant qu'était George Sand. Tous deux admirables, tous deux insupportables, tous deux attachés à leur manière au Beau et au Bien. Avec l'âge, mes préférences vont de plus en plus à ces gens-là.

Propos recueillis par ANNE REY

* On découvrira lors d'un « Grand Echiquier » consacré le 21 décembre à Ruggero Raimondi le plaisir de rencontrer un peu Zulawski à côté pour jouer le rôle de Chopin : Janusz Olejniczak.

APRÈS « CINEMA PARADISO »

Giuseppe Tornatore,

Il a connu avec son deuxième long-métrage, *Cinema Paradiso*, deux expériences traumatisantes, l'échec et le succès. Le nouveau film qu'il met en scène, avec Marcello Mastroianni et Michèle Morgan, donne la parole à ceux qui ne l'ont jamais, les obscurs, les sans-grade de l'actualité, ni héros ni victimes, ni voleurs ni volés.

SOUS la pluie romaine, rebelle comme une toux, un homme s'avance à petits pas. Il est à la fois fragile et massif, avec quelque chose d'enfantin, d'étonné. Qu'accentuent les verres épais carénant ses yeux bleus. C'est Marcello Mastroianni, vieilli de dix ans par la volonté du réalisateur, l'habileté du maquilleur et son grand talent d'acteur. Il avance, la cigarette inamovible au bout des doigts rouillés de nicotine : « Vous avez vu le beau vieillard en marche ? ». Il dit aimer beaucoup ce rôle de naïf itinérant, de vieux candide rêveur et perspicace que lui offre Giuseppe Tornatore, tout auréolé du succès français de *Cinema Paradiso*.

Tornatore, lui, à trente-quatre ans, ressemble à un étudiant sérieux, un peu timide et vertueux, un bourgeois entré dans la grande école au mérite... Son *Cinema Paradiso*, Grand Prix spécial du jury à Cannes, a déjà réuni 440 000 spectateurs à Paris, et ça n'est pas fini. Né à Bagheria, province de Palerme, il a la Sicile au cœur. Parmi ses premiers courts-métrages pour la RAI : *Escrivains siciliens* et *cinéma* : Verga, Pirandello, Brancati et Sciascia. Avec les Minorités ethniques en Sicile, il obtint en 1982 le prix du meilleur documentaire au Festival de Salerne. Il participe au film Cent jours à Palerme, avec Lino Ventura, comme producteur, scénariste et chargé de la seconde équipe. En 1987, il tourne son premier long-métrage, *Il camorrista*, puis *Cinema Paradiso*. Où ça ? En Sicile. Dans son village natal.

« Vous êtes sicilien. Dans *Cinema Paradiso*, vous avez réussi à montrer une Sicile sans cliché... »

— Sicile égale Mafia, c'est un cliché : mais c'est aussi une vérité. Il y en a d'autres. Ainsi le rapport très fort qu'un artiste entretient avec cette terre quand elle est sienne. Ce que m'a donné la Sicile, c'est la faculté de rêver aux choses qui n'y sont pas. La Sicile est la terre du *rafforzando*, de l'exaspération de la capacité à imaginer ce qu'il y a de l'autre côté de la mer. Pour le petit garçon que j'étais, rester des journées entières au cinéma, c'était ça, chercher à comprendre ce que signifiaient ces images, ce qu'elles évoquaient de plus vaste que le petit pays où j'étais né.

« Je pense vraiment que le cinéma est le moyen le mieux adapté pour accomplir ce travail de l'imagination. Ainsi aujourd'hui, lorsque je propose un sujet, un personnage, un décor, je suis certain que s'y dissimulent, transformés, parfois même méconnaissables, les caractéristiques de cette terre. »

« Chercher à en suggérer les aspects les moins connus, c'est du cinéma : enregistrer ce qu'on sait déjà d'elle, c'est de la télévision. [Rires.] J'ai rencontré Sciascia un mois et demi avant sa mort. Il avait vu *Cinema Paradiso*, qui lui avait plu. Il avait aussitôt écrit un article, sans doute l'un de ses derniers où il évoquait le cinéma de son enfance, et y trouvait des similitudes avec le mien. Il m'a dit : « Fais toujours



des films qui ont quelque chose à voir avec la Sicile. On ne se trompe jamais quand on parle de ce qu'on connaît. »

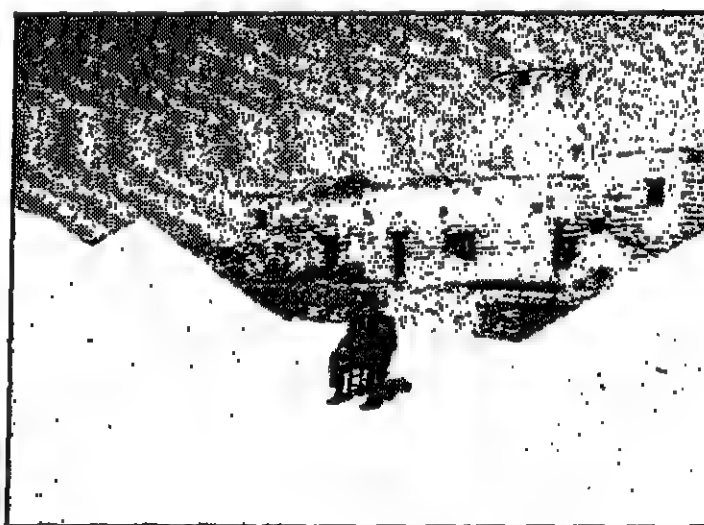
— Vous connaissez tout de la Sicile, y compris son mauvais côté.

— Oui, mon père était syndicaliste... Il était bien placé pour savoir ce qui se passait. Moi-même, plus d'une fois, en sortant de chez moi, j'ai vu un cadavre par terre. Et plus d'une fois c'était le cadavre d'un ami. La Sicile est une terre tragique, la Mafia est là, de plus en plus cruelle, de plus en plus féroce, c'est une spirale ascendante qu'il semble impossible de freiner.

— *Stanno tutti bene* (Tous heureux), votre nouveau film a donc « quelque chose à voir » avec la Sicile ?

— Evidemment ! Il dit que la Sicile n'est pas seulement un repaire de bandits. Y vivent aussi des personnages comme Matteo, qu'incarne Marcello Mastroianni. La violence est partout, à Palerme et ailleurs. Elle déborde les pages des journaux, les écrans de télévision. La simplicité des gens comme Matteo n'apparaît nulle part. Ils ne font pas la « une », il leur est impossible d'exister aux yeux des autres, parce qu'ils ne sont ni victimes ni héros, ni voleurs ni volés. Le film leur est dédié.

« Il montre un Sicilien qui s'offre un grand tour d'Italie. On ne voit pas la Sicile, mais, par la voix de Marcello Mastroianni, on l'entend. Le sujet de *Stanno tutti bene* a été écrit il y a deux ans et demi, avant *Cinema Paradiso* ; ce n'est donc pas un fils du succès, ce qui m'aurait semblé pernicieux... C'est l'histoire d'un retraité, ancien *bersagliere* : toute sa vie, il a travaillé comme officier d'état civil, il s'enorgueillit



Tous heureux... Giuseppe Tornatore, a fait un grand tour de son pays avant de diriger Marcello Mastroianni, lyricisme itinérant.

d'avoir enregistré 29 743 naissances. Il dit : « Je suis père de 29 743 enfants. » C'est un fou d'art lyrique. Convité à un congrès d'ex-*bersagliers* à Milan, il décide de s'y rendre, Scala oblige... Il n'a jamais voyagé, il va donc s'arrêter ici ou là. Partant de Trapani, il traverse le détroit de Messine, puis Naples, Rome, Florence, Rimini, Milan, Turin, avant de rentrer chez lui. Il est surpris, on lui demande tout le temps ses papiers... Il rencontre des gens sur sa route : quelquefois, ce sont des personnages fictifs, sortis d'opéras qu'il a aimés. Mon film, je tiens à le préciser, n'a aucune prétention sociologique, c'est un film affectif, le voyage d'un rêveur, d'un irréductible optimiste.

— C'est votre cas ?

— Sans doute.

— Dans *Stanno tutti bene*, on retrouve l'étonnant petit garçon de *Cinema Paradiso* ?

— Brevement. Il y a aussi la très belle participation de Michèle Morgan. Elle fait partie d'un groupe de retraités en excursion. Matteo et elle deviennent amis pendant deux jours.

— Pourquoi Michèle Morgan ?

— Aucun des interprètes du film, exception faite de Marcello Mastroianni, n'est connu. L'idée me plaisait que, parmi tous les anonymes qu'il croise, apparaisse un grand mythe du cinéma. L'importance du rôle en est accrue. Et puis c'est un hommage à la France, ma mère adoptive !

Rencontre de deux légendes

Le Studio 28, « le chef-d'œuvre des salles », selon la formule de Jean Cocteau, rend hommage au producteur Anatole Dauman.

Un prix spécial du cinéma européen lui a été attribué cette année. À travers les productions Argos, il a écrit pendant quarante ans une histoire du cinéma. Il y a eu le Chénier, l'un des premiers films de Jean Renoir, et *Les Ailes du désir*, l'un des derniers films de Wim Wenders. Et entre-temps, Argos a découvert le plupart des réalisateurs qui ont marqué le dernier demi-siècle.

Jusqu'au 27 février, au 10 rue du Tholozé dans le 18^e arrondissement de Paris — une adresse pèlerinage pour les cinéphiles — débute la légende du cinéma. On y retrouve des titres fabuleux, des courts-métrages, des documentaires, des films appelés à différents « parce qu'indimentables ».

Le programme est différent chaque jour. Une carte spéciale, valable deux mois, coûte 100 F pour 5 séances. Rés. : 46-06-36-07.

LE 20 DECEMBRE DANS TOUTES LES SALLES

RETOUR
VERS LE FUTUR 2^{ème} PARTIE

2015

1955

REDECouvrez
EN VIDEORETOUR
VERS LE FUTURUN MONUMENT DE LA FICTION
PAR ROBERT ZEMECKISMichael J. Fox remonte le temps
au cinéma. Deux grands films
passionnants à voir et à revoir !

© 1991 UNIVERSAL CITY STUDIOS INC. AND JUPITER PRODUCTIONS

LES BEST-
OF DE LA
SÉRIE

CINÉMA

IL TOURNE « STANNO TUTTI BENE »

la Sicile au cœur



L'acteur principal prend le train et, avec Michèle Morgan, participe au bal des retraités. Ils se sont tant aimés !



Michèle Morgan, le retour

« C'est drôle, dit Michèle Morgan, je n'avais pas tourné pour le cinéma depuis quinze ans. Depuis le Chat et la Souris avec Claude Lelouch, j'avais fait des choses pour la télévision, mais au cinéma, je ne voulais pas... Comment dire, vous ne comprenez pas, glâcher une image, une certaine image... »

« Mais lorsqu'on m'a appelé pour me proposer ce tout petit minuscule bout de rôle dans le Tornatore, j'ai dit oui tout de suite, j'avais tellement aimé son Paradiso. Et puis on m'a dit : c'est avec Mastroianni, et ça se passe en partie dans un train. Là, j'y ai carrément vu un signe du destin. Ça ne nous rejoint ni l'un ni l'autre, mais j'avais tourné une fois dans ma vie avec lui : un film à sketches, Vacances d'été. C'était il y a trente ans, avant le Dolce Vita, et ça se passait dans un train. »

« Qui je suis dans Stanno tutti bene ? Une ancienne institutrice. Mais je crois bien qu'il a des arrière-pensées, ce monsieur Tornatore. Je suis peut-être un peu plus que cela. L'ange de la mort sous l'apparence d'une dame convenable ? Je pense à ça à cause de la manière qu'il mène notre rencontre, aux dialogues à double sens. Je dis à Mastroianni : « Abandonnez votre voyage » ; lui, répond : « Non, non, pas encore. » Et il s'en va dans sa voiture, tandis que le train démarre et que, derrière la vitre, une main agrippée et moi faisons des gestes lents de la main, des gestes de gens déjà partis... »

« Giuseppe Tornatore est un metteur en scène doux, et très précis. Il veille à tout. Aux costumes notamment, il n'a voulu en imperméable. Pas celui de Qui des brumes ! Un imperméable un peu droit comme en portant les personnes de soixante ans et plutôt soixante-cinq... Je crois qu'il a les moyens de son ambition. J'ai eu le sentiment d'une production plutôt à l'aise (1). Pensez-vous à Rimini, où nous sommes restés deux jours de plus pour attendre la pluie. De toute ma carrière, je n'avais pas vu ça. On attend généralement le soleil. »

D. H.

(1) Le budget du film s'élève à 42 millions de francs.

— La France qui a rendu justice à votre dernier long-métrage, Cinema Paradiso...

— Oui, j'ai pu faire avec ce film deux expériences traumatisantes. D'abord, la rencontre avec l'insuccès et, immédiatement après, avec le succès. Premier acte. Le film durait deux heures et demie. C'était, il faut l'admettre, un handicap. D'autre part, il était très mal distribué, lot commun à la plupart des films italiens. Enfin, la critique s'est beaucoup divisée à son sujet. Conséquences de ces trois facteurs réunis : un échec grandiose. Avec cependant une petite consolation : des lettres enthousiastes qui arrivaient chez moi, venant de la minuscule part du public qui avait eu l'envie — et le temps — de le voir, le film n'étant resté que très peu à l'affiche.

— Quelques semaines ?

— Vous voulez dire quelques jours... Dix exactement.

— Que vous reprochait-on ?

— La longueur, et bien d'autres choses encore. J'avais fait un film présomptueux, le sujet et la période historique que j'abordais n'étaient pas de mon âge. Ou bien c'était un mélo, un film trop « malin », racoleur. Ou encore, c'était du cinéma de papa qui n'avait plus cours. Et c'était bien caloté qu'un blanc-bec comme moi se mêle de récrire l'histoire du cinéma alors qu'il commettait des erreurs grossières sur la chronologie. Comme si j'avais jamais voulu donner un cours magistral !

— Bon, il faut voir les choses comme elles sont. Si la critique est divisée, si le public ne se dérange pas, peu importe que le metteur en scène ait raison ou croie avoir raison, il a tort. A ce moment-là, Cinema Paradiso était mort. Il était sorti dans quatre ou cinq villes, avec le même insuccès qu'à Rome. A Milan, l'exploitant qui devait le programmer avait déchiré le contrat, disant : « Nous ne projeterons pas un film contre le cinéma, un film sur la mort du cinéma. »

— Dans la phase où un metteur en scène confronté à cette situation s'interroge sur le point de savoir s'il va

changer de métier ou se suicider, j'ai eu de longues réunions avec mon producteur, Cristaldi, qui ressemblaient à s'y méprendre à des séances de psychoanalyse. Comment, pourquoi ce film suscitait-il pareil refus ? Où était notre erreur ? Son attitude de complicité, de compagnonnage dans la catastrophe, m'aidait beaucoup. Je n'en étais que plus navré qu'il ne puisse rien récupérer de sa mise. On ne pouvait même pas vendre ce film condamné en soldes à l'étranger.

— Alors, pour lui, pour tous ceux qui avaient un peu légèrement dit ou écrit : « Cinema Paradiso aurait magnifiquement marché s'il ne durait que deux heures », j'ai repris le montage et coupé vingt minutes. Le film durait désormais deux heures et sept minutes. Il est ressorti une deuxième fois en Italie. Insuccès aussi total que la première fois.

— Il est alors question de l'envoyer au Festival de Berlin, comme un voleur, hors compétition, dans une section parallèle. Je n'étais pas en mesure de faire le difficile. Là-dessus est publiée une interview d'un responsable de Berlin, disant : « J'ai vu tous les films italiens, rien que des séries B, pas un pour racheter l'autre, celui de Tornatore, le pire de tous. » Arrivé à ce point précis, j'ai dit : bon, ça suffit, n'y allons pas. Je retire le film. Le mesochisme a des limites, conservons un minimum de dignité.

— C'est alors que Gilles Jacob, le délégué général du Festival de Cannes, m'a appelé : « Faites-moi donc voir ce film... » Il l'a pris. Et voilà. Epilogue. Après Cannes, où je me sentais exactement comme Cendrillon à minuit moins une, terrifié à l'idée que le carrosse redevenait dans l'instant citrouille. Cinema Paradiso, fait unique dans les annales de la distribution, est sorti pour la troisième fois en Italie. Et, cette fois, ça n'a pas mal marché... Enfin, relativement.

— La synthèse hégélienne (Rires) de tout ça, c'est que l'insuccès n'est pas définitif que le succès. Et qu'il vaut mieux le savoir.

Propos recueillis par DANIELE HEYMANN

TOUS LES FILMS NOUVEAUX

Bandini
de Dominique Deruddere, avec Jos Hestings, Ornella Muti, Faye Dunaway, Michael Biehl, franco-belgo-italo-américain (1 h 40).

D'après le roman de John Fante, l'initiation aux joies et malheurs de l'existence du jeune Arturo Bandini. La femme qu'il aime meurt, son père s'en va pour travailler chez une femme riche. Les larmes coulent, et les acteurs sont tous à leur place.

VO : Forum Horizon, hand-copée, 1^{re} (45-08-67-67) ; Pathé Hauteville, hand-copée, Dolby, 8^e (45-33-79-38) ; George V, 8^e (45-62-41-48) ; Pathé Marignan-Concorde, 8^e (45-59-92-82) ; La Bastille, hand-copée, 1^{re} (45-07-48-60) ; Sept Paroissiens, 14^e (45-20-32-20).

VF : Pathé Français, 9^e (47-70-33-88) ; Funette, 13^e (45-51-58-58) ; Pathé Marignan-Concorde, 14^e (45-20-12-08) ; Images, 18^e (45-22-47-94).

Joyeux Noël, bonne année
de Luigi Comencini, avec Michel Serrault, Virna Lisi, franco-italien (1 h 40).

Coffeur mais piètre commerçant, Michel Serrault se trouve à bout de ressources et va habiter chez une des ses filles, tandis que sa femme, Virna Lisi, va habiter chez l'autre. La séparation ravive leur entente amoureuse. Seulement, rien n'est simple, et la comédie vire au noir désespoir.

Forum Orient Express, hand-copée, 1^{re} (45-33-42-26) ; Pathé Hauteville, 8^e (45-33-79-38) ; La Pagode, 7^e (47-05-12-16) ; George V, 8^e (45-62-41-48) ; Pathé Marignan-Concorde, 8^e (45-59-92-82) ; Saint-Lazare-Paquier, hand-copée, 8^e (45-37-35-43) ; Pathé Français, 9^e (47-70-33-88) ; Funette, 13^e (45-51-58-58) ; Gaumont Aldéa, hand-copée, 14^e (45-22-44-50) ; Sept Paroissiens, 14^e (45-20-32-20) ; Blanche Montparnasse, 15^e (45-44-25-02) ; Gaumont Convention, 15^e (45-28-42-27) ; Images, 18^e (45-22-47-94).

Boris Godounov
de Andrzej Żuławski, avec Ryszard Rynkowski, Kenneth Riegel, le National Symphony Orchestra dirigé par Mstislav Rostropovich, franco-espagnol-yougoslave (1 h 58).

Lire nos articles pages 30 et 31.

VO : Vendôme Opéra, Dolby, 2^e (47-42-97-52) ; Cité Beaubourg, hand-copée, Dolby, 3^e (42-71-52-36) ; UGC Normandie, Dolby, 8^e (45-74-94-94) ; UGC Denton, Dolby, 8^e (45-28-10-30) ; UGC Champs-Élysées, hand-copée, Dolby, 8^e (45-62-20-40) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15^e (45-75-78-78).

Carnet de notes sur vêtements et villes
de Wim Wenders, avec Yoji Yamamoto, allemand (1 h 19).

Wim Wenders est chez lui à Tokyo. Il a construit un film autour du grand créateur de mode japonais, mais qui est chez lui à Paris, Yoji Yamamoto. Amour de lui et de ses vêtements. Il a tourné en cinéma et en vidéo. Il discute sur l'image filmée et sur l'image vidéo, sur son art et celui de Yamamoto.

VO : Gaumont Les Halles, 1^{re} (40-26-12-12) ; Gaumont Opéra, Dolby, 2^e (47-42-60-33) ; 14 Juillet Aldéa, Dolby, 8^e (45-28-69-83) ; Publicis Saint-Germain, Dolby, 8^e (45-22-72-80) ; Gaumont Ambassade, Dolby, 8^e (45-59-19-08) ; George V, 8^e (45-62-41-48) ; UGC Normandie, Dolby, 8^e (45-63-16-16) ; 14 Juillet Beaugrenelle, Dolby, 15^e (45-75-78-78).

Défilé de fuites
de Yvon Mounin, avec Assaad Koutoub, Sergio Dastous, Jean Vézina, Victor Michelon, Amel Kalyonov, Soukaina (1 h 40).

En sept histoires, portrait d'un microcosme social soviétique, à travers les alés quotidiens dans la vie des locataires d'un immeuble mal entretenu.

VO : Cosmos, 8^e (45-44-28-80) ; Le Triomphe, 8^e (45-62-45-78) ; Sept Paroissiens, 14^e (45-20-32-20).

El Verdugo
de Luis García Berlanga, avec Mino Manfredi, Emma Pomes, José Isbert, José Luis López Vázquez, Alfredo Landa, espagnol, noir et blanc (1 h 28).

Les effets de la société de consommation et de la corruption sur un brave employé des pompes funèbres, qui doit devenir bourgeois pour obtenir un bel appartement. En son temps, cette fable satirique a explosé comme une bombe.

VO : L'Espresso, 8^e (45-75-47-88).

L'homme qui voulait savoir
de George Sluizer, avec Bernard Blier, hollandais (1 h 33).

La télévision berlusconienne, plus une famille télépathe, plus une superbe jeune dame dans une émission où elle n'a rien à faire, plus le baroque volubile de ces merveilleux fous italiens.

VO : Gaumont Les Halles, hand-copée, 1^{re} (40-26-12-12) ; Gaumont Opéra, 2^e (47-42-60-33) ; Racine Odéon, 8^e (45-28-19-08) ; Les Trois Bistrot, 8^e (45-61-10-60) ; Blanche Montparnasse, 15^e (45-44-25-02).

Le Voleur de savonnettes
de Maurizio Micheli, avec Maurizio Micheli, Caterina Sylos Labini, Federico Rizzo, Matteo Angelini, italien, noir et blanc et couleurs (1 h 33).

LES BEST-SELLERS DE LA VIDEO

EN VENTE DANS LES VIDEO-CLUBS, GRANDES SURFACES ET MAGASINS SPECIALISES.

PRIX PUBLIC CONSTATE AU 112 89 / 199 F.TTC.

VIDEO

UNIVERSAL

LA COMPAGNIE PHILIPPE GENTY AU THÉÂTRE DE LA VILLE

Fantômes de bois et de chair

Entre le théâtre d'images, la danse, avec un zeste de music-hall, Philippe Genty, que l'on a dit longtemps marionnettiste, est un maître de l'imaginaire. Il crée *Dérives* au Théâtre de la Ville.

MACHINES-OUTILS, couleurs, peintures, matériaux bizarres, du latex à la fibre de verre, ça et là des mains, des têtes de terre cuite, des fragments d'une chaise longue géante : l'atelier qu'occupe Philippe Genty depuis vingt ans, près de la Bastille, sent la chimie, et l'alchimie secrète. C'est là qu'il dessine, bricole, invente. Marionnettiste, Philippe Genty ? Oui et non.

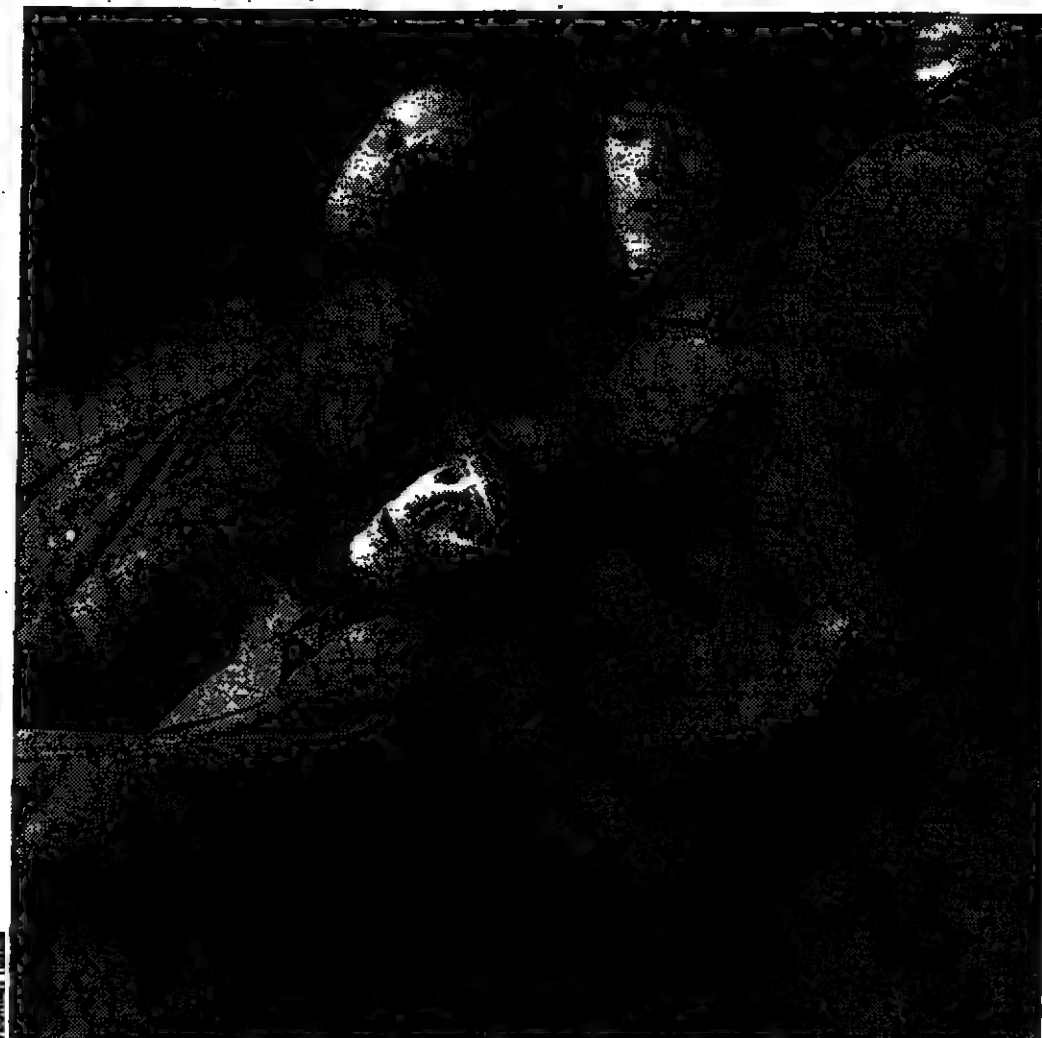
Bien que présent en bonne place dans tous les ouvrages sérieux sur l'art de la marionnette, il se sent plutôt proche aujourd'hui de la danse : « Elle est le rythme, la pulsion, l'art, disait-on, de dialoguer avec les dieux. » Au fond, il ne se retrouve sous aucune étiquette. Ce n'est pas bien commode, coté argument de vente, mais peu lui importe. Même si tout reste toujours à prouver, la Compagnie Philippe Genty fait régulièrement le tour du monde, son agenda est complet un an à l'avance. Tout ça avec 300 000 F de subventions par an, et un budget réel de près de 3 millions.

Avec ses petites lunettes d'intellectuel, ses mains fines, Philippe Genty, depuis plus de vingt ans, ne songe qu'à s'embarquer, le plus souvent possible, pour « de nouveaux voyages vers l'inconnu, avec des abîmes, des dépressions, des moments d'exaltation... Un de ces voyages comme on pouvait en faire il y a quelques siècles, lorsqu'on parlait de la découverte de nouveaux continents, c'est-à-dire pour moi désormais avec un nouveau spectacle ». Après *Désirs parade*, créé il y a trois ans (quatre cents représentations aujourd'hui), il s'est embarqué pour *Dérives*. Un an de travail, l'histoire d'un personnage qui traverse des espaces. « Comme dans un conte, la vie est un palais, avec beaucoup de pièces. On est dans l'une d'elles, mais on ne connaît pas l'architecture d'ensemble. On peut choisir de rester immobile, ou bien de pousser une porte, même si c'est dangereux. »

LA VIE EST UN PALAIS

Genty pense qu'il est préférable de pousser les portes... A vingt ans, en 1961, il s'embarquait pour un long tour du monde : Japon, Indonésie, Inde, Australie, soit quatre ans en 2 CV. Il gagnait sa vie, il avait monté un petit spectacle, et il tournait un film sur les marionnettes, pour l'UNESCO. « Peu à peu, le monde du spectacle m'a aspiré. Je rencontrais les gens dans leur milieu, parfois je travaillais avec eux. Ce fut un vrai compagnonnage, comme celui des artisans d'autrefois, mais à l'échelle mondiale. » Du Japon, Genty revient, fasciné, le mouvement des manipulateurs du Bunraku. Plus tard, la compagnie est invitée au Japon, par les maîtres du Bunraku. L'un d'entre eux, à la télévision, déclare que les marionnettistes japonais devaient prendre en exemple la Compagnie Genty, pour remettre en cause notamment une certaine rigidité du manipulateur derrière sa marionnette. D'où un mini scandale, dont Genty était très fier.

Influences, encore, de ce long voyage : les paysages, présents dans tous ses spectacles, désert, mer, sable,



Philippe Genty : voyage, graphisme et imaginaire.

vent... et surtout « la générosité de tous ces gens qui m'ont tendu la main ». « On ne peut pas créer sans générosité. » Et lui qui était parti « totalement asocial, incapable de communiquer » est devenu marionnettiste : enfin il pouvait s'exprimer, même s'il avait besoin de se cacher derrière un objet.

Sa formation de graphiste le prédisposait aux recherches plastiques. Sa fascination pour la psychanalyse a fait le reste, mais il ne veut pas trop en parler : « Les gens vont dire oh ! la la, alors que je veux que mes spectacles soient d'abord des divertissements, même s'ils sont construits, bien sûr, avec des images ouvertes, qui condensent plusieurs sens comme dans les rêves, et peuvent être interprétés aussi librement qu'une musique, ou presque. » Avec sa compagnie — comédiens, danseurs, — Genty travaille en ce sens, à partir du canevas qu'il a écrit, en réunissant des matériaux nouveaux, qui leur échappent, à base d'improvisations sur des thèmes aptes à fertiliser l'imaginaire de chacun : le corps morcelé, l'autre côté du miroir, les traumatismes, des histoires d'enfance pas pour les enfants. Un public qui ne l'a jamais vraiment préoccupé, pas plus que la marionnette ne l'a jamais obsédé éternellement : « Seul l'homme m'intéresse. La marionnette en est le prolongement, une sorte de double, de miroir. »

Définitivement, Philippe Genty a fait sien l'univers surréaliste et le monde des rêves. Il a écrit trois cents pages et plus, en notant ses cauchemars ou ses songes

idylliques, et leurs interprétations : « J'ai fait une auto-analyse, que tout le monde dit impossible, puisqu'il n'y a pas de transfert. Pendant neuf mois, j'ai eu un zona, il disparaissait quand je mettais le doigt sur une interprétation, après beaucoup d'autres. Ce n'est pas tant les images de ces rêves que j'ai utilisées, que les nœuds conflictuels. »

Sur scène, le monde de Philippe Genty est celui de la fantaisie, des apparitions, des objets qui se meuvent seuls, des tissus qui volent dans l'espace, des corps en apesanteur, des comédiens sérieux en imperméables qui flirtent en un jeu sans pitié avec des pin-up craquant, des jeux d'échelle et de mesure. Philippe Genty avoue qu'il a un truc : l'art de l'escamotage, où il est passé maître, sans prendre aucun cours de magie. Ainsi dans *Désirs parade*, une femme s'enferme dans un petit paquet, elle disparaît. Genty peut alors délier les rênes de l'imaginaire, débrouiller les sens, faire naître le rire, la peur, attirer les spectateurs, qui se laissent faire volontiers, dans les reus de ses rêves.

En répétant *Dérives* pour la première fois, il lui a été impossible de fixer la progression d'une danse, un matériau se montrant trop imprévisible. Cela l'inquiète, Philippe Genty, mais ses yeux brillent.

ODILE QUIROT

* Théâtre de la Ville, *Dérives*, du mardi au vendredi à 20 h 45, samedi à 18 h 30, *Désirs parade*, mercredi 20, jeudi 21, vendredi 22 (dernière) à 18 h 30, 18 : 42-74-22-77. De 60 à 120 F (*Dérives*), 60 F (*Désirs parade*).

SÉLECTION

La liste complète des films en exclusivité et des grandes reprises paraît désormais dans *Le Monde* du mardi (daté mercredi), soit la veille de notre supplément Arts-Spectacles.

Le Bourgeois gentilhomme

de Molière, mise en scène de Jérôme Savary, avec Jérôme Savary, Nadine Alari, Adrien Balthus, Aurélie Bello, Stéphane Dussan, Maxime Lombard, Bruno Raffaelli, Mona Hoffman, André Berton et Isabelle Serfaty.

Du grand Savary dans l'esprit du disparu Magic Circus. Une mise en scène qui défie pour un chef-d'œuvre qui va comme un pant au directeur de Chailot.

Théâtre national de Chaillot, 1, place du Trocadéro, 16. Du mardi au samedi à 20 h 30. Matinée samedi à 14 h 30, dimanche à 15 heures. Tél. : 47-27-70-18. De 80 F à 150 F.

Barf

d'Howard Butler, mise en scène de l'auteur, avec l'auteur.

Il faut aller découvrir cet artiste à tout faire : écrivain, acteur, clown et bien d'autres choses encore, toutes plus belles et nobles les unes que les autres.

Ranelagh, 5, rue des Vignes, 16. Du mardi au samedi à 20 h 30. Matinée lundi à 17 heures. Tél. : 42-85-64-44. Durée : 1 h 10. De 80 F à 130 F.

Le Chemin solitaire

d'Arthur Schnitzler, mise en scène de Luc Bondy, avec André Dussollier, Laurent Grimal, Alban Lecoq, Jérôme Nicolin, Bulle Ogier, Didier Sandre, Edith Scob et Didier Flamand.

Le spectacle phare du Festival d'automne. Didier Sandre meilleur que jamais, Bulle Ogier à contre-emploi, Luc Bondy inspiré, et Schnitzler bien sûr : impeccable.

Théâtre Rameau-Bernault, av. Franklin-Roosevelt, 8. Du mardi au samedi à 20 h 30. Matinée, samedi et dimanche à 15 h 30. Tél. : 48-78-75-00. Durée : 2 h 45. De 120 F à 200 F.

Cité des oiseaux

de Bernard Chartreux, d'après Aristophane, mise en scène de Jean-Pierre Vincent, avec Bernard Ballet, Rémy Carpentier, Evelyn Didi, Nicolas Bonvoisin, Claude Bouche, Frédéric Constant, Pierre Forget, Michel Kullmann, Jean-François Laplanche et Lucie Maréchal.

Jean-Pierre Vincent n'est jamais si en verve qu'il ne

s'égaye sur les voies de l'humour le plus trivial, le plus direct, le plus frappant. Sur un texte de Chartreux qui a gardé le meilleur d'Aristophane et domé le meilleur de lui-même, cette comédie saillante sur le pouvoir inique des puissants et la faiblesse des hommes. Plusieurs scènes d'anthologie.

Théâtre des Amateurs, 7, av. Pablo-Picasso, 92000 Nanterre. Les 21, 22, 23 et 28 décembre, 20 h 30 les 27 et 28 décembre. Tél. : 47-21-10-61. Durée : 2 h 30. De 90 F à 120 F.

Comme il vous plaira

de William Shakespeare, mise en scène de Ludo Pasquati, avec Catherine Sarrin, Michel Amont, Simon Elia, Catherine Salviat, Gérard Giraudon, Roland Bérin, Claude Mathias, Jean-Yves Dubois, Thierry Hancloche et Claude Lochy.

Le futur directeur du Théâtre de l'Europe à l'Odéon fait son retour sur les scènes françaises à l'invitation d'Antoine Vitez avec une nouvelle mise en scène de la pastorale de Shakespeare. Dissertation sur l'utopie de l'amour et du jeu.

Comédie-Française, place de Théâtre-Française, 1^{re}, Les 20, 22 et 26 décembre, 20 h 30 ; le 24, 14 heures (et les 28, 29 et 31 décembre). Tél. : 40-15-00-15. De 40 F à 180 F.

Dérives

de Philippe Genty, avec Pascal Blaisson, Christian Carignon, Catherine Deville, Gabriel Olivier Albuquerque et Eric de Serin.

Lire notre article ci-contre.

Théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet, 4^e. Du mardi au vendredi à 20 h 45, le samedi à 18 h 30. Tél. : 42-74-22-77. De 80 F à 120 F.

La Fidélité

de Pierre de Larivey, d'après El Fidele de Luigi Pulcinella, mise en scène de Jean-Marie Viliéger, avec Richard Lintre, Natacha Anel, Alain Trézet, Marc Zannett, François Fropier, Stéphane Rumeau, Arthur Nouzeville, Daniel Benoit, Genevieve Ennigard et Delphine Boles.

Le théâtre d'avant-Molière.

Pour les abonnés du « Monde »

Dans la solitude des champs de coton

de Bernard-Marie Koltès, mise en scène de Patrice Chéreau Avec Laurent Malet et Patrice Chéreau Décor : Richard Peduzzi Lumière : Daniel Delannoy

Théâtre des Amateurs de Nanterre, le mercredi 31 janvier à 21 heures ou le jeudi 1^{er} février à 21 heures

A l'occasion de la reprise à Nanterre de la pièce de Bernard-Marie Koltès, du 28 janvier au 18 février 1990, le Monde propose à ses abonnés deux soirées au tarif préférentiel de 90 F (au lieu de 120 F) et de 65 F (au lieu de 90 F) pour les moins de 25 ans et les titulaires de la Carte verte.

Pour obtenir vos places, écrivez au Théâtre des Amateurs, service location, 7, avenue Pablo-Picasso, 92022 Nanterre Cedex, en joignant votre bande d'abonnement ou le cachet imprimé sur le journal lui-même, accompagné d'un chèque libellé à l'ordre de Nanterre Amateurs et d'une enveloppe timbrée à vos nom et adresse, avant le 12 janvier.



LA STATION DEBOUT
Compagnie 4 Litres 12
Salle 1
DERNIERE
SAMEDI 23
20H30
CARTOUCHERIE
la Tempête
LOC 43 28 36 36

THEATRE DE LA VILLE
LOC 48.74.47.36/48.74.42.52 et agents
LE GARDIEN
de HAROLD PINTER
Texte Pierre L. E. KAHANE
Mise en scène GEORGES WILSON
Jusqu'à nouvel avis
représentations en régulier, 20 h 45

FESTIVAL JEAN COCTEAU
JUSQU'AU 30 DECEMBRE
OPERA COMIQUE
2 PROGRAMMES EN ALTERNANCE
LES MARIES DE LA TOUR EIFFEL
LA VOIX HUMAINE LE BOEUF SUR LE TOIT
LE PAUVRE MATELOT
RENSEIGNEMENTS-LOCATION : 42.60.04.99 - 42.96.12.20

THÉÂTRE

préclassique donc, sous la patte du meilleur spécialiste de cette période, l'irremplaçable Villégier qui a fait triompher Alys de Lully, il y a peu. C'est long mais c'est plus que bon, excellent.

Théâtre national de Chelles, 1, place du Trésorier, 19. Du mardi au samedi à 20 h 30. Matinée dimanche à 15 heures. Tél. : 47-27-81-15. Durée : 3 h 45. De 60 F à 130 F.

Le Gardien

de Harold Pinter, mise en scène de Georges Wilson, avec Jacques Dufilho, Pierre-Marie Escourrou et Jean-Pierre Kalfon.

Dufilho magnifique, un spectacle de fête.

Chelles, 65, rue de Cléry, 9. Du mardi au samedi à 20 h 45. Matinée dimanche à 15 heures. Tél. : 46-74-47-36. Durée : 2 h 30. De 30 F à 230 F.

Hamlet

de William Shakespeare, mise en scène de Patrice Chéreau, avec Patrice Chéreau, Renaud Strasser, Vladimir Yordanoff, Jean-Pierre Bagot, Philippe Chevalier, Marc Cito, Marianne Denicourt, Gérard Desrues, Claude Ewrad, Pascal Gregory, Alain Guille, et André Julien.

Cette mise en scène de Chéreau avait mieux sa place dans la cour d'honneur du Festival d'Avignon ou sur le plateau des Américains de Nanterre. La voici dans la salle improvisée de la Grande Halle, dont beaucoup de nos lecteurs se plaignent. C'est pourtant l'ultime chance de voir dans le rôle-titre un Desrues magnifique, bien entouré par Vladimir Yordanoff et Renaud Strasser.

Grande Halle de La Villette (Espace Nord, 211, av. Jean-Jaurès, 19). Du mercredi au samedi à 20 heures. Tél. : 46-75-75-00. Durée : 3 h 40. 100 F et 180 F. Dernière représentation le 23 décembre.

Lorenzaccio

d'Alfred de Musset, mise en scène de Georges Lavaudant, avec Jean-Luc Boutin, Rodolphe Bréchet, Nicolas Silvestre, Richard Fontaine, Guy Michel, Marc Chevalier, Jean-François Hémi, Louis Arbestier, Nathalie Navel, Catherine Savel et Thierry Hancisse.

Un trio d'acteurs en forme fait le succès de ce spectacle signé par le codirecteur du TNP de Villeneuve. Fontaine et Boutin donnent la réplique à un jeune acteur

d'exception entré au Français pour l'occasion : Rodolphe Bréchet.

Comédie-Française, place du Théâtre français, 1^{re}. Les 20 et 21 décembre, 14 heures : les 21 et 24, 20 h 30 (et les 28 et 31 décembre). Tél. : 40-15-00-15. Durée : 2 h 15. De 40 F à 180 F.

Médée

d'Euripide, mise en scène de Dominique Oudot, avec François Bergé, Marc François, Yves Kerviel, Sophie de La Roche-Foucauld, Vincent Nemeth, Valérie Vogt, Jacques Zabor, en alternance Sacha Gajic, Stéphane Guignat et Cécile Lamberde.

François Bergé réussit le tour de force de nous convaincre que cette tragédie sublime a été écrite hier. Le metteur en scène, Dominique Oudot, est un honnête homme qui fabrique un théâtre de juste qualité, sans prétention, toujours intelligent.

Théâtre 13, 24, rue Daviel, 13^e. Du mercredi au samedi à 20 h 30. Matinée dimanche à 15 heures. Tél. : 46-55-18-30. Durée : 1 h 45. 70 F et 100 F. Dernière représentation le 24 décembre.

Opérette

de Witold Gombrowicz, mise en scène de Jorge Lavelli, avec Bernard Alane, Maurice Amont, Lucie Arnold, Philippe Béguin, Philippe Blancher, François Chodet, Pierre Dacquin, Luc-Antoine Diquero, P. Freun et L. Huon.

Derniers jours pour le grand spectacle de rentrée de notre maître du pastiche et de l'irrespect, Jorge Lavelli, heureux comme un enfant blagueur avec cette pièce méchante et drôle de Gombrowicz. Bernard Alane est superbe.

Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Bran, 20^e. Du mercredi au samedi à 20 h 30. Matinée dimanche à 15 h 30. Tél. : 43-66-43-60. Durée : 3 heures. 100 F et 130 F. Dernière représentation le 24 décembre.

Les Palmes

de M. Schwartz, de Jean-Noël Ferrière, mise en scène de Gérard Collaudo, avec Sonia Volterreux, Gérard Collaudo, Christine Muller, Patrick Ziad et Claude d'Yd.

Cette découverte du radium par Pierre et Marie Curie fait un malheur dans l'un des plus fréquentables théâtres des boulevards parisiens. Ce n'est que justice.



MONTY/LE MONDE/LE MONDE

Mathurins, 36, rue des Mathurins, 8^e. Du lundi au dimanche à 21 heures, le dimanche à 20 h 30. Matinée lundi à 15 heures, samedi à 17 heures. Tél. : 42-82-90-00. Durée : 2 heures. De 100 F à 200 F.

Le Souper

de Jean-Claude Brille, mise en scène de Jean-Pierre Miquel, avec Claude Rich, Claude Brasseur, George Kirovski et Laurent Rey.

Le hit de l'année sur une scène privée : Brasseur-Fonché-Rich-Talleyrand en piste pour la cérémonie des Molières.

Montparnasse, 31, rue de la Gaîté, 14^e. Du mardi au

samedi à 21 heures, le samedi à 18 heures. Matinée, lundi et dimanche à 15 h 30. Tél. : 43-22-77-74. Durée : 1 h 40. De 90 F à 230 F.

La Station debout

mise en scène de Philippe Thomas, avec Odile Maudet, Jean-Michel Bernard et Michel Massé.

Ils sont trois, venus de Nancy, ultimes dépositaires d'un art théâtral qui connaît ses heures de gloire au moment du Festival mondial organisé dans la capitale lorraine, 4 litres 12, avec trois fois rien, nous en dit long sur la longue marche de l'homme vers la station debout et, du même coup,

réussit une superbe parabole sur les acteurs.

Cartoucherie Théâtre de la Tempête, route du Champ de Manœuvre, 12^e. Du jeudi au samedi à 20 h 30. Tél. : 43-28-36-36. Durée : 1 h 20. De 40 F à 90 F.

Torquato Tasso

de Johann W. Goethe, mise en scène de Bruno Bayou, avec Marcel Bonnet, Philippe Girard, Catherine Héglé, Marjolaine Mayotte et Grégoire Gastermann.

Rencontre à la beauté plastique formelle entre l'un de nos metteurs en scène les plus inspirés et intelligents et un auteur immense. Du théâtre exigeant où l'on retrouve, heureux, Hégel et Bozanne.

Théâtre National de l'Odéon, 1, place Paul-Claudel, 6^e. Du mardi au samedi à 20 h 30. Matinée dimanche à 15 heures. Tél. : 43-25-70-32. Durée : 2 h 15. De 57 F à 180 F.

Weza Albert

de Percy Mwa, mise en scène de Peter Brook, avec Mamadou Diomé et Bakary Sangaré.

Peter Brook nous donne à voir en gros plan deux comédiens qu'on avait vus dans le Mahabharata pour une pièce écrite à six mains par des auteurs sud-africains. En français dans le texte, Lève-toi, Albert est une œuvre joyeuse sur un sujet grave.

Bouffes du Nord, 37 bis, bd de la Chapelle, 10^e. Du lundi au samedi à 20 h 30. Matinée samedi à 15 heures. Tél. : 42-39-34-50. Durée : 1 h 30. 70 F et 100 F.

La scène est à Corinthe. Médée, la magicienne, se venge de sa rivale en lui faisant porter un voile empoisonné. En cette année où le voile, quand il est porté par les femmes, croise l'actualité, Dominique Quélès met en scène au Théâtre 13, très soigneusement, le drame d'Euripide. Francine Bergé, excellente, est Médée.

Comédie des Champs-Élysées. Du mardi au samedi à 21 heures. Matinée dimanche à 15 h 30. Tél. : 47-20-08-24. Durée : 1 h 40. De 90 F à 250 F.

Faut pas

teur mouton

de Charlotte Kestley, mise en scène de Michel Fagadau, avec Danièle Lebrun, Catherine Prot, Viviane Elbaz et Anouk Grinberg.

La pièce d'un jeune auteur contemporain anglais qui écrit l'histoire de la condition féminine à quatre voix, durant quatre générations. Interprétation irréprochable de Danièle Lebrun, formidable, bien secondée par Catherine Prot et l'incroyable Anouk Grinberg.

Géti-Montparnasse. Du mardi au samedi à 20 h 45. Matinée dimanche à 15 heures. Tél. : 43-22-18-18. Durée : 2 h 30. De 110 F à 200 F.

Port-Royal

d'Henry de Monttherlant, mise en scène de Raymond Gérième, avec Simone Volterre et Jean Desailly.

L'actualité des querelles théologiques ne donne que plus de relief à cette mise en scène de facture classique du grand œuvre de Monttherlant. Interprétation classique elle-même.

Théâtre de la Madeleine. Du mardi au dimanche à 21 heures. Matinée dimanche à 15 h 30. Tél. : 42-85-07-08. Durée : 2 heures. De 65 F à 240 F.

ET ENCORE

Ode maritime

de Fernando Pessoa, mise en scène de Richard Demarcy, avec Serge Maggiani et Tamas Motta.

Le poème du plus grand écrivain portugais mis en scène par un vieux briscard du théâtre portugais. Serge Maggiani est un prodigieux diseur et fait siennes ses relations de voyage en Afrique, de choses vues à Lisbonne par Pessoa.

Théâtre de l'Athénée-Louis Jouvet. Du mercredi au samedi à 20 h 30. Tél. : 47-42-67-27. Durée : 1 heure. 65 F et 90 F.

Les deux voiles

de Jean Cocteau

De Silvia Monfort, mise en scène de l'auteur, avec Silvia Monfort, Georges Bouchet et Kresimir Stoytchev.

Spectacle poétique et musical mis en scène par une actrice prestigieuse à la gloire du poète disparu. Silvia Monfort fête Noël à Beaubourg en attendant de retrouver son théâtre tout neuf.

Centre Georges-Fompès. Du mercredi au dimanche à 18 h 30. Samedi et lundi (soirée) à 20 h 30. Tél. : 42-74-42-15. 25 F et 45 F.

J'ai deux mots

à vous dire

de Jean-Pierre Delage, mise en scène de Pierre Mondy, avec Jacqueline Maubant.

La Maubant seule en scène avec un texte un peu faible pourtant écrit pour elle. Mais comment ne pas aller célébrer avec cette actrice d'exception les fêtes de fin d'année ? Reprise pour la circonstance d'un des grands succès de la star.

Comédie des Champs-Élysées. Du mardi au samedi à 21 heures. Matinée dimanche à 15 h 30. Tél. : 47-20-08-24. Durée : 1 h 40. De 90 F à 250 F.

Faut pas

teur mouton

de Charlotte Kestley, mise en scène de Michel Fagadau, avec Danièle Lebrun, Catherine Prot, Viviane Elbaz et Anouk Grinberg.

La pièce d'un jeune auteur contemporain anglais qui écrit l'histoire de la condition féminine à quatre voix, durant quatre générations. Interprétation irréprochable de Danièle Lebrun, formidable, bien secondée par Catherine Prot et l'incroyable Anouk Grinberg.

Géti-Montparnasse. Du mardi au samedi à 20 h 45. Matinée dimanche à 15 heures. Tél. : 43-22-18-18. Durée : 2 h 30. De 110 F à 200 F.

Port-Royal

d'Henry de Monttherlant, mise en scène de Raymond Gérième, avec Simone Volterre et Jean Desailly.

L'actualité des querelles théologiques ne donne que plus de relief à cette mise en scène de facture classique du grand œuvre de Monttherlant. Interprétation classique elle-même.

Théâtre de la Madeleine. Du mardi au dimanche à 21 heures. Matinée dimanche à 15 h 30. Tél. : 42-85-07-08. Durée : 2 heures. De 65 F à 240 F.

L'Avenir

de Molière, mise en scène de Jacques Mauclair, avec Jacques Mauclair, Nicole Dubois, Michel Dodane et Monique Maucclair.

Molière du meilleur spectacle de l'année l'an passé, cet *Avenir* transposé à la fin du XIX^e siècle est d'une saveur surannée toute particulière. Un théâtre de qualité par un homme de cœur.

Théâtre de Marais. Du mardi au dimanche à 20 h 45. Tél. : 42-78-03-13. Durée : 2 heures. 80 F et 100 F.

Villa Loco

de Jean-Marie Besset, mise en scène de Jacques Lassalle, avec Hubert Gignoux, François Thimman et Jean-Marie Besset.

La rencontre fictive de De Gaulle et Pétain le 22 novembre 1945 à l'île d'Yeu sous la plume d'un jeune auteur contemporain qui joue lui-même le rôle du témoin de cette rencontre. Incongru, insolite, fascinant.

Théâtre Paris-Villette. Du mardi au samedi à 21 heures. Tél. : 42-02-02-68. Durée : 1 h 45. De 60 F à 120 F.

Le diplomate

et le Malin

d'André-Pascal Gauthier, mise en scène de Lucien Mollat, avec Christophe Sigognet et Abbé Zahm.

Le côté pince-sans-rire de Borges traverse cette fable, pas bête, bien interprétée par les deux protagonistes, dont l'un, Richard Burton, est le traducteur des Mille et Une nuits, et l'autre une momie, dans un bonbon pharaonique de Haute-Egypte.

Théâtre de la Main d'Or. Du mardi au samedi à 21 h 15. Matinée dimanche à 17 h 30. Tél. : 48-05-67-89. De 60 F à 100 F.

Un transport

amoureux

de Raymond Lapoutre, mise en scène d'Antoine Vitez, avec Patrice Kerbrat, Laurent Mallet, Dominique Rozanet et Guy Michel.

Approche délicate de la « pathologie de l'otage libéré ». Pièce contemporaine bien construite et bien écrite.

Petit-Odéon. Du mardi au samedi à 18 heures. Dimanche à 15 h 30. Tél. : 43-25-70-32. Durée : 1 h 35. 43 F et 63 F.

Zingaro

Spectacle équestre et musical, mis en scène par Barabas, avec la troupe des Zingaro.

Après de longues années d'errance sous chapiteau, les Zingaro se sont installés à Paris dans un théâtre à leur mesure. D'un seul coup, l'hiver est devenu plus beau, plus poétique, plus violent à Aubervilliers.

Théâtre équestre Zingaro, 176, av. Jean-Jaurès, 93000 Aubervilliers. Lundi, mardi, jeudi, vendredi et samedi à 20 h 30. Tél. : 48-78-75-00. Durée : 2 heures. De 90 F à 190 F.

La sélection

« Théâtre »

a été réalisée

par Olivier Schmitt.

MADELINE
COMPAGNIE VALÉRIE OSALEY
100^e - DERNIÈRE le 14 JANVIER
PORT ROYAL
de HENRY DE MONTHERLANT
"Jean Desailly et Simone Volterre sont l'un comme l'autre parfaits et passionnés. Jean Desailly est un formidable archaïque".
LE PARISIEN / A. LAFARGE
"Magnifique sujet et sujet d'actualité. Spectacle d'une telle exigence et d'une telle qualité".
LE PARISIEN / A. LAFARGE
"Simone Volterre nous propose une mise en scène rigoureuse, élégante, soignée. Madeleine Javel est jeune, très présente, très charmante, lumineuse".
LE FIGARO / R. MARCABRU
"Un texte qui résume comme étrangement d'actualité, qui a le mérite de poser les vraies questions".
FRANCE SOIR / K. REBERX
LOCATION : 42-60-07-09 ET AGENCES

ÉLECTION DU NOUVEAU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU GIPS

Le groupement interprofessionnel des publicitaires de spectacle (GIPS) vient de procéder à l'élection de son nouveau conseil d'administration.

Président d'honneur : Georges GUIGNARD
Président : Arnaud LEGREZ
Vice-présidents : Jean-Claude BARBION et Jean-François COUVREUR, délégué au Festival de Cannes
Secrétaire général : Bruno CHALMANDRIER
Trésorier : Christine BRIÈRE
Administrateurs : Patricia BALES, Monique BONDIL, Frédéric COMTET, Thierry DEFAIT, Michel LANGE

Il est à noter que Mademoiselle Marthe DELESCLUSE, Monsieur Yves BRUNNARIUS et Monsieur Gérard GROS n'étaient pas candidats au renouvellement de leur mandat.

Jellyco 1350

MUSIQUES

QUATRE JOURS DE MUSIQUE AFRICAINE A SAINT-DENIS

Une « jam » de griots

Rumba zaïroise ou afro-beat nigérien, le festival Africolor de Saint-Denis sera l'occasion de découvrir Sorry Bamba, Kanté Manfila ou Papa Wemba, des stars de la musique africaine venues en France pour se refaire une deuxième carrière.

« **P**LUS pressé que la musique, on danse mal. » L'homme est calme. Un atout qui lui a permis, après plus de vingt ans de carrière en Afrique, de repartir de zéro dans les froidures parisiennes. Kanté Manfila est né en 1947 en Guinée, en terre mandingue, d'une famille de griots, caste à laquelle il incombe de transmettre le sens caché du monde par la musique, la poésie et la sorcellerie. Il joue, très jeune, du balafon. Parti en visite chez son oncle d'Abidjan, il se met à la guitare électrique. C'est là qu'en 1967 il fonde son premier orchestre en compagnie du Malien Sorry Bamba. Il prend d'ailleurs le chemin du Mali deux ans plus tard pour intégrer, comme guitariste, puis comme chef d'orchestre les Ambassadeurs du Motel de Bamako. Bientôt, l'orchestre qui fait danser l'Afrique noire et ses invités blancs s'ajoute un chanteur, Salif Keita. Kanté Manfila, Sorry Bamba, Salif Keita vivent aujourd'hui à Paris, tout comme le Nigérien Tony Allen, le Malien Mory Kanté, les Zaïrois Papa Wemba et Ray Lema. Tous se sont heurtés au même mur : malgré la diversité et la richesse de ses formes musicales, l'Afrique ne donne pas à ses musiciens les moyens de leur survie.

Premières incriminées, les cassettes pirates. Une catastrophe. Le consommateur est content, c'est moins cher, et la mafia de la copie clandestine prospère à Lagos, au Liberia, au Togo, quand, débordée, elle ne demande pas un coup de main à Singapour. Un disque sorti en France est piraté dans la semaine qui suit en Afrique. Les Africains n'en sont pas les seules victimes. Les Antillais de Kassav, le plus gros vendeur actuellement sur le continent noir, ont certainement jamais vu la couleur d'un franc CFA. « C'est un problème dont l'Etat, les gouvernements doivent se saisir », insiste Kanté Manfila. Selon Ray Lema : « Le mouvement s'est mis en route, timidement, en Côte-d'Ivoire, le pays le plus ouvert au show-biz, où une structure officielle se met en place, faisant naturellement barrage aux pirates. »

Emigrer n'est pas une décision facile à prendre pour des musiciens qui, même s'ils les débordent fréquemment, puisent d'abord dans les traditions de leur ethnie. Certains sont prêts pour le grand bond dans les lois du marché international, d'autres restent plus réticents.

UNE VRAIE SOUFFRANCE

En 1982, Salif Keita, qui anime alors les Ambassadeurs internationaux d'Abidjan, toujours avec Kanté Manfila, monte à Paris. Kanté Manfila, très attaché à la tradition mandingue, aux musiciens qui l'ont accompagné tout au long de sa carrière, reste. Il change d'avis en 1985, quand il envisage à nouveau de jouer avec son ancien compagnon, à qui les professionnels et les médias ont ouvert les portes de la world music. Cela ne se fera pas, et voilà le patron des Ambassadeurs livré à lui-même dans la jungle parisienne.

De son premier disque *made in France*, il préfère taire le nom, pour mieux le reléguer aux oubliettes : conditions techniques déastreuses, mixage défectueux. « Même les bons morceaux ont été massacrés. » Les droits d'auteur ? Dans six mois, dans un an... La diffusion ? Un jour peut-être... « Une vraie souffrance, comme à mes débuts en Afrique, une deuxième fois. » Depuis, Kanté Manfila a appris. Tradition, sorti en 1987 chez Celluloid, s'est très bien vendu, surtout en Grande-Bretagne et en RFA. Un bel album où le musicien mandingue, excellent guitariste, retrouve ses sources sans se figer pour autant, accompagné de Mory Kanté à la kora, d'un balafon et de deux choristes, dont la jeune et talentueuse Djanka Diabaté, avec qui il chantera à Saint-Denis la nuit du 24 décembre prochain. Au programme, quelques titres de son nouvel album à sortir en janvier, « à la limite de ce que je peux faire dans la modernité », note-t-il.

Chez lui, comme chez Sorry Bamba, cinquante et un ans, originaire de Mopti au Mali (cinq disques en Afrique et maître à jouer de toute une génération de musiciens africains, dont Mory Kanté), l'envie reste sous-jacente de faire des disques ici en enrichissant son style des apports de la technologie moderne, sans l'altérer vraiment, pour repartir ensuite en Afrique avec succès et argent. Sorry Bamba a dû attendre deux ans avant la sortie d'un album chez Cobalt, un mélange réussi de musiques bambara et dogon. Siqui s'inspire des danses du pays dogon, que Sorry Bamba a étudiées pour en retrouver les rythmes et les sonorités sur les instruments utilisés dans les orchestres modernes de musique africaine, tels la tumba et le



Nahawa Doumbia, princesse malienne : premier concert en France.



Tony Allen.

tamani (sorte de petit talking drum) et les synthétiseurs.

Pour tous, le rêve est bien sûr de signer avec une major de la production discographique. C'est chose faite pour Mory Kanté (Barclay), Papa Wemba (EMI), Salif Keita et Ray Lema (Island). Ray Lema, depuis six ans en France après un passage aux Etats-Unis, reconnaît que le parcours fut semé d'embûches, de doutes et de producteurs négligents. « Mais, en fin de compte, nous nous retrouvons dans la position de ces musiciens de très haut niveau dont la France regorge aujourd'hui, mais dont la carrière est d'emblée limitée par un marché hexagonal trop étroit et qui vont tenter leur chance aux Etats-Unis. Ils devront tout apprendre, faire des concessions, adapter leur musique au public et au marché. »

Fervent partisan du métissage et des Anglo-Saxons qui y excellent, du world beat, Ray Lema trouve « bourraive » la tradition, « insupportable » le rock pur, et situe les nouveaux besoins culturels dans un grand brassage citadin et mondial, credo musicalement repris dans son dernier album *Mangadeef*, où il a invité les chanteuses sud-africaines Mahotella Queens, le saxophoniste Courtney Pine et le guitariste Jesse Johnson, qui a travaillé avec Prince.

Mélange sans peur et sans reproche également chez

Zouou Bikaye, une association franco-zaïroise entre Hector Zazou, Français né à Alger, et Bonny Bikaye, sorti de la bande Ray Lema. Résultat, une reprise de *It's A Man's Man's World*, James Brown réchauffé à la rumba-rock. Même l'afro beat, inventé au Nigeria par Fela, genre déjà considérablement métissé, subi les assauts du mélange funk et soul music en la personne de Tony Allen, son ex-batteur, parti pour une carrière solo en Grande-Bretagne.

Organisatrice d'Africolor, l'association Accent aigu, crée l'année dernière pour mettre sur pied à Dakar un grand concert qui n'eut pas lieu, à l'occasion de l'anniversaire de l'abolition de l'esclavage, a découpé le programme en quatre jours, quatre styles : l'afro beat nigérien, la rumba zaïroise, les musiques de l'avant-garde et la tradition « moderniste » malienne.

Hormis les questions de style et de la participation de la musique africaine dans l'avenir de la world music, Africolor sera l'occasion de la découvrir. Certains invités n'ont jamais mis les pieds, ou peu, en France : Evoloko Jocker, chef de file de la rumba zaïroise, Dieudonné Kabongo, un petit marrant, vainqueur 1989 du concours *Découvertes de Radio-France* Internationale, et, enfin, Nahawa Doumbia, cette princesse malienne qui, puisqu'elle n'appartenait pas à la caste des griots, n'aurait jamais dû chanter.

VERONIQUE MORTAIGNE

* Africolor. Du 21 au 24 décembre, à 20 h 30. Théâtre Gérard-Philips, 39, bd Jules-Guesde, 93200 Saint-Denis. Tél. : 42-43-17-17. Location FNAC, 100 F. Lire le programme détaillé en page 38, sélection Rock.

SELECTION PARIS

Mardi 20

Barber

Adagio pour cordes

Beethoven

Concerto pour piano

et orchestre n°3

Symphonie n°8

Bruno-Léonardo Galber

(piano),

Orchestre de Paris,

Alain Lombard (direction).

Si l'Adagio pour cordes de

Samuel Barber n'est pas une

œuvre impérissable, il per-

mettra cependant de mesu-

rer les éventuels progrès des

violons de l'Orchestre de

Paris. Bruno-Léonardo Gal-

ber revient, une fois encore,

jouer le *Troisième Concerto*

de Beethoven. N'a-t-il pas

d'autres concertos à son

répertoire que ceux de Bee-

thoven, Brahms et Schu-

mann ? Il est, certes, un

pianiste de première gran-

deur, mais tellement prévisi-

ble qu'on a l'impression de

le connaître par cœur.

Salle Pleyel, 20 h 30 (+) le 21.

Tél. : 42-53-48-73. De 40 F à

180 F.

Jolivet

Suite symphonique

Méditerranée

Suite symphonique pour

clavier, hautbois, violoncelle

et harpe

Alain, pour piano

Jean-Marc Philippe (violon),

André Kodric (soprano),

Valérie Baccot (piano),

Quatuor Jolivet.

Joué de son vivant par les

plus fameux interprètes

français et étrangers (Pierre

Bernac, Charles Münch,

Maurice André, Mstislav

Rostropovitch), la musique

d'André Jolivet l'est beau-

coup moins de nos jours. Et

ce n'est pas justice, car cet

élève de Varèse et de Paul

Le Flem a su, en dehors de

toute obédience à une quel-

conque chapelle, bâtir une

œuvre originale que sa réelle

complexité rythmique et

harmonique rend, certes,

difficile à appréhender mais

n'empêche pas d'avoir un

fort impact sur le public.

Conservatoire national supé-

rieur de musique, 20 h 30.

Tél. : 42-53-15-20. Entrée

libre.

Jeudi 21

Hommage

à André Jolivet

et Darius Milhaud

Davy Erli,

Jean-Marc Philippe (violon),

Billy Eidi,

Jean-Paul Saville,

Alexandre Tharaud,

Erica Gellman (soprano),

Anne Constantin (soprano),

Daniel Florant (basse),

Pascal Delage (percussions),

Quatuor Jolivet.

Jean Roy (présentation).

Présenté par Jean Roy, ce

musicologue aussi savant

que sensible, ce concert se

veut un hommage à Darius

Milhaud et André Jolivet,

deux compositeurs dont la

réputation actuelle est inver-

sément proportionnelle à la

qualité de leur œuvre. Qu'on

les aient trop joués à une

certaine époque est indéni-

able, qu'on ne les jouent pas

assez aujourd'hui ne l'est

pas moins.

Théâtre de Jolivet, 21 heures.

Tél. : 40-67-87-88, 80 F.

Mozart

Les Nocturnes de Fugère

Samuel Sylva,

David Etris (basse),

Jeanne Ousserré,

Jayne West (soprano),

Sue Ellis Kozma,

Justine Falty

(soprano-soprano),

Frank Kelley (basse),

Northam Sinfonia,

Ensemble vocal

des Jeunes Solistes,

Craig Smith (direction),

Peter Sellers (mise en scène).

Le plus grand succès public

de l'histoire de la Maison de

la culture de Bobigny divise

aujourd'hui la critique.

Une mise en scène qui fait

réfléchir : il y a tellement

longtemps que Paris n'avait

pas connu une telle bataille

que l'on s'en réjouit.

Bobigny. Maison de la culture,

20 heures (+) le 23. Tél. : 48-

31-11-45. Location : Franc,

Agence, Billet, De 190 F à

240 F.

Vendredi 22

Morillon

Dans le noir

Chausson

Le Poème de l'homme

et de la mer

Symphonie

Jean-François Morvoin

(violon),

Orchestre

du Conservatoire national

supérieur de musique

de Paris,

Manuel Rosenthal (direction).

Sur des vers de morillon,

Ernest Chausson a composé

pour le *Poème de l'homme* et

de la mer une de ses grandes

partitions, malheureuse-

ment aussi peu jouée que sa

Symphonie, éclipsée par

celle de Franck. (Darius

Milhaud a pourtant montré

dans une analyse pénétrante

les désespérances lourdes

de sa construction.)

L'enthousiasme et la virtu-

sité des jeunes musiciens de

l'Orchestre du Conserva-

toire de Paris associée à la

science du toujours jeune

Manuel Rosenthal sont

garantis d'une interprétation

mémorable. Le concert de la

semaine ?

Maison de Radio France,

20 h 30. Tél. : 42-30-15-18.

De 30 F à 80 F.

PATHE MARINIER - GEORGE V - LA POCHE - PATHE FRANCAIS - MONTFARME NERVEUSE
PAMBAISRENS - FORUM ORIENT EXPRESS - BALANCHET ALESA - BALANCHET CONVENTION - LES IMAGES
PATHE HAUTEVILLE - LA FAVORITE - BARTALAZAR PASCAL
Et: Pathe Belle-Etoile/Théâtre - Olympia/Variétés - 4 Temps/La Déesse
Pathe/Champs-Élysées - Carrière/Parade - Vity/Champs - Polaire

LUIGI COMENCINI

MICHEL SERRAULT VIRNA LISI

Joyeux Noël,
Bonne Année

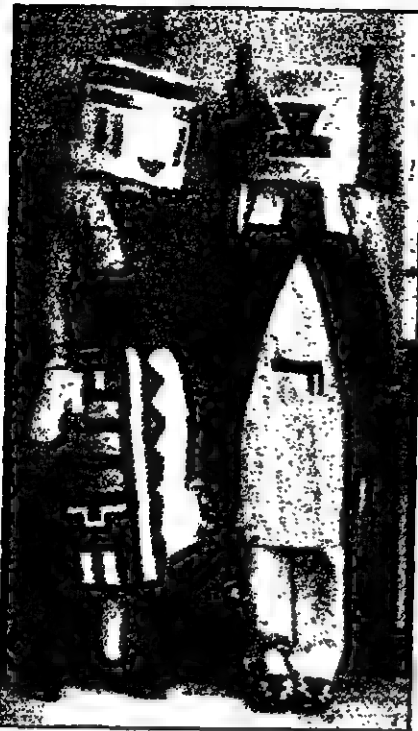
Quelques disques pour en savoir plus

Tony Allen : *Afrobeat Express*, CD, disque, cassette Cobalt/Just'n.
Sorry Bamba : *Siqui*, CD, disque, cassette Cobalt/Just'n.
Zouou Bikaye : *Guitry*, Disque Eurobond/Just'n.
Nahawa Doumbia : *Diké*, Disque Syllart/Méodie.
Evoloko Jocker : *Le Carte qui gagne*, Disque Izadiff.
Ray Lema : *Mangadeef*, CD, disque cassette Island.
Kanté Manfila : *Tradition*, CD Celluloid.
Papa Wemba : *Papa Wemba*, CD, disque, cassette EMI.

ARTS

UNE RÉTROSPECTIVE SOPHIE TAEUBER

L'abstraction, tout naturellement



Sophie Taeuber : à Munich en 1912, avec Erika Taeuber, dix ans plus tard à Zurich, et à Ascona en 1925.

Si Sophie Taeuber a été la femme de Hans Arp, il ne faut pas réduire son œuvre à un sous-produit des créations de son mari. On peut redécouvrir ses travaux — naturellement abstraits — grâce à la rétrospective organisée par le Musée d'art moderne de la Ville de Paris.

COMMENCER une carrière dans les arts appliqués, la broderie ou la fabrication de marionnettes ne fait pas très sérieux pour un peintre. D'autant moins sérieux que ça se passe à Zurich, où la dame en question a de très mauvaises fréquentations. Elle navigue en effet dans les parages du Cabaret Voltaire, lieu de naissance de Dada vit dans la connivence et l'intimité des champions déclarés de l'anti-art, tous prompts, en 1916, à mimer le chaos humain dans le chaos de la guerre. Ces champions se nomment Hugo

Ball, Tristan Tzara, Marcel Janco, Richard Huelsenbeck, Hans Arp. Elle se nomme Sophie Taeuber.

Elle deviendra Sophie Arp, et il en sera de sa réputation d'artiste comme de toutes les réputations célèbres : on lui reconnaît la rigueur du talent, beaucoup de sensibilité, on insistera sur son sens du décoratif. Mais on minimisera sa part d'invention en regard de l'époux célèbre, pourtant le moins machiste de tous et le premier à encenser sa compagne puis à œuvrer pour sa mémoire, à travers poèmes et écrits, après sa disparition accidentelle. Sophie est morte asphyxiée dans l'hiver 1943 par les émanations d'un poêle à gaz, à cinquante-quatre ans.

En bien non, Sophie Taeuber n'a pas été la danseuse d'Arp. Bien que danseuse aussi, toujours aux temps fous de Dada, où, élève de Rudolf von Laban, l'un des tout premiers théoriciens de la danse

moderne, il lui arrive de se produire dans les cacophonies orchestrées par Ball, entre onomatopées et danses nègres.

Il y a trois ans, la rétrospective Arp, qui comportait nombre d'œuvres en duo réglées selon des harmonies aussi droites que fantaisistes, mettait la puce à l'oreille quant aux recherches personnelles de Sophie. Aujourd'hui, la rétrospective qui célèbre le centenaire de sa naissance les confirme dans l'autonomie et la cohérence d'une œuvre qui semble aller de soi, évoluer tout naturellement dans l'abstraction, à une époque où, justement, faire de la peinture abstraite ne va pas de soi. Une œuvre qui, tout aussi naturellement, se donne comme l'expression d'une aptitude toute particulière au bonheur. Ce qui ne veut pas dire qu'il y a de la naïveté, de l'innocence, de la légèreté dans cette aventure picturale qui, de modestes dérapages de gammes chromatiques en petits glissements de lignes chorégraphiques, se retrouve toujours sur les rangs des avant-gardes dures, pures, atopiques.

Si, devant les premiers rectangles de couleurs que Sophie Taeuber fibre des modèles théoriques de l'enseignement des couleurs, on pense au Klee des *Carrés magiques*, il ne faudrait pas s'y tromper, ceux de Klee viennent après, et autrement. C'est ainsi. Le professeur solide auprès duquel Hans Richter reconnaît avoir appris à simplifier, clarifier l'univers des formes, a aussi ce grain de folie, en somme, chez bien des citoyens suisses, que la sagesse du pays justement peut réveiller, pour les mener loin dans l'idée et le rêve d'une société autre (à moins de les faire basculer dans une parfaite asocialité).

Sophie Taeuber peintre dont l'histoire commence et finit dans la guerre, n'aurait-elle pas lucidement mesuré son œuvre dans ce sens ? N'aurait-elle pas mesuré les enjeux de ses recherches autour d'une nouvelle structure picturale, qui fait mur, grille, et ferme, et bouche toutes les fenêtres, se coupe du monde, du drame, du pathos, pour saisir la peinture dans sa pureté originelle ? Qui, ainsi, pourrait participer d'un grand projet d'embellissement de la vie quotidienne ? Pour un monde d'ordre, de beauté et de paix. De cela elle n'a rien dit — elle était silencieuse. Mais d'autres l'ont dit pour elle. N'était-ce pas la base du mouvement hollandais De Stijl ? Elle n'a jamais théorisé. Simplement, elle a réalisé.

Décoratrice, oui, Sophie Taeuber l'a été aussi. C'est même sans doute grâce à elle que le plus bel exemple de concrétisation de ces idées révolutionnaires a pu voir le jour, à Strasbourg, avec la décoration du grand complexe de restauration et de loisirs L'Aubette. Où elle a pris une part active, aux côtés d'Arp et de Theo Van Doesburg. Où son rôle a trop souvent été minimisé. Où, hélas, malgré les redécouvertes récentes sous les faux plafonds et les couches de peinture, on n'a rien dégagé de ses interventions, essentiellement situées au rez-de-chaussée, pour le salon de thé-pâtisserie, pour L'Aubette-bar, mais aussi peut-être pour le foyer-bar. Restent des dessins, des photos, des projets... présentés dans l'exposition, habituellement conservés à Strasbourg, ou dans la maison de Meudon-Clamart où le couple Sophie Taeuber-Hans Arp a vécu de 1926 à 1939, et où ils aimaient recevoir. Cette maison, dont les plans sont de Sophie, est devenue une fondation qui, d'habitude, se visite sur rendez-vous. La voici qui s'ouvre, pour l'exposition.

GENEVÈVE BREERETTE

* Rétrospective Sophie Taeuber, Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du Président-Wilson. Jusqu'au 18 mars. Et aussi Fondation Arp, 21-23, rue des Châtaigniers, 91140 Chamar. Tél. 45-34-23-43.

SÉLECTION

Le calendrier des expositions paraît désormais dans le Monde du jeudi (daté vendredi), soit le lendemain de notre supplément Arts-Spectacles.

David (1748-1825)

Cette exposition clôt la célébration du Bicentenaire. Introduteur en France du néoclassicisme, le peintre célébra les grandes heures de la Révolution et siégea à la Convention avant de devenir le peintre officiel de l'Empire. La taille de certaines de ses œuvres n'a pas permis de les réunir dans un seul lieu. Les amateurs devront donc faire le voyage du Louvre à Versailles.

Musée du Louvre, galerie et salle Mollien, entrée par la Pyramide, direction Deson. Paris, 1^{re}. Tél. : 40-30-63-17. Tous les jours, sauf mardi, de 9 h à 17 h 45 (fermeture des caisses à 17 h 15). Nocturnes le mercredi et un lundi sur deux. Les 24 et 25 décembre jusqu'à 18 h 45. Jusqu'au 12 février 1990. 36 F (prix d'entrée du musée).

Château de Versailles, salle du Sacre, appartement de Mme de Maintenon, Versailles, 78000. Tél. : 30-84-74-00. Tous les jours, sauf mardi, de 9 h 45 à 17 h 30. Jusqu'au 12 février 1990. 23 F.

Jean Dubuffet, souvenirs du Sahara (1947-1949)

Peintures, gouaches, dessins et écrits en souvenir de trois séjours effectués au Sahara entre 1947 et 1949. L'exposition est organisée en l'honneur de la récente donation Waddington à la Fondation Dubuffet.

Fondation Jean Dubuffet, 137, rue de Sévres, Paris, 6^e. Tél. : 47-34-12-83. Tous les jours, sauf samedi et dimanche, de 14 h à 18 h. Jusqu'au 12 janvier 1990.

Kupka ou l'invention d'une abstraction

Une grande rétrospective. Complète grâce aux prêts de la Galerie nationale de Prague, elle permet de découvrir d'étranges œuvres symboliques, et de mesurer toute la complexité de la démarche du peintre, l'un des grands pionniers de l'abstraction. C'est d'ailleurs sur le passage de Kupka à une peinture de la non-représentation que l'accent est mis.

Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, av. du Président-Wilson, Paris, 16^e. Tél. : 47-23-61-27. Tous les jours, sauf mardi, de 10 h 30 à 17 h 40, mercredi jusqu'à 20 h 30. Visites commentées les jeudi à 12 h 30, le samedi à 14 h 30. Jusqu'au 25 février 1990. 15 F.

L'art conceptuel, une perspective

L'exposition tente pour la première fois de donner une vue d'ensemble des démarches conceptuelles de la fin des années 60 et du début des années 70. En présentant des travaux d'artistes effectivement qualifiés de « conceptuels », tels Robert Barry, Joseph Kosuth, Lawrence Weiner, On Kawara, mais pas seulement : Broodthaers, Burra, Haacke, sont aussi au programme.

Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, av. du Président-Wilson, Paris, 16^e. Tél. : 47-23-61-27. Tous les jours, sauf mardi, de 10 h 30 à 17 h 40, mercredi jusqu'à 20 h 30. Visites commentées les jeudi à 15 h et les dimanches 14 janv., 4 fév., à 11 h. Jusqu'au 18 février 1990. 15 F.

Le crayon qui parle

Soit les écrits de Picasso, pour le théâtre, pour les amis, pour lui-même. Le dessinateur écrit, l'écrivain dessine. Mots et images

s'interpénètrent. Partout la Vie.

Musée Picasso, 100, rue St. 5, rue de Thorigny, Paris, 3^e. Tél. : 42-71-25-21. Tous les jours, sauf mardi, de 9 h 15 à 17 h 15, mercredi jusqu'à 22 h. Jusqu'au 29 janvier 1990. 28 F (prix d'entrée du musée).

Léonard de Vinci les études de draperie

Rares et précieuses, réunies pour la première fois, les études sur toile de lin où le jeune Léonard s'exerce à rendre au plus près de la vérité des tissus drapant des figures. Un choix de dessins florentins portant sur le même thème complète cet ensemble qui inaugure la nouvelle salle d'arts graphiques du Louvre et fête l'entrée récente de deux nouvelles études dans les collections du musée.

Musée du Louvre, hall Napoléon, entrée par la Pyramide, Paris, 1^{re}. Tél. : 40-20-61-61. Tous les jours, sauf mardi, de 12 h à 22 h (fermeture des caisses à 21 h 15). Les 24 et 25 décembre fermeture à 19 h. Visites conf. : 40.20.61.61. Jusqu'au 28 février 1991. 26 F (possibilité de billets couplés avec le billet d'entrée du musée).

L'invention d'un art

L'histoire du 8^e art au vingtième siècle y est évoquée à travers la reconstitution de plusieurs grandes expositions. Un vaste panorama montre aussi l'éclatement de la création photographique aujourd'hui. C'est l'exposition centrale du cent cinquantième de la photographie, et c'est la première fois que le cinquième étage du Centre Pompidou est consacré à l'image fixe.

Centre Georges-Pompidou, Musée national d'art moderne, grande galerie, place Georges-Pompidou, Paris, 4^e. Tél. : 42-77-12-33. Tous les jours, sauf mardi, de 12 h à 22 h, samedi, dimanche et jours fériés de 10 h à 22 h. Jusqu'au 1^{er} janvier 1990.

L'invention d'un regard (1839-1918) : Kunst

Cette fois, c'est l'exploration, des origines à 1918, d'un art qui invente d'emblée un langage neuf et modifie tout aussi promptement notre façon de voir.

Musée d'Orsay, qui Anatole-France, Paris, 7^e. Tél. : 40-48-48-14. Mercredi, vendredi, mardi de 9 h 45 à 18 h, jeudi de 9 h 30 à 21 h 45, samedi, dimanche de 9 h à 18 h. Fermé le lundi. Jusqu'au 31 décembre. 20 F (billet joint à l'exposition musée : 22 F).

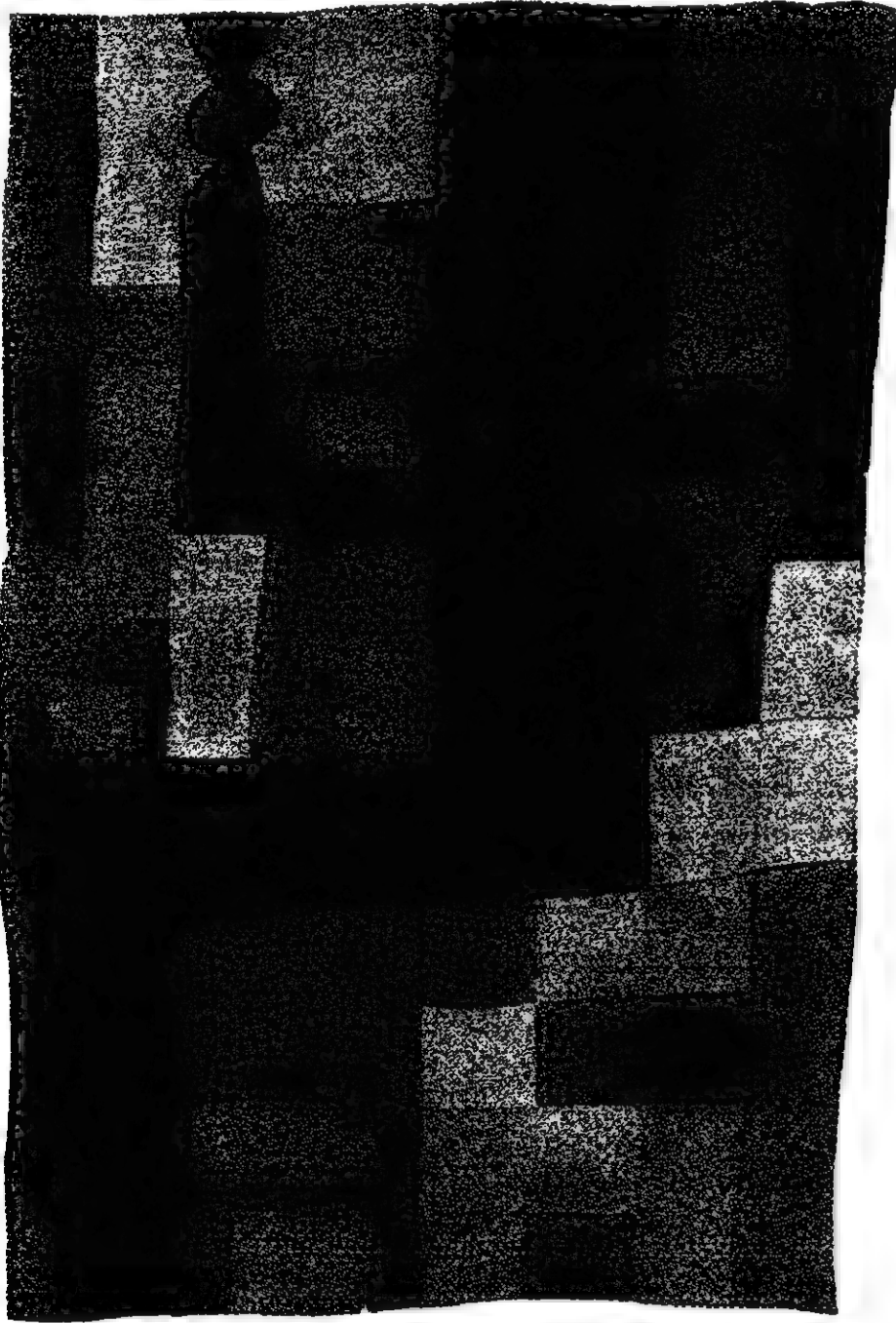
Objets interdits

Une double exposition au titre inutilement racoleur. Un hommage à Olaf Dapper à travers l'art africain dans les cabinets de curiosités européens du dix-septième siècle et une sélection de très beaux reliquaires Vill.

Fondation Dapper, 50, av. Vieux-Hugues, Paris, 16^e. Tél. : 46-00-01-50. Tous les jours de 11 h à 19 h. Jusqu'au 7 avril 1990. 15 F (entrée libre le mercredi).

Paris et le daguerréotype

Dans un espace splendidement aménagé, le procédé de Daguerre est mis à l'honneur en 160 plaques anciennes représentant des vues de Paris. Fragiles et précieuses, précises et vivantes, ces vues, ponctuelles de daguerréotypes



Motif abstrait. Le Moi. Personnage assis (1925).

contemporains de Ian Paterson et Patrick Bailly-Maître-Grand, suscitent un climat magique.

Musée Carnavalet, 23, rue de Sévigné, Paris, 3^e. Tél : 42-72-21-13. Tous les jours sauf mardi de 10 h à 17 h 40, jeudi jusqu'à 22 h. Jusqu'au 11 février 1990.

Ed Paschke

Vingt ans d'une figuration provocante, qui met la violence et le sexe à la une de l'écran pictural, et joue sur les éclairages artificiels pour peindre le malaise d'une société travestie.

Centre Georges-Pompidou, galerie contemporaine rue de Châteaudun, place Georges-Pompidou, Paris, 4^e. Tél : 42-77-12-33. Tous les jours sauf mardi de 12 h à 22 h, samedi, dimanche et jours fériés de 10 h à 22 h. Jusqu'au 11 février 1990.

Edward Ruscha

Graphiste et maquetteur à l'origine, cet artiste californien, que l'on est tenté de situer aux frontières du pop art et de l'art conceptuel, exploite volontiers, depuis les années 60, signes et emblèmes hollywoodiens dans une peinture parodique, froide et masquée.

Centre Georges-Pompidou, galerie contemporaine rue de Châteaudun, place Georges-Pompidou, Paris, 4^e. Tél : 42-77-12-33. Tous les jours sauf mardi de 12 h à 22 h, samedi, dimanche et jours fériés de 10 h à 22 h. Jusqu'au 11 février 1990.

Sophie Taeuber

lire page 39

Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, av. du Président-Wilson, Paris, 16^e. Tél : 47-23-61-27. Tous les jours sauf lundi de 10 h à 17 h 40, mercredi jusqu'à 20 h 30. Jusqu'au 18 mars 1990, 18 F.

Bram Van Velde

En organisant cette rétrospective, le Musée national d'art moderne fait plus que réparer un oubli et une injustice : il met Bram Van Velde à son vrai rang, celui de peintre majeur de l'histoire de l'abstraction.

Centre Georges-Pompidou, Musée d'art moderne, grande galerie, place Georges-Pompidou, Paris, 4^e. Tél : 42-77-12-33. Tous les jours sauf mardi de 12 h à 22 h, samedi, dimanche et jours fériés de 10 h à 22 h. Jusqu'au 1^{er} janvier 1990.

GALERIES

Joseph Beuys

Dessins et collages des années 40 à 60. Mots, graphies abstraites, figuration d'objets, d'animaux, formules, équations, démonstrations. Un Beuys qui prépare sa sculpture, ses actions, et qui, à travers certains travaux sur papier, laisse passer beaucoup de sensibilité.

Galerie Gilbert Brownstone et Cie, 15, rue Saint-Gilles, Paris, 3^e. Tél : 42-78-43-21. Tous les jours sauf dimanche et lundi de 11 h à 13 h et de 14 h à 18 h. Jusqu'au 24 janvier 1990.

Naum Gabo

Une évocation de l'œuvre du sculpteur (1890-1977), auteur, avec son frère Antoine Pevsner, du Manifeste du constructivisme, et dont l'abstraction radicale, les plans de verre et les trames de matières plastiques sont une des sources de l'art cinétique.

Galerie de France, 62, rue de la Verrerie, Paris, 4^e. Tél : 42-74-38-00. Tous les jours sauf dimanche et lundi de 10 h à 19 h. Jusqu'au 6 janvier 1990.

James Turrell

L'artiste californien a conçu tout spécialement une installation, une « light place », pour l'espace de cette nouvelle galerie aménagée dans une ancienne fonderie par André Putman.

Galerie Frontet et Putman, 33, rue Charlot, Paris, 3^e. Tél : 42-76-03-50. Tous les jours sauf dimanche et lundi de 10 h 30 à 19 h. Jusqu'au 13 janvier 1990.



RÉGIONS

Caen

Willie Ronis

L'homme seul dans la foule à Noël, Rose Zehner pendant une grève chez Citroën, trois portraits sur

une route de Lorraine, autant de héros qui constituent l'univers poétique de ce représentant type de l'humanisme français. Quarante tirages inédits complètent la rétrospective proposée en 1985 par la Mission

du patrimoine photographique.

Artothèque et Théâtre municipal, 135, bd du Marché-Lacour, 14007. Tél : 31-86-12-73. Jusqu'au 27 janvier.

Chambéry

C'est la faute à Rousseau

Rousseau et la Révolution, Rousseau et le romantisme, Rousseau et la République... L'homme, ses idées, sa popularité et sont évoqués à travers peintures, sculptures, gravures, objets et documents. De Houdon à Carrier-Belleuse. Après Chambéry, où « commença le court bonheur de sa vie », auprès de M^{me} de Warens, l'exposition, ira, c'est naturel, à Genève.

Musée savoyard, square de Lamoignon-Bissy, 73000. Tél : 73-33-44-66. De 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures. Fermé le mardi. Jusqu'au 18 février.

Clermont-Ferrand

Judith Reigl

Peintre, très bon peintre de la génération d'Hantai, Degottex, Jean Minckel, Judith Reigl n'a cessé d'aller, au fil du temps, couleurs et couleurs, accident et gestes déterminés, écriture automatique et matérialité des tableaux. Les grands formats ne lui ont jamais fait peur. Elle les affronte d'ailleurs très bien. L'exposition, qui vient

de parler d'elle et des autres (femmes), de ses pulsions, de ses amours et ses haines, en trafiquant des photographies présentées de plus en plus souvent sous forme de mises en scène rituelles.

Musée, place de Verdun, 38000. Tél : 78-64-08-32. De 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures. Fermé le mardi. Jusqu'au 12 février.

Lyon

Les musées de Mésidor

Natures mortes et fleurs de Berjon et Bony, scènes de genre de Grobon, peintures d'histoire d'Hennequin, peintures troubadour de Revell et Fleury-Richard, sculptures de Chénard et d'une inconnue, Madame de Sermery. C'est avec ces peintures et ces sculptures de la Révolution et de l'Empire que l'on commença à parler d'une « école lyonnaise ».

Musée des beaux-arts, palais Saint-Pierre, 20, place des Terreaux, 69001. Tél : 78-28-07-66. De 10 h 30 à 18 heures. Fermé le lundi et le mardi. Jusqu'au 11 février.

Nantes

Sarkis

Ses petites aquarelles, un nombre de cent trois, ont tout de notations imprévisibles de voyages intérieurs. Jusque-là restées inédites, ses quarante-deux peintures à l'huile, réalisées à l'automne 1985, et regroupées sous le titre *Quarante-deux heures du Loup*, sont comme un condensé de tous les thèmes chers à l'artiste.

La réunion de ces deux ensembles fournit donc l'occasion d'approcher d'un peu plus près l'œuvre de Sarkis, le plus secret des artistes d'aujourd'hui.

Musée des beaux-arts, 10, rue Georges-Clémenceau, 44000. Tél : 40-41-35-55. De 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 17 h 45. Le dimanche de 11 heures à 17 heures. Fermé le mardi. Jusqu'au 14 janvier.

Nîmes

Julien Schnabel

Les œuvres sur papier, depuis 1973. Beaucoup sont de grand format, comme on pouvait s'y attendre de ce jeune peintre américain à qui rien ne fait peur. Mais l'exposition montre aussi des choses modestes dessinées lors des séjours en Europe, quand Schnabel, qui n'était pas encore une vedette, découvrait l'Espagne de Gaudi.

Musée des beaux-arts, rue Clément-François, 30033. Tél : 66-76-70-76. De 10 heures à 12 h 30 et de 14 heures à 18 heures. Jusqu'au 3 janvier.

Rouen

A travers le verre

Gobelets, carafes, lampes, objets de médecine, de pharmacie ou d'alchimie... Plus de trois cent cinquante pièces de verrerie méditerranéenne sont rassemblées. La plupart de ces objets précieux proviennent de familles urbaines et rurales effectuées récemment en France, et sont inédites.

Musée départemental des antiquités, 138, rue Beaumais, 76000. Tél : 35-58-55-10. De 10 heures à 17 h 30. Le dimanche de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures. Fermé le mardi. Jusqu'au 28 février.

Saint-Etienne

De la révolution à la post-révolution

Voici notre photo légendaire. Musée d'art moderne, La Terrasse, 42000. Tél : 77-83-59-58. De 10 heures à 19 heures. Moins le mercredi jusqu'à 22 heures. Fermé le mardi. Jusqu'au 28 février.

Villeneuve-d'Ascq

« Blast », foyer et explosion

européenne expressionnisme abstrait américain

A travers un choix restreint d'œuvres majeures, dont beaucoup ont été prêtées par le Musée d'art moderne de New-York, l'exposition essaie de montrer la nature des échanges entre les artistes américains à l'origine de l'expressionnisme abstrait, et les surréalistes émigrés aux États-Unis pendant la guerre. Un point d'histoire.

Musée d'art moderne, 1, allée du Musée, 59680. Tél : 20-05-42-46. De 10 heures à 18 heures. Fermé le mardi. Jusqu'au 19 février.

Morlaix

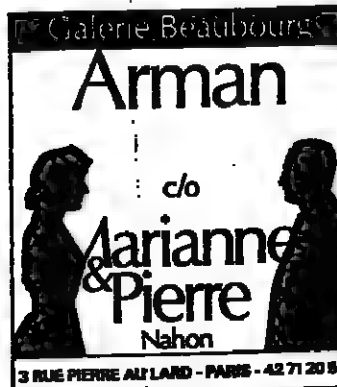
L'œuvre gravée d'Albrecht Dürer

Une exposition du Carrefour des régions d'Europe. Elle réunit une centaine d'œuvres du maître allemand, en particulier les grands cycles inspirés de la Bible : l'Apocalypse de Saint-Jean, la Grande Passion et la Vie de la Vierge, édifiés ou réédifiés en 1511.

Musée des Jacobins, place des Jacobins, 22210. Tél : 78-64-08-32.

VOTRE TABLE CE SOIR

DINERS			
RIVE DROITE			
JOHN JAMESON 10, rue des Capucines, 2 ^e 42-15-00-30/40-15-08-08	T.L.J.	Au 1 ^{er} étage, le premier restaurant de Paris, dég. d'œuvres, spécial. de saison fumé et poisson d'été, menu dégust. à 95 F net. Au rez-de-ch. KITTU O'SHEAS : « Le vrai pub irlandais », ambiance à la nuit et au week-end. Le plus gr. choix de whiskys du monde. Jueq. 2 h de nuit.	
RELAIS BELLMAN 37, rue François 1 ^{er} , 8 ^e	47-23-54-42 F. sam. dim.	Jueq. 22 h 30. Côté restaurant récent. Salle classique. Cuisine française traditionnelle. Les RAVIOLES DU ROYAN. Soles aux coquilles. FILET A L'ESTRAGON. Glace au jus.	
LE SYRABITE 6, rue du Sabot, 9 ^e	F. sam. dim. 42-22-21-56	AU CŒUR DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, RÉVEILLON ST-SYLVESTRE, 550 F net (avec 1/2 champ. par pers.). SOUPER DANSANT, COTILLONS. Jueq. à l'oubli.	
AMERICAN STYLE 2, pl. G. Tolstoj, 9 ^e	48-78-30-50 (single rue Chateau)	CUISINE BOSTONIENNE DES ANNÉES 20 Spécialités de poissons, filets de saumon Service Jueq. 22 h - Parking gratuit	
LE RELAIS D'ORCHÈSTRE 6, place de la République, 11 ^e	Régime situation 41-80-44-10	T.L.J. Jueq. 1 h de nuit. Huitres et fruits de mer toute l'année. Pâtisseries de saison.	
YVONNE 13, rue de Beaune, 16 ^e	F. ven. soir et sam. 47-20-98-15	Vieille Cuisine de Tradition. Spéc. de FOISSONS, Huitres et Gibiers en saison. Pâtis. fine, confit de canard. Carte 250/300 F. Diplôme Chef P. Mouton. OUVERT DIM.	
LE GOURMAND CENDINE 6, pl. Marché-Juin, 17 ^e	43-80-01-41 (pl. Paireire)	Cuisine traditionnelle française personnalisée, menu bourgeois 195 F. Selon particulier de 8 à 45 personnes. Tous les jours sauf samedi midi et dimanche.	
RIVE GAUCHE			
RESTAURANT THOUVENIN 79, rue Saint-Dominique, 7 ^e	47-05-49-75	Spécialité de confit de canard et de cassoulet au confit de canard. Service Jueq. 22 h 30. OUVERT TOUTS LES JOURS, y compris le dimanche.	
SÉMAPHORE 48, boulevard du Montparnasse, 14 ^e	45-49-32-88	RÉVEILLON DANSANT pour le SAINT-SYLVESTRE 320 F. Boissons complètes. Dans un décor rétro 1930, à deux pas de la Tour Montparnasse. Parking au n° 49.	
PAVILLON MONSIEURS 20, rue Cassa 14 ^e	45-49-38-52 T.L.J. volantes	RÉVEILLON SAINT-SYLVESTRE : Menu dégustation 650 F. Dans un des plus beaux parcs de Paris, avec son large manoir de bois, sous la verrière. Cheminée et piano.	
SOUPERS APRÈS MINUIT			
ALSACE A PARIS 9, pl. Saint-André-des-Arts, 6 ^e - Salons	T.L.J. 43-26-89-36	HUITRES TOUTE L'ANNÉE POISSONS DU MARCHÉ Plats traditionnels - Vins à découvrir. Dégust. : « Braserie de l'œuf » JARDIN D'HIVER au pied de l'Opéra-Bastille. T.L.J. de 11 h 30 à 2 heures du matin. 6, place de la Bastille, 43-42-90-32.	



La collection « Arts » a été établie par : Genevieve Brunette. Photographie : Patrick Rogiers.

Arman
Marianne & Pierre Nahon
3 RUE PIERRE ALFAND - PARIS - 42 71 20 80

BILLET

Une longue expansion

La croissance économique aura-t-elle été plus rapide cette année qu'elle ne l'a été en 1988 ? Le dernier recensement aura-t-il été battu, comme disent les sportifs ?

Pour n'avoir pas vu la reprise de l'activité au début de 1987, puis pour en avoir ensuite largement sous-estimé l'ampleur et la solidité, beaucoup d'observateurs ont maintenant tendance à en rajouter. La presse s'en fait parfois l'écho, fournissant des chiffres dont on ne sait plus très bien à quel ils correspondent sinon à des records régulièrement battus.

Sans doute faut-il voir les choses un peu différemment, pour comprendre ce qui est en train de se passer. L'année 1989 aura connu une forte activité, un peu moins forte tout de même que 1988, le pic de la croissance ayant probablement été atteint au premier trimestre. C'est la raison pour laquelle le chiffre de croissance sera cette année un peu moins fort qu'en 1988 (+ 3,6 % après 3,9 %). Mais il est très possible qu'un nouveau et forte accélération se produise au début de 1990, la demande des ménages se faisant très pressante, alimentée par une distribution importante de pouvoir d'achat. On peut même se demander si une véritable surchauffe n'est pas à grande portée quelques mois.

Quoiqu'il en soit, la croissance de l'inflation et d'échanges extérieurs. Les résultats chiffrés d'une année calendaire ne disent pas tout cela, sont même trompeurs à cet égard. La trop grande rigueur salariale des pouvoirs publics en 1987 et 1988, la prudence excessive des industriels français dans leurs investissements, notamment ceux de l'automobile, n'ont pas d'autres raisons que cette vision tronquée de la conjoncture.

Ce qu'il est important de comprendre maintenant est qu'une longue période de croissance souterraine s'ouvre devant nous. Une prise de conscience est probablement en train de se faire si l'on en juge par les intentions d'investissements déclarées par les chefs d'entreprises aux enquêtes de l'INSEE... Ce qui ne veut pas dire que des accidents soient impossibles. Il y aura encore des krachs boursiers et des tensions fortes sur les changes et les taux d'intérêt, qui généreront les chefs d'entreprises dans leurs décisions. Mais l'important est que les déficits d'épargne des uns soient compensés par les excédents des autres. L'important est surtout de voir la production s'accroître dans le monde, les hommes trouver du travail, les niveaux de vie s'améliorer.

A. V.

Une communication du ministère de l'Industrie au Conseil des ministres

L'électronique française sous le régime du volontarisme doux

Le ministre de l'Industrie, M. Roger Fauroux, a fait, mercredi 20 décembre, une communication au conseil des ministres sur l'électronique. A mille lieues des fameux « plans » du premier septennat, celle-ci constitue « une méthode de travail », relevant d'un esprit « volontariste et non dirigiste », selon les explications de la rue de Grenelle.

Il y a des révisions qui pour être faites n'en sont pas moins déclinées. Celles opérées par les gouvernements socialistes successifs sur l'électronique sont de celles-là. Après les envolées lyriques auxquelles ce secteur a eu droit dans le passé, la discrétion qui a entouré la communication de M. Fauroux en cette veille de fête surprend un peu. Pas d'effets de manche, pas de grandes croisades, ni de championnats nationaux... mais un total pragmatisme qui montre que les leçons du passé ont été tirées.

Certes, depuis dix ans, le tableau a changé et on n'est plus à bâtir de toutes pièces une filière : il existe une électronique en France. Quoiqu'il en soit, dans une passe délicate, Bull continue de porter les couleurs tricolores dans l'informatique, et qui aurait parié sur ses chances de survie il y a sept ans ? Thomson reste aussi en lice, campé sur deux grands métiers — l'électronique grand public et la défense — dans laquelle la concurrence est féroce. Et que dire de la Compagnie générale d'électricité (CGE), un des trois grands groupes mondiaux du téléphone, aujourd'hui privatisée.

Pourtant de lourdes interrogations planent sur le devenir de ce secteur. Comment ne pas s'inquiéter de l'état de la balance commerciale française, qui a brusquement plongé dans le rouge, affichant un déficit de 10 milliards de francs l'an passé ? Un chiffre que les changements de la nomenclature comptable n'expliquent pas entièrement (Le Monde du 21 mars).

Certes, la France n'est pas la seule à se trouver dans cette situation : chaque année, à la fin de l'été, le rapport rédigé par l'EIC (Electronics International Corporation) sous la houlette de M. Abel Fauroux (aujourd'hui conseiller chez M. Edith Cresson) met en lumière le lent déclin de l'électronique américaine, battue à plates couture par ses concurrents

japonais, et l'effondrement commercial de l'Europe, victime désignée de l'affrontement — mais aussi des complicités — américano-japonaises.

La guerre ou la paix ?

Et que dire des incertitudes qui pèsent sur l'avenir de pans entiers de l'industrie électronique... Après avoir subi, il y a quelques années, l'effondrement de ses clients péroriens, Thomson va devoir supporter les effets de la fin de la guerre froide entre les deux grands. Et faute de moyens financiers suffisants, le groupe présidé par M. Alain Gomez n'a pu se battre à coups de milliards contre des colosses européens (GEC, Siemens ou Daimler-Benz) en pleine course à la taille. « La paix éclate partout », nous déclarait en septembre le patron de Philips, repris depuis par M. Carlo de Benedetti... Dans l'électronique grand public, on en est loin.

La guerre — économique — fait rage avec les Japonais, cibles d'une vaste opération de lobbying de la part de M. Gomez qui les accuse de manquer de loyauté. L'enjeu est vital pour lui : Thomson ne peut se permettre de rater son pari sur la télévision haute définition, un marché sur lequel les Japonais mettent les bouchées doubles et où les Américains ont une attitude pour le moins versatile...

Parmi les points faibles de la France, il faut aussi citer les dernières difficultés (de production) rencontrées par Bull, déjà pénalisé par la crise dans laquelle baigne l'informatique mondiale et obligé de compléter sa gamme pour se hisser sur les créneaux les plus porteurs (comme les micro-ordinateurs). Et peut-on passer sous silence l'absence du groupe franco-italien SGS-Thomson des mémoires électroniques, équipent tous les ordinateurs, les fameuses DRAM (mémoires dynamiques), un domaine dans lequel les Japonais règnent en maîtres ?

Face à ce bilan contrasté, le ministère de l'Industrie semble avoir un peu hésité, tandis qu'on s'émouvait à l'Elysée. Par nature et expérience, M. Fauroux n'est pas homme à dicter aux entreprises la conduite qu'elles doivent suivre, à faire preuve d'autoritarisme. D'où, sans doute, sa communication en

de mi-teinte de mercredi qui laisse certainement sur leur faim les partisans des méthodes fortes.

Les deux grands groupes nationaux seront financièrement confortés et leurs dotations en capital portées à 3,5 milliards de francs dès le début de 1990 (1,5 milliard pour Bull, 2 pour Thomson). Il n'est pas exclu, d'ailleurs, qu'il y ait une petite rallonge en fin d'exercice. Conscient des distorsions sur la balance commerciale entraînées par les délocalisations à l'étranger, les pouvoirs publics veulent encourager l'implantation en France d'activités « à forte valeur ajoutée ».

L'invité n'est pas seulement à l'adresse des étrangers mais aussi des groupes français comme Thomson qui ont eu tendance à délocaliser en Asie. De même, sans revenir aux vieux démons du passé, on va tenter de rapprocher les grandes administrations et les industriels afin que les secondes connaissent mieux les attitudes des premières et pour éviter que celles-ci ne se tournent trop systématiquement vers des fournisseurs étrangers.

Négociations multilatérales

L'effort de recherche sera accru mais dans des proportions relativement modestes puisque les aides à l'électronique civiles seront portées de 4,4 à 4,8 milliards dès l'an prochain. Plus fondamentalement, des réflexions vont réunir les acteurs concernés autour de grands axes comme les logiciels, les composants passifs, les automatismes...

Comme l'électronique tricolore ne s'en sortira pas seule, l'action est accrue dans l'Europe : Euréka absorbera un tiers des crédits du ministère de l'Industrie à l'électronique (soit 700 millions) et la France souhaite voir de nouveaux domaines abordés (terminaux pour le RNIS, écrans plats...).

Enfin, le gouvernement souhaite « agir en faveur d'une politique communautaire plus cohérente dans ses aspects internes (...) que dans les relations commerciales externes — négociations commerciales bilatérales et multilatérales respectant les intérêts européens ». En filigrane, les grandes questions d'un « buy european act » ou des alliances à nouer se profilent.

FRANÇOISE VAYSSÉ

Malgré l'assainissement des marchés depuis cinq ans

La Commission européenne propose le gel des prix agricoles

La Commission européenne propose pour l'année prochaine le gel des prix agricoles, assorti d'une série de mesures en faveur des petits exploitants. Dans son pilotage de la politique agricole commune (PAC), elle est attentive à la négociation en cours avec les États-Unis dans le cadre du GATT (l'accord qui réglemente le commerce international).

BRUXELLES
(Communauté européenne)
de notre correspondant

M. Ray McSharry, l'Irlandais en charge de l'agriculture à Bruxelles, est satisfait : la réforme de la PAC engagée par la CEE depuis 1984 a porté ses fruits. Grâce à la rigueur mise en œuvre, l'équilibre entre l'offre et la demande a été rétabli, la Communauté ne doit plus faire face à une accumulation de stocks invendables ni à des dépenses de soutien insupportables pour son budget.

Du coup, les prix de marché, qui ne sont plus déprimés par les excédents, se tiennent, et le revenu agricole moyen dans la Communauté a progressé de 7 % en 1989. Le commissaire, soucieux de maintenir l'équilibre des marchés, propose donc une nouvelle grille des prix qui s'apparente au statu quo.

Cependant, le tableau flattrait ainsi broché ne peut faire oublier que la cure d'austérité imposée depuis cinq ans a été et demeure douloureuse pour une large partie de la profession.

Eviter la désertification des campagnes

Les Douze ont affirmé à maintes reprises leur volonté d'avoir une politique agricole moins subventionnée, plus proche du marché, mais qui permette néanmoins de garder les agriculteurs à la terre dans les zones rurales fragiles, qui évite la désertification des campagnes.

Pour gérer ces objectifs contradictoires, la Commission propose cette année, à côté du gel des prix, plusieurs mesures dites de « développement rural » en faveur des petits exploitants :

— Le budget européen pourrait contribuer à financer un programme de rachat des quotas laitiers plafonnés à 500 000 tonnes. Les États membres, grâce à une subvention communautaire de 36 écus par 100 kilos (250 F), reprendraient leurs quotas aux producteurs cessant leur activité, et les attribueraient ensuite aux petits producteurs des zones défavorisées dans des régions de montagne, afin de leur permettre d'atteindre les seuils de production minima pour être rentables ;

— Les petits propriétaires de troupeaux « mixtes » pourraient désormais toucher la prime à la « vache allaitante », actuellement réservée aux exploitations stabilisées dans la production de viande ;

— Une prime à l'hectare serait consentie pour favoriser la production de « petites céréales » : sarrasin, millet, alpiste ;

— Les petits producteurs de culture arable à la tête d'exploitations d'une superficie inférieure à 20 hectares se verraient attribuer à partir de 1991, et pour les 10 premiers hectares, une aide de 50 écus par hectare (350 francs, dans les zones défavorisées et de montagne, et de 30 écus (220 francs) dans les autres zones).

Volonté d'ouverture

Le 1^{er} juillet 1990, en raison de la mise en œuvre des « stabilisateurs agricoles », les prix d'intervention des céréales établis en écus diminueront de 3 %. Il en est ainsi parce que l'objectif de production fixé par les Douze (la quantité maximale garantie) a été largement dépassé. Cependant en France, en raison d'ajustements monétaires, cette baisse sera limitée à 1 %. Les prix d'intervention des produits laitiers établis en francs seront relevés de 2 %, de même que ceux du sucre ; ceux de la viande bovine seront gelés.

Les prix indicatifs du lait, de la viande bovine, ainsi que les prix de base du porc, dont la commission affirme qu'ils n'ont pas d'influence sur les prix de marché, seront légèrement diminués, provoquant « c'est le but de l'opération — une réduction des droits prélevés sur les importations en provenance des pays tiers.

Alors que va s'engager, en 1990, l'ultime phase des négociations de l'Uruguay Round, dans le cadre du GATT, la Communauté entend en effet manifester sa volonté d'ouverture. Lundi, les ministres des affaires étrangères des Douze ont approuvé les directives de négociation que leur soumettait Bruxelles pour conduire cette phase cruciale de l'Uruguay Round (Le Monde du 13 décembre).

La Communauté acceptera de réduire le soutien accordé à ses agriculteurs, y compris les prélèvements perçus à l'importation (c'est-à-dire la protection aux frontières) et les restitutions (subventions) accordées aux exportations à deux conditions :

— Les États-Unis réduiront eux aussi les aides directes qu'ils octroient à leur agriculture et qui, tout autant que les subventions de la Communauté, concourent à déprimer les prix mondiaux ;

— La CEE sera autorisée à rééquilibrer sa protection aux frontières, c'est-à-dire à appliquer des droits sur l'importation de produits (oléagineux, produits de substitution des céréales) qui entrent sans acquiescer de taxes sur les marchés des Douze.

Ce rééquilibrage lui permettrait de se mettre en règle avec le GATT qui, à la suite d'une plainte américaine, vient de condamner la politique d'aide directe pratiquée par la CEE au profit de ses producteurs de soja. Ces aides seraient réduites, voire éliminées, mais un droit de douane serait en remplacement instauré à l'importation.

Cette position de négociation de la CEE est contestée par les États-Unis, et les pourparlers, qui vont bientôt se nouer à Genève, s'annoncent très conflictuels.

PHILIPPE LEMAITRE

INSOLITE

Le Journal officiel pour les fraudeurs du fisc brésilien

Désespérant de pouvoir un jour récupérer à l'impôt les milliards d'impôts qui lui sont dus, le gouvernement brésilien a réagi et décidé de dénoncer pour la première fois les « mauvais payeurs » en publiant mercredi 20 décembre leur nom au Journal officiel de la République.

Une liste de 552 entreprises brésiennes et étrangères et de 152 personnes physiques a donc été divulguée dans une ultime tentative pour essayer de récupérer 730 millions de cruzeiros nouveaux (quelque 450 millions de francs), dus au fisco brésilien, selon le responsable du secrétariat aux impôts, M. José Gomes Gonçalves. Parmi les « mauvais payeurs » figure par exemple la multinationale américaine Ford-Brazil, installée dans la ville d'Uruguai (extrême sud du pays). Mais la chemiserie de la fraude fiscale est, selon M. Gomes, la Coopération des producteurs de sucre et alcool de Rio-de-Janeiro.

Selon la direction des impôts, le manque à gagner du fisco au cours des dix dernières années s'est élevé à 800 milliards de cruzeiros nouveaux (plus de 360 milliards de francs).

Vers un assouplissement du crédit aux États-Unis

La Réserve fédérale envoie un signal de baisse des taux

La Réserve fédérale américaine a envoyé un message clair en faveur d'une baisse des taux d'intérêt en injectant, mercredi 20 décembre, des liquidités sur le marché monétaire. En conséquence, les Federal Funds, ces effets négociés au jour le jour entre banques et dont les taux sont considérés comme la base de la pyramide des taux d'intérêt américains, se sont traités à 8,3125 % contre 8,4375 % la veille.

Ce signal des autorités monétaires américaines intervient alors que les derniers chiffres de l'inflation (0,4 % en novembre) et le léger raffermissement du dollar des jours précédents donnent une certaine latitude pour un assouplissement du crédit.

Le « réglage fin » de la politique monétaire, délicatement déserrée depuis le mois de juin après dix-huit mois de grande fermeté, semble porter ses fruits : une croissance encore significative, sans grande inflation. Le gouvernement américain a d'ailleurs révisé en hausse les chiffres de la croissance au troisième trimestre, celle-ci ayant été de 3 % et non de 2,7 % selon les précédentes estimations. Pas de révision en revanche des chiffres de l'inflation, qui a été de 2,9 % en rythme annuel de juillet à septembre.

Réduction des taxes japonaises sur 1 000 produits étrangers

Le Japon veut devenir une « superpuissance de l'importation »

Le gouvernement japonais a adopté de nouvelles mesures pour accroître les importations, et a notamment décidé d'une mesure d'incitation fiscale pour promouvoir les achats de produits manufacturés étrangers, a annoncé mercredi le MITI, le ministère de l'Industrie et du Commerce international. Ce programme, étalé sur trois ans, sera mis en

TOKYO
de notre correspondant

Le Japon poursuit le démantèlement de ses barrières douanières. Le ministère des finances vient en effet de proposer de réduire substantiellement, voire de supprimer complètement, sur 1 000 produits les taxes pénalisant leurs importations au Japon. Une fois cette proposition acceptée — elle devrait l'être rapidement — 40 % des importations japonaises de produits manufacturés (70 % en valeur) seront exonérées de droits ou les seront ramenées à un pourcentage symbolique. Et ce dès le 1^{er} avril 1990.

Cette libéralisation concerne les appareils photo, 585 sortes différentes de machines-outils, téléviseurs, hélicoptères, satellites... Quatre médicaments sont inclus, dont la pénicilline. Dans ce cas, les droits variant aujourd'hui de 4,6 % à 5,1 % seront uniformisés à 3 %.

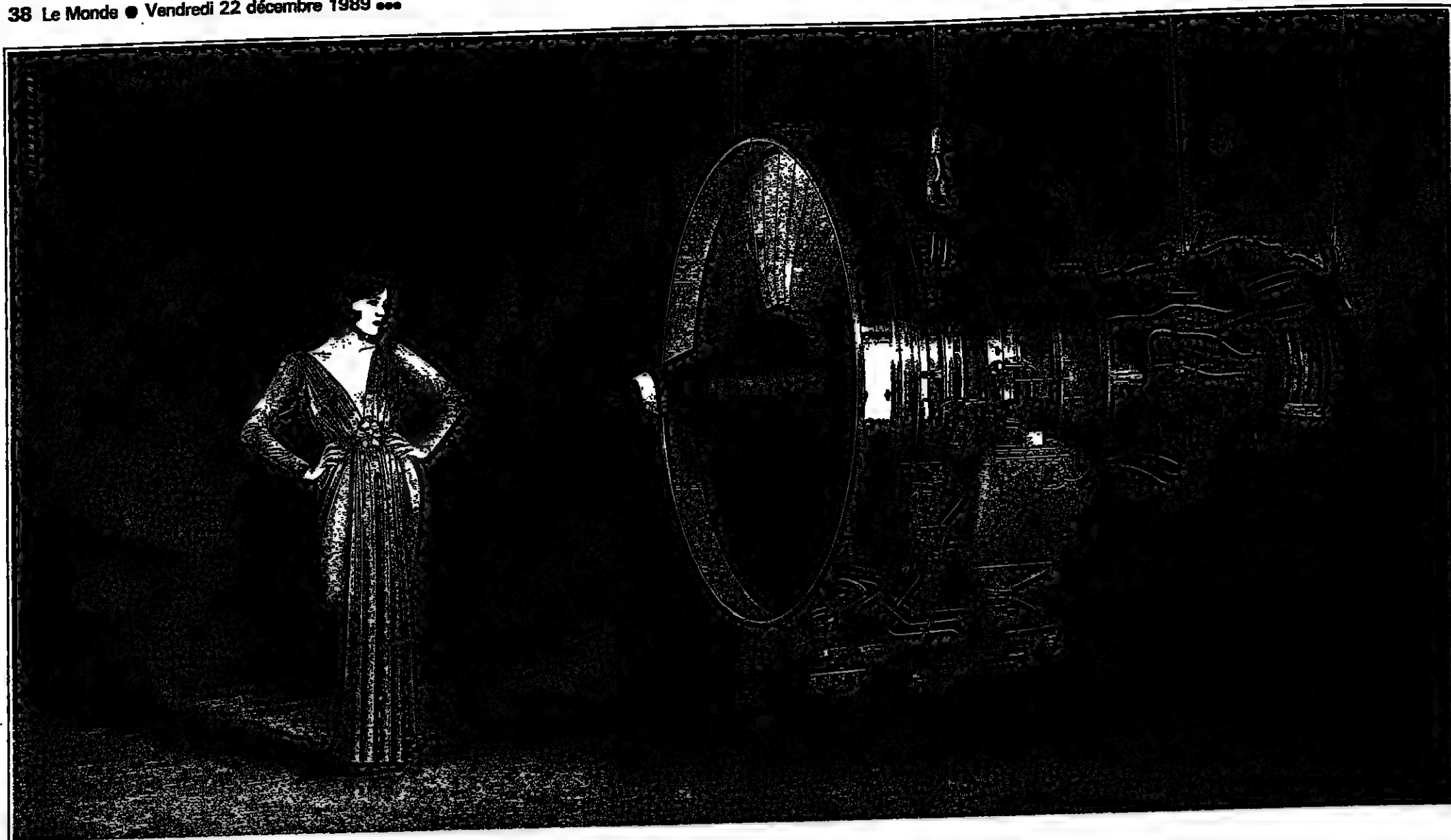
place début 1990, dès qu'il sera adopté par le Parlement. Outre cette mesure d'incitation fiscale, il comprend des mesures financières favorables aux entreprises qui accroîtront leurs importations. Le ministère estime que, grâce à ce programme, le Japon pourrait augmenter sur trois ans ses importations de 12 milliards de dollars.

Tokyo semble avoir choisi principalement des produits ne portant pas préjudice à certaines de ses petites et moyennes entreprises. C'est ainsi que les verres optiques, les bracelets de montre et autres spécialités de l'industrie légère japonaise échappent à la charrette.

La mesure coûtera 40 milliards de yens (un peu moins de 2 milliards de francs) à l'administration fiscale japonaise. Elle est la première concession de poids faite par les Japonais dans le cadre de leur nouveau round de négociations bilatérales, dites *Structure Impairment Initiative*, avec Washington. Pour autant la politique d'ouverture du marché japonais, amorcée en 1986 avec une première liste de 1 800 exemptions, elle devrait relancer les importations japonaises et aider à rééquilibrer le commerce extérieur du Japon toujours fortement excédentaire.

Ce geste de bonne volonté intervient également à un moment où

BRUNO BIROLLI



Certains succès français ne sont pas du luxe.

Couturiers et créateurs, bijoutiers et parfumeurs, tous concourent à faire la renommée de la France à l'étranger. Beaucoup de Français croient d'ailleurs que les grands noms du luxe sont les premiers à l'exportation.

Le premier exportateur français aux USA est en réalité un constructeur de moteurs d'avions : la SNECMA.

Le CFM 56, que nous réalisons à parts égales avec General Electric, motorise plusieurs types de Boeing et d'Airbus et il

a été choisi par plus de 100 compagnies aériennes. C'est aujourd'hui le moteur de sa classe le plus vendu dans le monde. Ce remarquable succès commercial témoigne de notre excellence technologique.

Nous mettons actuellement en œuvre la même passion et la même rigueur pour développer le moteur de l'avion Rafale, le M 88, dont les progrès relèvent, dès à présent, des technologies du 3^e millénaire. Toutes ces réussites sont celles d'une entreprise, celles des hommes et des femmes de la

SNECMA, de la qualité de leurs intelligences et de leurs savoir-faire.

Cela dit, nous sommes heureux de contribuer à la célébrité de nos créateurs en propulsant leurs modèles aux quatre coins du monde.

Groupe
SNECMA
LES MOTEURS DU CIEL

4-2-55

croissance va se pointer

1. The first step is to identify the problem. This involves understanding the symptoms and the context in which they are occurring.

2. Next, you need to gather information. This can be done through interviews, observations, and research.

3. Once you have gathered information, you need to analyze it. This involves looking for patterns and identifying the root cause of the problem.

4. After analysis, you need to develop a solution. This involves brainstorming ideas and evaluating them based on their feasibility and effectiveness.

5. Finally, you need to implement the solution. This involves putting the plan into action and monitoring the results.

[illegible][illegible]

DATE _____

Petrofina rachète
Voyemil et Gauthier

1. The first step is to identify the problem. This involves understanding the symptoms and the context in which they are occurring.

1. 1.00
 2. 1.00
 3. 1.00
 4. 1.00
 5. 1.00
 6. 1.00
 7. 1.00
 8. 1.00
 9. 1.00
 10. 1.00
 11. 1.00
 12. 1.00
 13. 1.00
 14. 1.00
 15. 1.00
 16. 1.00
 17. 1.00
 18. 1.00
 19. 1.00
 20. 1.00
 21. 1.00
 22. 1.00
 23. 1.00
 24. 1.00
 25. 1.00
 26. 1.00
 27. 1.00
 28. 1.00
 29. 1.00
 30. 1.00
 31. 1.00
 32. 1.00
 33. 1.00
 34. 1.00
 35. 1.00
 36. 1.00
 37. 1.00
 38. 1.00
 39. 1.00
 40. 1.00
 41. 1.00
 42. 1.00
 43. 1.00
 44. 1.00
 45. 1.00
 46. 1.00
 47. 1.00
 48. 1.00
 49. 1.00
 50. 1.00
 51. 1.00
 52. 1.00
 53. 1.00
 54. 1.00
 55. 1.00
 56. 1.00
 57. 1.00
 58. 1.00
 59. 1.00
 60. 1.00
 61. 1.00
 62. 1.00
 63. 1.00
 64. 1.00
 65. 1.00
 66. 1.00
 67. 1.00
 68. 1.00
 69. 1.00
 70. 1.00
 71. 1.00
 72. 1.00
 73. 1.00
 74. 1.00
 75. 1.00
 76. 1.00
 77. 1.00
 78. 1.00
 79. 1.00
 80. 1.00
 81. 1.00
 82. 1.00
 83. 1.00
 84. 1.00
 85. 1.00
 86. 1.00
 87. 1.00
 88. 1.00
 89. 1.00
 90. 1.00
 91. 1.00
 92. 1.00
 93. 1.00
 94. 1.00
 95. 1.00
 96. 1.00
 97. 1.00
 98. 1.00
 99. 1.00
 100. 1.00

...the ...
...the ...
...the ...
...the ...
...the ...

deputado, Part
e decompõe o m
deputados que
as reuniões gran
lance por dentro
representação do
seus demais par
voto em to
tudo presidente da
Agencia
que v
A. Gomes, me

100-443887-100

Les huitres de Thaïlande ne sont pas commerciales

1. The 1980s
2. The 1990s
3. The 2000s
4. The 2010s
5. The 2020s
6. The 2030s
7. The 2040s
8. The 2050s
9. The 2060s
10. The 2070s
11. The 2080s
12. The 2090s
13. The 2100s

1. What is the main purpose of the document?
The main purpose of the document is to provide information about the company's financial performance for the year 2023.

دکتر محمد علی

ÉCONOMIE

CONJONCTURE

Le diagnostic de l'INSEE

La croissance va se poursuivre, mais gare aux échanges extérieurs

La note de conjoncture de décembre que l'INSEE vient de rendre publique fait office de revue de fin d'année pour l'économie française. Guère de surprise dans l'appréciation portée par les experts sur 1989. L'essentiel du constat n'est pas sans rappeler celui de l'année dernière : la croissance en France est vive mais fragilisée par la dégradation des échanges commerciaux avec l'étranger.

Pour la seconde année consécutive, l'économie française a connu une croissance forte. Le PIB marchand a en effet progressé de 3,6 % en volume cette année après avoir enregistré une hausse de 3,9 % en 1988. Il faut dire que deux moteurs importants de l'activité - à savoir la consommation et l'investissement - sont demeurés très dynamiques. Dans l'industrie, par exemple, l'investissement productif affichait une progression de 9 % en 1989 après avoir déjà augmenté de 11 % l'année précédente. Cet effort devait se poursuivre en 1990, expliquent les conjoncturistes, car les industriels sont désireux de hâter la modernisation de leur appareil productif, stimulés en cela par la pers-

pective du grand marché européen. Tout comme ils entendent profiter d'une demande qui reste vigoureuse. La consommation des ménages - déjà tonique - a été soutenue par le pouvoir d'achat supplémentaire distribué au second semestre 1989, sous la forme de hausses de salaires dans le secteur privé, d'augmentations des traitements (relèvement général de 1,2 % appliqué en septembre) et de primes exceptionnelles dans la fonction publique.

Ce dynamisme de la consommation, très sensible dans le secteur des produits manufacturés (les achats des ménages ont bondi de 4 % au cours des six derniers mois de l'année, contre 0,9 % le semestre précédent), ne s'est toutefois pas exprimé au détriment de l'épargne, dont le taux est resté de 12,5 % du revenu disponible comme en 1988, un point au-dessus de 1987.

A cette demande intérieure toujours vivace correspond une demande étrangère adressée à la France qui a connu certains acrobates de faiblesse au second semestre 1989. De quel atténuer pour 1990 les craintes d'un décalage conjoncturel entre la France et l'étranger, qui aurait accentué le déséquilibre de nos échanges extérieurs. Si les États-Unis et le Royaume-Uni ver-

ront vraisemblablement leur activité se ralentir l'an prochain, la RFA et les pays d'Europe continentale plus généralement ne devraient pas, eux, connaître d'infatigable, au contraire.

L'emploi et les échanges extérieurs

Les experts de l'INSEE relèvent par ailleurs avec satisfaction la moindre progression des prix de détail enregistrée en France au second semestre de cette année. Ceux-ci ont progressé de 1,5 % après avoir enregistré une poussée de 2,1 % sur les six mois précédents, portant à 3,6 % le taux d'inflation pour 1989 (sauf mauvaise surprise pour l'indice du mois de décembre). Cette décélération sera-t-elle durable ? Les prix de l'énergie au premier semestre et surtout ceux de l'alimentation ont au long de l'année ont poussé à la hausse les prix de détail. Les seconds devraient continuer à jouer en ce sens l'année prochaine. Certains éléments modérateurs de l'inflation (comme les baisses de TVA appliquées en 1988 et en 1989) ne seront pas forcément renouvelés. Les prix des produits manufacturés et des services privés devraient rester sages.

Les deux autres motifs de préoccupation - l'emploi et les échanges extérieurs - ont connu des évolutions contraires cette année et cette divergence devrait se maintenir en 1990. Le haut niveau d'activité enregistré en 1989, les gains de productivité réalisés précédemment ont alimenté une dynamique de créations d'emplois que les experts de l'INSEE estiment durable. Les conjoncturistes n'hésitent pas à envisager une régression du taux de chômage en dessous de la barre des 9 % de la population active d'ici le mois de juin de l'année prochaine. Ce, en dépit d'un léger ralentissement de la croissance.

La situation de l'emploi s'améliore donc. En revanche, celle des échanges extérieurs se dégrade. L'INSEE escompte une certaine stabilisation du déséquilibre commercial au premier semestre 1990 à la faveur d'un allègement de la facture pétrolière et d'une nouvelle progression de l'excédent agricole. L'Institut de conjoncture n'attend guère de rétablissement dans le domaine des échanges de produits manufacturés, ne serait-ce qu'en raison d'une moindre compétitivité des prix de nos exportations, contrepartie automatique de la baisse du dollar.

C.M.

Les déclarations du gouverneur de la Banque de France

La défense du franc vis-à-vis du mark est prioritaire

L'objectif numéro un de la politique monétaire française est, avant tout, d'assurer la stabilité du franc, interne et externe, a déclaré mardi 19 décembre M. Jacques de Larosière, gouverneur de la Banque de France, en présentant à la presse les nouvelles normes de croissance des agrégats pour 1990.

L'avertissement est clair : priorité sera donnée à la défense de la parité du franc vis-à-vis du mark, l'arme des taux devant, au besoin, être vigoureusement maniée. Faisant le bilan de l'année 1989, M. de Larosière a constaté que l'économie française s'était bien comportée, sans déséquilibre fondamental. Le déficit de la balance des paiements n'a atteint que 0,4 % du produit intérieur brut (PIB), c'est-à-dire très peu. L'inflation a été contenue à 3,5-3,6 %, contre 4,5 % en moyenne dans l'OCDE. Et l'investissement industriel a affiché une grande vigueur, augmentant de 10 % en termes réels. Selon le gouverneur, depuis le 22 septembre 1989, le franc s'est revalorisé de 2 % par rapport au dollar, son taux de change effectif progressant de 8 % cette année par rapport aux monnaies de référence de nos partenaires commerciaux.

Toutefois, assure-t-il, la vigilance s'impose. Le taux d'utilisation des capacités de production bat des records, signe que la croissance est un peu trop vive, et le déficit commercial se creuse en raison notamment de l'insuffisance de l'épargne et d'une consommation trop forte. Quant à la masse monétaire, dans sa définition M2 (billets à circulation plus dépôts à vue plus comptes sur livret) elle a augmenté de 5,2 % à la fin octobre, contre 4,1 % en 1988, en conformité avec les objectifs fixés (de 4 à 6 %).

Mais, dans ses définitions plus larges, M3 (c'est-à-dire M2 plus les bons de caisse et les certificats de dépôt) et L (M3 plus les bons

du Trésor, les billets de trésorerie et les livrets de caisse d'épargne), la croissance de la masse monétaire est un peu trop soutenue, à 8,4 % et 9,7 % respectivement. C'est le cas également pour celle des crédits à l'économie - plus 11,4 % comme en 1988 - la demande de concours bancaires émanant surtout des entreprises, notamment en trésorerie, celle des ménages se ralentissant.

Il convient donc de donner un petit coup de frein, ce qui se manifestera de deux manières. Tout d'abord, l'objectif de croissance de la masse monétaire M2 pour 1990 est ramené à une fourchette de 3,5-5,5 %, contre 4 à 6 % précédemment, soit un demi-point de moins. Cette diminution, déclare le gouverneur, est cohérente avec celle de la progression du PIB, qui atteindra 5,5 % en valeur et 3 % en volume, soit également un point de moins qu'en 1988. Ensuite, la Banque de France, conjuguant le nécessaire et l'indispensable, a entrepris de relever ses taux directeurs à quatre reprises depuis le début de l'année, de 2,25 points au total.

L'Institut d'émission a utilisé cette arme comme un moyen à la fois de défendre le franc et de réguler la marche de l'économie. « Chaque fois que nous avons dû relever nos taux à cause d'une pression externe, cela allait dans le sens du contrôle à terme », s'est félicité M. de Larosière.

Interrogé sur l'efficacité de telles mesures, le gouverneur s'est montré prudent : « Nous verrons, à-t-il répondu. Nous avons agi préventivement en faisant passer ces messages extrêmement clairs aux agents économiques. Le léger resserrement demandé est parfaitement réalisable dans la conjoncture actuelle. »

FRANÇOIS RENARD

INDUSTRIE

Regroupement dans le secteur des peintures

Pétrofina rachète Novemail et Gauthier

Le dernier fabricant indépendant de peintures en France disparaît. Les industries de peintures associées-IPA (marques Gauthier, Novemail) ont en effet décidé de rejoindre Sigma Coatings, branche peintures du groupe belge Petrofina. La compagnie pétrolière d'outre-Québec lance une OPA amicale de 318,4 millions de francs sur la totalité des actions IPA au prix unitaire de 1 000 francs. Informée de l'opération, la Société des Bourses françaises a suspendu la cotation des actions IPA sur le marché au comptant de Nancy (dernier cours coté : 885 francs). Petrofina, qui n'attend plus que le feu vert des pouvoirs publics, a d'ores et déjà reçu des promesses de ventes représentant 56,4 % du capital d'IPA et provenant des principaux actionnaires, à savoir son actuel président, M. Jean-Pierre Walzer (20 %), la SDR-Centrest (20 %) et diverses personnes physiques administrateurs de la société (environ 20 %). Le reste des actions (40 %) sont dispersées dans le public.

Devenue une activité de haute technologie, l'industrie des peintures se mondialise rapidement depuis une dizaine d'années en devenant la chasse gardée des grands groupes chimiques. Les dix premiers fabricants couvrent à eux seuls près de 35 % du marché mondial (15 millions de tonnes), dont ICI (GB) numéro un avec près de 800 000 tonnes. Quatrième en France avec 200 000 tonnes et un chiffre d'affaires de 683,6 millions de francs, IPA n'apparaissait même pas parmi les vingt premiers mondiaux. Pour assurer la pérennité de l'affaire, ses actionnaires n'avaient plus le choix. Selon le président Walzer, Petrofina présente toutes les caractéristiques

souhaitables, notamment de taille. Sigma est la septième entreprise européenne avec 180 000 tonnes, mais aussi numéro trois mondial dans les peintures « marine ».

Réunis, Sigma et IPA se classent, avec une production de 200 000 tonnes de peintures et un chiffre d'affaires de 3,9 milliards de francs, au neuvième rang mondial.

Pour la firme belge, il s'agit d'un véritable renouveau. Elle avait, en 1975, cherché à prendre le contrôle de Ripolin. Mais les pouvoirs publics de l'époque s'y étaient opposés, et Ripolin avait été racheté par Cdf-Chimie (devenu Orkem).

Synergie géographique

Grâce à IPA, Sigma Coatings va pouvoir renforcer sa position, jusqu'ici peu importante, en France (249 millions de francs de chiffre d'affaires). L'effet de synergie géographique lui permettra aussi de se développer en Allemagne du Sud et en Italie. Une fois l'opération bouclée, l'activité de Sigma-IPA s'exercera à 50 % dans la peinture décorative (moitié professionnelle et moitié grand public) et à 50 % dans les produits industriels. Cette opération de regroupement n'est sans doute pas la dernière. Dans le cadre de la restructuration d'un certain nombre de la chimie française, Elf Aquitaine aurait promis à Total, qui reprend notamment l'activité peinture d'Orkem (Ripolin, Freitag, AVL...), de lui céder sa filiale La Seignemerie, qui n'a plus vraiment sa place dans sa chimie.

ANDRÉ DESSOT

AGRICULTURE

Malgré les protestations des professionnels

Les huîtres de Thau ne seront pas commercialisées

Le ministre de la Mer, M. Jacques Mellick, a maintenu, le mercredi 20 décembre, l'interdiction de commercialisation des huîtres et moules de l'étang de Thau (Hérault), en raison de la présence de salmonelles dans les coquillages, confirmée par les récentes analyses de trois laboratoires. Le président de la République, M. François Mitterrand, a demandé mercredi matin au gouvernement de prendre des dispositions pour apporter aux ostréiculteurs des secours compensatoires avant Noël.

Les 400 salariés des bassins conchylicoles bénéficieront d'une allocation de chômage partiel. Les 300 propriétaires seront pour leur part exonérés des charges sociales et bénéficieront de mesures fiscales favorables, de délais de paiement des impôts locaux et sur le revenu, d'une suspension de créances au Crédit agricole et au Crédit maritime.

L'aide prévue représente 80 millions de francs. Un appui que les ostréiculteurs jugent insuffisant, en raison de la perte de la moitié de leur production annuelle qu'ils vont subir en pleine période de fêtes.

SOCIAL

Après la journée d'action des syndicats

Ouverture de discussions à la BNP

Syndicats et direction de la Banque nationale de Paris devaient se rencontrer jeudi 21 décembre pour évoquer le conflit salarial déclenché depuis une semaine parmi plusieurs centres parisiens. Mercredi, 1 200 personnes selon les syndicats (850 environ selon la direction) ont manifesté à Paris devant le siège de la BNP, alors que la journée d'action déclenchée au plan national était suivie, selon les estimations, par 10 % à 20 % du personnel.

Le comité central d'entreprise, qui s'est également tenu mardi après-midi, a tourné court. Les syndicats CGT, CFDT, FO, CFTC et SNB (cadres) ont quitté la séance sans avoir pu obtenir l'ouverture immédiate de négociations salariales pour l'ensemble de la BNP, qu'ils accusent d'être la « lanterne rouge » du secteur bancaire en matière de rémunérations. La réunion de jeudi doit être consacrée à l'examen des revendications des quelque trois cents grévistes des centres de Paris-Barbès (dont celui assurant les opérations avec l'étranger), qui ont par ailleurs constitué une coordination.

Cette dernière réclame, avec la CGT, une revalorisation mensuelle de 1 500 francs (qui représenterait, souligne la direction, un coût de 1,5 milliard de francs), alors que les autres syndicats demandent une augmentation de 750 francs. Selon la direction de la BNP, les différences

Appel à la grève dans les caisses d'épargne. - Tous les syndicats des caisses d'épargne ont appelé le personnel à observer une grève, à partir du jeudi 21 décembre, pour protester contre un projet de la direction de lier les rémunérations des 35 000 employés aux résultats de l'année d'épargne populaire (EEP). Selon la direction, ce projet a été lancé lors des récentes négociations salariales qui n'ont pas abouti mais ont permis de revaloriser de 3 % les bas salaires. - (AFP).

Selon une étude de l'INSEE, le traitement des agents de l'Etat est de 8 690 F en moyenne. - La rémunération moyenne des fonctionnaires et agents des services civils de l'Etat, résident en métropole, s'est élevée à 104 320 F en 1988, soit 8 690 F par mois, indique une étude de l'INSEE.

Le traitement brut indiciaire a représenté 104 730 F. L'indemnité de résidence 1 170 F, le supplément familial versé en sus des allocations familiales 1 800 F, les primes et rémunérations annexes 11 340 F. D'après l'INSEE, l'ensemble des primes est plus « ouvert » que celui des traitements bruts : 15 % des agents touchent moins de 600 F de primes par an, tandis que 10 % dépassent 25 000 F. 2 % des agents touchent 204 600 F par an de traitement brut et la moitié 10 % à avoir dépassé 146 000 F. En base de l'échelle, 10 % des fonctionnaires perçoivent entre 60 000 F et 68 000 F, le minimum annuel de la fonction publique s'élevant à 59 420 F.

rents arrêtés de travail n'ont aucune répercussion sur les usagers. Ses représentants soulignent que les discussions salariales au sein de l'établissement ne pourront s'ouvrir avant celles prévues à partir du 4 janvier prochain au niveau de l'Association française des banques (AFB).

J.-M.M.

METRO
VEND
A INFOMART

DU 18 DECEMBRE 1989
AU 12 JANVIER 1990

CONFIGURATION :
• Microprocesseur 80286 • 1 Mo de mémoire de base • 1 lecteur de disquette 1.44 Mo • 1 disque dur 30 Mo • Port série et parallèle • Sortie souris • 3 emplacements cartes AT • Adaptateur VGA • Clavier français 102 touches • DOS 3.3 • Ecran couleur 14" IBM 8512.

IBM8530-H31 29045 F.T.
16465 F.T.

IMPRIMANTE LASER :
L'imprimante IBM 4216/10 est compacte, silencieuse et fonctionne soit en mode IBM 4202, soit en mode Hewlett Packard.
Caractéristiques générales :
• Vitesse maximum 6 pages/minute en format A4 (210 x 297) • Résolution 300 x 300 points/pouce • 28 polices de caractères résidentes en mémoire.

IBM4216/10 17085 F.T.
8900 F.T.

LOGICIEL :
• Traitement de texte convivial particulièrement adapté aux imprimantes laser.
Gratuit : 1 dictionnaire COLLINS on-line.

WORD 5 MICROSOFT 4490 F.T.
3145 F.T.

METRO : Résident INFOMART, 175 m² d'exposition vente. Toute la gamme IBM et TOSHIBA en démonstration.

METRO
LE N° 1 EN EUROPE
AU SERVICE DES INDÉPENDANTS

INFOMART
CNIT La Défense
Niveau 2, stand 296
Tél. : 46 92 17 10

NUMERO VERT
05 386 486

IBM, TOSHIBA, MICROSOFT, HP sont des marques déposées.
TVA 18,6 % en sus. Photos non contractuelles.

PARIS:

Ces cours pratiqués sur le marché interbancaire des devises nous sont indiqués en fin de matinée par une grande banque de la place.

Cours relevés

PUBLICITÉ FINANCIÈRE

Renseignements :
45-55-91-82, poste 4330

Renseignements :

45-55-91-82, poste 4330

Le PS veut financer le transport d'une rotative du « Monde » à Varsovie

VARSOVIE
de notre envoyé spécial

M. Pierre Mauroy a décidé de mettre à contribution les militants du PS, avec la collaboration des municipalités que ce parti dirige, pour assurer le transport de l'ancienne rotative du Monde offerte par celui-ci au journal de Solidarité, Gazeta. M. Adam Michnik, rédacteur en chef de Gazeta, a expliqué mercredi 20 décembre à la délégation socialiste française en visite à Varsovie, que Solidarité n'a pas les moyens de faire face au coût de l'acheminement de cette machine jusqu'à Varsovie. Le premier secrétaire du PS a proposé alors de la prendre en charge.

Les frais de transport par la route sont évalués à quelque 750 000 F. M. Mauroy compte sur l'aide des militants et des maires socialistes pour attirer les camions nécessaires.

P. J.

La signature du premier contrat d'objectifs dans l'audiovisuel public

L'Etat s'engage à soutenir le développement mondial de RFI

Trois semaines après sa nomination à la tête de Radio France internationale (RFI), M. André Larquie a signé, mercredi 20 décembre, avec M^{me} Catherine Tasca, ministre déléguée à la communication, et M. Thierry de Beaucourt, secrétaire d'Etat chargé de l'action culturelle extérieure, le premier « contrat d'objectifs » conclu entre une société de l'audiovisuel public et l'Etat depuis le grand chambardement de la loi Léotard. Un geste symbolique certes, mais politiquement important.

Depuis des années, le dilemme allait s'aggravant. Comment concilier le vote annuel de la redevance par le Parlement et, concurrence oblige, la nécessaire modernisation de la gestion de l'audiovisuel public ? Forte de la loi du 18 janvier et de son rapport d'orientation déposé au printemps à l'Assemblée, M^{me} Tasca tenait sa solution : le « contrat d'objectifs ». Un contrat reposant à la fois sur un projet d'entreprise à long terme et sur l'engagement de l'Etat à

« jouer pleinement son rôle d'actionnaire », selon le ministre.

Le document signé mercredi porte sur sept ans — de 1989 à 1995 — fixe à RFI un objectif extrêmement ambitieux : porter « la voix de la France à l'étranger » au niveau de ses quatre plus grandes concurrentes, américaine, britannique, allemande et japonaise. Un objectif que la société ne pourra atteindre qu'en étendant à toutes les parties du monde la diffusion de son service mondial en français et en développant des chaînes régionales — principalement en langues locales — à destination de l'Afrique, du Maghreb et du Proche-Orient, de l'Europe de l'Est et de l'Asie. RFI s'engage donc à porter de cent cinquante mille à deux cent mille son volume annuel « d'heures-fréquence » diffusées et à ouvrir, au minimum, trois nouvelles sections de langues : le chinois (mandarin), le farsi (pour l'Iran) et le vietnamien.

Cette politique s'accompagnera du renouvellement, avec renforcement de leur puissance, des vieux émetteurs d'Alouïs-lasoudun, du développement du site de Montigny en Guyane ainsi que de l'implantation — si les négociations aboutissent — de trois émetteurs à Djibouti. Au total, ce sont 880 mil-

lions de francs d'investissements qui sont prévus, une centaine d'embellissements et un gonflement des dépenses annuelles de fonctionnement d'environ 200 millions.

Mais, indiscutable pour la planification des investissements — à condition, bien sûr, que les engagements soient tenus — la politique de contrat d'entreprise se révèle plus difficile à manier dans d'autres domaines. Préparé depuis plusieurs mois, le document n'a pas pu prendre en compte les bouleversements intervenus ces dernières semaines dans les pays de l'Est. Et le nouveau PDG de la société, M. Larquie, fait aujourd'hui, par exemple, de l'ouverture d'un bureau dans ces pays une priorité (il ne dispose que d'un correspondant à Moscou). Une nécessité et une réflexion sur le contenu des émissions proposées aux Polonais aux Tchecoslovaques ou aux Hongrois, qu'il faudra insérer dans un cadre pré-fabli. De même, la création à Lisbonne, et bientôt à Berlin, de stations locales par la Sofrad, holding gérant les participations de l'Etat dans l'audiovisuel, obligera RFI à définir une politique complémentaire de reprise de ses programmes en FM ou sur le câble dans certaines grandes villes étrangères.

PIERRE-ANGEL GAY

SUR LE VIF

CLAUDE SARRAUTE

Trouble fête

Moi, je les adore, les Brits ! Ils sont vraiment pleins de délicatesse, ces mecs. Vous savez ce qu'ils viennent de faire ? Ils ont sacré la veille de Noël des spots publicitaires destinés à rappeler au bon souvenir des sujets de Sa Gracieuse Majesté les pauvres conchardis enchaînés et encapuchonnés qui se sont laissés prendre en otage par les hezbollahiens libanais. De qui s'agissait-il ? D'une ménagère dégoûtée, elle en avait déjà une indignation, de ces fêles de fin d'année. En guise de commentaire, une voix off : il y a des malheureux qui voudraient bien être à votre place... Un truc à vous couper l'appétit ! C'est d'un mauvais goût ! Interdit d'antenne ! A juste titre.

Tiens, à propos de titres, vous êtes là à rouscailier devant vos kiosques vides parce que le Monde n'est plus distribué. Vous connaissez pas votre bonheur. Moi, j'ai pas vu celui d'hier, il est même pas arrivé rue des Italiens, mais j'en ai entendu parler à la conférence des chefs, et je peux vous dire que c'est d'un triste ! Et d'un ennui ! Le sang gèle de partout, de Panama, de Timor, de Noriega est en fuite. Ceasefire est en trépas. Résultat des tests orchestrés à grande

coups de cymbales à la rentrée : les élèves de système ne savent ni écrire leur nom ni calculer leur âge à partir de leur date de naissance. Mon Jacquot appelle l'opposition devinez à quoi ? Oui, c'est ça, à l'unan. Et alors, au rayon bouffe, le seul qui nous intéresse en ce moment, c'est carrément dégoûté. Bush sert la soupe à Deng et les Gabonais arrivent pas à se partager le gâteau pétrolier.

A Rungis, en revanche, ce reprend de la plume de la bête. On va se faire 250 000 dinars pendant la week-end et 4 600 tonnes de foie gras ! Ah ! ça me fait penser, grâce à la grève des NMPP, on va aussi pouvoir couper, nous les nanas, à la formidable absence de tact des magazines féminins. Comment perdre vos 14 kilos superflus en trois jours et où les retrouver ? Voir, page 178, nos menus révélateurs.

Voyez, c'est ça qui les caractérise, les Brits, c'est la politesse. Eux, quand ils entrent dans une femme à poil, ils ressortent précipitamment en disant... Mais non, pas pardon, madame... Pardon, monsieur !

L'ESSENTIEL

SECTION A

Les suites de l'intervention américaine au Panama 2 et 3

Les manifestations et la répression en Roumanie 4

Le nouveau programme du SPD ouest-allemand Plus écologiste, plus féministe, plus européen 6

Le congrès du Parti communiste tchécoslovaque M. Ladislav Adamc du président 6

La rénovation au Sénat Trois membres du bureau de la Haute Assemblée feront la synthèse des propositions de modernisation faites par les groupes politiques 7

Assemblée nationale Le budget de 1990 a été adopté. Discussion dans la nuit de vendredi à samedi d'une motion de censure 8

Les débats au sein du RPR... M. Pasqua reproche à M. Chirac d'avoir « trop sacrifié à l'union » 8

...et du PS Après les attaques de MM. Chevènement et Delors contre M. Mauroy, les autres dirigeants socialistes préparent le retour au calme 8

La crise du Racing-Club de Strasbourg Après que la municipalité lui a demandé de démissionner de la présidence du RC Strasbourg, M. Daniel Hechter conteste les 89,4 millions de francs de déficit qui lui sont reprochés 10

Grefte « in utero » Un an et demi après avoir subi la première greffe in utero réalisée au monde, le petit David est rentré chez lui 11

Sécurité routière Pour continuer à faire reculer le nombre des blessés et des tués de la route, le gouvernement décide l'obligation du port de la ceinture de

sécurité aux places arrière et la réduction à 50 km/heure de la vitesse en agglomération 11

SECTION B

LIVRES • IDÉES

La religion triviale et barbare de Huyamans • Le feuilleton de Michel Braudeau : « Réité et l'invention du moi » • Le débat : « Faut-il être républicain ? » 13 à 20

SECTION C

ARTS • SPECTACLES

Boris Godounov, le film-opéra d'André Zulaewski • Giuseppe Tornatore, la Sicile au cœur • La compagnie Philippe Genty au Théâtre de la Ville • Quatre jours de musique africaine à Saint-Denis • Arts : une rétrospective Sophie Taeuber 25 à 36

SECTION D

Les prix agricoles pour 1990 Malgré un assainissement des marchés, la Commission européenne propose un gel des tarifs 37

Regroupement dans les peintures Pétrifina rachète Novemail et Gauthier 39

Les suites d'une OPA Paribas et Suez fortement recherchés en Bourse 42

Bouygues en Espagne Le groupe de BTP s'associe au Banco Central 42

Services

Abonnements 10
Annonces classées 40
Carnet 22
Expositions 21
Loto, Loterie 23
Marchés financiers 42-43
Météorologie 22
Mots croisés 23
Radio-télévision 23

La télématique du Monde :
3615 LEMONDE
3615 LM

Le numéro de « Monde » daté 21 décembre 1989 a été tiré à 204 976 exemplaires.

ROUMANIE

Eugène Ionesco lance un appel à M. Gorbatchev

« Les Occidentaux sont lamentables. Rien que des bonnes paroles », a déclaré l'écrivain d'origine roumaine Eugène Ionesco. « Je me demande comment l'univers peut supporter de tels crimes », a-t-il affirmé, en lançant un appel mardi 19 décembre au numéro un soviétique : « Il y a un homme qui pourrait faire quelque chose, et je fais appel à lui : cet homme c'est Gorbatchev (..) Il devrait user de son influence parce qu'il a de l'influence ».

« Gorbatchev n'a qu'à rompre les liens économiques, c'est la première chose à faire. La Roumanie est absolument colonisée par l'Union soviétique », a indiqué à l'agence Reuters le dramaturge, qui vit à Paris. Renouveau son appel sur RTL, l'écrivain s'est exprimé : « Casacescu est absolument un fou et un menteur, il est à la fois Bokassa, Amin Dada, Pol Pot et cent fois plus. Il met en prison à tour de bras, il met au bûche à tour de bras, il envoie des gens, il les fait tuer quelques fois par rue, en les faisant écraser par des voitures ou des camions ».

BOURSE DE PARIS

Matinée du 21 décembre

Hausse

Le mouvement de reprise amorcé mercredi (+1 %) s'est poursuivi jeudi matin. L'indice CAC 40 s'est apprécié de 1,04 % durant les premiers échanges. Les hausses étaient enclenchées par Dassault (+7,3 %), Eurotunnel (+5,8 %) et UCB (+5,7 %). En baisse on notait Intertechnique (-4,8 %) et Guyenne Gascogne (-3,9 %).

(Publicité)

Le Français en retard d'une fenêtre

Nos voisins d'outre-Rhin les changent trois fois plus que nous. Pour lutter efficacement contre le bruit, le froid et les attractions, ISO-FRANCE-FENETRES vient poser dans la journée ces fenêtres qui sont la clé du confort. La technique exclusive du premier spécialiste parisien permet de gagner aussi en clarté. Garantie dix ans. Devis gratuit. Magasin d'exposition 111, rue la Fayette (10^e) - 95^e Gare-du-Nord. Tél. 48-87-12-18.

EN BREF

■ **TCHÉCOSLOVAQUIE** : négociations sur le retrait des troupes soviétiques. — Les ministres des affaires étrangères tchécoslovaques et soviétiques, MM. Jiri Dienstbier et Edouard Chevardnadze, entameront prochainement des négociations sur le retrait des troupes soviétiques stationnées en Tchécoslovaquie depuis 1968, a annoncé mercredi 20 décembre M. Dienstbier, de retour à Prague d'une brève visite à Moscou, où il avait accompagné le premier ministre, M. Marian Calfa. Celui-ci s'est notamment entretenu avec M. Gorbatchev.

Selon l'agence CTK, M. Dienstbier — un ancien prisonnier politique — s'est montré optimiste sur l'issue de ces négociations, tout en soulignant qu'il fallait tenir compte du déroulement des négociations Est-Ouest sur le désarmement.

■ **Quotas de pêche européens** : un succès pour la France. — La fixation des quotas européens de pêche pour 1990 est « un succès pour la pêche française », a déclaré, mercredi 20 décembre, le ministre de la mer, M. Jacques Millock. La France, a expliqué le ministre à l'issue du conseil européen de la pêche qui s'est tenu à Bruxelles les 19 et 20 décembre, est le seul pays de la CEE qui a obtenu des tonnages de capture de poissons en hausse par rapport à l'année précédente. Les trois espèces assurant l'essentiel du chiffre d'affaires des pêcheurs français voient en effet leurs quotas inchangés ou améliorés : la sole passe de 4 500 tonnes à

5 100 tonnes, le cabillaud et le lieu noir restent constants, alors que le moyenné de la CEE baisse de 30 %. Les trois pays pénalisés sont la Grande-Bretagne, la RFA et les Pays-Bas, qui pêchent surtout l'aiglefin et la maquereau dont les quotas ont très fortement diminué du fait de l'épuisement de la ressource dans l'Atlantique nord et la Mer du Nord.

■ **La CEE approuve l'aide financière accordée à ORKEM**. — La Commission européenne a approuvé mercredi 20 décembre les aides publiques accordées en 1986 et 1987 au groupe chimique français ORKEM (ex-Cdf-Chimie), alors au bord de la faillite. Ces aides totalisaient 9,5 milliards de francs, dont un abandon de créances pour 4,37 milliards de francs, et deux dotations en capital, l'une de 2 milliards de francs, l'autre de 3,1 milliards. La Commission européenne a suivi l'avis du commissaire européen à la concurrence, Sir Leon Brittan, qui avait jugé que ces subventions n'étaient pas contraires aux règles de la CEE.

■ **Interdiction de l'union P et O et Sealink**. — M. Nicholas Ridley, ministre du commerce britannique, s'est opposé, le mercredi 20 décembre, à ce que les compagnies de ferries P and O et Sealink unissent leurs forces pour résister à la concurrence du tunnel sous la Manche. La commission des monopoles ayant affirmé que cette mise en commun serait « contraire à l'intérêt du public en incitant à une hausse des tarifs et à une diminution de la qualité du service ». le ministre a annoncé à la Chambre des communes que les deux compagnies devraient rester concurrentes jusqu'à l'ouverture du tunnel. Après cette mise en service, le dossier sera reconsidéré.

■ **Regroupement dans l'industrie ferroviaire ouest-allemande**. — Si l'Office des cartels de RFA ne s'y oppose pas dans les prochaines semaines, plusieurs rapprochements devraient être concrétisés dans l'industrie ferroviaire ouest-allemande. Le premier réunirait Thyssen, Krupp et la branche allemande du suédo-helvétique ABB. Le deuxième rapprocherait AEG (groupe Daimler-Benz) de MAN. Jusqu'à ce jour, l'industrie ferroviaire de RFA était très atomisée par comparaison avec son homologue française où Alsthom exerce un quasi-monopole, notamment en matière de train à grande vitesse.

GLOBE
L'EST LE VRAI
7 écrivains
dans
7 capitales

(Publicité)
Pour vous qui cherchez une idée originale de cadeau,
la boutique Belauri
vient de lancer une ligne de petites tables costumées sur 5 thèmes à côté d'une gamme d'objets luxueux dont une collection de jeux, voitures, statuettes, verres, lampes, et sa fameuse machine à café en cuivre et laiton, raffinement d'un design exclusif italien.
28, rue d'Odéon - 75014 PARIS
Tél. 43-20-33-18.

TAPIS PERSANS
FAITS MAIN points noués soldés à
50%
et à 30%
MAISON DE L'IRAN
65, Champs-Élysées (8^e)

L'EGYPTE A PRIX DE REVE

Une croisière sur le Nil pour moins de 500 F par jour tout compris, c'est le prix incroyable proposé début janvier par REV VACANCES. Ce tour opérateur, affruteur et organisateur de voyages en Egypte depuis plus de vingt ans, est le numéro 1 mondial sur la destination. Moins de 500 F par jour, une opportunité qui n'est pas près de se représenter puisque ces prix défiant toute concurrence ont pu être obtenus en utilisant des avions qui vont chercher les vacanciers de Noël et du nouvel an au Caire. Au programme : quatre croisières de 9 à 14 jours en hôtels et bateaux trois à quatre étoiles à partir de 4 490 F ! Départ les 1^{er} et 3 janvier depuis Paris et Lyon. Jamais l'Egypte n'avait été proposée à un tel prix.

Renseignements et inscriptions dans les agences de voyage et auprès de SUPERMARCHÉ VACANCES au 47-20-21-65 ou 47-20-24-62. Le nombre de places proposées étant limité, seules les premières demandes pourront être satisfaites.

مكتبة